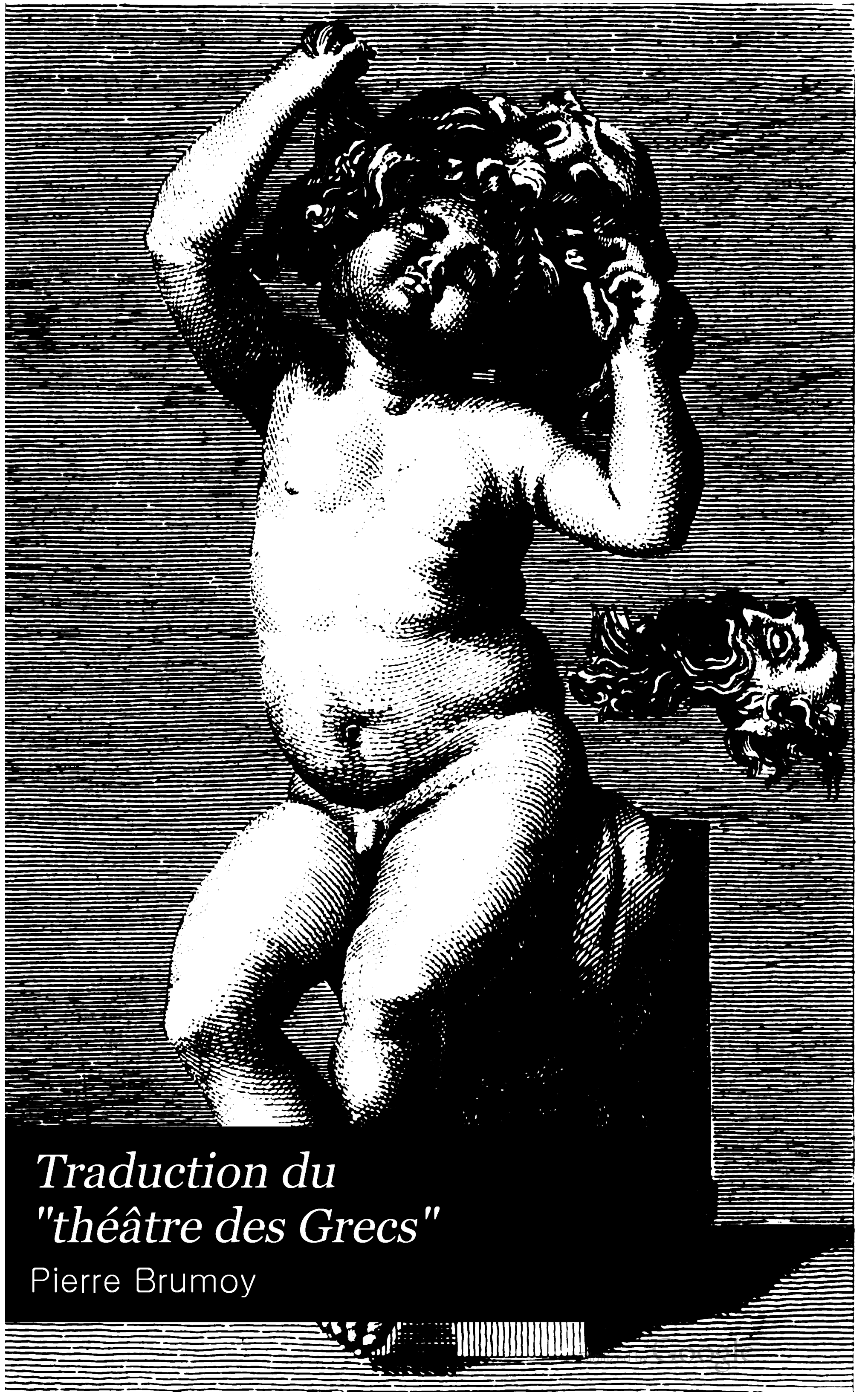
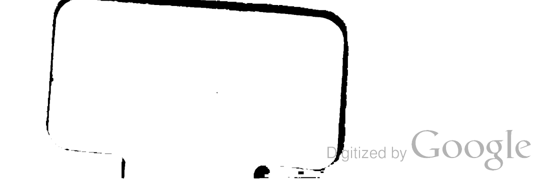

Traduction du
"théâtre des Grecs"
Pierre Brumoy



THÉATRE

DES GRECS.

XIV.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

THÉATRE DES GRECS,

TRADUIT PAR LE P. BRUMOY;

Seconde édition complète,

REVUE, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE

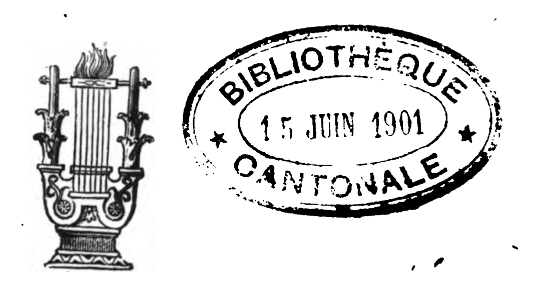
D'UN CHOIX DE FRAGMENS DES POËTES GRECS,

TRAGIQUES ET COMIQUES,

PAR M. RAOUL-ROCHETTE,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME QUATORZIÈME.



PARIS.

BRISSOT-THIVARS ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,

RUE DE L'ABBAYE-S.-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 14;

AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 59.

1826.

EXPLIÇATION DES FIGURES

DE CE VOLUME.

La première répond à la page 268. On suppose qu'elle représente le génie d'Agathon, dont le valet décrit les occupations poétiques. Cette figure est la soixante-treizième de Ficoroni. On y voit un enfant d'une forme colossale, assis sur une peau de chèvre, soutenant au-dessus de sa tête un masque d'une forme également colossale. Ce masque, et celui qui se voit un peu plus bas, n'ont rien de monstrueux. Les proportions sont conformes à celles qui s'observaient dans tous les masques tragiques, où les traits étaient naturels, et exprimaient la douleur, le chagrin, les remords, et les autres affections propres à la pitié et à la terreur. C'est ce qui fait que les sourcils de ces masques sont considérablement grands, et que les cheveux sont en désordre.

La seconde répond à la page 335. C'est la quatre-vingtième de Ficoroni; et elle se trouve dans le *Museum florentinum*, tome III, page 59. C'est un faune armé de cymbales : il a le geste d'un homme occupé à produire une certaine har-

monie, ou à marquer un rhythme quelconque, avec le bruit de ces cymbales, et avec celui de l'espèce de soufflet qu'il a sous son pied droit. Ce soufflet, en forme de marchepied, paraît fait de plusieurs morceaux de cuirs étroitement liés ensemble. On voit deux espèces d'hémisphères dans le milieu, dont on ne peut guère déterminer la nature et l'usage. Sont-ce deux soufflets qui produisent un son? Ou bien, sont-ce deux cymbales dont le choc servait à marquer plus distinctement le rhythme?

LES OISEAUX,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE,

JOUÉE la dix-huitième année de la guerre du Péloponnèse, sous l'archonte Chabrias, aux fêtes dionysiaques, la seconde année de la quatre-vingt-onzième olympiade[1]. La preuve est tirée des préfaces grecques et de quelques traits historiques d'Aristophane.

QUOIQUE l'élégante traduction de cette comédie, par feu M. Boivin, ait récemment paru dans le public[2], j'ai cru ne pouvoir me dispenser de l'exposer encore à ma façon et de lui donner une place considérable dans ce recueil, non-seulement pour rendre mon ouvrage complet, mais aussi pour donner un nouveau jour à cette pièce et aux autres, par la comparaison qui résulte naturellement du tout ensemble et de chaque partie mise en sa place. L'on a déjà pu voir, par ce qui

1 OLYMPIADE XCI.

Années.	Archontes.	Noms des pièces jouées.
1.	. . . .	. . . .
2.	Chabrias.	ΟΡΝΙΘΕΣ.
. . . . . .	. . . .	ΑΜΦΙΑΡΑΟΣ.

2 Paris, 1729, avec l'*OEdipe* de Sophocle.

a précédé, combien perd une pièce d'Aristophane à être isolée et séparée des autres. N'en lit-on qu'une à part, l'on ne voit, pour ainsi dire, qu'un corps sans âme; leur liaison seule est capable de les animer et d'y jeter cette clarté qui, sous des bouffonneries apparentes, nous découvre les plus profonds mystères de la politique d'Athènes, les divers mouvemens qui agitaient la Grèce, en un mot, l'intrigue et le secret de la guerre du Péloponnèse; mais si les autres comédies, telles que les *Nuées* et le *Plutus*, ont de la peine à se soutenir étant séparées du tout, j'ose assurer que celle des *Oiseaux* le peut encore moins, vu la profondeur de son dessein et l'obscurité de son allégorie. Ainsi, quelque déférence que j'aie pour les lumières du savant M. Boivin, dont j'avoue que le travail m'a servi, il m'a paru qu'en m'écartant, comme j'ai été obligé de le faire, de son sentiment principal, et en suivant mon goût particulier de traduction, que je n'ai garde de préférer au sien, je pouvais donner ici le même morceau sous une forme toute différente. En effet, comme cette pièce est peut-être l'allégorie la plus enveloppée et l'énigme la plus difficile qu'Aristophane nous ait laissée, j'ai tâché de l'approfondir de telle sorte que les lecteurs y trouveront, à ce que j'espère, un système aussi démontré que nouveau.

Nous avons trois préfaces grecques sur cette comédie. Toutes s'accordent sur la même date. L'exposé est le même dans les trois. Il s'agit de deux Athéniens qui, pour éviter la fureur des procès et de la division qui régnait à Athènes, s'avisent de se transporter au pays des Oiseaux, et leur persuadent de bâtir une ville qu'ils nomment *Néphélococcygie* [1], dont un des Athéniens fugitifs devient le roi; mais ces préfaces ne sont pas d'accord sur l'objet essentiel du poëte. Tout consiste pourtant à en trouver la clé. Le premier auteur dit simplement que le dessein est de railler les Athéniens, comme trop friands de procédures et de jugemens. Le second n'en dit rien du tout, et le troisième, qui est plus étendu, et que M. Boivin a traduit et suivi, après avoir montré en peu de paroles, la grandeur et la décadence d'Athènes, par la mauvaise administration des affaires, touche un mot indirect sur un point d'histoire au sujet de la ville de Décélie, dont nous parlerons ci-après. Puis il dit que jamais Aristophane n'avait été si hardi que dans cette comédie; que dans ses autres ouvrages il avait voilé ses satires; mais qu'ici il avait pris un plus grand essor; qu'il avait eu en vue de montrer « que les maux de l'État étaient sans remède :

[1] Nom tiré des *Nuées* et des *Coucous*.

» 1° si l'on n'en changeait la forme et les administrateurs, qui étaient des scélérats; 2° si les Athéniens ne changeaient aussi de caractère et de nature jusqu'à embrasser un genre de vie plus tranquille; 3° s'ils ne changeaient enfin de religion et de dieux, puisque même les dieux du pays les abandonnaient. »

Cet écrivain inconnu ajoute que toutes les parties tendent à ce but général, par exemple, que les défauts des Athéniens et des premiers magistrats, y sont marqués au çoin de la plus vive satyre, pour inspirer aux spectateurs le desir de la réforme; que c'est pour cela qu'on feint une ville en l'air et séparée de la terre; qu'on y oppose les délibérations du sénat des Oiseaux aux assemblées peu sensées du sénat athénien; qu'on y introduit un magistrat, un crieur d'édits et plusieurs autres, pour désigner les caractères réels de gens dévoués à leur intérêt propre et à une avarice honteuse; qu'enfin l'on attaque même les dieux sur l'idée extravagante que le peuple s'en formait.

Ce même écrivain ne dissimule pas qu'à en croire quelques auteurs, Aristophane a voulu simplement railler les poëtes tragiques avec leurs imaginations bizarres; et que c'est pour cette raison qu'il fait combattre des Oiseaux avec les

dieux, par allusion au conte du combat des Géans à Phlégra, dont il se moque.

L'on verra bien que la politique de cet auteur, qui n'est pas si ancien qu'on le pourrait croire, est fausse d'un bout à l'autre. Aristophane n'a nullement en vue d'insinuer aux Athéniens qu'il faut changer la forme de leur gouvernement, et beaucoup moins qu'ils doivent changer de religion et de dieux. Ce dernier article était trop délicat, et le poëte avait devant les yeux des exemples trop récens de la sévérité d'Athènes envers ceux qui philosophaient contre les usages et les cérémonies du pays, pour oser leur faire entendre, même en riant, qu'il fallût les abolir. Nous exposerons à la fin des comédies ce qu'on peut penser raisonnablement sur cela, pour concilier l'étrange liberté des poëtes, et particulièrement d'Aristophane, sur les dieux, avec la rigueur des Athéniens à punir sans miséricorde ceux qui blâmaient les anciennes superstitions, ou voulaient en introduire de nouvelles; mais il ne s'agit ici que du système général de la comédie des *Oiseaux*. Pour bien y entrer, je prie le lecteur de ne pas se rebuter d'un long morceau de l'*Alcibiade* de Plutarque, qu'il m'a paru nécessaire de lire afin d'être au fait, Cornélius Népos étant trop concis et trop superficiel.

« Or, quant à l'entreprise de la Sicile [1], il est » bien vray que les Atheniens avoyent desjà commencé de la convoiter dès le vivant de Pericles, » mais toutefois ilz n'y meirent la main qu'après » sa mort, soubs l'umbre de faire alliances, et » d'envoyer ordinairement du secours aux villes » qui estoyent guerroyées et travaillées par les » Syracusains; ce qui estoit comme bastir un » pont pour y faire puis après passer une plus » grosse et plus puissante armée; mais celuy qui » de tout poinct leur enflamma le desir, et qui » leur suada de n'y envoyer plus ainsi peu à peu » et par le menu, ains y aller avec une bonne et » grosse armée tout à un coup pour la subjuguer » et conquerir tout entierement, fut Alcibiades, » lequel sceut si bien dire que le peuple à sa per» suasion se meit en teste de grandes imagina» tions, et de luy-même s'en promettoit encore » davantage; car la conqueste de Sicile, là où les » autres terminoyent leur desir et fichoyent le but » de leurs esperances, ne luy estoit à lui, sinon » un commencement; et au lieu que Nicias, par » ses ordinaires remonstrances, divertissoit les » Atheniens d'entreprendre la guerre contre les » Syracusains, comme estant entreprise trop dif» ficile de prendre la ville de Syracuses, Alcibia-

[1] Plutarque, *Alcibiade*, chap. 30, traduction d'Amyot.

» des au contraire se forgeoit desjà en son entendement les conquestes de Lybie et de Carthage [1], » et cela conquis passoit delà en Italie et au Peloponnese : de maniere que la Sicile ne servoit » plus que de fournir vivres et soude aux autres » conquestes qu'il imaginoit. Si furent incontinent les jeunes hommes d'eulx-mêmes elevez » en grande esperance et escoutoyent de grande » affection les plus anciens qui leur comptoyent » merveilles de ce voyage, tellement qu'on ne » voyoit autre chose ès lieux publiques ordonnez » pour l'exercice des jeunes gens, et par les portiques publiques que trouppes d'homme assis » en rond à veoir trasser en terre et descrire la » forme de la Sicile, la situation de la Lybie et » de Carthage.

» Toutefois [2] l'on dit que ny le philosophe Socrate [3], ny l'astrologue Meton [4], n'espererent

[1] Carthage, ville célèbre de l'Afrique, rivale de Rome, et bâtie par Didon. Alcibiade fut le premier des Grecs qui porta son ambition de conquérant sur cette ville. Ce qui confirme une *correction* faite par quelques savans, et que j'ai adoptée, au sujet de Carthage, qu'il a fallu changer en Chalcédoine dans les *Chevaliers*. L'histoire et le bon sens concourent à la correction.

[2] Chap. 31.

[3] Il en est parlé dans cette comédie.

[4] Méton, l'astronome, y joue aussi un personnage.

» jamais rien de bon de toute ceste expedition [1]...
» Mais Nicias fut en despit qu'il en eust esté esleu
» capitaine pour la conduitte de ceste guerre,
» n'ayant pas moins ceste charge à contrecueur
» pour le compagnon qu'on lui bailloit à la con-
» duitte d'icelle, que pour les inconveniens qu'il
» preveoit en l'entreprise; mais les Atheniens
» estimerent que les affaires de ceste guerre se
» porteroyent mieulx, s'ilz ne les commettoyent
» point totalement à la hardiesse d'Alcibiades,
» ains y conjoignoyent avec lui la prudence de
» Nicias, pour autant mesmement que le tiers
» capitaine qu'ilz y envoyoyent aussi, Lamachus [2],
» encore qu'il fust ja homme d'aage, ne s'estoit
» pas monstré moins bouillant, hazardeux et
» aventureux en quelques combats, qu'Alcibia-
» des [3].....

» Mais quand [4] tout fut prest et appareillé pour

[1] Plutarque raconte ici ce qu'on dit de Méton, qu'il contrefit le furieux, et qu'il brûla même sa maison, afin d'obtenir du peuple que son fils ne fût point de l'expédition de Sicile: ce qu'il obtint.

[2] Il était homme de cœur, et il avait fait de belles actions depuis les traits qu'on a vus contre lui dans Aristophane.

[3] Plutarque raconte ici les nouveaux efforts de Nicias, pour rompre les préparatifs et le projet de la guerre de Sicile.

[4] Chap. 32.

» partir, il se rencontra plusieurs signes de mau-
» vais presages; et entre les autres, il se trouva
» que l'embarquement fut commandé au jour
» propre que l'on celebroit la feste qui s'appelle
» *Adonia* (jour où les femmes pleuroient en mé-
moire du deuil de Vénus à la mort d'Adonis).
» Davantage les Hermes, qui sont images et figu-
» res de Mercure, que l'on souloit anciennement
» mettre par tous les carrefours, se trouverent
» une nuit presque toutes tronçonnées et gastées
» mesmement [1] aux visages; ce qui meit en effroy
» et troubla beaucoup de gens, voir jusques à
» ceulx qui ne faisoyent pas grand compte de
» telles choses....... » Plutarque dit qu'on fit de grandes perquisitions, et qu'à cette occasion l'orateur Androclès accusa Alcibiade, comme s'il eût commis et fait commettre cette impiété; ce qu'il prétendait prouver par une autre de même genre, à savoir qu'Alcibiade avait contrefait par dérision les mystères de Cérès et de Proserpine.

« Alcibiades [2] s'en trouva un peu estonné du
» commencement; mais puis après sentant que

[1] *Mesmement* est inutile, et n'est point dans le grec. Les Hermès étaient des figures de Mercure, sans jambes et sans bras. C'était la tête de Mercure posée sur une gaîne. (Note de M. Brotier, éditeur de Plutarque).

[2] Chap. 33.

» tous les mariniers qui devoyent aller à ce
» voyage de la Sicile, et les soudards mesmes
» estoyent fort affectionnez envers luy, et notam-
» ment que ceulx du secours d'Argos et de Man-
» tinée, lesquels estoyent mille hommes de pied
» bien armez, disoyent publiquement que c'es-
» toit pour l'amour d'Alcibiades, qu'ils entre-
» prenoyent un si loingtain voyage oultremer, et
» que si on luy vouloit faire quelque tort et mau-
» vais traittement, ilz se retireroyent incontinent
» en leurs maisons; il reprit adonc courage et
» delibera sur la faveur du temps de soy pre-
» senter et estre à jugement pour respondre à qui
» le vouldroit accuser; à l'occasion de quoy ses
» ennemis s'attiedirent un peu, craignans que le
» peuple ne se monstrast en ce jugement plus
» mol envers luy, d'autant qu'il en avoit à faire.

» Au moyen [1] de quoy pour obvier à ce danger,
» ilz attiltrerent quelques autres orateurs, qui
» faisoyent semblant de n'estre point ennemis
» d'Alcibiades, et néanmoins ne luy vouloyent
» pas moins de mal, que ceulx qui estoyent ses
» ennemis desclarez. Ceulx-là se leverent en
» pleine assemblée de conseil, et dirent qu'il n'y
» avoit point de propos, que luy qui estoit esleu
» l'un des capitaines generaux d'une si belle et si

[1] Chap.34.

» puissante armée, laquelle estoit ja toute preste
» à faire voile, et le secours de leurs alliez aussi,
» s'arrestast, en perdant temps et occasion de
» bien faire, cependant que l'on luy choisiroit
» des juges et que l'on luy mesureroit les heures [1]
» dedans lesquelles il auroit à respondre; pour-
» tant disoyent ilz qu'il falloit que pour le pre-
» sent il se meist en bonne heure à faire son
» voyage; puis quand la guerre seroit achevée
» cy-après, qu'il se presentast pour estre à droit,
» et se purger des charges que l'on luy mettoit
» sus.

» Mais [2] Alcibiades ayant incontinent apperceu
» et descouvert la malice de ce deslay, se tira en
» avant et remonstra qu'il n'y avoit point de rai-
» son de le faire partir chef d'une si grosse puis-
» sance, ayant l'entendement suspendu en con-
» tinuelle crainte, pour les griefves imputations
» qu'il laissoit derriere à l'encontre de luy, pour
» ce qu'il meritoit de mourir, s'il ne s'en pur-
» geoit et justifioit entierement; mais quand il
» s'en seroit justifié et qu'il en seroit trouvé in-
» nocent, alors il n'auroit plus rien en son enten-
» dement, sinon d'aller combattre les ennemis

[1] Dans le grec : *Qu'on lui mesurerait l'eau*. Le temps se mesurait alors avec la clepsydre et par la chûte de l'eau. (Note du même éditeur).

[2] Chap. 35.

» sans plus penser au danger des calumniateurs :
» ce que toutefois il ne peut persuader, et luy
» fut enjoinct expressement de la part du peuple
» qu'il eust à s'embarquer.

» Ainsi [1] fut il contrainct de faire voile avec
» ses autres compagnons, ayant en leur flotte
» environ cent quarante galeres, toutes à trois
» rames pour banc [2], et de gens de combat à
» pied bien armez cinq mille et cent, de tireurs
» de frondes, archers et autres armez à la legere,
» environ treize cents, et de toute autre muni-
» tion et equippage pour la guerre suffisamment.
» Arrivez qu'ilz furent en la coste de l'Italie, ilz
» prirent terre vers la ville de Rhege [3], là où au
» conseil qui fut tenu pour arrester comment ilz
» avoyent à se conduire en ceste guerre, il fut
» d'advis qu'ilz devoyent aller droit en Sicile : la-
» quelle opinion fut suyvie, encore que Nicias y
» contredist, pource que Lamachus en fust d'ad-
» vis, et de prime sault à l'arrivée, Alcibiades
» fut cause de surprendre la ville de Catane ;
» mais onques depuis il ne feit exploit aucun,

[1] Chap. 36.

[2] Dans le grec : *Environ cent quarante triremes*. Ces vaisseaux avaient trois rangs de rames. (Note du même éditeur).

[3] Rhege, maintenant Reggio, ville de la Calabre ultérieure, dans le royaume de Naples, sur le détroit.

» pource qu'il fut incontinent rappelé [1] par les » Atheniens, pour aller respondre aux crimes et » imputations dont on le chargeoit..... » (Plutarque décrit la fureur et les intrigues de ses ennemis durant son absence, les emprisonnemens et le supplice de plusieurs citoyens au sujet des statues mutilées). « Le peuple [2] employa adonc son » courroux à l'encontre d'Alcibiades, jusques à » ce que finablement il envoya la galere, que l'on » appelle Salaminiene..... » (Alcibiade, ajoute-t-on, outré contre sa patrie, lui fit perdre Messine où il avait des intelligences qu'il décéla; il monta sur la galère, alla à Thurie [3] où il se cacha, puis au Péloponnèse dans Argos, et enfin à Sparte, où il anima les Lacédémoniens à faire trois entreprises funestes aux Athéniens. La première fut de secourir la Sicile; la seconde d'attaquer les Athéniens en Grèce), « et la troisieme [4] et celle » qui fut de plus grande importance, fut qu'il

[1] La dix-septième année de la guerre du Péloponnèse. Thucydide, l. VI.

[2] Chap. 39.

[3] Thurie ou Thurium, ville de la grande Grèce ou Calabre, bâtie par les Sybarites chassés de Sybaris par ceux de Crotone. Il en a été parlé ailleurs. On dit que les Thuriens avaient une loi qui défendait de railler personne dans les jeux publics, excepté les adultères et les curieux.

[4] Chap. 42.

» leur conseilla de fortifier dedans le territoire
» mesme de l'Attique, la ville de Decelée: ce qui
» confirma et meit au bas la puissance d'Athènes
» autant et plus que nulle autre chose. »

Tout ce passage est remarquable, et particulièrement les derniers mots, qui sont la base de la comédie que nous allons examiner. « Les Lacé-
» démoniens, ajoute Cornélius Népos [1], par le
» conseil d'Alcibiade, firent alliance avec le roi
» de Perse, fortifièrent Décélie dans l'Attique,
» y mirent une forte garnison qui tenait Athènes
» dans un respect continuel, et après avoir déta-
» ché les Ioniens des intérêts de leur rivale, ils s'as-
» surèrent contre elle l'empire de la Grèce. »

Le dessein de fortifier Décélie était sur le point de s'exécuter lorsque Aristophane fit sa comédie. Comme il en prévoyait de fâcheuses suites et qu'il augurait mal de l'expédition de Sicile, étant attaché à Nicias dont il avait épousé le sentiment, il imagina l'énigme qu'on va voir pour railler le projet et l'ambition de Lacédémone, et plus encore pour engager Athènes à prévenir les malheurs qui la menaçaient, si Décélie devenait une place d'armes pour les Lacédémoniens. Quoiqu'il ne dise rien de la guerre de Sicile, dans la crainte d'offenser le peuple qui s'en était entêté,

[1] Traduction de M. le Gras, de l'Oratoire. Paris, 1729.

l'on voit encore que son dessein était d'en détourner adroitement sa patrie et de la porter à rappeler ses troupes pour les opposer aux entreprises plus sérieuses de Lacédémone. M. Paulmier a trouvé avant moi cette explication [1] de la comédie allégorique ; mais il n'en dit qu'un mot, et je me flatte de la rendre si claire par le détail, que la pièce en deviendra beaucoup plus curieuse et plus intéressante.

ACTE PREMIER.

Évelpis et Pisthétère, l'un et l'autre Athéniens, paraissent chacun avec un Oiseau sur le poing. L'un porte un geai, l'autre une corneille. Ce sont leurs conducteurs pour aller aux pays des Oiseaux ; idée burlesque qui prépare toutes les

[1] Cette explication est vraiment ingénieuse; mais pour quelques convenances heureuses, que le P. Brumoy y remarque, combien d'autres endroits, non-seulement inintelligibles, mais tout-à-fait contradictoires à son système! Cela posé, nous ne voyons pas la nécessité d'y chercher d'autre allégorie, que celle qui se présente : c'est que, de la manière dont les affaires se gouvernent à Athènes, un homme sage doit la quitter, et s'envoler, s'il est possible, par-delà les nuées. (Note de l'ancien éditeur).

bizarreries de spectacle. Les acteurs, en consultant chacun leur Oiseau, vont et reviennent, avancent et reculent, font cent tours et détours au milieu des rochers, selon le gré de leurs guides qui s'amusent le plus souvent à leur becqueter les doigts. Cela fait dire des plaisanteries meilleures dans le jeu que dans la lecture; car il n'est d'abord question que d'une scène de pur spectacle qui met les spectateurs au fait. Un morceau que dit Evelpis aide à l'explication du sujet. « Sachez, messieurs, que nous avons une maladie » toute contraire à celle de Sacas; car n'étant » pas d'Athènes, il veut en être malgré qu'on en » ait. Pour nous, qui sommes Athéniens, et, sans » vanité, d'assez bonne maison, nous fuyons notre » patrie comme des Oiseaux. Ce n'est pas qu'elle » nous soit odieuse, comme si elle n'était ni magnifique, ni fortunée, ni propre à ruiner les » gens, mais que voulez-vous? Les cigales ne » chantent qu'un mois ou deux; au lieu que les » Athéniens passent toute leur vie à gazouiller » dans les tribunaux; or, c'est justement cette » musique qui n'est pas de notre goût, et qui » nous chasse. Une corbeille, un vase, des branches de myrte, voilà tout notre bagage. Nous » cherchons un lieu où l'on ne plaide point, un » lieu où nous puissions couler tranquillement » nos jours. Térée, que nous allons trouver, nous

» dira sans doute, si depuis qu'il est Oiseau [1] il » n'a point découvert le séjour après lequel nous » soupirons. »

A ce mot de noblesse, dont les deux citoyens se piquent, et à toute la suite de ce discours, qui ne reconnaît Alcibiade fuyant la rigueur des tribunaux du peuple et contraint de chercher un asile à Lacédémone? Ils arrivent à un rocher. Ils frappent. Le valet de Térée sort sous la forme d'un Oiseau effrayant, c'est-à-dire avec un masque épouvantable et quelques plumes sur le corps. L'effroi est réciproque. Les hommes le prennent pour un monstre à la vue de son bec hideusement ouvert, et il les prend pour des oiseleurs. Toutefois on se questionne de part et d'autre. Chacun déclare plaisamment ce qu'il lui plaît d'être. Les deux Athéniens nient qu'ils soient des hommes : et l'autre se dit Oiseau-valet; non que les Oiseaux aient besoin de valets, mais parce que lui et Térée, ayant été hommes, ils en conservent un peu les manières.

Il ne faut pas s'étonner qu'Aristophane nous peigne les Lacédémoniens sous la figure d'Oiseaux, et les Athéniens comme hommes. Ceux-ci regardaient ceux-là comme des Grecs qui fai-

[1] Tout le monde sait la fable de *Térée*. Il fut changé en huppe, Procné en hirondelle, et Philomèle en rossignol. [illegible] Metam. l. VI, et Virgile.

saient une espèce à part, à cause de leurs mœurs rudes et un peu sauvages; peut-être désigne-t-on leur agilité à la guerre. D'ailleurs le poëte s'enveloppe à dessein pour n'être entendu qu'à demimot, et il présente, selon sa manière, des spectacles grotesques pour faire passer les vérités à la faveur du comique et des ris.

Le domestique étant allé éveiller son maître Térée, dans l'intervalle, Évelpis s'aperçoit que la peur lui a fait perdre son geai.

PISTHÉTÉRUS.

Tu l'as laissé échapper. O le timide personnage!

ÉVELPIS.

Et toi, quand tu es tombé de frayeur, n'as-tu pas laissé aller ta corneille?

PISTHÉTÉRUS.

Ma foi, non.

ÉVELPIS.

Non; où est-elle donc?

PISTHÉTÉRUS.

Elle s'est envolée d'elle-même.

ÉVELPIS.

Il est vrai. Si elle s'est envolée seule, tu ne l'as pas laissée aller. Tu raisonnes juste.

(L'on raisonnait ainsi à Athènes, quand on eut laissé échapper Alcibiade à Thurium). Térée paraît sous la figure d'une huppe. L'on verra qu'il représente Agis, roi de Lacédémone.

TÉRÉE.

Çà, qu'on m'ouvre un passage dans le bois, que je sorte.

ÉVELPIS.

Par Hercule, voilà un vilain monsieur d'Oiseau avec ses ailes et sa triple crête.

TÉRÉE.

Qui sont ces gens-là qui me demandent?

ÉVELPIS, à part.

Les douze dieux étaient bien en colère quand ils t'ont bâti de la sorte.

TÉRÉE.

Vous vous moquez de mon plumage? N'en riez pas. J'ai été homme comme vous.

ÉVELPIS, riant malgré lui.

Oh! nous n'avons garde.....

TÉRÉE.

Hé! de qui donc riez-vous, s'il vous plaît?

ÉVELPIS.

Ce n'est pas de vous. C'est que votre bec nous paraît plaisamment tourné.

TÉRÉE.

Ainsi a-t-il plu à Sophocle de défigurer Térée [1] dans ses tragédies.

ÉVELPIS.

Vous êtes donc Térée? Est-ce Oiseau, où paon [2]?

TÉRÉE.

Oiseau.

ÉVELPIS.

Où est donc votre plumage?

TÉRÉE.

Il est presque tout tombé.

ÉVELPIS.

Par maladie?

TÉRÉE.

Non : c'est que dans le pays Oiseau l'on mue en hiver pour se revêtir ensuite.

(Apparemment qu'Aristophane n'ignorait pas le temps de la mue des Oiseaux, qui est l'été; mais il veut indiquer l'austérité des Lacédémoniens qui faisaient gloire de s'exposer au froid et au chaud).

[1] *Térée*, tragédie perdue de Sophocle.

[2] Il dit *paon* au lieu de dire *homme*, par allusion à Argus qui gardait Io, et qui fut changé en paon. Équivoque purement grecque.

TÉRÉE continue.

Mais qui êtes-vous?

ÉVELPIS.

Des hommes.

TÉRÉE.

De quelle nation?

ÉVELPIS.

Savez-vous où sont les belles galères?

TÉRÉE.

J'entends. Vous êtes d'Athènes, et plaideurs sans doute?

ÉVELPIS.

Au contraire, anti-plaideurs.

TÉRÉE.

Anti-plaideurs! Y a-t-il de cette graine dans l'Attique?

ÉVELPIS.

Sans mentir, bien peu.

TÉRÉE.

Quel est le sujet de votre voyage?

ÉVELPIS.

Le desir de vous saluer.

TÉRÉE.

En quoi puis-je vous être utile?

ÉVELPIS.

Le voici. Vous avez été homme; nous le sommes aussi. Vous avez eu des dettes; nous en avons aussi. Vous avez été bien aise de ne point payer; nous le serions aussi. Changé depuis en Oiseau, vous avez fait le tour de la terre et de la mer avec la double expérience et d'homme et d'Oiseau. Or, dites-nous, je vous supplie, si vous pouvez nous enseigner quelque bonne ville où l'on puisse dormir en repos?

TÉRÉE.

Quoi, vous cherchez une plus grande ville qu'Athènes?

ÉVELPIS.

Plus grande, non; plus commode, oui.

TÉRÉE.

Ah! parbleu, vous aimez l'aristocratie. (Alcibiade était de ce goût).

ÉVELPIS.

Moi, non. Je hais trop Aristocrate [1].

Térée ayant demandé à Evelpis et à Pisthétérus, l'un après l'autre, quelle ville serait le plus à leur gré, le premier en veut une où il soit toujours invité à de grands festins, et le second

[1] Mauvais orateur, fils de Scellius.

une où il puisse vivre en débauché. (Alcibiade aimait la débauche et la bonne chère. Térée les raille et leur enseigne une ville sur les côtes de la mer Rouge).

TÉRÉE.

Point de ville maritime, je vous prie. On y verrait bientôt aborder des sergens amenés par le vaisseau salaminien.

(Il est clair comme le jour que ce traître garde le rappel d'Alcibiade, à qui l'on envoya la galère salaminienne, avec ordre du peuple de venir se justifier. Un mot si marqué justifie ce que nous avons dit et ce que nous dirons dans la suite au sujet de ce rappel et de ses effets).

TÉRÉE.

Que n'allez-vous demeurer à Léprée? (Cette ville est én Élide, et Alcibiade avait été à *Élis*, dit Cornélius Népos, avant que de se retirer à *Sparte*).

ÉVELPIS.

Par tous les dieux, je hais souverainement Léprée, même sans l'avoir vue. Mélanthius [1] en est.

TÉRÉE.

Vous avez encore dans la Locride, la ville des Opontiens.

[1] Mélanthius de Léprée, auteur des tragédies.

ÉVELPIS.

Je ne voudrais pas être Opontien [1], pour un talent d'or. Mais parlons de votre vie d'Oiseau. Qu'en dites-vous? Elle doit vous être bien connue?

TÉRÉE.

Elle a ses agrémens à la longue. D'abord il n'est point question d'argent parmi nous. (A *Sparte* l'État était riche, non les particuliers).

ÉVELPIS.

Voilà déjà un grand mal de moins.

TÉRÉE.

Nous picorons le sésame, le myrte, les pavots, les fleurs. (Les Lacédémoniens étaient fort sobres).

ÉVELPIS.

Peste, voilà des festins de noce.

PISTHÉTÉRUS.

Ah! que vous feriez une puissante république, si vous me vouliez croire!

(Il semble voir Alcibiade qui commence à donner à Agis ces avis si funestes à Athènes).

TÉRÉE.

Comment?

[1] Le poëte joue sur le mot *Opuntien*, nom d'un citoyen d'Athènes, qui était un ennuyeux borgne.

PISTHÉTÉRUS.

Primò. Ne papillonnez plus comme vous faites avec un grand bec ouvert; c'est une niaiserie indécente. Si l'on demande chez nous à Téléas l'augure [1], en lui montrant quelqu'un, quel est cet Oiseau-là? C'est, dira-t-il, une espèce inconstante, irrésolue, incapable de prendre un parti: c'est l'oiseau sur la branche.

(Cela signifie, n'imitez pas les Athéniens inconstans qui ont toujours cent projets dans la tête; et changez vous-mêmes votre manière de faire la guerre. Au lieu de voltiger avec des partis, fixez-vous à quelque place de l'ennemi. Ainsi parlait Alcibiade aux Lacédémoniens).

TÉRÉE.

Par Bacchus, voilà un très-bon mot. Que nous faut-il donc faire?

PISTHÉTÉRUS.

Vous rassembler dans une ville.

TÉRÉE.

Une ville! Des Oiseaux!

PISTHÉTÉRUS.

Le pauvre raisonneur! Regardez là-bas.

[1] Cet endroit est obscur et difficile. Suidas lui donne un autre sens que M. Boivin a suivi. Il fait tomber la raillerie sur ce Téléas comme sur un homme inconstant. L'autre sens paraît plus fondé.

TÉRÉE.

M'y voici.

PISTHÉTÉRUS.

En haut.

TÉRÉE.

J'y suis.

PISTHÉTÉRUS, prenant Térée par le bec, lui faisant faire la girouette.

Là, tournez la tête, là..... de toutes parts, là.

TÉRÉE.

Je serai fort avancé quand je me serai tordu le cou [1].

PISTHÉTÉRUS.

N'avez-vous rien vu?

TÉRÉE.

Rien, que les nuées et le ciel.

PISTHÉTÉRUS.

Justement. N'est-ce pas là le *pôle* des Oiseaux?

TÉRÉE.

Le *pôle* des Oiseaux! Que voulez-vous dire?

PISTHÉTÉRUS.

Oui, *pôle*, comme qui dirait *lieu;* car cet air tourne tout autour, n'est-ce pas? et voilà pourquoi l'on dit *pôle*. Or, si vous l'environnez de

[1] Tout ce badinage ou l'équivalent est dans les *Chevaliers*.

murs [1], le *pôle* deviendra *Pôlis*, ville. Cela n'est-il pas clair? Par-là vous ferez chanter les hommes comme des cigales, et crever les dieux d'une faim plus que Mélienne [2].

(L'on verra par la suite que les hommes représentent toute la Grèce, et les dieux Athènes).

TÉRÉE.

Comment cela?

PISTHÉTÉRUS.

Rien de plus aisé. L'air est entre le ciel et la terre; n'est-il pas vrai? Or comme, quand il nous prend envie d'aller à Delphes, nous sommes obligés de demander des passe-ports aux Béotiens, ainsi, quand les hommes feront des sacrifices, vous arrêterez tout court la fumée, si les dieux ne vous paient tribut pour le droit de passage.

(L'on devine aisément qu'il s'agit ici figurément de Décélie. Cette ville étant dans le territoire de l'Attique, les Lacédémoniens ne pouvaient s'en faire une place d'armes sans inter-

[1] Aristophane en veut ici à la philosophie de Socrate, dont il dit ailleurs qu'il représentait le ciel comme un four. Voyez *les Nuées*.

[2] Allusion à Mélos, île de la mer Égée, que Nicias contraignit de se rendre par famine.

rompre le commerce entre Athènes et une partie de la Grèce, et sans incommoder beaucoup les Athéniens. C'est ce qu'Alcibiade faisait entendre aux Spartiates. Décélie fortifiée devait être pour eux ce qu'était la Béotie qui barrait le passage à Delphes depuis la guerre déclarée).

TÉRÉE, riant.

Ah! ah! ah! J'en jure par la Terre, par les Piéges, par les Nuées, par les Rézeaux, je n'ai de ma vie entendu imagination plus plaisante. Çà, çà, bâtissons une ville. J'y suis déterminé, pourvu que les autres Oiseaux y consentent.

PISTHÉTÉRUS.

Mais qui pourra leur faire entendre cette affaire?

TÉRÉE.

Vous-même. Je les trouvai barbares; mais, par un long séjour, je leur ai si bien appris le langage humain, qu'ils l'entendent et le parlent.

(La guerre du Péloponnèse avait donné lieu à tant de conférences entre les Athéniens et les Lacédémoniens, que ceux-ci, à pénétrer le sens caché d'Aristophane, semblaient s'humaniser).

PISTHETERUS.

Et comment les assembler?

TÉRÉÉ.

Très-aisément. Je vais dans le bocage; j'éveil-

lerai ma chère compagne [1]; nous les appellerons, et vous les verrez accourir incontinent aux accens de nos voix.

PISTHÉTÉRUS.

O le plus aimable des Oiseaux, hâtez-vous, je vous prie, et ne perdez point de temps. Adieu, allez au bois; éveillez votre compagne.

Térée chante aussitôt à la manière des chœurs tragiques, et en les parodiant. La douceur de la voix du rossignol, et l'aventure d'Itys, si souvent célébrée dans les tragédies grecques, ne sont pas oubliées ici. Évelpis interrompt, son compagnon le fait taire. A l'instant Térée préludant par des cris de huppe, et sa compagne par des *io*, *tio*, ils appellent de concert les Oiseaux. M. Boivin s'est donné la peine de traduire en vers ce chœur et tous les autres. Ce refrein adressé aux Oiseaux exprime la pensée de tout le morceau :

Venez, avancez, hâtez-vous,
Venez, volez, accourez tous.

[1] Procné, femme de Térée et mère d'Itys. L'opinion commune est que ce fut Philomèle, sœur de Procné, qui fut changée en rossignol, et Procné en hirondelle. Mais Aristophane et son Scholiaste disent que Proché est le rossignol. Aristophane n'est pas le seul, et nos trois poëtes tragiques sont de ce sentiment, ou du moins ils disent que Philomèle était mère d'Itys.

ACTE II.

PISTHÉTÉRUS.

Aperçois-tu quelque Oiseau?

ÉVELPIS.

Ma foi, j'ai beau avoir le nez en l'air et la bouche béante, je n'en vois pas un[1].

Ils disent cela dans l'impatience de voir arriver une foule d'Oiseaux, et déjà ils se plaignent de Térée; mais un moment après ils entendent son cri de huppe, et ils aperçoivent le premier Oiseau; car ils viennent tous à la file pour donner lieu à cent plaisanteries. Les deux Athéniens un peu à l'écart glosent sur le premier. « Est-ce un paon? » Ce n'est pas un Oiseau du commun, répond » Térée, mais un Oiseau de haut parage, un » Oiseau de marais. » L'on voit bien qu'Aristophane en veut à quelque citoyen. Mais à qui? Les spectateurs seuls le savaient. Un autre se montre. « C'est encore, dit-on, un Oiseau rare,

[1] Ainsi Strepsiade a beau ouvrir de grands yeux, il ne voit *les Nuées* que quand elles se sont emparées du théâtre. Aristophane ne se fait pas scrupule de s'imiter souvent lui-même.

» et des pays étrangers. » On pince là quelque citoyen équivoque et étranger d'origine, comme Exécestidès [1]; car les masques, quoique figurés en têtes d'Oiseau, représentaient par leur air ceux que le poëte voulait exposer à la risée publique. Ce jeu de théâtre est fort joli, et aussi spirituel que satirique, tant par l'étonnement des deux Athéniens qui raillent sur chaque Oiseau, que par les réponses allégoriques de Térée.

PISTHÉTÉRUS.

Quel est cet impertinent Oiseau de montagne qui marche si fièrement, comme un poëte?

TÉRÉE.

C'est l'Oiseau de Mœdie.

(Il désigne la fierté des Perses. Il en parlera encore dans la suite, et non sans raison. Ce fut par les conseils d'Alcibiade que Lacédémone fit alliance avec la Perse).

PISTHÉTÉRUS.

Un Mède sans chameau! Comment a-t-il pu voler jusqu'ici?

ÉVELPIS.

Et cet autre avec sa huppe?

[1] On en parlera encore ci-dessous.

PISTHÉTÉRUS.

Quel animal crêté! Vous n'êtes donc pas le seul haut huppé, monsieur Térée?

TÉRÉE.

C'est le Tèrée du poëte Philoclès. Celui de Sophocle est son père, et je suis son aïeul.

(L'on fait de ceci une application très-caustique à Callias, fils d'Hipponicus, et à Hipponicus, fils de Callias).

PISTHÉTÉRUS.

O Neptune! Comme celui-ci a barbotté! Comment l'appélle-t-on?

TÉRÉE.

Le barbotteur.

ÉVELPIS.

C'est donc Cléonyme [1]. Mais si c'est lui, comment n'a-t-il pas perdu ses aigrettes et sa crête?

Après avoir ainsi passé en revue plusieurs Oiseaux à la file, représentant tous quelques Athéniens connus, les deux acteurs, surpris de voir un nuage d'Oiseaux qui inonde le théâtre de tous côtés, augmentent la vivacité du spectacle par

[1] Cléonyme, ainsi qu'on l'a vu plus d'une fois, avait fui un combat, et avait perdu son casqne et son bouclier. Apparemment il était tombé dans la boue, comme le conclut très-bien M. Boivin.

leurs cris d'étonnement et par les noms plaisans qu'ils donnent à chaque Oiseau en se les montrant du doigt ; car les Oiseaux sont tous différens et en si grand nombre (soit qu'il y en eût plusieurs en peinture, comme le conjecture M. Boivin, soit que le chœur fût augmenté de personnages muets et sans action) que ce spectacle devait être aussi frappant que risible, surtout par la satire qui retombe sur les peuples d'Athènes et de Lacédémone, métamorphosés en volières d'étourneaux, de merles, de pies, etc. Au reste, il ne faut pas être surpris qu'Aristophane sorte souvent dans cette pièce de son objet principal, pour répandre le sel de la satire à droite et à gauche. C'est sa façon ordinaire, et l'on n'en trouve pas moins le fil de sa pensée dominante.

Les risées finies, l'Oiseau-coryphée prend la parole, et demande qui les assemble et pourquoi? « Moi, dit Térée, pour le bien commun, que » deux mortels viennent procurer aux Oiseaux. » Deux mortels, s'écrie le chœur. Ah traître, » vous nous livrez à nos ennemis! » Aussitôt les Oiseaux, devenus furieux, prononcent la sentence de mort contre les deux Athéniens, et se mettent en devoir de les déchirer. Il y a encore deux scènes de ce même goût : l'une dans les *Acharniens* qui veulent lapider Dicæopolis, et l'autre dans les *Guêpes* qui veulent percer de leurs ai-

guillons Bdélycléon et ses valets. Je prie le lecteur de faire attention à ces rapports de diverses comédies. C'est par-là qu'on connaît le goût et la manière du poëte. Ces deux hommes font des plaintes comiques à la manière d'Aristophane.

PISTHÉTÉRUS.

Ah, nous voilà morts!

ÉVELPIS.

C'est toi qui causes nos malheurs. A quoi bon m'amener ici?

PISTHÉTÉRUS.

Pour m'accompagner.

ÉVELPIS.

Oui, pour me voir pleurer.

PISTHÉTÉRUS.

Pleurer! Tu badines!

ÉVELPIS.

Point du tout.

PISTHÉTÉRUS.

Le moyen de pleurer quand tu auras les yeux crevés [1]?

Les Oiseaux, dont la fureur n'est pas moins grotesque et bizarre que la peur des deux hommes,

[1] Malice sur Sophocle et d'autres poëtes qui représentent Œdipe pleurant avec ses yeux crevés.

s'animent à fondre sur eux, se rangent en ordre de bataille, et commencent à montrer qu'ils ont bec et griffes. Évelpis veut fuir. Son ami le retient. Il est d'avis de faire face. « Prends, dit-il, » une de ces marmites. — Des marmites! A quoi » cela nous servira-t-il, répond l'autre? »

PISTHÉTÉRUS.

A nous garantir de la chouette.

Suivant l'idée de Pisthétérus, la chouette, Oiseau de Minerve et des Athéniens, ne fera point de mal dès qu'elle verra la marmite. Ce mot plaisant s'explique aisément, ce me semble, par la comédie des *Chevaliers*, et par tant d'autres morceaux où l'on a vu que Cléon et ses imitateurs, en fait d'ambition, gagnaient le peuple par des repas. A l'égard des Oiseaux à griffes crochues, pour les écarter, Pisthétérus conseille à son ami de prendre une broche en guise d'épée, et un plat au lieu de bouclier : comique outré et bas, si l'on veut; mais extrêmement satirique contre le génie athénien. Évelpis avoue que ce stratagême vaut tous ceux de Nicias [1]. Le chœur fait un assaut en gazouillant ces paroles : *frappons*, *déchirons*, *perçons*. C'est la figure d'un combat de Lacédémoniens avec des Athéniens. Térée a beau inter-

[1] Nicias entendait les stratagêmes de guerre, et il en avait donné preuve à l'île de Mélos.

céder pour les deux hommes, comme parens de Procné, c'est-à-dire Athéniens (car Procné était fille de Pandion, ainsi que Philomèle, et la première avait épousé Térée, qui était roi de Thrace), ce nom d'Athéniens révolte encore plus les Oiseaux; preuve évidente qu'Aristophane, par les Oiseaux, entend les Lacédémoniens, et par Pisthétérus, Alcibiade fugitif.

Térée, à force d'employer la maxime, qu'il faut profiter des instructions d'un ennemi, vient enfin à bout de suspendre le courroux des Oiseaux. Le chœur consent de donner audience, et Pisthétérus dit plaisamment: « Leur colère se » passe, reculons d'un pas [1]. » Puis, voyant que c'est tout de bon qu'on fait trève: « Çà, dit-il, » ils se disposent à faire la paix; mettons bas le » casque et le bouclier. Non, avançons plutôt » la broche en main au milieu de notre rempart » de cuisine, et regardons au-dessus de la mar- » mite; car il n'est pas question de fuir. »

Alcibiade était homme de bonne chère, et l'on découvre, à travers toute cette bouffonnerie d'Aristophane, que c'est lui dont il s'agit. Il n'est

[1] Si pourtant ce mot, *reculons d'un pas*, n'appartient point au chœur, comme le croit M. Kuster *.

* Tous les manuscrits consultés par M. Brunck mettent ces paroles dans la bouche de Pisthétérus. Kuster a très-mal entendu ce passage.

pas jusqu'au nom de Pisthétérus qui ne convienne à cette explication. Il signifie *compagnon fidèle*, comme Évelpis *bonne espérance*.

ÉVELPIS.

Fort bien; mais, si nous sommes tués, où sera notre tombeau?

PISTHÉTÉRUS.

Dans le Céramique[1], où l'on enterre les braves d'Athènes. Pour y être inhumés aux dépens du public, nous dirons hardiment aux administrateurs que nous avons été tués dans le pays des Oiseaux.

Le chœur, qui s'était rangé en ordre de bataille, reprend sa première place, et interroge Térée sur les deux étrangers. Celui-ci expose leur dessein de bâtir une ville en l'air. La chose paraît incroyable, tant elle est surprenante; mais on est bien aise de les entendre. Térée les exhorte donc de la part du chœur à ne rien craindre, et à suspendre leur armure à la cuisine. Mais Pisthétérus, pour dire une malice, veut qu'auparavant les Oiseaux fassent avec lui un traité semblable à celui que l'armurier Pithécus[2] a fait avec sa femme, à savoir que les coups de griffe n'en se-

[1] Lieu de la sépulture des guerriers athéniens morts au combat.

[2] Nom véritable d'un Athénien, quoiqu'il signifie *singe*.

raient point. Le chœur le jure. « Ainsi, dit-il, » puissions-nous vaincre nos rivaux au jugement » des commissaires et des spectateurs [1]; et si nous » vous trompons, puissions-nous ne l'emporter » que d'un suffrage! »

Pour porter jusqu'au bout l'allégorie, un héraut d'armes s'avance au milieu des deux prétendues armées, et ordonne aux soldats de retourner chacun chez soi avec ses armes : formule ordinaire des trèves. Tandis que le chœur raisonne à ce sujet, Pisthétérus parle du discours qu'il va faire, comme un pâtissier de son ouvrage [2]. Il demande une couronne [3]. « Allons-nous au festin, » lui dit-on ?— Non pas cela, répond-il; mais je » cherche dans ma tête quelque tour surprenant, » quelque effort d'éloquence..... là..... Certes, » Messieurs, votre situation m'afflige extrême- » ment, vous qui avez été rois. »

Ce mot et ce qui suit est bien remarquable, pour confirmer qu'il n'est question ici que d'Alcibiade, sous le nom de Pisthétérus, qui exhorte les Oiseaux, c'est-à-dire les Lacédémoniens, à

[1] Preuve que les juges ne décidaient pas, indépendamment des spectateurs, du mérite des comédies.

[2] Satyre contre les orateurs.

[3] On prenait une couronne avant que de parler en public, et aux festins.

bâtir une ville, je veux dire, à fortifier Décélie. Les Lacédémoniens avaient toujours été, sinon les rois, du moins les chefs de toute la Grèce, dans les guerres communes. Athènes même ne leur disputa le pas que depuis la guerre de Perse.

LE CHOEUR répond.

Nous rois! Et de qui?

PISTHÉTÉRUS.

De tout; de moi premièrement, et de cet autre Athénien; plus anciens d'ailleurs que Jupiter, Saturne, les Titans et la terre même.

(Toutes les villes de Grèce étaient folles d'origines fabuleuses et supérieures à l'antiquité connue; les Lacédémoniens surtout, aussi-bien que les Athéniens).

LE CHOEUR reprend.

Plus anciens que la terre!

PISTHÉTÉRUS.

Oui, par Apollon.

LE CHOEUR.

Par Jupiter, je n'en savais rien.

Sur cela, Pisthétérus leur fait à la lettre le coq-à-l'âne du *Médecin malgré lui* [1], ou du *Paysan Gareau* [2]. Il leur dit que ce sont de bonnes gens

[1] Quand il parle latin, et qu'il explique la maladie de Lucinde.

[2] Dans la comédie de Bergerac.

sans étude. (Les Lacédémoniens s'appliquaient plus à cultiver le corps que l'esprit); que s'ils avaient lu Ésope, ils sauraient que l'alouette était le plus ancien des Oiseaux, plus ancien que la terre; et que son père étant mort, ne sachant quel tombeau lui donner, elle l'ensevelit dans sa tête. Voilà le droit d'aînesse assuré aux Oiseaux sur les dieux et les hommes. Pisthétérus fait plus, il confirme l'antiquité de l'empire des Oiseaux sur les hommes, avant celui des dieux qui l'ont usurpé. Il relève l'empire du coq sur les Perses avant les rois. C'est pour cela, dit-il, qu'on l'appelle Oiseau de Perse, et qu'il marche gravement crête levée, comme s'il avait la tiare. C'est pour cela que, par un reste de son antique pouvoir, il réveille dès la pointe du jour tous les artisans. Par des raisonnemens de cette force, mais tous satiriques ou bouffons, Evelpis et Pisthétérus tâchent de persuader aux Oiseaux qu'ils sont originairement les rois de l'univers. Encore un exemple ou deux suffiront.

PISTHÉTÉRUS.

L'autorité des Oiseaux a été si grande, que, dans les villes grecques où il y avait des rois, on voyait sur leur sceptre un Oiseau qui prenait sa part des présens.

ÉVELPIS.

J'avoue que j'ignorais cela. Aussi étais-je bien

étonné, quand je voyais dans nos tragédies un Priam avec son sceptre surmonté d'un Oiseau qui observait Lysicrate [1], par jalousie des présens qu'il reçoit.

PISTHÉTÉRUS.

Voici le beau, voici l'admirable : c'est que Jupiter même qui règne aujourd'hui, porte encore, tout roi qu'il est, un aigle sur sa tête; sa fille Minerve un hibou, et Apollon un épervier, comme ferait un valet de chasse.

ÉVELPIS.

Par Cérès, vous dites des merveilles. Mais pourquoi les Oiseaux sont-ils des emblêmes de divinités ?

PISTHÉTÉRUS.

C'est afin qu'ils aient la première part aux sacrifices qu'on fait aux dieux et même à Jupiter. On ne s'avisait pas jadis de jurer par les dieux : l'on ne jurait que par les Oiseaux. Aujourd'hui encore Lampon [2] ne jure que par l'oie quand il

[1] C'était un général athénien, selon quelques-uns, selon d'autres, un poëte tragique; mais l'un ou l'autre fort intéressé et avide de présens.

[2] Il prononçait mal, et disait νὴ τὸν χῆνα par l'oie, au lieu de νὴ τὸν Ζῆνα par Jupiter. Nous avons vu une raillerie de cette espèce au sujet du grasseiement d'Alcibiade.

veut tromper. Telle était votre souveraineté; mais depuis, les choses ont furieusement changé, etc.

Il dit qu'on traite les Oiseaux en esclaves; qu'on leur fait une guerre cruelle comme à des furieux; qu'on les poursuit jusque dans les temples; qu'on imagine cent sortes de stratagêmes et de pièges pour les prendre; qu'on les vend ou achète; qu'on les met à toutes sauces; et surtout à une sauce où il entre du fromage, du benjoin, du vinaigre; le tout joint à un assaisonnement plus doux, comme si l'on voulait les embaumer.

Tout cela se rapporte évidemment aux Lacédémoniens représentés sous la forme d'Oiseaux. C'est Alcibiade qui leur parle et leur exagère les mauvais traitemens que leur ont faits les Athéniens, surtout à l'affaire de Pylos. Si l'on veut bien se rappeler tout ce qui a été dit sur cela, et lier toutes les idées, l'énigme ne paraîtra pas fort obscure, et l'on aura le plaisir d'en lever tous les voiles.

Le chœur gémit sur le récit de ces maux, à la vue de son sort présent et de sa puissance passée; mais il respire dans l'espoir qu'il fonde sur les avis et le secours d'un libérateur tel que Pisthétérus, c'est-à-dire Alcibiade.

Pisthétérus vient au fait; et voyant les Oiseaux entièrement gagnés en sa faveur: « Bâ-

» tissez, leur dit-il, une ville forte tout au tour » de la terre, avec de bons murs de brique tels » que ceux de Babylone. Ensuite, sommez Ju- » piter de vous rendre l'empire usurpé. En cas » de refus, déclarez-lui une guerre sacrée, et ne » permettez plus aux dieux d'aller séduire les » Alcmène, les Europe et les Sémelé. En troi- » sième lieu, je veux qu'on envoie un ambassa- » deur Oiseau chez les humains, pour leur dé- » clarer que désormais ils aient à sacrifier aux » Oiseaux, comme aux souverains maîtres, avant » que d'oser sacrifier aux dieux. »

Il entre dans le détail burlesque du partage des dieux et des Oiseaux; de manière que ceux-ci soient servis avant ceux-là, conformément à leur goût. Qui ne reconnaît à ces traits le ridicule qu'Aristophane veut jeter sur l'ambition des Lacédémoniens, qui n'affectaient de vouloir fortifier Décélie que pour aspirer au souverain pouvoir? Aussi en vinrent-ils à bout, comme on le verra à la fin de la guerre du Péloponnèse.

Térée fait quelques objections aussi risibles que les réflexions d'Évelpis. Mais Pisthétérus va son train sans trop s'amuser à répondre aux difficultés, si ce n'est en bouffonneries, comme quand il dit: « Vous craignez qu'on ne vous prenne pour » des geais revêtus. Hé! Mercure n'a-t-il pas des

» ailes? La Victoire et l'Amour n'en ont-ils pas? » Homère ne compare-t-il pas Iris à une timide » colombe? » Preuve incontestable qu'Aristophane et ses confrères les comiques ne raillaient que les dieux d'Homère et de la fable qu'il était permis de jouer sur la scène et non ces mêmes dieux entendus et honorés à la manière du pays [1].

Térée propose une objection plus forte. Mais, si Jupiter tonne, Pisthétérus fait semblant de ne pas entendre, et donne un pouvoir équivalent aux Oiseaux sur les hommes. « Si ceux-ci, dit-il, » refusent de vous reconnaître pour rois, et s'obs- » tinent à vous préférer les dieux de l'Olympe, » envoyez sur leurs terres des volées de moineaux » et d'autres partis semblables pour fourager. » Qu'alors Cérès les aide si elle peut. »

TÉRÉE.

Par Jupiter, elle n'en fera rien. Vous la verrez alléguer cent prétextes.

(Allusion aux défaites des magistrats d'Athènes dans les disettes de blé).

PISTHÉTÉRUS.

Autre expédient. Dépêchez un régiment de corbeaux pour crever les yeux des bœufs et des brebis. Qu'Apollon les guérisse alors avec sa mé-

[1] Voyez la conclusion générale, à la fin.

decine. Où trouvera-t-il de l'argent? car il en exige pour guérir les gens.

ÉVELPIS.

Oh! doucement, je vous prie : attendez que j'aie vendu ma petite paire de bœufs.

PISTHÉTÉRUS, aux Oiseaux.

Mais si les hommes plus raisonnables vous reconnaissent pour leurs divinités, jusqu'à vous appeler leur Terre, leur Neptune, leur Vie, vous les comblerez de biens.

LE CHOEUR.

De quels biens, s'il vous plaît?

PISTHÉTÉRUS.

Plus de sauterelles qui dévorent leurs vignes en fleur. Un détachement de chouettes suffira pour les en purger : plus de moucherons et de vermisseaux qui rongent les figuiers. Un escadron de grives vous les croquera tout net.

TÉRÉE.

C'est quelque chose. Mais comment enrichir les humains; car ils sont friands d'argent pardessus toute chose?

PISTHÉTÉRUS.

Bon, au moyen d'un petit grain de divination qu'ils sauront employer, vous leur enseignerez

les riches mines et les bons trafics. De plus, pas un vaisseau ne périra sur mer.

LE CHOEUR.

Comment cela?

PISTHÉTÉRUS.

L'Oiseau consulté prédira tout. « Ne vous met-
» tez pas en mer : il y aura gros temps. Partez : il
» y fait bon. »

ÉVELPIS, à part.

Cela étant, j'achète un vaisseau; me voilà marin; car je n'ai guères envie de rester parmi vous.

PISTHÉTÉRUS.

Bien plus : les Oiseaux découvriront aux humains les vieux trésors cachés dans le sein de la terre; car ils savent bien où ils sont; ne le dit-on pas tous les jours? « Personne ne sait où est
» mon trésor, si ce n'est quelque Oiseau. »

ÉVELPIS, à part.

Si cela est, je vends mon vaisseau et j'achète une bêche. J'aime mieux dénicher des vases remplis d'or.

LE CHOEUR.

Mais la santé habite chez les dieux. Le moyen que nous la procurions aux hommes?

PISTHÉTÉRUS.

Bon, bon : fortune vaut santé. On n'est malade que quand on est mal dans ses affaires.

LE CHOEUR.

Oui, mais la longue et verte vieillesse qu'ils aiment tant, est encore dans l'Olympe. Les laisserons-nous mourir jeunes?

PISTHÉTÉRUS.

Jeunes? Bien loin de cela, vous augmenterez leurs années de trois cents ans.

LE CHOEUR.

Où les prendre?

PISTHÉTÉRUS.

Où les prendre! Chez vous-mêmes. Quoi! vous ne savez pas que la corneille vit cinq fois l'âge de l'homme?

ÉVELPIS, parlant aux Oiseaux.

Peste! Leur empire vaut bien mieux que celui de Jupiter.

PISTHÉTÉRUS.

Cent fois mieux. D'abord point de temples à *bâtir*, point de marbres, ni de portes dorées. Des arbrisseaux et des chênes, voilà leurs autels. Pour les Oiseaux de conséquence, nous avons l'olivier. Plus de pélerinages à Delphes ou à Ammon. Nous n'aurons qu'à nous tenir sous

quelque arbre avec un peu d'orge ou de blé, et, les mains étendues, présenter nos vœux et nos offrandes. A l'instant nous serons exaucés, pour une poignée de grain.

Sous le masque de cette impiété tolérée sur le théâtre, il y a un mystère assez fin. Le poëte veut dire que l'empire des Lacédémoniens serait plus supportable que celui des Athéniens ; que les premiers, par l'habitude d'une vie sobre et austère, fouleraient moins les peuples alliés, que ne feraient les seconds accoutumés à la bonne chère et à la magnificence en fait d'édifices et de tout. Mais il s'enveloppe, comme nous l'avons dit. Il n'eût pas été sûr de parler plus clairement dans une république aussi jalouse de souveraineté que l'était Athènes.

Les Oiseaux éblouis de ces belles promesses de Pisthétérus, se rendent à tous ses avis. Ils prennent sur eux le soin de l'exécution ; mais ils lui laissent le soin de la conduite. Ainsi en usèrent les Lacédémoniens gagnés par Alcibiade, dont la retraite et les conseils causèrent plus de dommage à sa patrie, que sa présence et son génie ne lui avaient procuré d'avantages jusqu'alors.

Le parti pris de bâtir la ville, et de suivre de point en point les avis de Pisthétérus, Térée dit : « Qu'il n'y a point de temps à perdre, et qu'il

» ne faut pas temporiser comme Nicias.» Nicias, ne pouvant rompre le projet de l'expédition de Sicile, avait temporisé et tiré en longueur tant qu'il avait pu. Il y commandait malgré lui, et l'on verra bien qu'Aristophane était de son sentiment sur cette entreprise, car quoiqu'il n'en dise pas un mot, tout le reste de la pièce tend à faire voir aux Athéniens l'importance de prévenir les vues des Lacédémoniens sur Décélie, et de quitter toute entreprise étrangère, pour se défendre dans le cœur de l'État.

Térée prie ses nouveaux hôtes d'entrer dans son nid, c'est-à-dire dans sa grotte. Il leur demande leur nom. Ils font quelques difficultés comiques. On leur promet de les rendre ailés au moyen d'une certaine racine. Les Oiseaux et eux demandent à voir la compagne de Térée et à l'entendre. Elle paraît : on lui fait la cour; et les deux étrangers entrent chez Térée.

Au sujet des galanteries que dit Pisthétérus à la vue de Procné, qu'il vaut mieux appeler ici Philomèle, suivant nos idées, il est à propos de remarquer qu'Alcibiade aima Timéa, femme d'Agis, et qu'il en fut aimé, jusque-là qu'il lui laissa un fils [1] qu'elle appelait Léotychide en public, et Alcibiade en particulier. La chose était si peu

[1] Voyez Plutarque, dans *Alcibiade*.

cachée, que le héros athénien disait en badinant qu'il n'avait répondu à l'amour de la reine, qu'afin que sa race régnât sur Lacédémone. Mais il n'en fut rien. Agis découvrit l'intrigue, et prouvant par un *alibi* que Léotychide n'était pas à lui, il le désavoua; et ce fils d'Alcibiade fut privé de la royauté. Peut-être Aristophane veut-il insinuer ici les premiers soupçons de cette galanterie.

Le chœur, après un court compliment à Philomèle, fait son discours aux spectateurs [1], toujours entrecoupé d'autres petits morceaux comme dans les pièces précédentes. Pour inviter les hommes à reconnaître les nouveaux dieux, l'Oiseau coryphée peint aux mortels la misère de la condition humaine, leur faiblesse, leurs ténèbres, leur inconstance, la briéveté de leur vie, et quel malheur c'est pour eux de n'être pas Oiseaux. Il veut qu'ils prêtent l'oreille aux sublimes connaissances qu'il va donner sur la naissance du monde, assurant qu'ils laisseront là Prodicus [2] et sa philosophie. Il soutient que d'abord il n'y avait que le chaos, la nuit, l'érèbe et le tartare; que la nuit et l'érèbe produisirent un œuf, d'où sortit l'Amour avec des ailes d'or; que celui-ci avec le

[1] ΠΑΡΑΒΑΣΙΣ.

[2] Il en a été parlé dans *les Nuées*.

chaos ailé donna le jour au peuple-Oiseau ; qu'il brouilla ensuite toute la matière qui existait, et que de cette confusion d'élémens naquirent le ciel, la terre et les dieux. Il prétend prouver par-là que la race des Oiseaux est antérieure aux dieux mêmes ; et, pour justifier leur origine de l'Amour, il allégue les ailes, et n'oublie pas les petits présens d'Oiseaux que les amans se font. Il insiste sur la distribution des saisons prescrite par les Oiseaux, dont les uns, comme les grues, quand elles se retirent en Libye, avertissent qu'il est temps de semer, de rentrer dans les ports et d'acheter des fourrures pour le voleur Oreste [1], sous peine d'être dépouillé en chemin, si on y manque : les autres, tels que le milan, montrent en paraissant aux beaux jours, que c'est la saison de tondre les brebis ; les autres, comme l'hirondelle, font quitter la robe fourrée pour des vêtemens plus légers. « Nous tenons lieu, dit-il, » d'Ammon, de Delphes, de Dodone [2] et d'A-

[1] Il en est parlé deux fois dans cette comédie : il fallait que ce fût un fameux brigand.

[2] Dodone, ville de Molossie. La forêt prophétique consacrée à Jupiter en était voisine, aussi bien que le temple de ce dieu, si renommé par ses oracles. On a parlé ailleurs de l'erreur des prétendues colombes fatidiques : erreur causée par un mot thessalien, qui signifiait également *colombes* et *vieilles femmes*. C'étaient des vieilles qui rendaient les oracles.

» pollon. » Il entre dans le détail pour faire voir qu'on ne fait nulle entreprise sans avoir interrogé les Oiseaux; qu'enfin par l'usage, quantité de choses s'appellent du nom d'*Oiseau* chez les Grecs : d'où il conclut que c'est aux hommes à élever des autels aux Oiseaux, avec assurance de recevoir des bienfaits sans nombre et au-delà de leurs desirs.

Un éloge sur les concerts de Philomèle, que Phrynicus, dit-on, s'étudiait d'imiter, interrompt un moment ce discours. On le reprend en publiant le droit d'asile pour tout criminel qui voudrait vivre dans la ville des Oiseaux. C'est un cadre de satire bien caustique, car on y nomme des crimes, des vices, des coupables et des originaux connus à Athènes : par exemple, Exécestidès, esclave de Carie, dont on a parlé ailleurs, et qui voulait être Athénien à toute force, sans pouvoir faire preuve. « Qu'il vienne chez nous, » disent les Oiseaux, il se fera des aïeux tels qu'il » voudra, et il aura droit de citoyen. » On traite de même et pis encore les enfans rebelles à leurs pères, les esclaves fugitifs et marqués sur les épaules, un Philémon et un Spintharus Phrygien, et un traître Pisias. Rien de plus cruel, en fait de raillerie, que cette invitation qu'on leur fait de se retirer chez les Oiseaux, pour peupler la nouvelle ville, comme les brigands peuplè-

rent Rome. Aristophane jette par-là un vernis odieux sur la retraite d'Alcibiade à Sparte, et sur Décélie.

Le discours, une seconde fois interrompu par des louanges sur le concert des Oiseaux, se renoue en vantant les avantages des ailes, c'est-à-dire qu'on revient à la satire, selon l'usage des chœurs comiques. Si les hommes étaient ailés, un spectateur ennuyé d'une scène tragique se déroberait du cirque ; Patroclide n'aurait pas eu le malheur au spectacle de laisser échapper un bruit et une odeur qui ont produit tant de risées. Le chœur pousse ainsi malignement sa pointe; car cet autre cadre vaut bien le précédent. Il retombe enfin sur Diitrephès « qui n'ayant, dit-il, » que des ailes [1] d'osier, est pourtant devenu » chef de tribu et de cavalerie, en un mot, le » coq le plus haut huppé. » Tant il est bon d'avoir des ailes!

ACTE III.

Pisthétérus et Évelpis s'en reviennent métamorphosés en Oiseaux bizarres et rient l'un de

[1] C'est qu'il faisait des corbeilles et des figures d'osier.

l'autre. Le premier appelle son compagnon *un oison ébauché;* et le second lui rend son quolibet en l'appelant *merle tondu.* Ces quolibets ne sont point sans allégorie. Pour l'expliquer, il n'y a qu'à comparer Aristophane avec lui-même. L'oie signifie Lampon, qui jurait par l'oie, et le merle sans plumes marque Callias qui se laissait plumer [1]. Quoique les commentateurs n'en disent rien, la conjecture n'en est pas moins juste, et fait voir de plus en plus que ce n'est pas sans fondement qu'on explique ici cette pièce comme une énigme. Les deux nouveaux Oiseaux concluent que ces ressemblances leur conviennent, et que, comme dit Eschyle, *leur plumage n'est point étranger, mais à eux en propre.* Ce vers d'Eschyle était devenu proverbe.

« Que faut-il faire? » dit Térée en se montrant tout-à-coup. — « Donner un nom pompeux à la » ville, répond Pisthétérus, et sacrifier aux Oi- » seaux. » Il propose de la nommer *Sparte*: nouvelle preuve qu'il s'agit des Lacédémoniens, représentés par l'assemblée des Oiseaux. Le nom de Sparte fait peur à Térée. On opine à lui donner un nom tiré des *Nuées* et des *Coucous*, *Néphélococcygie.* « O le grand nom, s'écrie Térée,

[1] Voyez ces deux traits ci-dessus, au commencement de l'acte second, et dans le premier.

» *Néphélococcygie!* N'y a-t-il point une ville » ainsi nommée où sont les biens de Théagène » en partie, et tous ceux d'Eschine[1]? »

[1] Fils de Sellus. Eschine et Théagène étaient de faux riches qui se vantaient sans fondement, et dont les biens étaient, comme l'on dit encore aujourd'hui, sur les brouillards. Arioste a peut-être tiré de là l'heureuse idée d'un pays dans la lune, où se retrouve tout ce qui se perd sur la terre.

J'ose l'imputer à la Lune :
Car cette divinité brune,
Afin que vous n'en doutiez pas,
A plus d'un rapport ici-bas ;
N'en cru[illegible]ions-nous que l'Arioste,
Qui nous dit qu'en courant la poste,
D'un air aussi fin que plaisant,
Elle amasse, chemin faisant,
Comme un larroneau qui tout serre,
Ce qui se perd sur notre terre:
Bassesse, hommages, soins rendus,
Sans que grand seigneur s'en émeuve;
Tant de pas, tant de vœux perdus,
Soupirs d'amant, larmes de veuve,
Innocence, simplicité,
Droiture, candeur, probité :
N'espérons pas qu'il en repleuve ;
Gar dame Lune, en fait de bien,
Nous vole tout et ne rend rien.
Si pourtant quelque téméraire,
Aussi fou que fut Bergerac,
Montait dans son monde lunaire,
Il pourrait, *ab hoc* et *ab hâc*,
Rattraper de cette donzelle,
En fouillant dans ses magasins
Toujours nombreux et toujours pleins,

PISTHÉTÉRUS.

Oui, croyez qu'ils y sont encore mieux que dans les plaines de Phlègre [1], avec les rodomontades des dieux au sujet du combat des géans.

TÉRÉE.

O l'opulente cité! Quel dieu lui donnerons-nous pour patron?

PISTHÉTÉRUS.

Donnons-lui Minerve.

TÉRÉE.

Bon, Minerve! Il serait beau de voir dans une ville bien policée une femme armée de pied en cap pour patrone, et pour citoyen un Clisthène [2] la quenouille à la main.

Voilà bien des satires en peu de mots; mais

Plus d'un trésor qu'elle y recelle:
Mainte vertu, maint beau talent,
Maint bon sens, et mainte eervelle,
Comme Astolphe retrouva celle
Que perdit le fougueux Rolland.
Mais je consens qu'on les y laisse,
Pourvu qu'on y laisse à ce prix
Tous les maux que la Lune a pris.

M. Ludovic. Ariosto, Orlando furioso; cant. 34, stanz. 73.

[1] En Thrace.

[2] Il y a peu de pièces d'Aristophane, où le débauché Clisthène n'ait son mot.

revenons au point capital. La ville en l'air est Décélie. Il faudrait s'aveugler pour ne pas reconnaître que dans cette pièce tout tend naturellement à ce but. En voici la démonstration dans le mot suivant.

PISTHÉTÉRUS.

Qui donc choisirons-nous pour garder la forteresse?

TÉRÉE.

Un de nos Oiseaux, Perse d'origine, Oiseau belliqueux, le poussin de Mars.

(C'est que les Lacédémoniens comptaient sur le secours du roi de Perse, avec qui ils avaient fait alliance par le conseil d'Alcibiade).

PISTHÉTÉRUS, riant.

Ah! ah! monseigneur Poussin.

TÉRÉE.

Oui, poussin de Mars. Ne vous en moquez pas. C'est un Oiseau fait aux rochers et aux murs.

Le poëte désigne les montagnes de Perse, comme s'il disait nettement : Les Perses, accoutumés à leurs monts, sauront bien garder notre citadelle et nos murs. Ce n'est pas la première fois qu'Aristophane s'est raillé des Perses, lorsqu'ils étaient ennemis d'Athènes. J'en ai rapporté

un exemple dans *les Acharniens*, scènes II et III, actes Ier et II. Il y parle même en bouffon des montagnes d'or de la Perse par allusion à leurs mines, et aux vases d'or dont se servaient les rois pour leurs plus vils besoins. En comparant un peu Aristophane avec lui-même, l'énigme que nous examinons cesse d'en être une.

Pisthétérus faisant l'architecte donne à Évelpis cinquante ordres ridicules tout d'une haleine. « Cours et vole dans l'air, dit-il; sers les ma- » çons qui travaillent; porte des pierres; ôte tes » habits; bats du mortier; prends la truelle et » l'auge; monte à l'échelle; romps-toi le cou; » range les gardes; entretiens le feu; dors en- » suite; envoie des hérauts, l'un de bas en haut, » l'autre de haut en bas, puis vers moi. »

ÉVELPIS [1].

C'est-à-dire que tu vas rester ici les bras croisés, et pleurer, s'il t'en prend envie.

[1] Dans le texte, c'est Térée qui parle. M. Boivin, qui a bien vu l'erreur, donne ce mot à Pisthétérus. Je suis persuadé qu'il ne saurait convenir qu'à Evelpis : la suite le montre.

Cette conjecture du P. Brumoy est d'un savant chez qui la critique et le goût allaient de pair. M. Brunck a confirmé cette conjecture par la collation des meilleurs manuscrits, où on trouve sous le nom d'Evelpis tout ce qui est mis dans les éditions vulgaires sous le nom de Térée. Voyez la traduction.

PISTHÉTÉRUS.

Va, mon cher, va, dis-je, où je t'envoie; car on ne peut rien faire sans toi. Pour moi, je demeure pour attendre le sacrificateur, afin de commencer la cérémonie en l'honneur des nouvelles divinités. Qu'on apporte la corbeille et le bassin.

Le chœur, très-satisfait de cet hommage, anime les musiciens. Pisthétérus, après quelques airs, impose silence au corbeau, c'est-à-dire à l'acteur masqué qui joue de la flûte avec sa muselière. Ces joueurs de flûte attachaient leur instrument par des courroies autour du cou. « Sacrificateur, reprend Pisthétérus, sacrifiez à » nos dieux. » Il obéit, et en nommant les plus singuliers parmi les dieux-Oiseaux, il fait une invocation burlesque, où il substitue la colombe à Vénus, le cygne à Apollon, l'aigle à Jupiter, l'autruche [1], mère de Cléocrite, à Cybèle, et ainsi du reste. Comme il se sert de la formule ordinaire d'invocation, il prie non-seulement pour *Néphélococcygie*, mais pour Chios, à cause de l'étroite alliance de cette île avec Athènes, qui lui donnait toujours part aux prières publiques. Pisthétérus en rit. Le sacrificateur continue, et invoque par ordre les héros ou demi-dieux-Oiseaux. Pure plaisanterie; car il en nomme tant,

[1] Allusion à quelque sobriquet d'une Athénienne.

que Pisthétérus l'oblige de finir, disant qu'il n'y aurait pas assez d'un pareil sacrifice pour tant de becs affamés. Cela tombe sur les héros athéniens.

Un poëte vient interrompre le sacrifice en chantant les louanges de *Néphélococcygie*, qu'il lui dit être parfaitement connue. C'est une raillerie sur les poëtes qui se perdent dans les nues. Aussi Pisthétérus se divertit-il à ses dépens. Mais le poëte chante toujours de plus belle, à l'imitation tantôt de Simonide, tantôt de Pindare; de sorte que, pour le faire taire, Pisthétérus, qui sent de quoi il est question, lui donne d'abord un manteau, puis une veste; car ses dithyrambes, qui sont de vraies parodies, ne finissent point qu'il n'ait reçu ce qu'il souhaitait.

Un devin succède au poëte. Il défend qu'on touche à la victime. Il parle d'un oracle de Bacis[1] sur *Néphélococcygie*. On le renvoie en le sifflant lui et ses oracles, et on les traite comme ceux de Cléon dans *les Chevaliers*. On est toutefois, contraint de l'écouter. Son oracle obscur se termine par demander un habit et une chaussure.

PISTHÉTÉRUS.

Quoi, la chaussure en est aussi?

[1] Fameux devin. Il y en a plusieurs de ce nom.

LE DEVIN, lui présentant le livre.

Tenez, lisez. (*Il continue de lire*). Item, un flacon de vin et les entrailles de la victime.

PISTHÉTÉRUS.

Les entrailles en sont aussi?

LE DEVIN.

Tenez, lisez.

Il poursuit ainsi son rôle en disant toujours : *Tenez, lisez*. Mais Pisthétérus, qui n'en est pas la dupe, lui arrache le livre des mains, et forge sur-le-champ un oracle bizarre qui condamne les importuns demandeurs dans les sacrifices à être roués de coups de bâton.

LE DEVIN.

Vous badinez.

PISTHÉTÉRUS, lui présentant le livre.

Tenez, lisez. (*Il continue de lire*). Item, ne l'épargnez pas, fût-ce un aigle, un Lampon, ou le grand Diopithès.

LE DEVIN.

Cela est-il aussi écrit?

PISTHÉTÉRUS.

Tenez, lisez.

Il s'en défait ainsi. Mais il n'en est pas quitte; car un mathématicien prend la place du devin;

c'est le célèbre astronome et géomètre Méton. Il se nomme lui-même. « Je suis ce fameux Méton, » aussi connu dans la Grèce qu'à Colone [1]. » Aristophane ne l'épargne pas davantage; car il le fait parler en ridicule, qui veut mesurer l'air comme un four; mot de Socrate qu'on a vu dans *les Nuées*. Il lui fait dire d'autres impertinences, comme celle de faire un cercle quarré. Méton, en effet, la règle et le compas à la main, semble faire sur le théâtre un plan de ville en forme d'étoile avec ses rayons. Pisthétérus lui fait entendre qu'on bannit de *Néphélococcygie*, comme de Lacédémone, certaines gens : il veut dire les imposteurs; et comme Méton feint de ne pas entendre à demi-mot, on le congédie à coups de gaules. Ainsi Aristophane traitait-il les plus honnêtes gens de son siècle.

Méton est suivi d'un magistrat, qui vient dire que l'intendance de *Néphélococcygie* lui est échue. On l'appelle un Sardanapale, par dérision des mœurs corrompues des magistrats athéniens.

PISTHÉTÉRUS.

L'intendance de notre ville! Ouais. Et qui vous l'a donnée, s'il vous plaît?

[1] Il n'était pas, dit-on, de cette bourgade d'Attique: mais il y avait laissé quelques monumens de son savoir. Il est l'auteur du nombre d'or. Voyez ce que nous avons remarqué à son sujet dans *les Nuées*.

LE MAGISTRAT.

Un fâcheux ordre de Téléas.

PISTHÉTÉRUS.

Écoutez, convenons sans bruit. On va vous donner quelque chose. Retirez-vous.

LE MAGISTRAT.

J'y consens à ce prix. Aussi-bien ai-je une assemblée à convoquer. J'avais préparé quelque chose au sujet de Pharnace [1].

PISTHÉTÉRUS le bat.

Tenez, voilà votre affaire. C'est la récompense à la mode dans ce pays-ci.

Cela était également vrai de Lacédémone et d'Athènes. Les mauvais traitemens étaient le prix ordinaire des services rendus à l'État. Les Lacédémoniens mêmes voulurent faire mourir Alcibiade quand il les eut servis aux dépens de sa patrie.

LE MAGISTRAT.

Qu'est-ce que cela signifie?

PISTHÉTÉRUS.

C'est l'assemblée sur Pharnace.

[1] Lieutenant-général du roi de Perse. J'ignore les allusions qu'il y a là-dessous. C'est une malice contre les Perses et les intendans ou gouverneurs.

LE MAGISTRAT.

Holà, des témoins! Quoi, frapper un intendant!

PISTHÉTÉRUS.

Allez, mon ami : remportez vos deux vases à suffrages, croyez-moi. Cela n'est-il pas impatientant? Envoyer un intendant à une ville avant que la dédicace en soit faite!

Cela regarde quelque anecdote sur l'avidité des Athéniens.

Un crieur d'édits et de lois publie qu'il vient en vendre argent comptant à la ville naissante. Il n'est pas mieux reçu que le magistrat. Ce dernier déclare à Pisthétérus, qu'il ait à comparaître en justice pour l'avoir maltraité. Pisthétérus se voyant obsédé de l'un et de l'autre côté, car ils parlent presque tous ensemble, va tantôt à l'un, tantôt à l'autre en les menaçant. Ils s'enfuient à la fin, et le sacrificateur, ennuyé de voir le sacrifice si long-temps suspendu, sort du théâtre pour aller ailleurs immoler le bouc aux Oiseaux.

Ceux-ci demeurent pour l'intermède. Ils se réjouissent d'abord de se voir honorés comme dieux. C'était l'ambition des Lacédémoniens de commander à toute la Grèce. Puis ils font une espèce d'édit curieux dont voici la substance : « L'on ne parle aujourd'hui dans les compagnies

» que de l'édit sur Diagoras. Si quelqu'un tue » Diagoras[1] le Mélien, il aura un talent. On en » donnera autant à qui tuera un des tyrans » morts[2]. Voici notre édit à nous, un talent à » qui ôtera la vie à notre ennemi Philocrate, et » le quadruple à qui l'amènera vif. » Tout le reste n'est qu'une plaisanterie sur ce Philocrate qui était un fameux traiteur, et que les Oiseaux accusent de les enfiler dans des cordons, de les larder et de leur donner cent figures différentes pour les vendre mieux. Il n'y a peut-être pas grande finesse là-dessous; peut-être aussi y a-t-il quelque allégorie aux captifs de Pylos qui furent très-maltraités; affaire que les Lacédémoniens avaient toujours sur le cœur. A l'égard de Diagoras de Mélos, après la prise et le sac de cette île, il se retira à Athènes, y parla contre les mystères de Cérès, et y fut condamné à mort comme athée, la dix-septième année de la guerre du Péloponnèse. Il s'enfuit, et évita le supplice par le naufrage.

Le chœur vante de rechef le bonheur de son destin par des vers lyriques; puis, se retournant du côté du parterre, il promet aux juges, s'ils sont favorables à la nouvelle comédie, nombre de

[1] On en parle encore ailleurs. Voyez les *Nuées*.

[2] Mot bouffon au sujet d'un édit réel.

chouettes [1] d'or qui nicheront dans leurs bourses, des griffes crochues pour bien dérober quand ils seront trésoriers, et des becs ouverts avec beaucoup d'appétit pour les festins. Mais s'ils refusent le prix à Aristophane, les juges, dit le chœur, n'ont qu'à se pourvoir de larges lunules sur la tête, comme les statues que l'on coiffait ainsi pour les garantir des crottes des Oiseaux. Il ne paraît pas que les juges se soient fort embarrassés de cette menace comique; car ils ne mirent cette comédie qu'au second rang après les *Convives* d'Amipsias.

Cet acte sort un peu de l'objet principal qui est Lacédémone, Alcibiade et Décélie. Il ne semble fait que pour railler Athènes et ses mœurs. Mais outre qu'Aristophane en use toujours ainsi, il avait intérêt de s'écarter de son sujet, et de cacher son jeu. Ce qu'il a dit dans plus de cent traits lui suffisait pour se faire entendre, sans choquer la délicatesse athénienne sur une affaire extrêmement chatouilleuse.

[1] Type de la monnaie d'Athènes.

ACTE IV.

« MESSIEURS les Oiseaux, dit Pisthétérus, le » sacrifice a été heureux ; mais je ne vois point » encore de courrier sur l'État où est notre ville. » A peine a-t-il parlé qu'il en arrive un tout essoufflé [1]. Il annonce que *Néphélococcygie* est la plus belle chose du monde, que le mur est si large que deux chars de front, l'un de Théagène, l'autre de Proxénide [2], fussent-ils traînés par des chevaux de la grandeur de celui de Troie, ou du cheval de bronze de la citadelle d'Athènes, y passeraient sans difficulté. Pour augmenter le merveilleux, le courrier dit que les Oiseaux seuls ont construit tout l'ouvrage, chacun employant son talent, les grues avec les pierres qu'elles avaient avalées, les Oiseaux aquatiques en portant de l'eau, etc.

Un autre courrier veut jeter l'alarme au sujet

[1] Ces arrivées subites d'acteurs, dont on a besoin, font apparemment l'objet de la raillerie du poëte. Pour lui, il n'y fait point de façon, parce qu'il se sauve de tout par une plaisanterie.

[2] Fameux Athéniens, dont les équipages faisaient apparemment beaucoup de bruit.

d'une divinité aîlée qui a passé dans la ville, et s'est subtilement envolée à l'insu de la sentinelle des geais. (N'est-ce point Alcibiade qu'on indique?) L'on a mis quantité d'Oiseaux à ses trousses. Le chœur s'ameute, et se prépare à une guerre avec les dieux Olympiens; Iris descend; les archers-Oiseaux l'entourent, et Pisthétérus contrefaisant l'empressé l'arrête : « Qui va là? Où vas-tu? D'où » viens-tu? Demeure. Quel est ton nom? Galère, » ou Barque? »

IRIS.

Je suis la légère Iris.

PISTHÉTÉRUS, vivement sans l'écouter.

Galère Salaminienne, ou Parale?

L'allusion à la galère Salaminienne qui alla chercher Alcibiade en Sicile, est trop palpable pour ne la pas sentir. Les galères ordinaires des côtes d'Attique s'appelaient *Parales*. L'entretien d'Iris et de Pisthétérus est vif et comique; mais toujours par allégorie à l'affaire d'Alcibiade. Pisthétérus fait le courroucé de ce que la déesse a passé dans une ville étrangère sans dire comment, sans passe-ports et sans aveu. Elle le traite de fou. Le nouveau gouverneur lui dit qu'elle mériterait la mort, tout immortelle qu'elle se croit; et il lui déclare que c'est à elle et aux dieux d'obéir aux Oiseaux. (C'est Lacédémone qui parle à

Athènes). Iris expose sa commission, qui est de passer de l'Olympe sur la terre pour engager les hommes à sacrifier aux dieux. « A quels dieux? » demande Pisthétérus.—Belle question, dit-elle, » à nous autres habitans du ciel ! — Vous, des » dieux ! reprend le premier. — En est-il d'au- » tres? réplique Iris. — Sachez, lui répond-on, » que les Oiseaux sont aujourd'hui les dieux des » mortels. C'est à eux qu'il faut sacrifier, non à » Jupiter. »

Ces traits de raillerie tombent beaucoup plus sur les Lacédémoniens et sur Socrate avec ses sectateurs, que sur les dieux. Je dis, sur les Lacédémoniens, dont Aristophane raille ici l'ambition démesurée pour la primauté; ambition augmentée par la retraite d'Alcibiade et par le dessein de fortifier Décélie. J'ajoute, sur Socrate et ses partisans, qui introduisaient, disait-on, d'autres dieux que ceux du pays, et à qui le poëte impute souvent [1] dans ses comédies de n'admettre pour leurs dieux que les Nuages, l'Air et ce qu'il contient.

Iris, fort scandalisée de l'impiété de Pisthétérus qui doit lui paraître bien nouvelle, le menace du tonnerre. Mais Pisthétérus, parodiant un

[1] A tort; car Socrate reconnaissait un dieu. Mais il allait plus loin que les Athéniens, qui distinguaient la fable et la pluralité des dieux, rejetant l'une et admettant l'autre.

morceau d'Euripide dans l'*Alceste* [1], demande comme Phérès à son fils, « si elle le prend pour » quelque Lydien, ou quelque esclave de Phry- » gie. » Il menace à son tour Jupiter de l'infester d'Oiseaux : le tout par des parodies d'Eschyle, pour répondre sur le ton de hauteur qu'a pris la déesse. La scène finit par la chasser honnêtement : voilà pour les dieux.

Il reste à voir le député qui était allé vers les hommes. Il revient en vrai narrateur de théâtre tragique, disant beaucoup de choses d'un air empressé, sans venir au fait, et il ajoute brusquement : *Faites-moi donc taire.* Ce sont là de ces traits de parodie qui ne se peuvent payer. Aristophane triomphe quand il raille les poëtes de son temps, et il le fait presque partout avec une affectation qui montre bien que la parodie a été l'âme de la comédie ancienne.

Le député reprend son discours, et proteste à Pisthétérus que les hommes ont pour lui la plus profonde vénération. Pourquoi? Par l'intérêt qu'ils prennent tous à la nouvelle ville, à la ville aérienne. « Avant la fondation de *Néphé-* » *lococcygie* on était fou, dit-il, de Lacédémone » et de ses manières. Nourrir sa barbe, jeûner, » être maussade, vivre socratiquement, porter le

[1] Voyez l'*Alceste*, act. III, sc. VI.

» bâton à la main ; telle était la folie publique.» (Remarquons qu'Alcibiade depuis sa retraite à Sparte vivait ainsi [1], et qu'en se conformant à la manière des Lacédémoniens, il les avait entièrement gagnés). « Mais on en est bien revenu. On » est fou des Oiseaux. On goûte leurs modes jus» qu'à s'en faire les singes. Premièrement on » déniche à la pointe du jour pour voler au » barreau, comme nous aux champs; ensuite on » picore les paperasses de chicane, et l'on fait » des festins de procédure. La manie va jusqu'à » se donner des noms d'Oiseau. Connaissez-vous » ce boiteux cabaretier? c'est la perdrix; et Mé» nippe? c'est l'hirondelle; et le borgne d'Opun» tien? c'est le corbeau; et Philoclès? c'est l'a» louette; et Théagène? c'est l'oison; et Lycur» gue? c'est le coucou; et Chæréphon [2]? c'est la » chauve-souris; et le Syracusien? c'est la pie; » et Midias? c'est la caille battue de l'Oiseau. Ce » n'est pas tout, la passion où l'on est des Oi» seaux est marquée jusque dans les chansons. » L'on n'y trouve qu'hirondelles, que rossignols, » qu'oisons, que colombes; du moins toujours » des ailes, ou un peu de plumage dans les vers. » Tel est le goût. Au reste, je vous donne avis

[1] Voyez Plutarque que j'ai cité à ce sujet, et *Cornelius Nepos*.

[2] L'ami de Socrate, connu par *les Nuées*, et ailleurs.

» que plus de dix mille mortels vont venir vous » demander ailes et griffes. Faites-en provision, » si vous m'en croyez. »

PISTHÉTÉRUS.

Il a raison. Holà! ho, des ailes à pleines corbeilles, etc.

Le chœur chante sa propre gloire et ses conquêtes. Pisthétérus ne l'interrompt que pour s'impatienter en pressant les valets de lui apporter des ailes en quantité. En effet, un jeune petit-maître, las d'être sous la tutelle d'un père lent à mourir, se présente d'abord pour en avoir des premiers. Il veut se faire Oiseau afin d'avoir droit, comme eux, de se défaire d'un père qui vit trop à son gré. Cela est horrible. Aussi Pisthétérus, en le raillant, lui fait-il sentir la noirceur de ses sentimens. Il lui donne toutefois un accoutrement d'Oiseau-soldat. « Vole, dit-il, en Thrace, et combats. »

Il faut se rappeler qu'à cette époque on assiégeait Amphipolis [1].

Cinésias, ce boiteux poëte dithyrambique, raillé tant de fois par Aristophane, cherche aussi des ailes, mais des ailes poétiques; et il les demande poétiquement par un galimathias d'ode. Il avance que son art est fondé sur les nuées, les orages, les vents, les tourbillons; et qui pis

[1] Voyez Thucydid., liv. VII.

est, il le prouve sans pitié pour les oreilles de l'impatient Pisthétérus, qui, pour le faire taire, l'habille promptement en Oiseau, non sans plusieurs coups de langue.

Un délateur ou sergent assez mal équipé, accourt à la distribution des ailes. On lui demande pourquoi il en veut, si c'est pour aller à Pellène, bourgade d'Achaïe, dans le Péloponnèse, où l'on faisait des jeux en l'honneur de Mercure, dieu des voleurs. « Non, répond-il, je n'exerce » mon métier de délateur et de sergent que dans » les îles. »

(Voici l'exploit donné à Alcibiade en Sicile très-nettement désigné). Le délateur déclare qu'il a besoin d'ailes pour voltiger dans les villes à la ronde, afin d'aller à la quête des affaires, et d'éviter [1] les voleurs de procès à son retour.

PISTHÉTÉRUS.

Quoi, c'est là ton emploi? À ton âge, tu t'amuses à chicaner les étrangers?

LE DÉLATEUR.

Que faire? Je ne saurais bécher.

PISTHÉTÉRUS.

N'est-il pas, pour vivre, des professions plus

[1] Les Athéniens étaient tellement en goût de procès, qu'ils se es volaient les uns aux autres, quand ils le pouvaient. Ce goût républicain passe jusqu'aux monarchies.

honnêtes et plus favorables à un homme de ta taille, que le métier de chicaneur?

LE DÉLATEUR.

Point de leçons, je vous prie, mais des ailes.

PISTHETERUS.

Hé! ce sont des ailes que ces leçons.

LE DÉLATEUR.

Des discours sont des ailes!

Aristophane, par la suite de cette plaisanterie, en veut à Socrate, qui disait que les discours prêtaient des ailes à l'esprit; et choses pareilles. Le délateur, loin de se rendre, se détermine à vivre plaideur, parce que dans sa famille on a toujours plaidé de père en fils. « Donnez-moi, » dit-il, des ailes aussi promptes que celles de » l'épervier, afin de me mettre en état de voler » aux provinciaux, puis de revoler à Athènes » pour les accuser, puis de retourner delà vers » eux, afin..... »

PISTHETERUS.

Je comprends. Afin que l'étranger soit condamné avant que d'avoir comparu?....

LE DÉLATEUR.

C'est cela.

PISTHÉTÈRUS.

Et qu'en retournant, lorsqu'il voguera vers Athènes, vous puissiez saisir ses biens?

(Ainsi en usa-t-on à l'égard d'Alcibiade, qui fut condamné par défaut, mais cela n'était pas rare à Athènes).

LE DÉLATEUR.

Vous l'avez deviné. Je veux en un mot être aussi agile qu'une toupie.

PISTHETERUS.

Ah! toupie, c'est bien dit. J'ai ici de bonnes ailes de Corcyre. (Il entend un fouet de Corcyre, dont il lui donne plusieurs coups en le chassant).

Le chœur qui, durant tout ce temps-là, était allé voltiger à la ronde, vient raconter ce qu'il a vu de rare. Il drape énigmatiquement Cléonyme et l'aventure de son bouclier perdu au combat. Sous une autre allégorie, il décrit les vols du héros Oreste, comme il l'appelle. C'est le voleur dont on a fait mention ci-dessus. Nous verrons le chœur remplir les vides de l'acte suivant par de semblables récits, tous satyriques.

ACTE V.

Le cinquième acte, tout grotesque et tout défiguré qu'il doit nous paraître par la conférence et le traité ridicule des dieux députés avec Pisthétérus, confirmera toutefois le système que j'ai avancé touchant Décélie, pour peu qu'on veuille y faire attention et démêler le principal d'avec l'accessoire, le dessein général d'avec les traits particuliers, comme le faisaient les spectateurs qui étaient bien mieux au fait que nous.

Prométhée voilé, paraît dans *Néphélococcygie,* en tremblant de peur d'être reconnu par les dieux, le soleil, Jupiter, qui ne lui pardonnerait pas ce voyage. Après un jeu de théâtre sur sa frayeur comique, obligé de se dévoiler pour être reconnu de Pisthétérus, il le prie de le couvrir d'un parasol avant qu'il parle, de crainte que les dieux ne le voyent. Aristophane en fait l'application aux scélérats hypocrites, qui croient ne pas pécher quand ils pèchent en secret.

Avec cette précaution, Prométhée déclare, comme ami des humains, que Jupiter est perdu, qu'il meurt de faim lui et les dieux; que, depuis

la fondation de *Néphélococcygie*, il ne monte pas au ciel la moindre fumée de sacrifice; qu'enfin les dieux étrangers, aussi affamés que les Illyriens, grincent des dents, et menacent Jupiter d'une révolte ouverte, s'il ne rend au plus tôt les marchés et le commerce libres. C'est qu'Aristophane prévoyait bien que les Lacédémoniens, étant une fois établis dans Décélie, ne manqueraient pas de couper les vivres à Athènes, ce qui arriva en effet.

PISTHÉTÉRUS.

Quoi, vous avez des dieux étrangers au-dessus de vous?

(Allusion aux alliés étrangers d'Athènes dans la guerre du Péloponnèse. Ils faisaient quelquefois la loi à la république, et lui vendaient chèrement leurs secours.)

PROMÉTHÉE.

Étrangers sans doute, parce qu'ils sont du pays d'Exécestidès.

PISTHÉTÉRUS.

Leur nom, s'il vous plaît?

PROMÉTHÉE.

On les nomme Triballiens (c'est-à-dire parasites ou imposteurs; et de plus, il y avoit des Triballiens, peuple de la Thrace, situés vers une extrémité du mont Hémus, entre la Mœsie supé-

rieure et l'inférieure). Je vous donne avis, continue Prométhée, que vous allez recevoir des ambassadeurs pour traiter de paix, les uns de la part de Jupiter, d'autres de celle des Triballiens. Mais gardez-vous d'y prêter l'oreille, si Jupiter ne rend le sceptre aux Oiseaux, et ne vous donne la souveraineté en mariage [1].

PISTHÉTÉRUS.

Quelle est cette déesse?

PROMÉTHÉE.

Une beauté rare de qui dépendent la foudre, la politique, la justice, la sagesse, la marine, la calomnie, la finance; et les trois oboles qu'on donne aux juges.

PISTHÉTÉRUS.

Quoi, tout cela dépend d'elle?

PROMÉTHÉE.

Oui, s'il vous la cède, vous pouvez vous vanter de posséder tout. Voilà ce que j'avais à vous dire; car vous connaissez ma tendresse pour les humains.

PISTHÉTÉRUS.

Il est vrai, c'est à vous seul que nous avons obligation de manger des grillades [2].

[1] Ainsi Trygée épouse-t-il la Paix, ou une de ses compagnes, dans la comédie de *la Paix*.

[2] Prométhée avait fait présent du feu aux hommes.

PROMÉTHÉE.

Et vous n'ignorez pas ma haine pour les dieux.

PISTHÉTÉRUS.

Oh, l'on sait......

PROMÉTHÉE.

Comptez que je suis pour eux un vrai Timon[1]. Mais il faut que je m'en retourne. Rendez-moi mon voile, afin que si Jupiter m'aperçoit, il me prenne pour celui qui suit les corbeilles sacrées dans les fêtes[2].

PISTHÉTÉRUS.

Volontiers. Emportez aussi ce pliant.

Le chœur dans l'intervalle continue de raconter ce qu'il a vu. C'est une historiette sur Pisander qui alla un jour, disent les Oiseaux, dans l'antre de ce sorcier de Socrate, pour tâcher d'évoquer des enfers l'esprit qu'il avait rendu tout vivant. Chæréphon affamé accourut à l'odeur du sacrifice comme un Oiseau de nuit, et Pisander crut que c'était son esprit qui revenait. Tout le mystère de cette allégorie, c'est que Pisander, dont on parle ailleurs dans le cours de ces comédies[3], était un

[1] Timon le Misantrope, si connu par Lucien.

[2] Mot fort cavalier contre les cérémonies grecques.

[3] Voyez *les Nuées*. On y compare la maison de Socrate à l'antre de Trophonius.

guerrier fort timide. Aristophane veut dire qu'il avait perdu le courage, et que, pour le retrouver, il s'était fait le disciple et la dupe de Socrate.

Neptune et Hercule arrivent avec un dieu triballien. Le poëte les rend ridicules et impertinens au suprême degré en une très-courte scène que voici. On donnera après le dénouement de l'allégorie.

NEPTUNE.

Voici Néphélococcygie, le terme de notre ambassade. Holà, Triballien, à quoi songes-tu? Que tu es gauche, mon ami! N'apprendras-tu point à tourner ton manteau sur la droite en homme du bel air? Veux-tu ressembler à Laipsodias[1]?

LE TRIBALLIEN.

Laisse-moi en repos.

NEPTUNE.

Va, tu es bien le plus grossier et le plus barbare dieu que j'aye encore vu. Dis-moi, Hercule, que ferons-nous?

(Voilà des entretiens d'ambassadeurs qui res-

[1] C'était un amiral; il saccagea Him^re, ville grecque de Sicile, renommée par ses bains d'eaux thermales, et Prasie, ville maritime de Laconie, la 18e année de la guerre du Péloponnèse. Voy. Thucyd., liv. VI.

semblent fort aux consultations de MM. Bahis, Desfonandrès et Filérin de Molière. Notez, pour l'explication de l'allégorie, que Neptune est comme chef de l'ambassade.)

HERCULE.

Je l'ai déjà dit. Je veux étrangler tout net ce bourreau d'homme qui a *emmuré* les dieux.

NEPTUNE.

Mais, mon cher, nous sommes envoyés en qualité de pacificateurs.

HERCULE.

C'est ce qui me détermine à l'étrangler. L'accommodement en sera plus tôt fait.

Pisthétérus reparaît incontinent en équipage de cuisine, comme les vieux héros d'Homère, et ordonne un grand repas pour faire enrager les dieux affamés; et ce qui est plaisant dans les mœurs anciennes, c'est qu'à peine il fait semblant de prendre garde à la visite qu'il reçoit de trois divinités, tant il affecte de paraître occupé à ordonner et à préparer lui-même le festin. Hercule, qui sent l'odeur du rôt, lui dit d'abord en vrai parasite: « Quels mets sont-ce là, je vous prie? »

PISTHÉTÉRUS.

Ce sont des Oiseaux séditieux qui ont osé at-

tenter à la liberté publique, et qu'on a punis. (L'allusion est visible.)

HERCULE.

Vous les saupoudrez d'abord de benjoin?..(Cela est dit allégoriquement.)

PISTHÉTÉRUS, se retournant tout à coup vers Hercule.

Ah, ah, seigneur Hercule, c'est vous? Qu'y a-t-il pour votre service?

HERCULE.

Nous venons de la part des dieux pour traiter d'accommodement.

PISTHÉTÉRUS, affectant de parler à ses officiers.

Oh! il n'y a point d'huile dans la phiole.

(Cela signifie qu'il ne veut rien entendre. L'équivoque est heureuse en grec; elle roule sur les mots d'huile et de compassion.)

HERCULE.

Il faut toutefois assaisonner le gibier.

(Payer les alliés ou faire un pont d'or aux ennemis).

Neptune parle plus clairement, et propose ses conditions pour le traité, à savoir de la pluie et du beau temps qu'il promet. Pisthétérus lui répond par ces mots, que je prie le lecteur habile de bien remarquer, en supposant un moment avec moi, que cet homme fait le personnage des Lacédémo-

niens, ou d'un homme attaché à leurs intérêts, comme Alcibiade. « Nous n'avons point com» mencé la guerre, dit-il, et nous sommes très» disposés à la paix; mais à condition que Jupiter » nous rende le sceptre. A ce prix nous sommes » d'accord, et j'invite les ambassadeurs au fes» tin. »

Aristophane avait dit, dans la comédie de la *Paix*, que ce n'étaient pas les Lacédémoniens qui étaient la principale cause de la guerre du Péloponnèse. Il le répète ici presque en mêmes termes, mais sans nommer les Lacédémoniens. Donc il s'agit d'eux, et le mot de l'énigme est découvert.

HERCULE, entendant parler de festin.

Cela me suffit : j'y donne les mains.

Neptune représente à Hercule qu'il va bien vite, et qu'il faut être bien asservi à son appétit, pour sacrifier si légèrement le sceptre de son père. Mais Pisthétérus, pour gagner Hercule, lui montre tant d'avantages dans cet accommodement des dieux avec les Oiseaux, qu'Alcide se rend au sujet du sceptre. Le dieu triballien interrogé, répond dans son langage barbare, qu'il y consent aussi.

Cet article passé à la pluralité, Pisthétérus se souvient qu'il en a oublié un autre. Il veut bien laisser Junon à Jupiter; mais il exige qu'on lui donne en mariage la déesse Souveraineté.

Le sceptre désigne évidemment la primauté et le commandement dans les guerres civiles de la Grèce. Lacédémone l'avait eu long-temps. Mais elle aspire plus haut. Elle ambitionne la domination universelle de la Grèce. Telle avait aussi été l'ambition d'Athènes, et l'une et l'autre y était parvenue à son tour, au moins en partie, et sans en prendre le titre odieux. Ce fut la source de toutes les guerres, et la cause de tous les malheurs de la Grèce.

A cette demande que fait Pisthétérus d'une déesse telle que la Souveraineté, les dieux courroucés feignent de vouloir rompre la conférence et s'en aller. Pisthétérus paraît ne s'en pas soucier, et continue froidement à donner ses ordres pour ses sauces allégoriques, afin d'exciter davantage l'appétit des trois dieux affamés. Ainsi l'étaient les Athéniens et les principaux États grecs. Une guerre de dix-huit années pour les uns et les autres, et l'entreprise de la conquête de Sicile par les premiers, faisaient souffrir tout le corps, sur-tout Athènes.

Hercule, qui a besoin de dîner, dit qu'il n'est point du tout d'avis de chicaner pour une femme. Neptune lui fait sentir qu'il est pourtant le plus intéressé dans cette affaire, parce qu'il est l'héritier de Jupiter. Pisthétérus, qui a bon compte d'Hercule, pour détruire cette objection, lui fait en-

tendre de son côté qu'on se moque de lui ; que n'étant que le bâtard de Jupiter, il ne peut prétendre à l'héritage de son père ; que Minerve est seule héritière légitime ; que Neptune, qui le porte à la guerre, en le flattant d'un vain espoir, serait le premier à lui disputer la succession du trône paternel ; et d'autres raisons pareilles dont l'allégorie n'est pas aisée à deviner. Aussi personne ne l'a tenté. J'oserai toutefois proposer une explication qui me paraît assez naturelle.

Aristophane veut manifestement insinuer aux Athéniens et à tous les Grecs, qu'il est de leur intérêt de faire une bonne paix ; et qu'elle ne peut se faire qu'en cédant de bonne grâce aux Lacédémoniens la primauté dont ils ont été en possession de temps immémorial. Il n'y a donc qu'à nommer les masques et à voir le dessous des cartes. Neptune et Minerve honorés des Athéniens, représentent, si je ne me trompe, la république d'Athènes, au moins Minerve. Comme elle, Athènes prétend avoir droit à la primauté. Hercule, qui était de Thèbes, ne représente-t-il point cet État ? Jupiter, n'est-ce point Corinthe qui se faisait tant valoir sous le titre de *Corinthe de Jupiter ?* Les dieux en général sont certainement les Grecs ; et les dieux triballiens sont les barbares alliés d'Athènes, qui ne sauraient avoir en vue la primauté tant disputée entre Athènes et

Lacédémone. Aussi le député triballien consent-il à tout, parce qu'il ne prend d'autre intérêt à la guerre que celui de son utilité particulière. Cette conjecture me paraît assez heureuse pour mériter d'être approfondie, et elle est trop liée avec le reste de l'allégorie, pour ne pas la hasarder ici, sauf au lecteur savant à tirer une explication plus naturelle de cette clef générale.

Hercule se rend, et cède la Souveraineté, aussi-bien que le dieu triballien. Neptune seul s'y oppose, mais en vain. La pluralité décide, et tous trois vont chercher la déesse aux cieux pour l'amener à Pisthétérus.

Les Oiseaux en chœur profitent de cet intervalle pour faire une satire contre les orateurs, sous prétexte de continuer à raconter les choses extraordinaires qu'ils ont vues dans leur voyage.

Un courrier arrive un moment après, et commence à exposer en vers pompeux de parodie tragique, le bonheur prochain de Pisthétérus. Le chœur poursuit la parodie, un peu aux dépens d'Euripide, au sujet des grâces de la Souveraineté, et des avantages de cet hyménée. Pisthétérus remercie les Oiseaux de leur épithalame, et les voyant en train de poésie dithyrambique, il les exhorte à chanter aussi les apanages de la Souveraineté, à savoir les foudres et les éclairs dont il vient de s'armer en nouveau Jupiter. Le chœur

lui obéit; et il est à présumer, suivant la remarque de M. Boivin, que la musique était accompagnée d'un bruit approchant du tonnerre.

Cette comédie méritait assez, ce me semble, un détail aussi étendu, pour en développer les ressorts secrets, qui la rendent infiniment plus curieuse et plus agréable, que si l'on se contentait d'en considérer les dehors comme une simple décoration comique.

PERSONNAGES.

ÉVELPIS.
PISTHÉTÉRUS.
TROGLODYTE.
UNE HUPPE.
CHŒUR D'OISEAUX.
UN HÉRAULT.
PROCNÉ.
MANDORE.
XANTHIAS.
UN SACRIFICATEUR.
UN POÈTE.
UN DEVIN.
MÉTON.
UN MAGISTRAT.
UN FAISEUR DE LOIS.
UN COURRIER.
UN ARCHER.
IRIS.
UN DÉPUTÉ.
UN JEUNE HOMME.
CYNÉSIAS.
UN SYCOPHANTE.
PROMÉTHÉE.
NEPTUNE.
HERCULE.
UN DIEU TRIBALLIEN.
UN AVANT-COURREUR.
Plusieurs PERSONNAGES MUETS, pris, ainsi que les précédens, parmi les dieux, les hommes et les Oiseaux.

La scène est à Néphélococcygie.

LES OISEAUX,

COMÉDIE[1].

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉVELPIS, tenant sur le poing UN CHOUCAS; PISTHÉTÉRUS, tenant UNE CORNEILLE.

Ils cherchent tous deux la demeure des Oiseaux.

ÉVELPIS, s'adressant au choucas, qui lui sert de guide.

EH BIEN! où veux-tu que j'aille? Sur la droite, vers cet arbre?

PISTHÉTÉRUS.

La peste soit du guide! Voici la corneille qui croasse vers la gauche.

ÉVELPIS.

A quoi bon, pauvre homme, tous nos tours et

[1] Je ne donne point ici une nouvelle traduction: je profite en grande partie de celle de M. Boivin; j'y ai fait seulement tous les changemens qui m'ont paru convenir à mon dessein.

détours? à quoi bon nous tuer pour aller et revenir sans cesse sur nos pas [1]?

PISTHÉTÉRUS.

En vérité, il faut que je sois bien malheureux, d'avoir pris pour guide une corneille [2] qui m'a fait faire plus de mille stades inutilement.

ÉVELPIS.

Et moi ne le suis-je pas avec ce choucas, qui m'a rongé les ongles des doigts?

PISTHÉTÉRUS.

Mais, je ne sais pas même où nous sommes.

ÉVELPIS.

Quoi, de l'endroit où te voilà, tu ne peux découvrir ta patrie!

PISTHÉTÉRUS.

Je défierais bien Exécestidès [3] de découvrir la sienne.

ÉVELPIS.

Ah, je suis perdu!

[1] ϖροφορουμένω, allusion ingénieuse à l'art du tisserand.

[2] κορώνη, *cornix* en latin, *cornachione* en italien. C'est la corbine ou corneille noire de M. de Buffon.

[3] Étranger qui voulait passer pour Athénien, et qui apparemment ne savait pas même dans quel pays il était né. M. Boivin.

PISTHÉTÉRUS.

Voilà, mon ami, un chemin qu'il te faut prendre [1].

ÉVELPIS.

L'enragé de Philocrate [2], le traître, qui se dit du pays des Oiseaux, comme il nous a attrapés! Il nous a dit que de tous les Oiseaux ces deux-ci seuls nous indiqueraient la demeure de Térée, qui a été changé en huppe [3]. Il a vendu ce choucas, élève de Tharrélide, une obole, et la corneille trois, et il ne savent ni l'un ni l'autre que becqueter. Qu'y a-t-il? Qu'as-tu à ouvrir ainsi le bec? Nous vas-tu mener encore dans des pierres? Il n'y a point de chemin par-là.

PISTHÉTÉRUS.

Il n'y en a point non plus par ici.

ÉVELPIS.

Ta corneille ne te dit rien sur la route?

PISTHÉTÉRUS.

Non, elle répète ce qu'elle disait auparavant.

ÉVELPIS.

Eh bien! quoi?

[1] Ceci est omis dans la traduction de M. Boivin, ainsi que l'exclamation d'Évelpis.

[2] Fameux oiseleur, ou marchand de gibier. M. Boivin.

[3] Ἔποψ.

PISTHÉTÉRUS.

Eh! que veux-tu qu'elle dise, sinon qu'à la fin elle m'avalera les doigts?

ÉVELPIS.

N'est-ce pas une chose étrange que, voulant aller au diable, et travaillant pour cela, nous ne puissions y parvenir?

Car enfin, ô citoyens, vous saurez que nous sommes tourmentés d'une maladie contraire à celle de Sacas. Sacas n'est point Athénien, et veut l'être à toute force. Pour nous, grâces au ciel, nous sommes Athéniens, et même d'assez bonne famille, et d'une tribu considérable. Personne ne nous dispute cet honneur. Cependant nous dénichons, nous nous envolons de notre patrie. Ce n'est après tout ni aversion, ni mépris, qui nous la fait quitter. La ville d'Athènes est certainement une des plus grandes et des plus opulentes villes du monde; mais c'est qu'on y perd tout son bien à plaider continuellement. Les cigales ne passent qu'un mois ou deux à chanter sur les figuiers. Les Athéniens passent toute leur vie à gazouiller dans tous les tribunaux. Voilà pourquoi nous avons entrepris ce long voyage. Une corbeille, une cruche et quelques branches de myrte, sont le bagage que nous emportons avec nous, résolus d'errer jusqu'à ce que nous

ayons trouvé un séjour où nous puissions passer le reste de notre vie loin des affaires et des procès. Au reste, c'est chez la huppe que nous allons de ce pas, pour nous informer si, dans les climats où ses ailes l'ont portée, elle n'aurait point découvert une ville pareille à celle que nous demandons.

PISTHÉTÉRUS.

Hé? hé?

ÉVELPIS.

Qu'y a-t-il?

PISTHÉTÉRUS.

Il y a déjà long-temps que la corneille me fait entendre qu'il y a quelque chose là-haut.

ÉVELPIS.

Le choucas ouvre le bec vers le même endroit, comme s'il voulait m'indiquer quelque chose. Il faut assurément que ce soit ici la demeure des Oiseaux. Nous l'allons savoir tout-à-l'heure, dès que nous aurons fait du bruit en frappant.

PISTHÉTÉRUS.

Sais-tu ce qu'il faut faire? Donne du genou contre cette pierre.

ÉVELPIS.

Et toi, donnes-y de la tête : le bruit en sera plus fort de moitié.

PISTHÉTÉRUS.

Prends du moins une pierre, et frappe à la porte.

ÉVELPIS.

Bon pour cela, si tu le souhaites. Holà ! hé garçon?

PISTHÉTÉRUS.

Qu'est-ce que tu dis? Tu veux appeler une huppe, et tu cries : *garçon ?* Au lieu de *garçon*, ne devais-tu pas crier, *huppe ?*

ÉVELPIS.

Huppe!.. Je vais faire un bruit d'enragé, si on ne me répond. Huppe!..

SCÈNE II.

TROGLODYTE, valet de la Huppe, PISTHÉTÉRUS, ÉVELPIS.

TROGLODYTE.

Qui va là? Qui donc appelle mon maître?

ÉVELPIS.

O ciel, quel gosier [1] !

TROGLODYTE.

Ah! dieux, que vois-je! Ce sont des oiseleurs.

[1] L'acteur avait un masque à faire peur.

ÉVELPIS.

Pourquoi vous troubler, mon ami? Parlez mieux, s'il vous plaît.

TROGLODYTE.

Traîtres, vous périrez tous deux.

ÉVELPIS.

Mais nous ne sommes pas des hommes.

TROGLODYTE.

Eh! qui êtes-vous donc?

ÉVELPIS.

Je suis l'Hypodédios [1], Oiseau de Libye.

TROGLODYTE.

Cela ne veut rien dire.

ÉVELPIS.

Regarde mes pieds, ils t'en diront assez [2].

TROGLODYTE.

Et cet Oiseau, qui est-il? Que ne parlez-vous?

PISTHÉTÉRUS.

Je suis l'Épicéchodos [3] du pays des bayeurs [4].

[1] Ὑποδεδιώς, le trembleur, le peureux.

[2] C'est-à-dire, que la peur me fait tout faire sous moi.

[3] Ἐπικεχοδώς.

[4] φασιανικός. L'Italien a saisi le vrai sens de ce vers, et l'allusion à ce qui précède : *Io un' ucello fasianico che apre la bocca......* M. Boivin a omis ces quatre vers-ci depuis : *Je suis l'Hypodédios*, etc.

ÉVELPIS.

Et qui êtes-vous, vous-même, de par tous les dieux?

TROGLODYTE.

Moi? Je suis le serviteur d'un Oiseau.

ÉVELPIS.

De quelque coq apparemment, qui vous aura vaincu à la joûte?

TROGLODYTE.

Non pas, mais d'un Oiseau nommé *Huppe*. Quand mon maître fut changé en huppe, il demanda aux dieux que je devinsse Oiseau, afin d'avoir quelqu'un pour le suivre et pour le servir.

ÉVELPIS.

Un Oiseau a-t-il besoin de valet?

TROGLODYTE.

Comme celui-ci a été homme, il a quelquefois envie de se traiter à la manière des hommes. Pour lors, s'il demande des anchois de Phalère, je cours lui en chercher avec un bassin; s'il demande de la bouillie, je lui procure à la hâte une marmite et une cuillère.

ÉVELPIS.

C'est un vrai Troglodyte. Savez-vous ce qu'il

faut que vous fassiez[1] ? Courez vers votre maître, et faites-le venir ici.

TROGLODYTE.

Mon maître vient de s'endormir, après avoir mangé des baies de myrte et quelques fourmis.

ÉVELPIS.

N'importe, éveillez-le.

TROGLODYTE.

Il le trouvera mauvais, j'en suis sûr. Cependant, pour vous obéir, je vais l'éveiller.

[1] Τροχίλος ὄρνις οὑτοσί. M. Boivin n'avait point rendu ceci. Il est cependant essentiel de le rendre pour déterminer le caractère de l'Oiseau appelé Τροχίλος chez les Grecs, Trochilus chez les Latins, et Troglodyte dans l'*Histoire Naturelle* de M. de Buffon. L'auteur y distingue parfaitement bien le troglodyte et le roitelet. Aristophane assigne ici au trochile ou troglodyte cette vitesse, cette prestesse qui le distingue des autres Oiseaux. « Il se montre » un instant sur le haut des piles de bois, sur les tas de fagots » où il rentre le moment d'après, ou bien sur l'avance d'un toit, » où il ne reste qu'un instant, et se dérobe vite sous la couverture ou dans un trou de muraille; quand il en sort, il sautille sur les branchages entassés, sa petite queue toujours relevée : il n'a qu'un vol court et tournoyant, et ses ailes battent » d'un mouvement si vif, que les vibrations en échappent à l'œil; » c'est de cette habitude naturelle que les Grecs le nommaient » aussi Trochilos, Sabot, Toupie. » *Hist. Natur.* du Troglodyte, tom. X, pag. 48, édit. in-12.

SCÈNE III.

PISTHÉTÉRUS, ÉVELPIS.

PISTHÉTÉRUS.

Que la peste t'étouffe, maudit Oiseau. Tu as pensé me faire mourir de peur.

ÉVELPIS.

Ah! malheureux que je suis! J'ai eu également tant de peur, que j'ai laissé échapper mon choucas.

PISTHÉTÉRUS.

O le timide animal! La peur t'a fait perdre ton choucas?

ÉVELPIS.

Et toi, n'as-tu pas laissé échapper la corneille, quand tu es tombé?

PISTHÉTÉRUS.

Non, certes.

ÉVELPIS.

Eh! où est-elle?

PISTHÉTÉRUS.

Elle s'est envolée.

ÉVELPIS.

Ah! si cela est, tu ne l'as pas laissée échapper. O le brave homme!

SCÈNE IV.

LA HUPPE, ÉVELPIS, PISTHÉTÉRUS.

LA HUPPE.

Allons, qu'on m'ouvre un passage à travers ces broussailles.

ÉVELPIS.

O Hercule ! Quel monstre ! quel plumage ! quelle crête à triple étage !

LA HUPPE.

Quels sont les gens qui me demandent?

ÉVELPIS.

Que les douze grands dieux [1]..... (*à part*) qui paraissent avoir pris plaisir à te défigurer.

LA HUPPE.

Vous me raillez sans doute à cause de mon plumage? Sachez, mes amis, que j'ai été homme aussi-bien que vous.

ÉVELPIS.

Ce n'est pas de vous que nous nous moquons.

LA HUPPE.

Et de qui donc?

[1] L'observation d'Évelpis est interrompue ici : il voulait dire quelque chose d'à peu près semblable, *πάντα σοι δοῖεν ἀγαθά*. Mais, frappé de la laideur de Térée, il se détourne et dit, à part et à voix basse : *εἴξασιν ἐπιτρίψαι σε.*

ÉVELPIS.

Votre bec nous paraît grotesque [1].

LA HUPPE.

C'est ainsi que Sophocle dans ses tragédies habille le pauvre Térée.

ÉVELPIS.

Vous êtes donc en effet Térée? Est-ce Oiseau ou paon?

LA HUPPE.

Oui, je suis Oiseau [2].

ÉVELPIS.

Où sont donc vos plumes?

LA HUPPE.

Elles sont tombées.

ÉVELPIS.

Par quelque maladie apparemment?

LA HUPPE.

Non pas; mais c'est l'ordinaire que les Oiseaux

[1] Le bec de la huppe a deux pouces un quart. Il est légèrement arqué; la pointe supérieure dépasse un peu celle du bec inférieur; l'une et l'autre sont assez mousses. M. de Buffon.

[2] Évelpis joue sur le mot ὄρνις, qui se dit généralement de tous les Oiseaux, et particulièrement des coqs. Mais il le prend dans cette dernière acception en disant à la huppe : *êtes-vous ὄρνις*, et la huppe le prend dans la première signification en répondant : *oui, je suis Oiseau.*

muent pendant l'hiver, pour se revêtir ensuite d'un nouveau plumage. Mais, dites-moi, qui êtes-vous?

ÉVELPIS.

Nous? Des hommes.

LA HUPPE.

De quel pays?

ÉVELPIS.

Du pays des belles galères.

LA HUPPE.

Des plaideurs, sans doute?

ÉVELPIS.

Non pas, mais tout au contraire, des anti-plaideurs.

LA HUPPE.

Est-ce qu'on sème de cette graine-là en Attique?

ÉVELPIS.

A vous dire vrai, qui en chercherait en tout notre pays, n'en trouverait guère.

LA HUPPE.

Quel sujet vous amène?

ÉVELPIS.

Le desir de nous entretenir avec vous.

LA HUPPE.

Sur quoi?

ÉVELPIS.

Vous avez été homme comme nous; vous avez dû de l'argent comme nous; vous avez été bien aise de ne le point rendre, comme nous; enfin, changé en Oiseau, vous avez parcouru la mer et la terre, et vous avez observé tout ce qui est du ressort d'un homme et d'un Oiseau. Nous venons donc vous trouver pour savoir de vous s'il n'y aurait point dans le monde quelque ville paisible, où l'on pût vivre aussi mollement que sur des tapis de laine.

LA HUPPE.

Et vous en cherchez une plus grande que celle d'Athènes?

ÉVELPIS.

Non pas une plus grande, mais une plus commode.

LA HUPPE.

Je vois bien que vous aimeriez mieux un gouvernement aristocratique.

ÉVELPIS.

Moi, point du tout. Je hais tout ce qui tient au nom du fils de Scellius [1].

[1] Ce fils de Scellius s'appelait Aristocrate. C'est un jeu de mots.

LA HUPPE.

Eh! quelle ville seriez-vous donc bien aise d'habiter?

ÉVELPIS.

Je voudrais une ville où ma plus grande affaire fût celle-ci : Qu'un ami vînt à ma porte dès le matin, et qu'il me dît : « Au nom de Jupiter » Olympien, faites-moi l'honneur de venir ce » matin chez moi, vous et vos enfans, au sortir » du bain; car je fais aujourd'hui un festin de » noces; n'y manquez pas au moins, sinon qu'il » ne vous arrive pas de venir chez moi quand mes » affaires iront mal[1]. »

LA HUPPE.

A ce que je vois, vous aimez la misère et l'embarras. Et vous, que souhaiteriez-vous?

PISTHÉTÉRUS.

Je n'ai pas d'autres goûts que les siens.

LA HUPPE.

Quels sont-ils cependant[2]?

[1] Proverbe contre ceux qui abandonnent leurs amis dans l'adversité. Aristophane l'emploie ici en sens contraire; c'est comme s'il disait: Ne nous croyez pas assez de vos amis, pour que je vous reçoive dans l'adversité.

[2] Cette nouvelle demande de la huppe et la réponse précédente de Pisthétérus, sont omises dans la traduction de M. Boivin.

PISTHÉTÉRUS.

Je voudrais une ville où le père d'un beau garçon vînt au-devant de moi, et me querellât ainsi : « Vraiment, mon beau monsieur, vous êtes fort » plaisant. Nos pères étaient amis intimes. Nous » ne le sommes pas moins. Je n'ai qu'un fils : vous » l'avez rencontré qui revenait bien propre du » gymnase, et vous ne l'avez point embrassé, » vous ne lui avez rien dit, vous ne l'avez point » caressé, vous ne lui avez pas touché [1]. »

LA HUPPE.

Le pauvre homme! qu'il est aisé à contenter! Oh! bien, il y a une ville fortunée, et telle que vous la souhaitez, sur les côtes de la mer Rouge.

ÉVELPIS.

Ne nous parlez point de ville maritime, où l'on verra par un beau matin arriver la Salamine, portant un huissier chargé d'assignations [2]. Indiquez-nous une ville de Grèce.

LA HUPPE.

Que n'allez-vous habiter à Léprée en Élide?

ÉVELPIS.

Je hais la ville de Léprée sans l'avoir vue. Je l'ai en horreur, à cause de Mélanthius qui en est[3].

[1] Non gli ai tocati i testicoli.

[2] Ce sont les propres expressions proposées par M. Brunck.

[3] Ce Mélanthius était un poëte tragique, qui n'était pas de *Lé-*

LA HUPPE.

Il y a dans la Locride une ville qui est bien votre fait : c'est la ville des Opuntiens.

ÉVELPIS.

Et moi, je vous dis que je ne me ferais pas Opuntien[1] pour tout l'or du monde. Mais, dites-moi, quelle est la vie que vous menez chez les Oiseaux? Vous devez la connaître.

LA HUPPE.

Elle n'est pas désagréable. Premièrement, nous vivons sans argent.

ÉVELPIS.

Voilà déjà un des plus grands maux de moins.

LA HUPPE.

Nous vivons du blanc sésame, de baies de myrtes, de pavots et de mente sauvage[2].

ÉVELPIS.

Vous nous parlez en vérité d'une vie de nouveaux mariés.

PISTHÉTÉRUS.

Ah! que je conçois un beau dessein, et que les

prée, comme le dit le traducteur, mais qui avait la *lèpre :* jeu de mots tout-à-fait dans le goût d'Aristophane. R.-R.

[1] Autre jeu de mots du même genre; ce nom d'Opuntien était le nom d'un personnage de ce temps qui était *borgne;* c'est donc comme s'il y avait : Je ne voudrais pas être *borgne*, pour tout l'or du monde. R.-R.

[2] *σισύμβρια*. Voyez le Pline de M. Brotier, XIX, 55, XX, 91.

Oiseaux deviendraient puissans, si vous vouliez m'écouter!

LA HUPPE.

Eh! bien, qu'écouterons-nous?

PISTHÉTÉRUS.

Ce que vous écouterez? Premièrement, ne voltigez point çà et là, en ouvrant le bec; c'est une chose indécente. Demandez à Athènes, au sujet de quelqu'une de ces têtes légères que vous voyez voltiger : Quel est cet Oiseau? Téléas vous dira : C'est un inconstant, un Oiseau sur la branche, qui voltige de tous côtés, qui ne saurait demeurer en place.

LA HUPPE.

Par Bacchus, vous avez raison; mais que faut-il donc que nous fassions à l'avenir?

PISTHÉTÉRUS.

Construisez-vous une ville.

LA HUPPE.

Eh! quelle ville voulez-vous que nous construisions, nous autres Oiseaux?

PISTHÉTÉRUS.

En vérité, peut-on rien dire de plus absurde! Regardez là-bas.

LA HUPPE.

J'y regarde.

PISTHÉTÉRUS.

Regardez là-haut.

LA HUPPE.

Soit.

PISTHÉTÉRUS.

Tournez la tête de tous côtés.

LA HUPPE.

En effet, je gagnerai beaucoup à me tordre ainsi le cou.

PISTHÉTÉRUS.

N'avez-vous rien vu?

LA HUPPE.

Rien que les nuées et le ciel.

PISTHÉTÉRUS.

Eh! bien, tout cet espace, n'est-ce pas le pôle des Oiseaux?

LA HUPPE.

Le pôle? Et comment?

PISTHÉTÉRUS.

C'est comme si vous disiez *lieu*. L'air peut s'appeler *pôle*, parce qu'il tourne et qu'il se répand partout à la ronde; or, si vous bâtissiez dans cet espace, si vous le munissiez une fois de bones murailles, cela ne s'appellerait plus pôle, mais *polis*, c'est-à-dire *ville*. Par-là vous auriez sur les hommes autant d'avantage qu'ils en ont sur les

sauterelles [1]. Pour ce qui est des dieux, vous les feriez mourir de faim.

LA HUPPE.

Comment cela?

PISTHÉTÉRUS.

L'air est entre le ciel et la terre. C'est pourquoi, comme nous sommes obligés, lorsque nous allons à Delphes, de demander un passe-port aux Béotiens, de même quand les hommes feront quelque sacrifice aux dieux, vous ne donnerez point de passage à la fumée des sacrifices [2] au travers de votre ville et des nues, à moins que les dieux n'obtiennent de vous un passe-port, et ne vous paient tribut.

LA HUPPE.

Iou! iou! Par la Terre, par les Trébuchets, par les Tirasses [3], par les Filets, je n'ai jamais rien entendu de mieux imaginé. Pour moi, me voilà prêt de fonder avec vous cette ville, pourvu que les autres Oiseaux en soient d'avis.

PISTHÉTÉRUS.

Qui pourrait leur proposer cette affaire?

[1] J'ai suivi en cet endroit l'interprétation de l'ancien éditeur, qui relève le contre-sens fait par le P. Brumoy. Πάρνοπες, observe-t-il, ne veut point dire des cigales, mais une espèce de sauterelle que les enfans prennent à la main.

[2] Grec : *Des cuisses.*

[3] Νεφέλαις, espèce de filet très-mince.

LA HUPPE.

Vous-même. Leur langue était autrefois barbare ; mais en conversant avec eux depuis longtemps, je leur ai appris le langage des hommes.

PISTHÉTÉRUS.

Mais comment les pouvoir tous assembler?

LA HUPPE.

Facilement. Je vais tout à l'heure entrer dans le bocage; et quand j'aurai éveillé Philomèle, ma compagne, nous les appellerons de concert. Ils accourront tous au plus vite, sitôt qu'ils auront entendu notre voix.

PISTHÉTÉRUS.

Ne vous reposez donc pas, ô le plus chéri des Oiseaux! Mais, je vous en supplie, entrez au plus tôt dans le bocage, et éveillez Philomèle.

LA HUPPE, appelant Philomèle.

O compagne fidèle, cesse de sommeiller; donne un libre essor aux douloureux accens que tu modules si divinement lorsque tu fais entendre les airs des hymnes consacrés aux dieux; que les sons brillans de ton gosier flexible se prêtent à peindre les maux d'Itys [1], qui est ton fils et le mien aussi; que ces sons de ta voix si pure s'élèvent du milieu du smilax touffu jusqu'au séjour de

[1] Ceci est parodié de l'*Hélène* d'Euripide,

Jupiter. Le blond Phœbus en est ému, il répond à tes soupirs, il tire des sons de sa cithare ornéc d'ivoire, et forme des chœurs composés des dieux mêmes, et de la réunion de leurs voix résultent une symphonie et un concert d'immortels.

(On entend le son d'une flûte).

PISTHÉTÉRUS.

O ciel, que la voix de cet Oiseau est charmante! Tout le bocage est rempli des plus douces émotions.

ÉVELPIS.

Tais-toi.

PISTHÉTÉRUS.

Qu'y a-t-il?

ÉVELPIS.

Te tairas-tu?

PISTHÉTÉRUS.

Pourquoi?

ÉVELPIS.

Ne vois-tu pas que la huppe se dispose à chanter de nouveau?

LA HUPPE.

Accourez, petits volatiles,
Qui gazouillez sur les sillons,
Avides fourrageurs des campagnes fertiles,
Hâtez-vous, légers oisillons.
Habitans des parterres;
Amis des oliviers;

Hôtes des alisiers;
Et vous, qui vous cachez sous les sombres lierres;
Venez, avancez, hâtez-vous;
Venez, volez, accourez tous.

Accourez tous, accourez au plus vite;
Suivez la voix qui vous invite;
Quittez les plaines et les monts.

Et vous, citoyens des vallons,
Qui, sur le bord des eaux, près des rives fleuries,
Donnez la chasse aux timides poissons;
Pirates des étangs, effroi des moucherons;
Laissez de Marathon les aimables prairies :
Venez, avancez, hâtez-vous;
Venez, volez, accourez tous.

Accourez, légions ailées,
Qui voltigez sur les plaines salées;
Paisibles alcyons;
Sauvages nations,
Qui plongez sous les flots vos plumes émaillées;
Venez, avancez, hâtez-vous;
Venez, volez, accourez tous.

Accourez. Un avis utile,
Important, salutaire à tout le peuple-Oiseau,
Vous sera proposé par un mortel habile.
L'entreprise est hardie, et le projet nouveau.
Mais, suivez ses conseils; tout vous sera facile :

Venez, avancez, hâtez-vous;
Venez, volez, accourez tous [1].

[1] Les chœurs traduits par M. Boivin, sont souvent plutôt des imitations que des traductions. On pourra en juger en comparant celui-ci avec la traduction purement littérale que j'en donne; la lecture n'en sera pas aussi agréable que celle des vers du savant académicien, mais elle rendra du moins raison du motif qui m'a fait quelquefois substituer ma prose à ces vers.

Epopoi, popopo, popoi, popoi*, iô, iô, itô, itô; itô, itô, itô: que quelqu'une de nos compagnes accoure ici. Venez, ô vous tous, qui fourragez la vaste étendue des campagnes fertiles, vous tous variés à l'infini, qui ne vivez que de bled, vous qui, d'un vol léger, cherchez, en gazouillant, les petites graines; et vous qui, sur le haut des sillons, vous plaisez à cacaber**, avec votre voix grêle, tio, tio, tio, tio, tio, tio, tio, tio.

Et vous qui, dans les jardins, sautillez à travers les branches de lierre: vous habitans des montagnes, et vous amis de l'olivier sauvage et de l'arbouse, rendez-vous au plus vîte à mes prières: trioto, trioto, trioto tobrix.

Vous aussi qui, dans les vallons aquatiques, vivez de moucherons***: vous qui aimez les lieux rafraîchis par la rosée, et les belles prairies de Marathon: et toi, ô attagas, attagas émaillé de mille couleurs; vous aussi, légions ailées, qui voltigez avec les alcyons sur les flots de la mer, accourez pour entendre des choses tout-à-fait neuves.

Nous rassemblons ici tous les Oiseaux à long cou, parce qu'un vieillard plein d'expérience, doit nous faire part d'une entreprise hardie et d'un projet nouveau. Venez donc tous pour donner votre avis, ici, ici, ici, ici.

* La forme de ce cri de la huppe se retrouve encore dans le nom qu'on donne à cet Oiseau en Lorraine, où on l'appelle *Boubou*.

** ἀμφιτιττυβίζειν, expression qui peint et rend la chose même.

*** Ἐμπίδας.

SCÈNE V.

PISTHÉTÉRUS, ÉVELPIS, LA HUPPE, CHŒUR D'OISEAUX[1], UN HÉRAUT.

LE CHOEUR.

Torotorotorotorotorototinx, ciccabau, ciccabau, torotorotorototilillinx[2].

PISTHÉTÉRUS.

Hé! dis-moi : Vois-tu quelque Oiseau?

ÉVELPIS.

Je n'en vois en vérité pas un, quoique je regarde en l'air, la bouche béante.

PISTHÉTÉRUS.

C'est donc en vain, à ce que je vois, que la huppe est entrée dans le bocage; elle s'y est cachée, comme pour couver ses œufs : elle imite le pluvier à collier[3].

LA HUPPE.

Torotinx, torotinx.

[1] C'étaient des hommes avec des masques d'Oiseaux. On peut juger de l'effet que cela faisait sur le théâtre. (Note de M. Boivin).

[2] Ceci est omis dans M. Boivin.

[3] χαραδριόν. Ce que dit là Pisthétérus, depuis : *elle s'y est cachée*, est omis dans M. Boivin.

PISTHÉTÉRUS.

Ah! voici un Oiseau qui vient.

ÉVELPIS.

Oui vraiment; c'est un Oiseau. Mais, quel Oiseau est-ce là? Ne serait-ce pas un paon?

PISTHÉTÉRUS.

Demandons à la huppe. Quel Oiseau est-ce là, s'il vous plaît?

LA HUPPE.

Cet Oiseau-ci n'est pas de ceux que vous voyez tous les jours : c'est un Oiseau extraordinaire, un Oiseau de marais.

PISTHÉTÉRUS.

O dieux, qu'il est beau! Son plumage est d'un rouge phénicien.

LA HUPPE.

Il ne faut pas s'en étonner, puisque c'est le phœnicoptère [1].

ÉVELPIS.

Eh! eh! toi?

PISTHÉTÉRUS.

Qu'y a-t-il?

ÉVELPIS.

Voici un autre Oiseau.

[1] Φοινικόπτερος.

PISTHÉTÉRUS.

Cet Oiseau-ci est encore un Oiseau rare, et qui vient de fort loin. Quel est cet Oiseau qui descend de cette colline avec tant de faste? On le prendrait pour un poëte extravagant.

LA HUPPE.

On nomme celui-ci l'Oiseau de Médie.

PISTHÉTÉRUS.

Un Mède? Oh! par Hercule! Eh! comment, étant de Médie, a-t-il pu venir sans chameau?

ÉVELPIS.

Et cet autre, avec sa huppe?

PISTHÉTÉRUS.

Quel prodige est-ce là? Vous n'êtes donc pas la seule huppe qui soit au monde?

LA HUPPE.

Celle-ci vient de Philoclès par la huppe. Pour moi, je suis son grand'père. C'est comme dans la généalogie de Callias, on voit Callias père d'Hipponicus, Hipponicus père de Callias [1].

[1] Tout ceci est une allusion à une comédie du poëte tragique Philoclès, qui était fort laid. Notre comique lui reproche énigmatiquement de n'avoir fait que déguiser un peu les personnages d'une tragédie de Sophocle, qui était également intitulée : *Térée changé en Huppe*. Quant à la famille d'Hipponicus, voyez Périzon. *Ad Ælian. Hist. var.* XIV, 16.

PISTHÉTÉRUS.

Cet Oiseau-ci est donc Callias? Comme toutes ses plumes lui tombent [1]!

ÉVELPIS.

C'est un effet de son grand courage. Il s'est laissé plumer de la sorte par ses accusateurs. Le beau sexe lui a aussi arraché qnelques plumes de l'aile.

PISTHÉTÉRUS.

O Neptune, comme celui-ci est barbouillé! Dites-moi un peu, comment nommez-vous cet Oiseau?

LA HUPPE.

Le barboteur.

PISTHÉTÉRUS.

Si cela est, il faut que ce soit un Cléonyme. Mais, si c'était Cléonyme, il aurait perdu ses aigrettes. O ciel, que signifient tous ces Oiseaux avec leurs crêtes! Vont-ils courir le diaule [2]?

[1] Trait contre Callias, qui avait dissipé toute la fortune de ses aïeux.

[2] M. Boivin n'a point entendu cet endroit; le P. Brumoy l'a omis; M. Burette l'a très-bien expliqué dans son mémoire pour servir à l'histoire de la course des anciens, *Mémoires de Littérature de l'Académie des Belles-Lettres*, tom III, pag. 280. Il conclut de ce vers d'Aristophane, que, dans la course nommée δίαυλος, les athlètes étaient armés. On sait qu'ils parcouraient à pied deux fois la longueur du stade, c'est-à-dire, qu'après avoir atteint le but, ils revenaient à la barrière.

ÉVELPIS.

O mon ami, ils sont comme les Cariens : ils se tiennent sur la crête des montagnes, pour plus grande sûreté.

PISTHÉTÉRUS.

O par Neptune! Vois-tu quelle affreuse troupe d'Oiseaux [1]?

ÉVELPIS.

Justes Dieux, quel nuage! Hélas! hélas! en voilà tant, qu'ils ont bouché le passage.

PISTHÉTÉRUS.

Tiens, voilà une perdrix. Voici, ma foi, un attagas. Celui-ci est le Pénélope [2], et celui-là est un alcyon.

ÉVELPIS.

Quel est celui-là que voilà derrière l'alcyon?

PISTHÉTÉRUS.

Ce que c'est? C'est un kérylus.

ÉVELPIS.

Y a-t-il un Oiseau qui ait nom *kérylus* [3]?

[1] Ceci, et tout ce qu'Évelpis dit auparavant, est omis dans M. Boivin.

[2] Πηνέλοψ. C'est un Oiseau aquatique, comme on peut le voir par le peu qu'en dit Pline, XXXVII, 11. M. de Buffon le conclut d'un passage du même naturaliste, X, 29, où les bonnes éditions s'accordent à lire *Chenalopeces* au lieu de *Pénélopes*. Le célèbre naturaliste français convient d'ailleurs qu'il a fort peu de données pour se décider à rapporter le Pénélope des anciens au canard siffleur, vingeon ou gingeon, plutôt qu'au millouin.

[3] Κειρύλος. C'est le martin-pêcheur ou l'alcyon de M. de Buffon.

PISTHÉTÉRUS.

Eh! pourquoi non? Il y a bien un Sporgilus[1]. Regarde, regarde, voici un chat-huant[2].

ÉVELPIS.

Que dis-tu? Quoi, un chat-huant à Athènes[3]! Eh! qui l'a amené?

PISTHÉTÉRUS.

Tiens, tiens, voilà d'autres Oiseaux. Pie, tourterelle, alouette, effraye[4], hypothymis[5], colombe, nertos[6], épervier, ramier, coucou, chevalier aux pieds rouges[7], céblêpyris[8], poule sultane[9], cerchné[10], plongeon, l'écorcheur[11], orfraie[12], dryops[13].

[1] Κειρύλος vient de κείρω, tondre : et c'est en faisant allusion à cette étymologie qu'Aristophane fait paraître ici le nom du barbier Sporgilus.

[2] γλαύξ.

[3] Allusion au proverbe Γλαῦκ' εἰς Ἀθήνας, noctuam Athenas.

[4] ἐλεᾶς.

[5] ὑποθυμίς.

[6] νέρτος.

[7] ἐρυθρόπους.

[8] κεβλήπυρις.

[9] πορφυρίς. Voyez M. de Buffon, tom. XV, pag. 302

[10] κέρχνη. Dans la traduction latine, stryx.

[11] Ἀμπελίς, pie-grièche.

[12] φήνη.

[13] δρύοψ.

ÉVELPIS.

Ah ! ah ! que d'Oiseaux ! Ah ! ah ! que de merles [1] ! Comme ils gazouillent ! comme ils accourent en criant ! Ets-ce qu'ils nous menacent donc ? Bons Dieux ! ils ouvrent le bec, et nous regardent toi et moi.

PISTHÉTÉRUS.

C'est aussi ce qui me paraît.

LE CHOEUR.

Popopopopopopopopoi. Où est celui qui nous appelle, où est-il ?

LA HUPPE.

Je suis ici depuis long-temps ; je n'abandonne pas mes amis.

LE CHOEUR.

Tititititimprou, qu'avez-vous à nous dire de bon ?

LA HUPPE.

Une bonne chose, juste, agréable et utile, et qui regarde le bien public. Deux hommes très-éclairés me sont venus trouver.

LE CHŒUR.

Où ? Comment ? Que dites-vous ?

LA HUPPE.

Je vous dis qu'il est venu ici deux hommes. Ce

[1] κοψίχων.

sont deux vieillards, qui veulent nous proposer une affaire de la dernière conséquence.

LE CHOEUR.

O toi, souillé du crime le plus affreux dont j'aie oui parler, que dis-tu là?

LA HUPPE.

Ce que je vous dis ne doit vous donner aucune inquiétude.

LE CHOEUR.

Que viens-tu de faire?

LA HUPPE.

J'ai reçu chez moi deux hommes, qui recherchent notre amitié et notre alliance.

LE CHOEUR.

Tu as commis cette perfidie!

LA HUPPE.

Et je me réjouis de l'avoir fait.

LE CHOEUR.

Où sont-ils, où sont-ils?

LA HUPPE.

Chez nous, puisque je suis moi-même des vôtres.

LE CHOEUR.

Ah! nous sommes trahis[1]! l'infidèle Térée[2],
Violant les droits les plus saints,

[1] Parodie de quelque chœur tragique.

[2] Grec : *Huppe*. Ces vers de M. Boivin rendent assez littéralement le texte.

Et la foi qu'il nous a jurée,
Nous livre aux perfides humains,
Nation contre nous de tout temps déclarée.
Il favorise leurs desseins;
Il nous fait tomber dans les piéges
Qui nous sont préparés par leurs mains sacriléges;
Le traître ! Une autre fois il nous fera raison
De cette lâche trahison.
Il faut en ce moment, il faut tirer vengeance
De ces deux infâmes vieillards;
Il faut exterminer cette maudite engeance,
Et couvrir les buissons de leurs membres épars.

PISTHÉTÉRUS.

Nous voilà morts.

ÉVELPIS.

C'est toi qui nous attires tous ces maux. Pourquoi m'amener ici?

PISTHÉTÉRUS.

Pour t'avoir avec moi.

ÉVELPIS.

Dis plutôt pour me voir pleurer.

PISTHÉTÉRUS.

Va, va, tu te moques.

ÉVELPIS.

Comment?

PISTHÉTÉRUS.

Est-ce que tu pourras pleurer, quand tu auras une fois les yeux crevés?

LE CHOEUR.

Courons, volons, et de nos ailes
Accablons-les de tous côtés :
Portons-leur à tous deux des atteintes mortelles.
Il faut, il faut qu'aux Oiseaux irrités
Leurs membres servent de pâture.
Point d'asile pour eux, ni bois, ni grotte obscure,
Ni l'abîme profond des mers,
Ni la cime des monts, ni le vague des airs,
Ne peuvent garantir leur fuite
Contre notre ardente poursuite.
Allons; c'est trop delibérer;
Hâtons-nous de les déchirer.
Qui donc de l'aile droite entreprend la conduite?
Qu'elle avance sans différer.

ÉVELPIS.

Malheureux que je suis! où fuirai-je?

PISTHÉTÉRUS.

Ne demeureras-tu pas?

ÉVELPIS.

Veux-tu que je me laisse mettre en pièces?

PISTHÉTÉRUS.

Eh! comment crois-tu pouvoir éviter leur fureur?

ÉVELPIS.

Je ne sais comment.

PISTHÉTÉRUS.

Tout ce que j'ai à te dire, c'est qu'il faut combattre, et prendre chacun une de ces marmites.

ÉVELPIS.

A quoi cela nous servira-t-il?

PISTHÉTÉRUS.

Tu peux déjà t'assurer qu'alors le chat-huant ne nous fera point de mal.

ÉVELPIS.

Comment me défendrai-je de ces Oiseaux à serres crochues?

PISTHÉTÉRUS.

Prends une broche, et tiens-la devant toi pour t'en servir au besoin.

ÉVELPIS.

Que mettrai-je devant mes yeux?

PISTHÉTÉRUS.

Couvre-les avec ce vinaigrier, ou avec ce plat.

ÉVELPIS.

O que tu as d'esprit! C'est en vérité bien imaginé. Voilà des stratagêmes qui valent mieux que tous ceux de Nicias.

LE CHOEUR.

Elelelеû, ne différons plus. Donnons du bec, tirons, déchirons, frappons, brisons et perçons d'abord la première marmite.

LA HUPPE.

Cruels, qu'allez-vous faire? Vous allez mas-

sacrer et mettre en pièces deux hommes qui ne vous ont jamais fait aucun mal, tous deux parens de ma femme, et de même tribu.

LE CHOEUR.

Pourquoi aurions-nous plus de pitié pour eux que pour des loups? Eh! qui a mieux mérité qu'eux notre colère?

LA HUPPE.

Mais ils vous veulent du bien, quoiqu'ils soient nés vos ennemis, et ils viennent pour vous donner un avis important.

LE CHOEUR.

Pourraient-ils nous donner un bon avis, eux qui ont été les ennemis de nos aïeux?

LA HUPPE.

Ne savez-vous pas que les plus habiles gens doivent une grande partie de leur habileté à leurs ennemis? La défiance est la mère de la sûreté. Un ami n'apprend point à se tenir sur ses gardes; au lieu qu'un ennemi vous force souvent à vous instruire. C'est de leurs ennemis, et non pas de leurs amis, que les villes ont appris à bâtir de hautes murailles et à construire de grands vaisseaux; et c'est ce qui conserve à chacun ses enfans, sa maison et ses biens.

LE CHOEUR.

Il nous paraît en effet qu'on peut beaucoup

apprendre d'un ennemi. Je suis d'avis que nous leur donnions audience.

PISTHÉTÉRUS.

Leur colère commence à se calmer. Allons un pas en arrière.

LA HUPPE.

Cela est juste, et je dois obtenir de vous cette grâce.

LE CHOEUR.

T'avons-nous jamais rien refusé?

PISTHÉTÉRUS.

Ils ont des dispositions plus pacifiques à notre égard, c'est pourquoi mettons bas nos marmites et nos plats. Mais, la lance, c'est-à-dire cette broche à la main, avançons au milieu du camp, et ne perdons pas un instant de vue cette marmite la plus éloignée; car il ne s'agit pas de fuir [1].

ÉVELPIS.

C'est bien dit. Mais, si l'on nous tue, où serons-nous enterrés?

PISTHÉTÉRUS.

Dans le Céramique. Pour nous faire enterrer aux dépens du public, nous n'aurons qu'à dire aux

[1] M. Boivin avait sous les yeux un texte incorrect, et a traduit tout différemment.

magistrats que nous sommes morts en combattant bravement contre les ennemis près d'Ornées [1].

LE CHOEUR.

Que chacun reprenne le rang qu'il occupait. A l'exemple du soldat pesamment armé, déposons toute animosité et laissons la colère de côté ; et demandons à ces gens-ci ce qu'ils sont, d'où ils viennent, et ce qui les amène. Hé! la Huppe, ici, je vous prie.

LA HUPPE.

Que voulez-vous savoir de moi?

LE CHOEUR.

Qui sont ces étrangers? D'où viennent-ils?

LA HUPPE.

Ce sont deux Grecs, du pays des sciences.

LE CHOEUR.

Par quel hasard sont-ils venus chez les Oiseaux? Quel motif les y a engagés?

LA HUPPE.

La vie que nous menons ; la sagesse de notre gouvernement ; l'envie de nous voir, de vivre avec nous, de s'unir entièrement à nous.

[1] Ἐν Ὀρνεαῖς. Jeu de mots. Dans le pays des Oiseaux, ou à Ornées, ville située entre Corinthe et Sicyone ; voyez Strabon, pag. 586 ; le poëte fait encore allusion à cette situation dans le vers 967e.

LE CHOEUR.

Que dites-vous là ? Mais encore quels sont leurs discours ?

LA HUPPE.

Incroyables et inouis.

LE CHOEUR.

Mais quel avantage trouvent-ils à demeurer ici et à vivre avec nous ? Espèrent-ils par-là triompher de leurs ennemis, ou se rendre utiles à leurs amis ?

LA HUPPE.

Ils nous promettent des richesses immenses, prodigieuses, incroyables. Ils disent que tout ce que nous voyons, de quelque côté que nous nous tournions, est à nous.

LE CHOEUR.

Sont-ils fous ?

LA HUPPE.

Ils sont sensés, au-delà de ce qu'on peut dire.

LE CHOEUR.

Quoi, celui qui dit cela a du jugement !

LA HUPPE.

Oui, oui, je vous le donne pour l'esprit le plus fin et le plus délié qu'il y ait au monde. Allez, c'est un maître renard ; ce n'est que ruse et qu'artifice.

LE CHOEUR.

Faites-les approcher. Qu'ils nous parlent. Vous nous dites des choses qui nous donnent les plus belles espérances.

LA HUPPE.

Çà, mes amis[1], que les Dieux nous soient propices; prenez vos armes[2], et allez les pendre dans la cuisine auprès de la crémaillère[3]; et vous (*à Pisthétérus*), dites ce que vous avez à dire, et acquittez-moi de la promesse que je leur ai faite.

PISTHÉTÉRUS.

Je veux mourir si j'en fais rien, à moins que nous ne fassions un traité pareil à celui que fit l'armurier Pithécus avec sa femme, et qu'on ne me donne parole qu'il n'y aura ni coups de bec, ni coups de griffe à craindre de leur part, et qu'on ne me crèvera pas.....

[1] S'adressant aux deux Athéniens et au peuple. (Note de M. Boivin.)

[2] M. Boivin met : artillerie.

[3] ἰπνιστάτης. Les interprètes varient sur la signification de ce mot, que M. Brunck aimerait rendre par *marmite*. Voyez Eustathe, *ad Odyss.* p. 1827, l. 44. Le mot crémaillère, mis là par M. Boivin, me plairait d'autant mieux que c'était ordinairement dans la cheminée que les anciens suspendaient leurs armes. C'est encore l'arsenal des habitans de nos campagnes.

LA HUPPE.

Ceci, dites-vous? Non, non, ne craignez rien.

PISTHÉTÉRUS.

Ce n'est pas de ceci que je parle, c'est de mes yeux.

LE CHOEUR.

Nous vous le promettons.

PISTHÉTÉRUS.

Donnez-m'en votre parole par un serment.

LE CHOEUR.

Nous vous le jurons. Ainsi puissions-nous avoir tous les juges et tous les spectateurs pour nous!

PISTHÉTÉRUS.

Que cela sera ainsi?

LE CHOEUR.

Oui; et si nous vous manquons de parole, nous voulons ne l'emporter que d'une voix.

LE HÉRAUT.

Écoutez, peuple: Que les gens de guerre s'en retournent chacun chez soi; et nous, avisons à ce que nous devons faire.

LE CHOEUR.

L'homme est né plein de dispositions à la fourberie et à la ruse; nous vous écouterons volontiers cependant. Peut-être nous proposeront-ils quelque

parti avantageux qu'ils auront imaginé, quelque moyen d'agrandir notre pouvoir, auquel nous n'aurons pas pensé, et qui ne leur aura pas échappé.

. . . . . . Cette haute fortune,
Dont vous venez flatter nos vœux,
Avec nous vous sera commune;
Vous aurez part à nos destins heureux.
Bannissez donc une crainte importune :
Dites-nous quel dessein conduit ici vos pas.

Nous nous garderons bien de rompre auparavant la trève dont nous sommes convenus.

PISTHÉTÉRUS.

Je me prépare à enfourner mon discours; il est déjà détrempé; il ne faut plus que le paîtrir. Çà, garçon, une couronne : qu'on me verse bien vite de l'eau sur les mains.

ÉVELPIS.

Que veut donc dire cela? Allons-nous au festin?

PISTHÉTÉRUS.

Non pas : mais je cherche à dire quelque chose d'extraordinaire, de grand, d'excellent, et qui puisse toucher le cœur de mes auditeurs : tant je me tourmente pour vous, qui, ayant été rois....

LE CHŒUR.

Nous, rois! Et de qui?

PISTHÉTÉRUS.

Oui, vous, de tout ce qui existe. De moi d'abord, de celui-ci et de Jupiter même; car vous êtes bien plus anciens que Saturne, les Titans et la Terre.

LE CHOEUR.

Que la terre!

PISTHÉTÉRUS.

Oui, par Apollon.

LE CHOEUR.

Je veux mourir, si j'en avais entendu dire un mot.

PISTHÉTÉRUS.

C'est que vous êtes de bonnes gens, sans étude, sans curiosité; vous n'avez pas même lu Ésope, qui dit en quelque endroit : « Que l'alouette est » le plus ancien des Oiseaux; qu'elle fut enfantée » avant la terre; qu'ensuite son père mourut de » maladie; que la terre n'étant point encore, il » resta trois jours sans sépulture, et qu'enfin ne » sachant où mettre le corps de son père mort, » elle l'ensevelit dans sa tête. »

ÉVELPIS.

Le père de l'alouette gît donc depuis sa mort dans Céphalis [1]?

[1] Κεφαλῆσιν. Allusion au bourg de l'Attique appelé Κεφαλή. Voyez Meursius, *de popul. att.*

LA HUPPE.

Or, si les Oiseaux sont plus anciens que la terre et les dieux, il s'ensuit qu'ils sont les aînés, et que la royauté leur appartient.

ÉVELPIS.

Oui, oui. Ainsi vous devez chercher à fortifier votre bec pour la suite; car Jupiter ne rendra pas volontiers le sceptre au pic [1].

PISTHÉTÉRUS.

Que ce soient les Oiseaux, et non pas les dieux, qui aient d'abord commandé aux hommes, et à qui le sceptre ait appartenu, nous en avons mille preuves. Le coq, par exemple, a commandé aux Perses avant Darius, avant Mégabyze, et avant tous les autres monarques persans. Preuve de cela, c'est qu'on l'appelle encore aujourd'hui l'Oiseau de Perse, en mémoire de cette ancienne puissance.

ÉVELPIS.

C'est apparemment pour cela qu'il marche lui seul la crête levée en façon de thiare, comme le grand roi.

PISTHÉTÉRUS.

Il était alors si puissant, si redoutable, si ab-

[1] Δρυκολάπτῃ. Nom générique des pics. La version de M. Boivin présentait ici un sens tout opposé, et un tout autre ordre d'interlocuteurs. On a rétabli le tout d'après l'autorité des manuscrits, et la savante critique de M. Brunck.

solu, qu'encore aujourd'hui, par un effet de son ancien pouvoir, sitôt qu'il vient seulement à chanter vers le point du jour, tous les artisans se lèvent pour travailler; serruriers, potiers, pelletiers, cordonniers, baigneurs, marchands de bled, menuisiers, armuriers, faiseurs d'instrumens : tous ces gens-là courent à leurs affaires après avoir pris leurs souliers à tâtons.

ÉVELPIS.

Vous n'avez qu'à m'en demander des nouvelles. Il est cause que j'ai perdu un bon habit de drap de Phrygie, à mon très-grand regret. J'avais été invité à une collation, qui devait commencer sur les quatre heures du soir. J'y étais allé, et, ayant bu un peu plus qu'à l'ordinaire, je m'étais endormi. L'heure du souper n'était pas encore venue, que le coq se mit à chanter; moi, croyant que ce fût le point du jour, je sors brusquement, et m'en reviens à Alimonte [1]. J'étais déjà hors des murs, ne regardant qu'à mes pieds, lorsqu'un filou s'en vient à moi, et me décharge un grand coup de bâton sur le dos; je tombe; comme j'étais prêt de crier à l'aide, mon drôle se saisit de mon habit et s'enfuit.

PISTHÉTÉRUS.

Il a été un temps que les Grecs vivaient sous

[1] Ἀλιμοῦς, bourg de l'Attique. Voyez Meursius, *De pop. Att.*

la domination du milan[1], et le révéraient comme leur roi.

LA HUPPE.

Les Grecs?

PISTHÉTÉRUS.

De-là vient qu'encore aujourd'hui ils se jettent par terre à la vue du milan, comme ils faisaient autrefois lorsque cet Oiseau régnait.

ÉVELPIS.

Oui, par Bacchus. Je me roulais un jour comme cela à la vue du milan, et je regardais en haut la bouche ouverte. J'avalai une obole que j'avais dans la bouche; peu s'en fallut que je ne m'étranglasse, et, qui pis est, je m'en revins chez moi la bourse vide.

PISTHÉTÉRUS.

Le coucou a été roi d'Égypte et de toute la Phénicie; et dès que le coucou se mettait à crier *coucou*, tous les Phéniciens commençaient à moissonner leurs bleds et leurs orges dans les plaines.

ÉVELPIS.

C'est de-là apparemment que vient le proverbe: *Aux champs, coucou, aux champs.*

PISTHÉTÉRUS.

La puissance des Oiseaux était alors si grande, que dans les villes où il y avait quelque roi, comme

[1] Ἴκτινος. C'est le milan royal des Français.

un Agamemnon, un Ménélas, ce roi avait toujours au haut de son sceptre un Oiseau qui prenait part aux présens que l'on offrait à sa majesté.

ÉVELPIS.

Vraiment, je ne savais pas cela; aussi m'étonnais-je à la représentation des tragédies, quand je voyais paraître quelque Priam accompagné d'un Oiseau. Cet Oiseau observait Lysicrate et les présens avec lesquels il se laissait corrompre.

PISTHÉTÉRUS.

Mais ce qui est bien plus remarquable et bien plus étonnant, c'est que Jupiter, qui est à présent en possession de la toute-puissance, a encore, tout roi qu'il est, un aigle sur la tête; Minerve a sur la sienne une chouette; Apollon enfin porte un épervier sur le poing, comme ferait le valet d'un fauconnier.

ÉVELPIS.

Vous avez en vérité raison; mais pourquoi ces dieux ont-ils ces Oiseaux sur leur tête?

PISTHÉTÉRUS.

Voici pourquoi : c'est afin que les Oiseaux soient les premiers partagés, quand quelqu'un, après avoir immolé une victime, en offre les entrailles aux dieux, même à Jupiter. Un temps fut que personne ne jurait par les dieux, tous les hommes juraient par les Oiseaux; Lampon encore

aujourd'hui [1] ne jure que par son oie, quand il veut faire quelque fourberie, tant la personne d'un Oiseau était autrefois redoutable et vénérable à tout le monde; au lieu qu'aujourd'hui on vous traite comme de vils esclaves, on vous fait la guerre comme à des chiens enragés; il n'est point d'asile pour vous; ces maudits oiseleurs vous dressent des embûches jusque dans les temples [2]. On ne voit partout que lacets, que piéges, que gluaux, que tirasses, que filets, et autres semblables prisons. Vous ont-ils attrapés, d'autres vous achètent par douzaines, après vous avoir tâtonnés d'une manière indigne; encore si on pouvait obtenir d'eux, que, puisqu'ils veulent exercer sur vous tant de cruautés, ils se contentassent de vous rôtir simplement, pour vous servir ensuite sur leur table; mais ils n'ont garde de s'en tenir là : il faut encore qu'ils vous apprêtent je ne sais quelle farce, où il entre du fromage, de l'huile, du benjoin, du vinaigre. Ils mêlent tout cela ensemble : puis ils ajoutent un assaisonnement plus doux et plus gras; enfin, ils vous répandent sur le corps cette galimafrée toute chaude et toute bouillante, comme quand on embaume des cadavres.

[1] Au lieu de jurer νὴ τὸν Ζῆνα, il jurait νὴ τὸν Χῆνα.

[2] On voit aisément ici qu'Aristophane veut parodier le 106e vers et les suivans de l'Ion d'Euripide.

LE CHŒUR.

Triste récit de nos misères!
Mortel, avec quelles couleurs
Tu viens de retracer nos funestes malheurs!
Hélas! fallait-il que nos pères,
De l'empire du monde indignes possesseurs,
Nous frustrant à jamais des droits héréditaires,
Ne pussent nous laisser que d'affreuses douleurs,
Que d'éternels regrets, que d'inutiles pleurs!
Mais enfin les destins propices
Nous offrent un libérateur;
De nous, de nos enfans qu'il soit le protecteur:
Nous pourrons tout sous ses auspices.
O toi, sublime esprit, mortel industrieux,
Apprends-nous par quel stratagême,
Par quel effort victorieux,
Nous saurons recouvrer la puissance suprême.
Hélas! déchus d'un sort si glorieux,
Nous haïssons la vie, et la lumière même.

PISTHÉTÉRUS.

Premièrement, je suis d'avis que tous les Oiseaux habitent dans une ville, et qu'ils y bâtissent de bonnes murailles de brique, comme celles de Babylone; de sorte qu'elles enferment dans leur enceinte tout ce qu'il y a d'air à la ronde, et tout l'espace que nous voyons.

LA HUPPE.

Ah! mes amis [1], que cette ville sera forte et redoutable!

[1] Grec : *O Cébryoné et Porphyrion.*

PISTHÉTÉRUS.

Secondement, quand tout cela sera construit, on enverra sommer Jupiter de rendre aux Oiseaux l'empire qu'il a usurpé sur eux; et si ce dieu n'obéit pas sur-le-champ, s'il refuse de se rendre à la raison, on lui déclarera la guerre, et l'on défendra aux dieux de passer en vrais Priapes au travers du royaume des Oiseaux, pour aller faire l'amour comme autrefois à des Sémélés, à des Europes, ou à des Alcmènes, sous peine d'être traités comme d'infâmes adultères [1]. Il faudra aussi députer vers les hommes un Oiseau, qui leur ordonne de ne sacrificer désormais aux anciennes divinités qu'après avoir sacrifié aux Oiseaux, comme aux maîtres de l'univers, et d'offrir solennellement à chacun des nouveaux dieux ce qui lui conviendra : de sorte que si quelqu'un veut sacrifier à Vénus, il faudra qu'auparavant il fasse une offrande de grain [2] à la piette; si quelqu'un

[1] Et se le assaltano, e meglio fargli un segno ne la gamba, à ciò che non vadano piu à chiavarle.

[2] Κριθὰς. Sed quia φαλήρις (la piette) Veneri consociatur, lascivam esse oportet, cui proinde nihil magis offeri convenit, quam κριθὰς, hordea, quia id nomen ambiguæ significationis est, unde more suo jocum captat Comicus, gratam Veneri mentulam innuens...... Est aliud quid in hoc versu facetum, quod interpretibus ne suboluit quidem. Neptuno sacrum fit ove, Herculi bove, Jovi ariete. Quid ita? Nulla ne victima Veneris aram

offre une brebis à Neptune, qu'il offre d'abord du froment au canard [1]; si quelqu'un sacrifiè un taureau à Hercule, il ne le pourra faire qu'après avoir offert à la mouette un gâteau emmiellé; et si l'on immole un bélier au roi des dieux, ce sera après avoir immolé au roitelet, qui est roi aussi-bien que Jupiter, le mâle d'une fourmi.

ÉVELPIS.

Le mâle d'une fourmi? Ce sacrifice-là me réjouit. Parbleu, Jupiter n'a qu'à tonner à l'avenir, tant qu'il voudra.

LA HUPPE.

Mais comment les hommes pourront-ils nous prendre pour des dieux, nous qui volons, nous qui avons des ailes? Ne nous prendront-ils pas plutôt pour des choucas?

PISTHÉTÉRUS.

Que vous êtes simple! Hé mon ami, Mercure lui-même ne vole-t-il pas, tout dieu qu'il est? N'a-t-il pas des ailes aussi-bien que beaucoup d'autres dieux? La Victoire a deux ailes tout éclatantes d'or; l'Amour en a aussi; et Homère a dit,

imbuet? Si quis Veneri immolet. Quid? Id ipsum quo secreta celebrantur orgia, cujusque significatio latet in sequenti χριθάς. Ne credas alius cujusvis hostiæ poetam hic meminisse. (Note de M. Brunck.)

[1] Ce vers est omis dans la traduction de M. Boivin.

en parlant d'Iris, qu'elle ressemble à une colombe timide [1].

LA HUPPE.

Mais Jupiter ne tonnera-t-il point? Ne lancera-t-il point sur nous ses foudres ailées?

PISTHÉTÉRUS.

S'il arrive que les hommes mal instruits ne fassent aucun cas de vous, s'ils ne veulent reconnaître pour dieux que les habitans de l'Olympe, il faudra lâcher sur leurs terres un nuage de moineaux et de semblables fourrageurs, avec ordre de ne pas laisser un seul grain de bled dans les campagnes : qu'après cela Cérès leur mesure du bled dans leur famine.

LA HUPPE.

J'ose bien jurer qu'elle n'en fera rien. Elle s'en défendra par quelque mauvaise défaite ; vous le verrez.

[1] Cette comparaison se trouve, *Iliad.* V, v. 778. Mais elle est appliquée à Junon et à Minerve, et non pas à Iris. Ce qui prouve très-bien, observe M. Brunck, que nous n'avons pas le texte d'Homère tel qu'il se lisait du temps d'Aristophane. On ne retrouve pas non plus dans l'*Iliade*, ce qu'Eschine dit qui s'y rencontre si souvent : ΦΗΜΗ Δ' ΕΙΣ ΣΤΡΑΤΟΝ ΗΛΘΕ. Tout cela prouve combien il est précieux de consulter de plus en plus les anciens manuscrits, et combien le travail ordonné par le Roi à ce sujet, et exécuté par messieurs de l'Académie des Inscriptions, peut être utile aux Lettres.

PISTHÉTÉRUS.

Autre manière de punir les hommes. Une légion de corbeaux, venant tout d'un coup à fondre sur les bœufs qui labourent la terre, et sur les moutons paissans, leur crèvera d'abord les yeux. Qu'après cela Apollon, qui se vante d'être médecin, gagne de l'argent à les guérir : aussi-bien aime-t-il à en gagner.

ÉVELPIS.

Attendez, s'il vous plaît, que j'aie vendu auparavant mes deux petits bœufs.

PISTHÉTÉRUS.

Si au contraire les hommes vous regardent comme dieux, et comme auteurs de tout bien; si vous leur tenez lieu et de la Terre, et de Saturne, et de Neptune, vous les récompenserez en les comblant de biens.

LA HUPPE.

Hé! dites-moi, de quels biens?

PISTHÉTÉRUS.

Premièrement, les sauterelles ne rongeront plus les vignes encore en fleur. Il ne faudra qu'un escadron de chat-huants et de cerchnis pour accabler toute cette vermine; ensuite les moucherons et les

vermisseaux ne ruineront plus les figuiers. Une seule compagnie de grives nettoyera tout cela [1].

LA HUPPE.

Mais où prendrons-nous des richesses pour leur en donner? Ils aiment furieusement l'argent.

PISTHÉTÉRUS

Ils n'auront qu'à venir consulter les Oiseaux. Les Oiseaux leur indiqueront des mines cachées, où ils trouveront de précieux métaux : et ils avertiront les augures, quand il fera bon trafiquer; enfin, il ne périra pas un seul marchand sur mer.

LA HUPPE.

Comment cela?

PISTHÉTÉRUS.

Il y aura toujours quelque Oiseau qui avertira auparavant, et qui, si on le consulte, répondra : « Ne vous embarquez pas; il fera mauvais temps; » ou bien : embarquez-vous; il y a à gagner. »

ÉVELPIS, à part.

Bon, bon; si cela est, il faut que je fasse provision d'un navire et que je devienne pilote. Je n'ai pas envie de demeurer ici.

[1] M. Boivin ajoute dans sa traduction : Nettoiera tout cela *net comme la main*. J'ai supprimé ces paroles ajoutées. En général, la traduction du P. Brumoy est dans tout cet endroit-ci, plus précise et plus dans le génie de la langue grecque et de la nôtre.

PISTHÉTÉRUS.

Ce sera encore par les Oiseaux que l'on découvrira ces niches cachées, où les anciens ont mis en dépôt leurs trésors; car les Oiseaux les connaissent. Aussi a-t-on coutume de dire : « Personne ne » sait où mon argent est niché, si ce n'est quelque » Oiseau. »

ÉVELPIS, à part.

Oh! en ce cas, je vendrai mon navire. J'aime bien mieux acheter un hoyau, et déterrer des cruches pleines d'argent.

LA HUPPE.

Mais comment les Oiseaux donneront-ils aux hommes la santé, puisqu'elle habite chez les dieux?

PISTHÉTÉRUS.

Hé, n'est-ce pas une santé parfaite que la prospérité? Croyez-moi; quand les affaires d'un homme sont en mauvais état, on ne peut pas dire qu'il se porte bien.

LA HUPPE.

Comment les hommes parviendront-ils à la vieillesse, si l'Olympe la retient pour soi? Faudra-t-il qu'on meure au berceau?

PISTHÉTÉRUS.

Non pas. Les Oiseaux augmenteront la vie des hommes de trois cents ans.

LA HUPPE.

Et où prendre ces trois cents ans?

PISTHÉTÉRUS.

Vous le demandez? Chez eux-mêmes. Eh! ne savez-vous pas que la corneille vit cinq fois autant qu'un homme?

ÉVELPIS.

Ah! qu'il vaut bien mieux être sous l'empire des Oiseaux que sous celui de Jupiter!

PISTHÉTÉRUS.

N'est-il pas vrai? Il ne sera pas besoin de leur bâtir des temples de marbre, dont les portes soient dorées. Ils habiteront sous des arbrisseaux, sous de petits chênes, et les plus vénérables d'entre eux n'auront pour temple qu'un olivier. Il ne faudra point aller ni à Delphes, ni jusqu'au temple d'Ammon, pour leur faire des sacrifices. Nous n'aurons qu'à porter au pied de quelque arbousier ou de quelque olivier sauvage, une poignée d'orge ou de bled, et là les mains levées vers le ciel, prier les nouveaux dieux de nous accorder quelque grâce, que nous obtiendrons sur-le-champ, sans qu'il nous en coûte rien de plus qu'un peu de froment[1].

[1] Depuis ces paroles de la Huppe : *J'ose bien jurer qu'elle n'en fera rien*, etc., jusqu'ici, c'est la traduction de M. Boivin conservée exprès sans aucun changement, pour qu'on puisse la comparer avec celle du P. Brumoy.

LE CHOEUR.

O vous, qui m'êtes le plus cher de tous les vieillards, après m'avoir été le plus odieux, non rien ne pourra jamais me déterminer à m'écarter de vos conseils! Enflammé par vos sages discours, j'ai fait serment, j'ai juré que les dieux ne conserveraient plus guère long-temps le sceptre qu'ils m'ont usurpé, pourvu que, fidèle à vos paroles, inébranlable dans vos promesses, vous vous engagiez sans feinte et sans détour, à joindre vos efforts aux miens contre les dieux.

LA HUPPE.

Par Jupiter, nous n'avons point de temps à perdre. Il ne faut pas s'endormir ici, ni temporiser comme Nicias [1]; mais il faut au plus tôt faire quelque chose; cependant entrez d'abord chez moi; vous allez trouver un ménage d'Oiseau, où il n'y a à présent que de la paille et quelque bois sec. Mais, à propos, dites-moi un peu votre nom?

PISTHÉTÉRUS.

C'est fort facile. Je m'appelle Pisthétérus.

LA HUPPE.

Et celui-ci?

[1] De sommeiller il n'est heure en effect,
Ny retifver comme Nicias fait.

Plutarque d'Amyot, *Vie de Nicias*, chap XIV.

PISTHÉTÉRUS.

Évelpis, du bourg de Thrie.

LA HUPPE.

Jouissez tous deux d'une parfaite santé.

PISTHÉTÉRUS.

Nous sommes reconnaissans de vos vœux.

LA HUPPE.

Entrez donc, s'il vous plaît.

PISTHÉTÉRUS.

Allons, menez-nous, montrez-nous le chemin.

LA HUPPE.

Venez.

PISTHÉTÉRUS.

Hélas! c'est fait de moi! Revenez, s'il vous plaît, sur vos pas. Dites-nous un peu comment nous pourrons vivre avec vous, ne pouvant pas voler comme vous?

LA HUPPE

Parfaitement bien.

PISTHÉTÉRUS.

Songez au moins à ce qui est dit dans les fables d'Ésope : « Que l'aigle s'associa autrefois avec le » renard mal à propos et fort imprudemment. »

LA HUPPE.

Ne craignez rien : vous n'aurez qu'à manger d'une certaine racine, et vous deviendrez ailés.

PISTHÉTÉRUS.

Cela étant, entrons. Xanthias, Manodore, çà notre bagage.

LE CHOEUR.

Huppe! Huppe! Répondez.

LA HUPPE.

Que me voulez-vous?

LE CHOEUR.

Menez dîner chez vous ces deux hôtes. Mais laissez-nous votre compagne, l'aimable Procné[1]. Faites-la venir, afin que, mêlant nos voix à son chant mélodieux, nous prenions avec elle un doux passe-temps.

PISTHÉTÉRUS.

Oh! pour cela, vous ne devez pas le leur refuser. Faites sortir du nid cette petite sirène, je vous en conjure; faites-la sortir, afin que nous ayons aussi le plaisir de la voir.

LA HUPPE.

Vous le voulez : il faut vous obéir. Sortez, ma compagne, sortez, et venez paraître devant nos hôtes.

[1] Τὴν Ἀηδόνα, luscinia, rossignol.

SCÈNE VI.

PISTHÉTÉRUS, ÉVELPIS, LA HUPPE, PROCNE, LE CHOEUR.

PISTHÉTÉRUS.

O Jupiter, le joli petit Oiseau! Qu'elle est tendre! Qu'elle est mignone!

ÉVELPIS.

Sais-tu que je la presserais de bon cœur dans mes bras [1]?

PISTHÉTÉRUS.

Elle est parée comme si elle était fille à marier.

ÉVELPIS.

Je serais presque d'avis de lui aller offrir un baiser.

PISTHÉTÉRUS.

Hé, ne vois-tu pas, mon pauvre ami, qu'elle a le nez pointu comme une broche?

ÉVELPIS.

Eh! bien, il n'y a qu'à lui peler le nez, comme on pèle un œuf : on enlèvera cette écaille, qui lui couvre le visage.

[1] Ce vers est omis dans M. Boivin

LA HUPPE.

Allons donc.

ÉVELPIS.

Menez-nous donc sous d'heureux auspices.

GRAND INTERMÈDE,

COMPOSÉ DE SIX PARTIES.

PREMIÈRE PARTIE.

LE CHOEUR, s'adressant à Procné.

O le plus aimable! ô le plus tendre! ô le plus chéri de tous les Oiseaux! O Procné! chère compagne, toi qui fais le charme de nos chœurs, tu t'es donc rendue! oui tu t'es rendue à nos vœux; tu paraîs au milieu de nous pour nous enchanter par tes doux accens. Ah! ne diffère plus de nous faire entendre les sons harmonieux de ton timbre éclatant : chante-nous ces anapestes sur des airs dont les bois retentissent au printemps.

SECONDE PARTIE.

LE CHOEUR, de concert avec Procné, s'adresse aux spectateurs, et les invite à révérer les nouveaux dieux.

O vous, qui languissez dans votre vie obscure,
Vous qu'à regret enfanta la nature:

Vous qui partout en butte aux caprices du sort,
Semblables aux feuilles légères,
Aux songes vains, aux ombres mensongères,
Craignez à tout moment, ou souhaitez la mort:
Vous dont la fortune se joue;
Vous dont le corps, formé de boue,
D'un plumage léger ignore le secours,
Faibles humains, écoutez nos discours;
Écoutez les Oiseaux, dont la race immortelle,
Malgré les injures du temps
Conservant à jamais une grâce nouvelle,
Jouit d'un éternel printemps.
Voisins du ciel, formés d'une substance pure,
Nous ne concevons rien de mortel ni de bas:
Nous vous dirons des vents la force, la nature;
Quelle cause produit la chaleur, la froidure,
Les tonnerres et les frimats:
Du chaos, de l'érèbe et de la nuit affreuse
Nous vous retracerons l'image ténébreuse:
Tout ce qu'on peut savoir, dans nos murs s'apprendra:
Vos plus fameux docteurs fermeront leur école;
On n'admirera plus leur science frivole:
De honte et de dépit Prodicus se pendra.

Avant l'air, la terre, et les mers,
Et ces brillans flambeaux dont l'Olympe se pare,
Le chaos et la nuit, l'érèbe et le tartare
Occupaient seuls tout l'Univers.
Enfin la nuit aux ailes sombres
Enfante un œuf léger; l'érèbe dans son sein
Le reçoit, l'échauffe, et soudain
De cet œuf naît l'Amour. Il dissipa les ombres.

Deux ailes d'or, qui brillaient sur son dos,
Percèrent de la nuit l'obscurité profonde.
Plus léger que les vents, actif, et sans repos,
Ce dieu, par sa vertu féconde,
Pour donner notre race au monde,
Dans le sein de l'érèbe anima le chaos.
Avant donc que l'Amour, père de nos ancêtres,
Par de doux nœuds alliât tous les êtres,
Il n'était point encor d'Olympe ni de cieux.
Quand tout fut assorti par sa toute-puissance,
En divers temps prirent naissance
Le ciel et l'océan, la terre et tous les dieux;
Ainsi des Immortels l'orgueilleuse noblesse
Doit nous céder les droits d'aînesse.
Nous venons de l'Amour: comme lui nous volons;
Revêtus de légères ailes,
A des bandes d'Amours souvent nous nous mêlons;
Avec eux nous charmons
Les cœurs les plus rebelles[1].
L'homme pour cent bonnes raisons
Nous devrait en tout temps offrir des sacrifices.
Eh! que ne peut-il point sous nos heureux auspices!
C'est par nous qu'il prévoit le printemps, les moissons,
Et la saison des fruits et celle des glaçons.
Il sait qu'il faut semer lorsqu'au travers des nues
Vole vers la Libye un escadron de grues.

[1] Ces deux derniers vers sont l'équivalent de ceux où Aristophane s'exprime ainsi: Et gli uomini amatori hanno diviso à termini di tempo, per potenza nostra, molti buoni putti, ch'hanno spergiurato: uno che da la coturnice, un' altro'l porfirione, l'altro l'oca, l'altro l'uccel persico.

A ce signal les matelots
Prennent congé des vents pour dormir en repos.
Le bourgeois change de parure,
Et pour vêtir Oreste achète une fourrure.
Le milan, des beaux jours annonce la saison;
Tout renaît. La brebis dépouille sa toison;
L'hirondelle voltige autour de sa maison;
Et la veste légère est enfin préférée
A la robe fourrée [1].
Qu'on ne vante plus Apollon;
On trouve ici Delphes, Dodone, Ammon;
Sur la foi des Oiseaux chacun tente fortune,
D'un hymen dangereux serre l'étroit lien,
Court aux armes, s'expose aux fureurs de Neptune:
Sans l'avis des Oiseaux on ne hasarde rien [2].

De plus, on désigne sous le nom d'Oiseau tout ce qui a rapport à la connaissance de l'avenir. L'Oiseau lui-même est un présage, l'éternuement vous l'appelez Oiseau; le signe, Oiseau; la voix, Oiseau; le valet, Oiseau; l'âne, Oiseau. N'est-il donc pas évident que nous sommes pour vous l'oracle Apollon? Si vous nous honorez comme des dieux, nous vous tiendrons lieu de Pythies, de

[1] Ces pronostics sont tirés d'Hésiode, *oper. et die.* v. 45, 448 et 629.

[2] Je suis obligé de supprimer ici dix-neuf vers de M. Boivin, qui a été très-exact jusqu'à celui-ci, et de les remplacer par une traduction qui sera moins agréable à lire, mais au moins, qui rendra fidèlement notre comique.

vents, de saisons, d'hivers, d'été et d'une douce chaleur. Nous n'irons pas, à l'exemple de Jupiter, nous refugier au haut de la voûte des cieux : moins fiers, nous vivrons au milieu de vous, et nous vous comblerons, vous, vos enfans et vos neveux, de toutes sortes de biens réunis à la santé ; vous coulerez de longs jours dans le bonheur, dans la paix, dans la jeunesse, dans les ris, dans les danses, dans les festins et dans l'abondance de toutes choses [1].

Enfin, prévenant vos souhaits,
Sur vous si largement nous répandrons nos grâces,
Que dans peu vos mains seront lasses
De recueillir tant de bienfaits.

TROISIÈME PARTIE.

LE CHŒUR, cessant de parler aux spectateurs, apostrophe Procné, dont il vante le chant et les concerts qu'il a faits avec elle.

Charmante sirènes de bois [2],
Philomèle, combien de fois

[1] Grec : γάλα τ᾽ ὀρνίθων. Proverbe qui se dit des choses très-rares ou des gens qui sont dans l'abondance de toutes choses. Voyez la préface de Pline sur son *Histoire naturelle*.

[2] Le grec ajoute : *Tio, tio, tio, tio, tiotinx*. Ces sortes de cris se répètent assez souvent dans cette partie. M. Boivin ne les a pas conservés : il doit suffire d'en prévenir. J'ajouterai que cette partie est rendue fort librement par M. Boivin : mais le sens des

Dans un sombre vallon, sous la verte feuillée,
Ou sur quelque rive émaillée,
Avons-nous aux échos fait répéter nos voix!
Pan, quittant les monts d'Arcadie,
Prêtait l'oreille à notre mélodie,
Charmé de nos doux sons;
Et Diane, avec ses compagnes,
Dansait sur le haut des montagnes
Au bruit de nos chansons.
Phrynique, d'une ardeur pareille
A l'ardeur de l'abeille,
Cueillant le suc de nos divins concerts,
En composait le miel de ses plus tendres airs.

QUATRIÈME PARTIE.

LE CHŒUR se tourne vers les spectateurs une seconde fois.

Quiconque souhaite vivre avec nous pour passer des jours heureux, qu'il vienne. On ne connaît parmi nous ni opprobres, ni crimes, ni peines légitimes : tout est honnête à nos yeux. Ici c'est un crime abominable de battre son père; et parmi nous il n'y a rien de plus beau que d'aller trouver son père et de lui dire en le frappant : Tenez-vous sur vos gardes, si vous voulez combattre [1].

vers grecs se retrouvant dans les vers français, je ne les remplacerai pas par une prose qui pourrait être plus fidèle, mais qui serait hérissée de *tio*.

[1] M. Boivin n'a pas entendu ce passage. Dans le grec il y a :

Un esclave timide a fui plus d'une fois,
Et ses épaules marquetées
Souvent d'un bras trop lourd ont ressenti le poids.
Avec honneur il vivra sous nos lois,
Comme une francoline [1] aux ailes mouchetées.

S'il y a parmi vous quelque barbare Phrygien, tel que Spinthare, il sera métamorphosé en phrygile [2] de la race de Philémon.

. . . . . Un maraut, un faquin,
Exécestide enfin,
N'a qu'à choisir de quel sang il veut être,
Et nous l'en ferons naître.

Que si le fils de Pisias veut livrer les portes de la ville, qu'il devienne perdrix. Ce sera un digne fils de son père; car nous ne faisons pas un crime de fuir comme des perdrix [3].

Lèvez les ergots, si vous voulez combattre. Allusion, remarque très-bien le scholiaste, au combat des coqs. M. Boivin traduit : *La nation des coqs l'absout et le révère ;* ce qui ne rend nullement αἶρε πλῆκτρον, εἰ μάχει.

[1] C'est l'attagas.

[2] Φρυῖλος. Oiseau.

[3] Ἐκπερδικίσαι. Jeu de mots avec πέρδιξ γενέσθω.

CINQUIÈME PARTIE.

LE CHŒUR cesse de parler aux spectateurs, et continue de louer les concerts des Oiseaux.

Souvent à nos concerts des cygnes languissans,
Des cygnes que la Parque aux sombres bords appelle,
Battant tristement de l'aile,
Sur les rives de l'Hèbre unissent leurs accens,
Et poussent jusqu'aux cieux leurs cris longs et perçans.
Le monstre le plus fier, attentif, immobile,
Semble saisi d'étonnement.
Un calme serein et tranquille
Chasse les vents du liquide élément.
L'Olympe retentit; un doux ravissement
Possède la troupe immortelle:
Les Grâces, à l'envi s'unissant aux neuf Sœurs,
Par une musique nouvelle
Charment les esprits et les cœurs[1].

SIXIÈME PARTIE.

LE CHŒUR se retourne pour la troisième fois vers les spectateurs.

Ah! qu'il est doux d'avoir des ailes!
Dépourvus d'un pareil secours,
Pauvres humains, on vous voit tous les jours
Éprouver en tous lieux cent disgrâces nouvelles.

[1] Toute cette partie est remplie de *tio*, de *toto*, etc. dans le grec.

Ah ! qu'il est doux d'avoir des ailes !
Lorsque l'ennuyeuse longueur
D'une scène mélancolique
Cause une mortelle langueur
Au spectateur glacé d'une pièce tragique,
En ce triste et fâtal moment
Il pourrait, s'il avait des ailes,
Se dérober adroitement,
Et finir au plus tôt des peines si cruelles.
Ah ! qu'il est doux d'avoir des ailes !
Jads, si Patroclide eût eu le dos ailé,
Il n'aurait pas souillé la scène;
Mais au plus vite il se fût envolé,
Et, délivré d'une fâcheuse gêne,
Il serait revenu sans avoir rien troublé.
Ah ! qu'il est doux d'avoir le dos ailé !

Si quelqu'un de nous, quel qu'il soit, avait du goût pour la femme d'un autre, s'il apercevait le mari de cette femme sur les siéges des sénateurs, il prendrait son essor avec ses ailes, vous laisserait là un instant, et reviendrait peu après reprendre ici sa place [1].

Le riche Ditréphès n'eut d'abord en partage
Que des ailes d'osier.
Ces ailes l'ont porté jusqu'au plus haut étage :
C'est aujourd'hui le coq de son quartier,

[1] Tout ce morceau en prose est omis dans M. Boivin.

Et le plus haut huppé de tout le voisinage[1].
Ah! qu'il est doux, mortels, en tout métier,
D'être pourvu d'ailes et de plumage!

[1] Grec : *Il est devenu phylarque de cavalerie, puis chef; et ensuite homme d'importance, de rien qu'il était.....* Le phylarque était, à Athènes, le chef d'une des compagnies de cavalerie. Il y avait dix de ces compagnies, autant que de tribus. Voyez Pollux, I, 128, et VIII, 94.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PISTHÉTÉRUS, ÉVELPIS, travestis en Oiseaux.

PISTHÉTÉRUS.

Te voilà donc avec ton nouvel équipage? En vérité, je n'ai jamais rien vu de plus plaisant.

ÉVELPIS.

Qu'as-tu à rire?

PISTHÉTÉRUS.

Je ris de tes ailes. Sais-tu bien à quel Oiseau tu ressembles, à présent que tu es ailé? Tu ressembles tout-à-fait à un oison ébauché [1].

ÉVELPIS.

Et toi à un merle tondu.

PISTHÉTÉRUS.

Voilà des ressemblances qui nous conviennent parfaitement, et comme dit fort bien Eschyle:

Ces plumes ne sont point des plumes étrangères [2].

[1] *Ebauché*, est du P. Brumoy. C'est le mot propre. M. Boivin traduit : Dont les plumes sont tombées. Il n'y a rien de cela dans le grec.

[2] Vers parodiés des *Myrmidons* d'Eschyle, où un aigle abattu

SCÈNE II.

LA HUPPE, PISTHÉTÉRUS, ÉVELPIS, MANDORE, XANTHIAS.

LA HUPPE.

Hé! bien, que faut-il faire?

PISTHÉTÉRUS.

Premièrement, il faut donner un nom à notre ville, mais un nom pompeux et magnifique; et après cela sacrifier aux nouveaux dieux.

ÉVELPIS.

J'en suis d'avis aussi.

LA HUPPE.

Voyons; quel nom lui donnerons-nous?

PISTHÉTÉRUS.

Voulez-vous que nous lui donnions ce grand nom, ce nom illustre de la ville des Lacédémoniens, et que nous la nommions *Sparte?*

par une flèche dont il est percé, s'exprime ainsi en voyant les plumes qui garnissaient l'autre extrémité de la flèche : *Ce ne sont point là les plumes d'autrui, ce sont bien les nôtres qui nous atteignent dans les airs*. Ce qui est devenu proverbe. Voyez Gatakerus, Miscell. Posth. cap. XII, et Athénée, XI, 12. On trouve dans ce dernier endroit l'application la plus plaisante de ce proverbe.

ÉVELPIS.

O ciel! je nommerais ma ville Sparte, moi! Je ne voudrais même pas pour mon petit lit, les plus belles sangles de spart[1], n'en aurais-je que de jonc.

PISTHÉTÉRUS.

Comment la nommer donc?

ÉVELPIS.

Donnez-lui quelque grand nom tiré des nues, de la région supérieure.

PISTHÉTÉRUS.

Aimeriez-vous le nom de *Néphélococcygie?*

LA HUPPE.

Ah! le beau nom, le nom magnifique que vous avez trouvé là!

ÉVELPIS.

N'est-ce pas ainsi qu'on nomme une certaine ville, où sont les richesses immenses de Théagène, et toutes celles d'Eschine?

PISTHÉTÉRUS.

Justement; et j'espère que celle-ci vaudra mieux

[1] Depuis 1777 nous avons une manufacture de sparterie à Paris. Voyez sur le spart, Pline, XIX, 7, et les notes de M. Broitier. On doit juger de la haine d'Évelpis pour Sparte, puisqu'il ne voudrait pas que ce nom entrât dans la structure de son triste grabat.

que les plaines de Phlègre, où les dieux firent tant les rodomons après avoir battu les géans.

ÉVELPIS.

O la grande et opulente ville! Mais quel dieu en sera le patron? En l'honneur duquel ferons-nous le peplos [1]?

PISTHÉTÉRUS.

Que ne laissons-nous cet honneur à Minerve?

ÉVELPIS.

Une ville peut-elle passer pour bien policée, dans laquelle on voit une femme porter les armes, pendant que Clisthène, oubliant qu'il est homme, y porte la quenouille?

PISTHÉTÉRUS.

Mais qui donc présidera à la nouvelle forteresse [2]?

LA HUPPE.

Un Oiseau d'entre nous, originaire de Perse.

[1] Cette dernière question est omise dans M. Boivin et dans le P. Brumoy. Elle prouve que chaque ville avait son peplos, en l'honneur du dieu qui en était le patron. Le traducteur italien a rendu cette question.

[2] Grec: *Mais qui sera chargé de la garde du mur pélargique de la citadelle*....... Aristophane fait ici allusion au sigognes (en grec πέλαργος de πελὸν); et il a malignement changé le mot πελασγικόν en celui de πελαργικὸν. Voyez Meursius, *in Cecropia*, cap. V, et *att. lect.* VI, 1.

Partout il passe pour être le plus terrible enfant de Mars.

ÉVELPIS.

O l'enfant de Mars! C'est précisément son fait d'habiter sur les pierres.

PISTHÉTÉRUS.

Çà maintenant (*à Évelpis*) va-t-en dans l'air aider à bâtir; porte des pierres ; déshabille-toi et détrempe du mortier ; porte l'auget en haut ; tombe de l'échelle ; dispose les sentinelles ; entretiens toujours le feu ; va de tous côtés avec la clochette ; repose-toi ; députe un ambassadeur de bas en haut vers les dieux, et un de haut en bas vers les hommes, et ensuite vers moi.

ÉVELPIS.

Vous (*à la Huppe*), demeurez ici pour faire la moue.

PISTHÉTÉRUS.

Va-t-en (*à Évelpis*), mon ami, va vite où je t'envoie ; car rien de tout ce que je dis ne se fera sans toi. Pour moi, je vais faire venir un prêtre, qui prenne soin de la conduite du sacrifice. Ho! garçon, garçon, la corbeille et le bassin !

LE CHOEUR.

Nous nous réunissons à vous, nous acquiesçons à vos desirs, nous vous exhortons même à offrir

avec pompe et avec éclat vos prières aux dieux, et à charger de victimes leurs autels, en témoignage de reconnaissance. Allons, allons, faisons tout retentir de nos chants en l'honneur d'Apollon, et que Chæris concerte avec nous.

SCÈNE III.

PISTHÉTÉRUS, LA HUPPE, LE SACRIFICATEUR; LE CHOEUR.

PISTHÉTÉRUS.

Cessez, cessez de souffler. Que vois-je, bons dieux! J'ai vu bien des choses et de bien extraordinaires; mais je n'avais point encore vu de corbeau avec une muselière.

LA HUPPE.

Sacrificateur, faites votre office. Sacrifiez aux nouveaux dieux.

LE SACRIFICATEUR.

C'est ce que je vais faire. Mais où est la corbeille sacrée, et celui qui la porte? Priez d'abord la Vesta des Oiseaux, et le milan dieu pénate, et ensuite tous les Oiseaux, dieux et déesses, olympiens et olympiennes.....

LE CHOEUR.

O épervier, dieu de Sunium, je vous salue, ô roi pélargique!

LE SACRIFICATEUR.

.... Et le cygne de Delphes et de Délos, et Latone la grande caille, et Diane ce charmant tarin [1].

PISTHÉTÉRUS.

On ne la nommera donc plus Colænis [2], mais tarin.

LE SACRIFICATEUR.

..... Et Bacchus le Phrygile [3], et l'autruche, cette grande mère des dieux et des hommes.....

LE CHOEUR.

O divine autruche! ô Cybèle, mère de Cléocrite [4]!

Gardez de mal, comblez de biens
Les Néphélococcygiens,
Et de Chios les citoyens.

[1] Ἀκαλανθίς.

[2] Κολαινίς. Nom donné à Diane par un de ses adorateurs, ainsi appelé.

[3] Καὶ Φρυγίλῳ Σαβαζίῳ Le scholiaste observe ici qu'Aristophane joue sur le mot φρυγίλῳ, parce que les Phrygiens, φρύγες, honoraient Sabazius ou Bacchus.

[4] M. Boivin n'a nullement rendu le texte grec depuis ces paroles du chœur : *O epervier, dieu de*, etc., jusqu'ici. Il a fondu tout ce colloque du chœur, du sacrificateur et de Pisthétérus dans une invocation où il fait paraître quantité d'Oiseaux dont il n'est pas question dans le grec. Au reste, j'ai conservé les trois derniers vers de cette invocation, qui rendent fort bien les expresssions du chœur.

PISTHÉTÉRUS.

J'aime assez voir les citoyens de Chios partout fourrés.

LE SACRIFICATEUR.

Prions aussi les héros, et les héroïnes, et leurs enfans, la poule surtane[1], le pélican, le pélicin[2], le phlexide[3], le tétrax[4], le paon, l'effraye, le bascas[5], l'élasas[6], le héron, le goëland brun[7], la nonnette[8], la mésange[9].....

[1] Πορφυρίωνι.

[2] Πελεκίνῳ.

[3] Φλέξιδι.

[4] Τέτρακι.

[5] Βάσκα.

[6] Ἐλασᾶ.

[7] Καταρράκτῃ. Le traducteur latin met *falco*.

[8] Μελαγκορύφῳ, Nonette, mésange à tête noire, ou fauvette à tête noire. Voyez M. de Buffon, tom. IX, *des Oiseaux*, p. 263, édit. in-12.

[9] καὶ Αἰγιθάλλῳ. — C'est ainsi que ce commencement de vers incomplet, est écrit dans l'édition de M. Brunck. L'Italien traduit : *cgitallo;* le latin : *parum;* pour moi, je traduis *mésange*, et je rendrais plus volontiers ce mot par *ægithus*, qui est le mot de Pline X, 95; car on n'y trouve point *argatilis*, ni par conséquent Agithalos, comme le suppose M. de Buffon, qui ne parle que d'après une édition très-incorrecte de Pline, de laquelle on ne peut jamais tirer une autorité suffisante. Il y a mieux, c'est que dans le manuscrit d'Aristophane, n. 2712, que j'ai fait connaître, on ne lit point αἰγιθάλλῳ : mais seulement αἰκθ ainsi figuré.

PISTHÉTÉRUS.

Finissez donc, peste de vous, finissez d'appeler. Hé! hé! pauvre diable! à quel sacrifice invitez-vous des balbuzards [1] et des vautours? Ne voyez-vous pas qu'un milan seul suffirait pour enlever tout ce qu'il y a de viandes? Allez vous promener vous et vos couronnes. Je sacrifierai bien moi-même.

LE SACRIFICATEUR.

Laissez, je vais recommencer l'aspersion, chanter un nouvel hymne plein de sentimens pieux et dévots, et invoquer les dieux, au moins un d'entr'eux, pourvu que vous ayez encore assez de provisions; car vous devez convenir que tout ce que vous prétendez offrir, se réduit à de la barbe et à des cornes.

PISTHÉTÉRUS.

Sacrifions, et prions les dieux emplumés.

SCÈNE IV.

LE SACRIFICATEUR, PISTHÉTÉRUS, UN POÈTE.

LE POÈTE.

Chantez, muses, chantez Néphélococcygie;
Publiez sa grandeur chez cent peuples divers :
Que du bruit de son nom la terre soit remplie
Par vos hymnes et par vos vers.

[1] Ἁλιαιέτους.

PISTHÉTÉRUS.

Qu'est-ce que ceci? D'où êtes-vous, je vous prie? Qui êtes-vous?

LE POÈTE.

Je suis un chantre dont les sons égalent la douceur du miel. Je suis le serviteur alerte des muses, comme dit Homère.

PISTHÉTÉRUS.

Pour un valet, vous avez de bien grands cheveux.

LE POÈTE.

Parlez mieux, de grâce. Les poëtes sont les ministres alertes des muses, comme dit Homère.

PISTHÉTÉRUS.

Ce n'est donc pas sans raison que vous avez un surtout si sec. Mais, monsieur le poëte, où venez-vous vous perdre ici?

LE POÈTE.

J'ai composé des vers sur votre Néphélococcygie, plusieurs et excellens dithyrambes, des parthénées [1], et des vers à la Simonide.

PISTHÉTÉRUS.

Vous en avez fait? Eh! depuis quand?

[1] Chansons faites pour être chantées par des troupes de jeunes filles. Voyez les Mém. de l'Acad. des Inscript. et Bell. Lett., t. XIII, p. 262; et Plutarque, t. XXII, p. 199. Paris, Cussac.

LE POËTE.

Il y a long-temps. Il y a long-temps que je vante cette fameuse ville.

PISTHÉTÉRUS.

Mais quoi! le sacrifice que je fais présentement, n'est-ce pas celui de sa fondation, et ne viens-je pas de lui donner un nom, comme à un enfant qui ne fait que de naître [1]?

LE POËTE.

Tel qu'un coursier plus prompt que les éclairs,
Parcourt l'olympique carrière,
Telle pour les Neuf Sœurs fend le vague des airs
Une infatiguable courrière.
Mais, ô père sacré, *grand fondateur d'Etna*[2],
Récompense mes soins.....

PISTHÉTÉRUS.

Ce peste de poëte-là ne nous laissera pas en repos, si nous ne lui donnons quelque chose pour nous débarrasser de lui. Hé! Manodore, tu as une casaque et une veste. Donne-lui ta casaque. Tenez, on vous donne cela : aussi-bien paraissez-vous tout morfondu.

[1] Dix jours après la naissance d'un enfant, le père rassemblait ses parens et ses amis, donnait un nom à son enfant, offrait un sacrifice, et donnait ensuite un repas à tous ceux qui avaient comme servi de témoins. Voyez Meursius, Gr. Fer. in Ἀμφιδρόμια.

[2] Allusion à un vers de Pindare.

LE POÈTE.

Ma muse, noble et hautaine,
Aime les cœurs bienfaisans.
Sans s'abaisser et sans peine
Elle accepte les présens.
Mais, ô héros adorable,
D'une oreille favorable
Daigne entendre ces beaux vers
De l'harmonieux Pindare.....

PISTHÉTÉRUS.

Cet homme-ci ne nous laissera pas en paix.

LE POÈTE.

Sur une rive barbare,
Affreux séjour des hivers,
L'infortuné Straton en de vastes déserts
Erre avec le Scythe nomade.
Son corps languissant et malade,
Aux injures de l'air en tout temps exposé,
N'oppose aux aquilons qu'un vêtement usé;
Sa veste par lambeaux, honteuse, méprisée,
Craint les yeux du public, dont elle est la risée.

Comprenez-vous ce que je dis?

PISTHÉTÉRUS.

Je comprends bien que vous demandez aussi une veste. Hé! donne-lui aussi ta veste. Il est raisonnable de faire du bien aux poëtes. Prenez cela, et allez-vous-en.

LE POÈTE.

Je m'en vais, et en m'en allant je ferai des vers en l'honneur de votre ville.

Muse, qui, sur un trône d'or,
Es assise au haut du Parnasse,
Daigne seconder mon audace,
Et prendre en ma faveur un plus rapide essor.
Je suis venu, j'ai vu cette plage brillante,
Cette ville froide et tremblante,
Cette plaine fertile en éclairs, en frimas,
La la la la la la la, etc.

PISTHÉTÉRUS.

Oui, par Jupiter. Mais avec cette veste que tu as reçue de nous, te voilà sauvé de ces frimas.

Eh! qui diable se serait imaginé que cet homme dût si tôt entendre parler de notre ville! Pour moi, je n'aurais jamais craint un tel malheur. Reprenez l'aspersoir, et faites le tour de l'autel.

SCÈNE V.

PISTHÉTÉRUS, LE SACRIFICATEUR, LA HUPPE, LE DEVIN, qui débite des oracles.

LE SACRIFICATEUR.

Cessez de vous faire entendre.

LE DEVIN.

Arrêtez : ne touchez pas à la victime.

PISTHÉTÉRUS.

Eh! qui es-tu, toi?

LE DEVIN.

Qui je suis? Je suis le porteur des oracles.

PISTHÉTÉRUS.

Ah! je vais t'en donner.

LE DEVIN.

Ah! malheureux! ne méprise pas ainsi les choses saintes. Il y a un oracle de Bacis, qui parle ouvertement de Néphélococcygie.

PISTHÉTÉRUS.

Si cela est, pourquoi n'en donnais-tu pas avis avant que l'on bâtît cette ville?

LE DEVIN.

Le ciel ne me le permettait pas.

PISTHÉTÉRUS.

Oh! rien n'empêche d'entendre ton oracle.

LE DEVIN.

Quand, vers Corinthe et Sicyone,
Et la blanche corneille et le loup s'allieront.

PISTHÉTÉRUS.

Que font là les Corinthiens? Qu'ont-ils de commun avec nous?

LE DEVIN.

Bacis par ces mots veut parler de l'air.

Que d'abord à la terre on immole un bélier;
Et que, pour récompense, on donne
A celui des mortels qui viendra le premier
Annoncer de ma part ce que le ciel ordonne,
Chaussure neuve, et vêtement entier.

PISTHÉTÉRUS.

La chaussure y est-elle aussi?

LE DEVIN.

Prenez le livre, et lisez.

Pour prix d'un tel avis, qu'on lui verse du vin.
Qu'une portion légitime
Des entrailles de la victime
Lui remplisse la main.

PISTHÉTÉRUS.

Quoi, les entrailles y sont aussi?

LE DEVIN.

Prenez le livre, et lisez.

Mortel, divin mortel, si tu suis mon conseil,
A l'aigle tu seras pareil.

Mais si tu t'y refuses, tu ne seras ni tourterelle, ni aigle [1], ni pie.

PISTHÉTÉRUS.

Quoi, cela y est aussi?

LE DEVIN.

Prenez le livre, et lisez.

PISTHÉTÉRUS.

Cet oracle ne s'accorde guère avec celui qu'Apollon m'a dicté.

Quand un imposteur effronté,
Le ventre à jeûn, par de vains artifices
Viendra troubler vos sacrifices,

[1] Cette phrase de prose est omise dans M. Boivin.

Sans être par vous invité,
A grands coups de fourche et de gaules
Brisez-lui les épaules.

LE DEVIN.

Je pense que tout cela n'est que pure plaisanterie.

PISTHÉTÉRUS.

Prenez le livre, et lisez.

Rouez-le de coups de bâton :
Point de quartier, s'il ne fuit au plus vite,
Fût-ce un aigle, fût-ce Lampon,
Fût-ce l'illustre Diopithe.

LE DEVIN.

Quoi, cela y est aussi?

PISTHÉTÉRUS.

Prenez le livre, et lisez. Allons, hors d'ici, hors d'ici.

LE DEVIN.

Ah! malheureux que je suis!

PISTHÉTÉRUS.

Tu ne t'en iras pas au plus vite? Tu n'iras pas débiter ailleurs tes oracles?

SCÈNE VI.

PISTHÉTÉRUS, LE SACRIFICATEUR, MÉTON, géomètre.

MÉTON.

Je viens chez vous, pour.....

PISTHÉTÉRUS.

En voici d'un autre. Que venez-vous faire ici, vous? Qnel est votre dessein?

MÉTON.

Je veux arpenter l'air, et vous le partager en arpens.

PISTHÉTÉRUS.

Eh! qui êtes-vous donc, de par tous les dieux?

MÉTON.

Je suis ce fameux Méton, connu par toute la Grèce, comme à Colone même.

PISTHÉTÉRUS.

Mais, dites-moi, quels instrumens avez-vous là?

MÉTON.

Ce sont des règles pour mesurer l'air; car d'abord vous saurez que l'air est entièrement fait comme un four : c'est pourquoi, applicant par en

haut cette règle courbe, puis posant le compas.... Vous m'entendez bien?

PISTHÉTÉRUS.

Moi? Je ne vous entends point du tout.

MÉTON.

J'appliquerai une règle droite, et je prendrai si bien mes dimensions que je ferai un cercle quarré, et que je retracerai le forum au centre. A cette place aboutiront de toutes parts des rues droites, semblables aux brillans rayons du soleil, qni est rond lui-même.

PISTHÉTÈRUS.

A ce que je vois, cet homme est un second Thalès. Méton.....

MÉTON.

Hé! bien, qu'est-ce?

PISTHÉTÉRUS.

Monsieur le géomètre, je suis de vos amis; je ne sais si vous le savez. Croyez-moi, retirez-vous au plus vite.

MÉTON.

Qu'ai-je donc à craindre?

PISTHÉTÉRUS.

On bannit d'ici certaines gens, comme on fait de Lacédémone; on leur donne la chasse; rien que coups de bâton pour eux par toute la ville.

MÉTON.

Y a-t-il parmi vous des séditieux?

PISTHÉTÉRUS.

Nullement.

MÉTON.

Que voulez-vous donc dire?

PISTHÉTÉRUS.

Nous avons résolu d'un commun avis de chasser d'ici toute sorte d'imposteurs.

MÉTON.

Je ferai donc bien de m'en aller.

PISTHÉTÉRUS.

Je ne sais si vous pourrez devancer les coups de bâton. Les voilà qui accourent au grand galop : ils vous ont parbleu atteint.

MÉTON.

Malheureux que je suis! on m'assomme.

PISTHÉTÉRUS.

Ne vous le disais-je pas il y a une heure? Allez, allez, avec vos mesures, mesurer ailleurs à votre manière.

SCÈNE VII.

PISTHÉTÉRUS, LE SACRIFICATEUR, UN MAGISTRAT[1].

LE MAGISTRAT.

Où sont les inspecteurs chargés du soin des étrangers?

PISTHÉTÉRUS.

Quel est ce Sardanapale[2]?

LE MAGISTRAT.

Je viens ici, parce que la fève m'a fait échoir l'intendance de Néphélococcygie.

PISTHÉTÉRUS.

L'intendance! Hé qui vous envoie ici?

LE MAGISTRAT.

Un fâcheux oracle de Téléas.

PISTHÉTÉRUS.

Dites-moi, voulez-vous que nous n'ayons point d'affaires ensemble? Voulez-vous vous en aller? J'aime mieux vous donner quelque chose.

[1] Ἐπίσκοπος, episcopas. Les fonctions de ces magistrats étaient de veiller au maintien de l'ordre, à l'exécution des lois, au soutien des opprimés. Ces magistrats nous sont représentés par nos intendans, et dans l'ordre de la religion par nos évêques. *Sed quis custodiet ipsos custodes?* dit Postel au sujet des évêques. *De magistrat. athen.* cap. ulti.

[2] Ces deux premières questions sont omises dans M. Boivin.

LE MAGISTRAT.

Oui-da : aussi-bien avais-je à haranguer chez nous, où l'on m'a chargé de quelques affaires pour Pharnacès.

PISTHÉTÉRUS.

Allez-vous-en avec cela [1]. Voilà ce que j'avais à vous donner.

LE MAGISTRAT.

Que veut dire cela?

PISTHÉTÉRUS.

C'est une harangue pour Pharnacès.

LE MAGISTRAT.

Je vais prendre des témoins comme on ose me frapper, moi qui viens ici en qualité de surveillant.

PISTHÉTÉRUS.

Tu ne t'envoleras pas au plus tôt? Tu n'emporteras pas tes urnes [2]? N'est-ce pas une chose enrageante? Ils envoient des surveillans à une ville, avant que le sacrifice de sa fondation soit achevé.

[1] Il lui donne des coups de bâton.

[2] Tes cornets; dans le grec : *Tes vases à suffrages.*

SCÈNE VIII.

UN CRIEUR DE LOIS, LE MAGISTRAT, PISTHÉTÉRUS, LE SACRIFICATEUR.

LE CRIEUR DE LOIS.

Que si un bourgeois de Néphélococcygie a fait quelque injure à un bourgeois d'Athènes.....

PISTHÉTÉRUS.

Quel est cet autre fâcheux avec ses lois?

LE CRIEUR DE LOIS.

Je suis un crieur des édits du peuple, et je viens voir si vous en voulez acheter.

PISTHÉTÉRUS.

Quoi?

LE CRIEUR DE LOIS.

Afin que les Néphélococcygiens fassent usage des mêmes mesures, poids et réglemens que les Olophyxiens [1].

PISTHÉTÉRUS.

Je vais, en te rossant, t'apprendre les poids des Ototyxiens [2].

[1] Habitans d'une bourgade de l'Attique.

[2] Jeu de mots. Sous prétexte d'avoir mal entendu *Olophyxiens*, Pisthétérus dit Ototyxiens, pleureurs.

LE CRIEUR DE LOIS.

Quelle rage vous tient?

PISTHÉTÉRUS.

Ne t'en iras-tu pas, avec tes lois? Je t'en ferai suivre aujourd'hui de bien dures!

LE MAGISTRAT.

Je déclare à Pisthétérus qu'il ait à comparaître en justice le mois de munychion.

PISTHÉTÉRUS.

Oui? Tu es donc encore ici?

LE CRIEUR DE LOIS.

Et si quelqu'un chasse les magistrats, et ne les veut pas recevoir selon la loi affichée sur la colonne.....

PISTHÉTÉRUS.

Et toi aussi, te voilà encore? Ah! quelle misère est ceci!

LE MAGISTRAT.

Je te ferai périr. Je te ferai condamner à une amende de dix mille drachmes.

PISTHÉTÉRUS.

Et moi, je vais faire sauter tes arnes.

LE MAGISTRAT.

Souviens-toi de ce jour que tu fis tes ordures près de la colonne.

PISTHÉTÉRUS.

Par la mort, qu'on me le saisisse. Ah! tu ne m'attends pas?

LE SACRIFICATEUR.

Sortons d'ici au plus tôt : entrons là-dedans, et allons sacrifier le bouc aux nouveaux dieux.

INTERMÈDE,

OU

ENTRE-ACTE COMPOSÉ DE IV PARTIES.

PREMIÈRE PARTIE.

LES OISEAUX ENTRE EUX.

Enfin, aux Oiseaux tout-puissans
Les mortels vont offrir leurs vœux et leur encens.
Déjà, pour nous rendre propices,
Partout sur nos autels fument leurs sacrifices.
Rien n'échappe à nos yeux dans ce vaste univers :
Mille insectes divers
Aux arbres, aux bourgeons, aux fruits livrent la guerre ;
Nous en purgeons la terre.
Ceux qui de leur poison infectent les jardins ;
Ces petits assassins,
Qui font mourir les fleurs, ces dangereuses pestes,
Ces ennemis funestes,
Sont par nous mis à mort, et disparaissent tous,
Accablés sous nos coups.

SECONDE PARTIE, en forme d'édit.

LE CHOEUR se tourne vers les spectateurs.

Les Oiseaux, en ce jour de fête[1],
Mortels, vous font savoir, que quiconque osera
De Philocrate mort leur apporter la tête,
Un talent d'or il recevra,
Et quatre fois autant qui vif l'amènera;
D'autant que ce bourreau, ce maudit Philocrate,
Cent fois plus cruel qu'un pirate,
Les outrage en mille façons;
Faisant enfler comme ballons
Bécasses, gelinotes, cailles,
Grives, et semblables volailles;
Vendant sept à sept les pinsons,
Et les enfilant comme perles
Par longs colliers et par cordons;
Insultant à de pauvres merles;
Quelquefois même sans respect
Les lardant de leur propre bec,
Cruel affront, honteux supplice!
Enfin, en d'étroites prisons,
Retenant d'innocens pigeons,
Visible et criante injustice!
A *ces causes* nous desirons
Que vif ou mort on nous le livre;
Ce voleur indigne de vivre.

[1] M. Boivin a omis les premiers vers de cette partie. On y lit: On entend publier de toutes parts, si quelqu'un tue Diagoras le Mélien, il aura un talent. On en donnera autant à qui tuera un des tyrans morts. D'un autre côté, les Oiseaux, etc.

Voulons encore et déclarons,
Que si quelqu'un dans ses volières
Tient prisonniers, ou prisonnières,
Il les remette en liberté,
A peine de se voir traité
Comme il aura traité nos bien-aimés confrères,
C'est-à-dire, d'être arrêté,
Mis en prison, chargé de chaînes,
Soumis à de pareilles gênes :
Car telle est notre volonté.

TROISIÈME PARTIE.

LES OISEAUX ENTRE EUX.

Oiseaux, que votre sort est doux !
L'Olympe même a-t-il rien qui l'égale?
Sans manteau, sans fourrure, on méprise chez vous
Des plus tristes hivers les plus âpres courroux.
En plein été, quand l'ardente cigale
Remplit de cris aigus tous les lieux d'alentour,
Dans des vallons fleuris, sous des feuillages sombres,
Vous goûtez la fraîcheur des ombres,
Au milieu des ardeurs du jour.
L'hiver revient-il à son tour ?
Loin des forêts et des campagnes,
Sous quelque antre, à l'abri des injures du temps,
Vous prenez de doux passe-temps
Avec les nymphes des montagnes.
Enfin, quand les zéphirs ramènent le printemps,
Alors, donnant l'essor à vos rapides ailes,
Vous moissonnez dans les bois, dans les prés,
Des myrtes amoureux les semences nouvelles,

Et les fleurs les plus belles,
Dont au retour d'avril les jardins sont parés[1].

QUATRIÈME PARTIE.

LE CHOEUR se retourne vers les spectateurs, et les apostrophe.

Juges, écoutez-nous, et pesez nos promesses.
Si vous nous accordez le prix,
Nous vous offrons plus de richesses,
Que les trois fameuses déesses
N'en offrirent jamais au célèbre Pâris.
D'abord au fond de vos cassettes,
Chouettes d'or feront leurs nids.

Et elles en expulseront toutes les petites espèces. Bien plus vos habitations ressembleront à des temples : nous ajouterons des toits au-dessus de vos maisons.

Si le peuple[2] un jour vous emploie
A calculer ses revenus,
Alors tous les Oiseaux de proie
Vous fourniront d'ongles crochus.
Enfin, lorsqu'à vos yeux une superbe table
Étalera cent mets délicieux,
De grands becs, de longs cols, de jabots spacieux
Nous armerons votre faim indomptable.
Mais si, nous refusant un suffrage équitable,

[1] En place de ces deux vers, on lit dans le grec : *Et les petits jardins des Grâces.*

[2] Le peuple était le maître à Athènes.

Vous méprisez des dons si précieux ;
Contre le châtiment, qu'ici l'on vous apprête,
Songez à vous pourvoir [1],
Surtout aux plus beaux jours de fête :
Car, pour lors, nous ferons pleuvoir [2]
Sur vos vêtemens, sur vos têtes
Un déluge incommode, et d'horribles tempêtes,
Que vous ferez bien de prévoir.

[1] Grec : *Songez à vous fabriquer des lunules, comme on en voit au-dessus des statues.*

[2] Il y a dans Horace une imprécation, qui peut servir de commentaire à cet endroit. Il fait dire à Priape :

Mentior at si quid, merdis caput inquiner albis
Corvorum.

Satir. I, 6, 36.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PISTHÉTÉRUS, LE CHOEUR.

PISTHÉTÉRUS.

O brillante assemblée, le sacrifice est fait. Mais je m'étonne de ce qu'il ne vient des murs aucun courrier pour nous instruire de ce qui se passe. Ah ! vraiment en voici un qui accourt à grands pas [1].

SCÈNE II.

PISTHÉTÉRUS, LE CHOEUR, UN COURRIER.

LE COURRIER.

Où, où, où, où, où est? Où, où, où est? Où, où est Pisthétérus, le seigneur de ces lieux?

PISTHÉTÉRUS.

Me voilà.

[1] Ἀλφειὸν πνέων. Proverbe. Voyez Suidas, *v.* ἀλλ οὑτοσι, et voce Ἀλφειός.

LE COURRIER.

La maçonnerie des murs est achevée.

PISTHÉTÉRUS.

Bon, bonne nouvelle.

LE COURRIER.

On ne peut rien voir de plus beau ni de plus magnifique. Deux chars de front, traînés par des chevaux de la grandeur du cheval de Troie, et conduits, l'un par Théagène[1], et l'autre par Proxénide l'Hyperbolique, passeraient dessus à l'aise.

PISTHÉTÉRUS.

Est-il possible?

LE COURRIER.

A l'égard de la hauteur, je l'ai aussi mesurée moi-même, elle est de cent orgyes[2].

PISTHÉTÉRUS.

O Neptune, quelle hauteur! Mais quels maçons ont pu construire de si hautes murailles?

LE COURRIER.

Les Oiseaux seuls. Autre qu'eux n'y a mis la main, ni tuilier d'Égypte, ni tailleur de pierre, ni charpentier : ils ont tout fait eux-mêmes; j'en

[1] Il a déjà été noté comme grand hâbleur.

[2] L'orgye a six pieds ou quatre coudées; le pied vaut quatre palmes; et la coudée six. Hérodote, liv. II.

suis encore dans l'admiration. Premièrement près de trente mille grues, venant de Lybie, ont déchargé des pierres qu'elles avaient avalées : ces pierres, destinées aux fondemens, ont été taillées par le bec des crex [1]; dix mille autres cigognes portaient de la brique, pendant que des pluviers [2] et d'autres Oiseaux de rivière faisaient l'office de porteurs d'eau.

PISTHÉTÉRUS.

Hé! qui portait le mortier?

LE COURRIER.

Des hérons, dans des augets.

PISTHÉTÉRUS.

Mais comment pouvaient-ils le mettre dans des augets?

LE COURRIER.

Le moyen qu'on a trouvé est merveilleux : des oisons, occupés à battre le mortier, le jetaient dans l'auget avec leurs pieds comme avec des pelles.

PISTHÉTÉRUS.

En vérité, c'est un bel instrument que les pieds.

LE COURRIER.

Les cannes ont aussi porté beaucoup de brique

[1] Grec : Αἱ Κρίκες.

[2] M. Boivin avait traduit le mot Χαραδριοί, par loriot. Il ne devait pas ignorer que le loriot n'est pas un Oiseau de rivière.

avec leurs tabliers [1]. Pour ce qui est des hirondelles, elles volaient incessamment en haut, le mortier dans le bec, et la truelle sur l'épaule, ainsi que des mères qui portent leurs enfans sur leur dos.

PISTHÉTÉRUS.

Quel besoin après cela de payer des ouvriers? Çà, dites-moi, la charpente? qui est-ce qui l'a faite?

LE COURRIER.

Les pélicans : ces Oiseaux sont de très-habiles ouvriers; ils ont charpenté avec leur bec le bois dont les portes ont été faites, et cela avec un bruit pareil à celui que font dans l'arsenal ceux qui travaillent à la construction des vaisseaux; il y a présentement des portes partout; tout est fermé et barricadé; on fait la ronde; on sonne la cloche; on ne voit que sentinelles disposés de tous côtés, et que feux allumés au haut des tours; mais à propos, il faut que j'aille me débarbouiller; faites à présent vous-même ce qui reste à faire.

[1] Il y avait une espèce de cannes que l'on nommait νῆτται περιεζωσμέναι. C'est comme qui dirait *cannes à tablier*.

SCÈNE III.

LE CHOEUR, PISTHÉTÉRUS.

LE CHOEUR.

Eh! bien, Pisthétérus, qu'est-ce? Vous étonnez-vous de ce que la muraille a été si tôt bâtie?

PISTHÉTÉRUS.

Oui, de par tous les dieux; et, à vous dire le vrai, il me semble que cela a plus l'air de fable que de vérité. Mais voici un de nos archers qui accourt vers nous les yeux enflammés. Il a quelque chose à nous annoncer.

SCÈNE IV.

LE CHOEUR, PISTHÉTÉRUS, UN ARCHER.

L'ARCHER.

Iou, iou, iou, iou, iou, iou!

PISTHÉTÉRUS.

Qu'y a-t-il?

L'ARCHER.

Nous venons de recevoir un cruel affront. Un des dieux de la famille de Jupiter, s'est envolé si subitement en l'air au travers de nos portes, que les choucas, qui sont gardes de jour, ne l'ont point vu passer.

PISTHÉTÉRUS.

O la méchante action! O l'horrible attentat! Comment nomme-t-on ce dieu?

L'ARCHER.

C'est ce que nous ne savons point. Nous savons seulement qu'il avait des ailes.

LE CHOEUR.

Il fallait donc au plus tôt faire voler à la ronde après lui. On se serait saisi de sa personne.

L'ARCHER.

Aussi avons-nous mis à ses trousses un parti composé de trente mille archers tous biens montés. Ce sont des cerchnis suivis de buses, de vautours, de cymindis [1] et d'aigles. Chacun d'eux marche la griffe recourbée en arc. Tout l'air est agité par l'impétuosité de leur vol et par le battement de leurs ailes; tant ils ont d'ardeur à poursuivre l'ennemi, qui sûrement ne doit pas être loin, mais quelque part dans le voisinage.

PISTHÉTÉRUS.

Il faut donc au plus vite se munir d'arcs et de frondes. Ici, camarade, ici; allons, l'arc en main; qu'on me donne une fronde.

LE CHOEUR.

Une horrible guerre s'allume

[1] Κύμινδις.

Entre le peuple porte-plume,
Et les fiers habitans des cieux.
Emparons-nous de l'air, et faisons bonne garde[1].
Si quelque immortel se hasarde
A passer encor par ces lieux,
Qu'il ne puisse échapper aux chaînes qu'on lui garde.
De tous côtés tournons les yeux.
J'entends, dans la prochaine nue,
Le bruit de quelque enfant des dieux;
Je l'entends qui, dans l'air, tournoie et se remue.

SCÈNE V.

LE CHOEUR, PISTHÉTÉRUS, IRIS.

PISTHÉTÉRUS.

Qui vive? Qui va là? Où va-t-elle? Arrête; demeure là; n'avance pas. Qui es-tu? D'où es-tu? Il faut que tu dises au plus tôt d'où tu es?

IRIS.

Je suis députée par les dieux olympiens.....

PISTHÉTÉRUS.

Comment te nommes-tu? Galère [2], ou gondole [3]?

[1] Grec : *Que chacun garde ce fils de l'Erèbe, l'air environné de nuages.*

[2] C'étaient des sobriquets de femmes publiques.

[3] Les Athéniens se servaient ordinairement de deux sortes de galères. On appelait les unes Salaminiennes, et les autres Parales. Voyez le P. Brumoy.

IRIS.

Je me nomme la prompte Iris.

PISTHÉTÉRUS.

Salaminienne, ou des côtes de l'Attique?

IRIS.

Que voulez-vous dire?

PISTHÉTÉRUS.

Ne la saisira-t-on pas au plus vite? Quelque buse [1] ne fondra-t-elle pas au plus tôt.....

IRIS.

Me saisira? Quelle insolence!

PISTHÉTÉRUS.

Je vous ferai pleurer bien fort.

IRIS.

Vraiment cela est bien impertinent.

PISTHÉTÉRUS.

Par quelle porte êtes-vous entrée dans la ville, insolente?

IRIS.

Moi? Je ne sais vraiment par quelle porte.

PISTHÉTÉRUS.

Entendez-vous comme elle se moque de ce qu'on lui dit? Avez-vous été trouver les capitaines

[1] Τρίορχος. Facetè buteonem in puellam immittit, ad græci nominis etymon respiciens, alitem benè coleatum. M. Brunck.

des choucas? Vous ne dites rien? Avez-vous un passe-port signé des cigognes?

IRIS.

Quelle misère est ceci!

PISTHÉTÉRUS.

Quoi! vous n'en avez point?

IRIS.

Êtes-vous bien sain d'esprit?

PISTHÉTÉRUS.

Quoi! vous ne vous êtes point fait sceller un passe-port par quelque intendant des Oiseaux?

IRIS.

Moi? Non assurément, vieux fou que vous êtes.

PISTHÉTÉRUS.

Et vous osez ainsi voler sans dire mot au travers d'une ville étrangère, et de cette vaste région qui en dépend?

IRIS.

Par où donc faut-il que les dieux volent à l'avenir?

PISTHÉTÉRUS.

Parbleu, je ne sais. Ils feront bien seulement de ne point voltiger par ici. Vous-même, à l'heure qu'il est, savez-vous bien que vous nous outragez, et que, si l'on vous traitait comme vous le méritez,

on se saisirait de vous, et que même on vous ferait mourir?

IRIS.

Hé! je suis immortelle.

PISTHÉTÉRUS.

N'importe. Nous serions, ce me semble, bien malheureux, si, lorsque notre empire s'étend sur tout le monde, il vous était permis à vous autres dieux, de mener une vie licencieuse comme à l'ordinaire, et d'ignorer que vous devez nous obéir à votre tour, puisque nous sommes plus puissans que vous. Allons, dites-moi tout-à-l'heure où vous dirigent vos rames empennées?

IRIS.

Moi? Je vole vers les hommes de la part de mon père Jupiter. Je vais leur ordonner de sacrifier aux dieux olympiens, d'immoler sur les autels bœufs et brebis, et de parfumer les rues de l'odeur de la chair rôtie.

PISTHÉTÉRUS.

Que dites-vous? A quels dieux?

IRIS.

A quels dieux? A toute notre troupe céleste.

PISTHÉTÉRUS.

Vous êtes donc des dieux à votre avis?

IRIS.

Je voudrais bien savoir s'il y en a d'autres.

PISTHÉTÉRUS.

Apprenez, s'il vous plaît, que ce sont les Oiseaux qui sont aujourd'hui les dieux des mortels; que c'est à eux, de par Jupiter, qu'il faut sacrifier, et non pas à Jupiter.

IRIS.

O insensé, insensé, prends garde d'attirer sur toi la terrible colère des dieux; prends garde que la justice vengeresse, armant son bras de la lourde coignée du grand Jupiter, n'écrase toute ta race, et que la vapeur du tonnerre ne te réduise en cendre toi et toute ta famille.

PISTHÉTÉRUS.

Écoute : point tant de menaces; sois un peu plus tranquille. Dis-moi : *Penses-tu parler à quelque esclave de Lydie et de Phrygie?* Sais-tu bien que, si Jupiter ose me chagriner davantage, j'enverrai un escadron d'aigles incendiaires brûler ses lambris superbes et ses murs amphioniens? Je détacherai contre lui six cents porphyrions, qui, revêtus de peaux de léopards, iront escalader le ciel? Un seul porphyrion lui fit autrefois tant de peine. . . . .
. . . .
. . . . [1].

[1] E tu se mi darai noia di niente, à la prima fante distendendole le schinche, spartirò essa Iride, di modo che'lla si maravigliarà à che modo si vecchio essendo, squasso il triembolo.

IRIS.

Peste soit du fou, avec ses paroles impertinentes.

PISTHÉTÉRUS.

Tu ne t'en iras pas? Tu ne fuiras pas au plus tôt de côté ou d'autre?

IRIS.

Va, si mon père ne fait cesser tes insolences...

PISTHÉTÉRUS.

Ah, quelle misère! Ne t'envoleras-tu pas? N'iras-tu pas ailleurs foudroyer quelque jeune cervelle?

LE CHOEUR.

Defense, encore un coup, défense à tous les dieux,
Qui descendront des cieux,
D'oser chercher passage au travers de la ville
Du peuple volatile.
Et si quelqu'un encor des timides mortels
Fait fumer leur autelss,
Ordre, de par les chefs de la gent-emplumée,
D'arrêter la fumée.

SCÈNE VI.

PISTHÉTÉRUS, LE DÉPUTÉ de haut en bas, LE CHOEUR.

PISTHÉTÉRUS.

Ouais ; je m'étonne de ce que le député, qui est allé de ma part vers les hommes, n'est point encore revenu.

LE DÉPUTÉ.

O Pisthétérus, heureux Pisthétérus! esprit sublime, la gloire du siècle, la merveille de nos jours! O le plus grand génie, le plus fortuné mortel, le plus charmant......... Mais faites-moi donc taire.

PISTHÉTÉRUS.

Eh! bien, qu'as-tu à dire?

LE DÉPUTÉ.

Tous les peuples, en considération de votre profonde sagesse, vous honorent et vous font présent de cette couronne d'or.

PISTHÉTÉRUS.

Je l'accepte. Mais pourquoi les peuples m'honorent-ils ainsi?

LE DÉPUTÉ.

Ah! glorieux fondateur d'une ville illustre, d'une ville aérienne, vous ne savez pas combien

les hommes ont de vénération pour vous; combien de gens sont amoureux de cet heureux climat où vous avez fixé votre séjour. Avant que vous eussiez bâti la grande ville de Néphélococcygie, tous les hommes ne respiraient que Lacédémone : chacun affectait les manières des Lacédémoniens ; on laissait croître ses cheveux, on mourait de faim, on vivait à la Socrate; personne ne sortait qu'avec un bâton à la main. A présent, tout le monde est revenu de cette maladie : on ne respire plus que les Oiseaux; on en est fou; en un mot, on est tellement transporté en leur faveur, que tout ce qu'on fait, on le fait à leur exemple. Premièrement, on déniche de grand matin, comme nous faisons nous autres pour aller chercher notre nourriture. On vole droit aux affiches et on y dévore les arrêts du peuple. On est tellement possédé de cette manie, que la plupart des hommes se sont fait donner des noms d'Oiseau. Un certain cabaretier boiteux s'est fait nommer perdrix. Ménippe n'est plus connu que sous le nom d'hirondelle. On nomme l'Opuntien, le corbeau; Philoclès, l'alouette ; Théagène, le tardrone [1]; Lycurgue, l'ibis; Chæréphon, le nyctéris [2]; le Syracusien, la pie. Pour ce qui est de Midias, on le nomme

[1] Χηναλώπηξ, vulpánser.

[2] Νυκτερίς.

caille, dont la tête a été brisée par son maître [1]. C'est cette même passion pour les Oiseaux qui fait que dans toutes les chansons qu'on chante aujourd'hui, il est fait mention de quelque Oiseau, comme de l'hirondelle, du pénélops, de l'oie, du pigeon [2]. On n'en chante point où il n'y ait des ailes, ou tant soit peu de plumage. Voilà comme tout se passe là-bas. Il ne me reste plus qu'une chose à vous dire : c'est qu'il va venir ici plus de dix mille hommes vous demander des ailes et des griffes. Il vous faut faire provision de cette marchandise, pour en faire part à ceux qui viendront s'établir ici.

PISTHÉTÉRUS.

Si cela est, il ne faut pas que nous demeurions les bras croisés. Allez-vous-en au plus vite remplir d'ailes tout ce qu'il y a de manequins et de paniers; et que Manès vienne me les donner à cette porte.

[1] Grec : *ὑπὸ στυφοκόμπου*. M. Brunck prouve qu'il faut lire *στυφοκόπου*, d'après l'autorité de Pollux, VII, 136. *στυφοκόπους*, nom donné, dit Kühnius, aux propriétaires des cailles, de *στύφω*, j'engraisse, et de *κόπτω*, je tue, parce qu'après le combat on tuait les cailles. Il y avait à Athènes des combats de cailles, de même qu'il y en avait de coqs. Voyez Lucien, *In Anacharside*, t. II, p. 918. Les Athéniens mêmes se donnaient ce spectacle dans leurs maisons en particulier : Voyez Meursius, *De Ludis Græcorum in* Ὀρτυγοκοπία.

[2] Περιστερὰ, le pigeon domestique.

J'aurai soin de recevoir toutes les personnes qui se présenteront ici.

LE CHŒUR.

Dans très-peu de temps les mortels seront contraints d'appeler notre ville la ville très-peuplée.

PISTHÉTÉRUS.

Pourvu que le sort nous favorise.

LE CHŒUR.

Notre ville sera préférée à toutes les autres.

PISTHÉTÉRUS.

Apporte donc promptement; apporte donc.

LE CHŒUR.

Qu'y a-t-il dans cette ville qui ne soit pour la commodité de ceux qui s'y établiront?

C'est le séjour des délices,
Et des plus doux exercices.
Les Grâces, le tendre Amour
Dans nos murs ont leur asile;
Et la Paix au front tranquille,
Y va fixer son séjour.

PISTHÉTÉRUS.

Comme tu vas lentement! Ne te presseras-tu pas davantage?

LE CHŒUR.

Qu'on apporte au plus vite une corbeille remplie de plumes. Pour vous, aiguillonnez-moi ce maraud

et fustigez-le comme il faut : il n'est en vérité pas moins lent qu'un âne.

PISTHÉTÉRUS.

Oui, Manès est un lâche [1].

LE CHOEUR.

Arrangez à présent ces différens plumages
Selon leurs différens usages :
Mettez-moi chaque espèce à part :
Ici les ailes poétiques ;
Auprès d'elles les prophétiques ;
Que tout soit en sa place. Enfin, ayez égard
Aux desirs des humains ; et, selon leurs demandes,
Sur l'une et l'autre épaule, ajustez avec art
Des ailes petites ou grandes.

PISTHÉTÉRUS.

Je veux mourir si j'endure plus long-temps cette paresse et cette lenteur.

SCÈNE VII.

PISTHÉTÉRUS, tenant un panier d'ailes ; UN JEUNE HOMME, ennuyé de ce que son père vit trop long-temps.

LE JEUNE HOMME.

Que n'ai-je des rames plumeuses !
En ce moment, d'un vol impétueux,
Je pourrais traverser les ondes écumeuses.
Ah ! que ne suis-je un aigle !.......

[1] Ceci et ce que le chœur dit auparavant est absolument omis dans M. Boivin.

PISTHÉTÉRUS.

Il y a apparence que notre député ne nous a pas fait un faux rapport. Voilà déjà quelqu'un qui vient, et qui chante une chanson où il est parlé d'aigles.

LE JEUNE HOMME.

Ah! qu'il est doux de voler! Pour moi, je suis amoureux de la vie que mènent les Oiseaux; je suis fou des Oiseaux; je vole déjà dans l'âme. Oui, je souhaite vivre avec vous et me ranger sous vos lois.

PISTHÉTÉRUS.

Sous quelles lois? car les Oiseaux en ont de bien des sortes.

LE JEUNE HOMME.

Sous toutes; mais surtout sous une certaine loi, par laquelle il est honnête chez les Oiseaux de becqueter, et même d'étouffer son père.

PISTHÉTÉRUS.

En effet, nous estimons celui-là tout-à-fait courageux, qui, n'ayant pas encore les gros tuyaux, ose déjà becqueter son père.

LE JEUNE HOMME.

C'est pour cela même que je viens m'établir ici; car j'ai envie d'étouffer mon père, pour avoir tout son bien.

PISTHÉTÉRUS.

Oui? mais nous avons une autre loi fort ancienne chez les cigognes. Voici ce qu'elle porte : *Quand les jeunes cigognes seront parvenues, avec les bons soins de leurs pères, à pouvoir voler toutes seules, elles seront tenues de les nourrir à leur tour* [1].

LE JEUNE HOMME.

Je n'ai pas mal gagné vraiment à venir ici, s'il me faut même nourrir mon père.

PISTHÉTÉRUS.

Non, non, mon ami, non. Puisque tu es venu ici bien intentionné, je te vais emplumer en qualité d'Oiseau orphelin; de sorte que tu ne seras point obligé de nourrir ton père. Au reste, mon pauvre enfant, je veux te donner un avis qui n'est pas mauvais, et qui m'a été donné à moi-même lorsque j'étais enfant. Ne bats pas ton père. Prends-moi ces ailes et ces ergots; et, t'imaginant avoir sur la tête une crête de coq, entre dans quelque garnison; va à la guerre; nourris-toi toi-même de la solde que tu gagneras : surtout laisse vivre ton père. Mais, puisque tu as l'humeur guerrière, vole vers la Thrace, et va combattre en ce pays-là.

[1] Voyez M. de Buffon, sur les tendres soins des cigognes pour leurs parens. Il cite cet endroit d'Aristophane.

LE JEUNE HOMME.

Par Bacchus, vous me paraissez avoir raison. Je veux suivre votre avis.

PISTHÉTÉRUS.

Ce parti est assurément sage [1].

SCÈNE VIII.

PISTHÉTÉRUS, CINÉSIAS.

CINÉSIAS.

Je tente vers l'Olympe une route inconnue,
Et, sur les ailes de mes vers,
J'aime à me promener dans le vague des airs,
J'aime à me perdre dans la nue.
. . . .

PISTHÉTÉRUS.

Voici une affaire qui nous va coûter bien de la plume!

CINÉSIAS.

Je veux, je veux quitter ma dépouille mortelle,
Et prendre une forme nouvelle.

PISTHÉTÉRUS.

Serviteur à Cinésias le Philyrin [2]. Hé! où allez-vous ainsi clopin clopant avec votre pied éclopé?

[1] Ceci est omis dans M. Boivin.

[2] De φιλύρα, tilleul : « parce que Cinésias était d'une taille » très-haute, mais si faible, si mince et si exténuée, que, pour

CINÉSIAS.

Je veux, nouvel hôte des airs,
Devenir, s'il se peut, rossignol aux doux airs.

PISTHÉTÉRUS.

Hé de grâce, cessez de chanter, et dites-nous ce que vous avez à nous dire.

CINÉSIAS.

Revêtu d'ailes et de plume,
Suspendu dans les airs, je veux
Dépouiller l'humaine coutume,
Et, prenant un effort sublime, impétueux,
Emprunter de la nue une robe venteuse,
Propre à fendre la neige et la pleine orageuse
Des airs tourbillonneux.

PISTHÉTÉRUS.

On peut donc emprunter une robe de la nue?

CINÉSIAS.

Oui. Tout notre art ne dépend que des nues. Les poëtes dithyrambiques ne font rien de brillant, qui ne soit aérien, nubileux, venteux, orageux, tourbillonneux. Je vais vous le faire voir. Écoutez-moi.

PISTHÉTÉRUS.

Je n'en ferai rien.

» la soutenir et l'empêcher de plier et de rompre, il portait une » espèce de cuirasse faite de bois de tilleul réduit en lame. » Voyez Plutarque, *Traité de la Musique*, observation sur le chapitre XLIV.

CINÉSIAS.

Si si, je le jure, vous m'écouterez.

Oui, je vais parcourir tout l'empire des vents,
Ces climats nubileux, et ces humides plages,
Où mon œil entrevoit des phantômes mouvans,
Et d'Oiseaux au long col cent volantes images.

PISTHÉTÉRUS.

Hola! hola!

CINÉSIAS.

Compagnon des autans et des froids aquilons,
J'oserai traverser les humides sillons.

PISTHÉTÉRUS.

Je veux mourir si je n'arrête tes autans et tes aquilons.

CINÉSIAS.

Vers les feux du midi tournant tantôt ma course,
Et tantôt m'élançant vers les climats de l'ourse,
Je vais, des rames de mon corps,
Sillonner une mer sans ports.

Vraiment, vieillard, vous me jouez là un beau tour; vous en usez avec moi d'une manière bien galante.

PISTHÉTÉRUS.

Hé quoi! n'êtes-vous pas bien aise d'être équipé d'ailes et de plumes?

CINÉSIAS.

Est-ce ainsi que vous traitez un maître de mu-

sique? Savez-vous bien que toutes les tribus d'Athènes se disputent à qui m'aura?

PISTHÉTÉRUS.

Voulez-vous, mon cher Léotrophidès [1], demeurer ici pour faire la leçon à un chœur d'Oiseaux de la tribu Cécropide?

CINÉSIAS.

Vous vous moquez de moi; je le vois bien: mais n'importe; je ne cesserai pas de vous persécuter, que vous ne m'ayez donné des ailes pour parcourir les campagnes aériennes.

SCÈNE IX.

PISTHÉTÉRUS, UN SYCOPHANTE presque tout nud.

LE SYCOPHANTE.

Ces Oiseaux bigarrés m'ont bien l'air de n'avoir pour toutes richesses que leur plumage. Quelle espèce d'Oiseaux est-ce ci?

Viens, aimable hirondelle,
Suis la voix qui t'appelle.

PISTHÉTÉRUS.

Nous voilà engagés dans une affaire qui n'est

[1] Léotrophidès était un poëte dithyrambique, qui a été, ainsi que Cinésias, le jouet des poëtes comiques, à cause de sa maigreur. Aristophane fait ici un nom adjectif d'un nom appellatif.

pas petite. En voici un autre qui vient à nous, en fredonnant je ne sais quelle chanson.

LE SYCOPHANTE.

Viens, aimable hirondelle,
Suis la voix qui t'appelle.
Viens . . . . .

PISTHÉTÉRUS.

Je pense qu'il en veut à mon nouveau plumage, avec sa chanson. Cet homme-ci me paraît avoir besoin de plus d'une hirondelle pour se remplumer.

LE SYCOPHANTE.

Qui est-ce qui distribue des ailes à ceux qui en viennent demander?

PISTHÉTÉRUS.

C'est moi. Mais il faut dire pour quel usage.

LE SYCOPHANTE.

Il me faut des ailes; il m'en faut. Ne me demandez rien davantage.

PISTHÉTÉRUS.

Voulez-vous voler de ce pas jusqu'à la ville de Pellène[1]?

LE SYCOPHANTE.

Non pas. Je n'exerce mon métier de sergent et de sycophante que dans les îles.

[1] Ville de l'Achaïe, où l'on distribuait aux athlètes des robes de laine pour prix de leurs victoires. Pindare, *olymp.* IX.

PISTHÉTÉRUS.

Oh! que je vous félicite sur votre profession!

LE SYCOPHANTE.

Je suis un solliciteur de procès. Ainsi j'ai besoin que l'on me donne des ailes, pour aller faire ma ronde dans toutes les villes de mon district.

PISTHÉTÉRUS.

Eh! quelle finesse y a-t-il à donner des exploits avec des ailes sur le dos?

LE SYCOPHANTE.

Ce n'est pas là où est la finesse; mais c'est que, pour n'avoir rien à craindre du côté des voleurs, je serais bien aise de revenir avec une compagnie de grues, après m'être lesté avec force procès.

PISTHÉTÉRUS.

C'est donc là en effet votre métier? Quoi, mon ami, jeune et robuste comme tu es, tu t'amuses à plaider? Tu vas chercher si loin des procès?

LE SYCOPHANTE.

Que ferai-je? Je ne puis bécher.

PISTHÉTÉRUS.

Mais il y a d'autres professions honnêtes et convenables à un homme de ta taille. Il vaudrait bien mieux les exercer et en vivre, sans faire tort à personne, que de faire le métier de chicaneur.

LE SYCOPHANTE.

Mon ami, ce sont des ailes et non des leçons que je demande.

PISTHÉTÉRUS.

Mais en disant ce que je dis, je prétends te donner des ailes.

LE SYCOPHANTE.

Vous vous moquez ; est-ce que des discours sont des ailes?

PISTHÉTÉRUS.

Tout le monde s'élève avec des paroles comme avec des ailes.

LE SYCOPHANTE.

Tout le monde?

PISTHÉTÉRUS.

N'entendez-vous pas continuellement des pères chez les barbiers dire à quelque jeune homme : *Je pense que Ditréphès par ses discours a donné des ailes à mon fils, pour voler au manège et à l'Académie.* Un autre se plaint de ce que le sien est tellement enchanté de la comédie, que lorsqu'il y va il semble voler de joie.

LE SYCOPHANTE.

Et à cause de cela vous prétendez que les discours sont des ailes?

PISTHÉTÉRUS.

Oui, je le prétends. Et en effet les discours ne

prêtent-ils pas des ailes à l'esprit, et l'homme ne s'élève-t-il pas avec ce secours? Aussi est-ce par de sages discours que je veux t'élever l'esprit comme sur des ailes, et t'engager à prendre une profession plus honorable.

LE SYCOPHANTE.

Je ne puis m'y résoudre.

PISTHÉTÉRUS.

Hé! que feras-tu donc?

LE SYCOPHANTE.

Je ne veux point dégénérer. Le métier de sycophante est depuis long-temps héréditaire dans notre famille. Donnez-moi, vous dis-je, des ailes, mais des ailes promptes et légères, des ailes d'épervier ou de cerchnis; afin que d'abord je somme les provinciaux de venir comparaître à Athènes; qu'aussitôt après je revienne les accuser pendant qu'ils seront absens; et qu'ensuite je retourne chez eux en diligence.

PISTHÉTÉRUS.

J'entends. C'est sans doute afin que le provincial soit condamné ici par défaut, avant que d'y pouvoir arriver?

LE SYCOPHANTE.

C'est cela même.

PISTHÉTÉRUS.

Et ensuite afin que, quand il fera voile vers nos

côtes, vous preniez votre volée vers le lieu de sa demeure, pour faire une saisie, et rafler en son absence tout ce que vous trouverez de meubles chez lui.

LE SYCOPHANTE.

Vous y êtes. Il faut que je ne diffère en rien d'une toupie.

PISTHÉTÉRUS.

D'une toupie? J'entends fort bien. Parbleu, j'ai ici votre affaire. Voilà d'excellentes ailes de la manufacture de Corcyre[1].

LE SYCOPHANTE.

Ah ciel! C'est un fouet que vous tenez.

PISTHÉTÉRUS.

Point du tout : ce sont des ailes. Je vais vous faire tourner avec la vitesse d'une toupie.

LE SYCOPHANTE.

Haïe! haïe!

PISTHÉTÉRUS.

Tu ne t'envoleras pas d'ici? Tu ne décamperas pas au plus tôt, maudit coquin? Je vais te faire éprouver combien il est fâcheux de corrompre le droit. Mais ramassons nos ailes, et retirons-nous d'ici.

[1] Les bons fouets se faisaient à Corcyre, aujourd'hui Corfou.

LE CHOEUR.

Les Oiseaux reviennent de différens endroits, et racontent ce qu'ils ont vu de plus merveilleux.

Par de légères ailes
Portés en mille lieux,
Nous avons découvert mille choses nouvelles.
D'abord s'est offert à nos yeux
Un arbre grand[1], sec, et débile.
Cet arbre, d'ailleurs inutile,
Tremblant au moindre vent, tremblant au moindre bruit,
Dès le printemps porte son fruit;
On nomme ce fruit calomnies :
Et lorsque les forêts ternies
Abandonnent aux aquilons
Leurs feuilles sèches et flétries,
De boucliers épars il couvre les sillons.

Vers ces lieux où le jour se va noyer dans l'onde,
S'étend un climat écarté,
Où les lampes par leur clarté
N'osent percer des nuits l'obscurité profonde.
C'est là que les héros, tant que dure le jour,
Tiennent pour les mortels des tables préparées.
Mais si-tôt que la nuit recommence son tour,
Il ne fait pas trop sûr dans ces mêmes contrées.
Malheur à qui pendant la nuit

[1] C'est de Cléonyme que tout ceci se doit entendre. Il est même nommé dans le grec.

Rencontre le héros Oreste!
De ce fameux héros la rencontre est funeste:
Vers les passans il s'avance sans bruit;
Il les attend, il les arrête;
D'une grêle de coups il étourdit leur tête;
De leur dépouille enfin il se charge et s'enfuit.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROMÉTHÉE, PISTHÉTÉRUS.

PROMÉTHÉE.

MALHEUREUX que je suis! Comment ferai-je pour n'être point vu de Jupiter? Où est Pisthétérus?

PISTHÉTÉRUS.

Ouais : qu'est-ce donc que ceci? Que veut dire cette tête voilée?

PROMÉTHÉE.

Ne voyez-vous point ici quelqu'un des dieux derrière moi?

PISTHÉTÉRUS.

Parbleu non. Mais vous, qui êtes-vous?

PROMÉTHÉE.

Où en sommes-nous de la journée?

PISTHÉTÉRUS.

Où nous en sommes? Après midi. Mais qui êtes-vous donc?

PROMÉTHÉE.

Est-il soleil couchant, ou par-delà?

PISTHÉTÉRUS.

Peste de toi, tu m'ennuies.

PROMÉTHÉE.

Que fait Jupiter? Dissipe-t-il les nuages, ou les assemble-t-il?

PISTHÉTÉRUS.

Va te promener.

PROMÉTHÉE.

Il faut donc que je me découvre.

PISTHÉTÉRUS.

Mon cher Prométhée, c'est vous!

PROMÉTHÉE.

Doucement, doucement. Ne criez point.

PISTHÉTÉRUS.

Hé qu'y a-t-il donc?

PROMÉTHÉE.

Doucement, vous dis-je. Ne prononcez point mon nom. Vous m'allez perdre, s'il faut que Jupiter m'aperçoive ici. Mais afin que je vous dise tout ce qui se passe là-haut, prenez-moi ce parasol, et tenez-le élevé sur ma tête, de manière que les dieux ne puissent me voir.

PISTHÉTÉRUS.

Ah que cela est bien imaginé! Voilà un expédient digne de Prométhée. Allons, vite; mettez-vous là-dessous, puis parlez-moi hardiment.

PROMÉTHÉE.

Çà, maintenant, écoutez-moi.

PISTHÉTÉRUS.

Parlez, on vous écoute.

PROMÉTHÉE.

C'est fait de Jupiter. Il est perdu.

PISTHÉTÉRUS.

Eh! depuis quand?

PROMÉTHÉE.

Depuis que vous avez bâti vos châteaux en l'air; car il n'y a pas un homme qui fasse à présent le moindre sacrifice aux dieux; et il ne nous est pas monté au nez depuis ce temps-là une seule prise de fumée, de ces fumées délicieuses qui s'exhalent des victimes rôties. En un mot, la disette des sacrifices est effroyable, et nous sommes obligés de jeûner comme aux fêtes de Cérès. Les dieux barbares enragent. Pressés par la famine, comme les Illyriens, ils grincent les dents, et du haut de leurs montagnes ils menacent Jupiter de lui faire la guerre, s'il ne trouve le moyen d'ouvrir les

issues, et de déboucher les passages par où ils puissent faire venir les entrailles des victimes.

PISTHÉTÉRUS.

Il y a donc encore d'autres dieux au-dessus de vous, et ces dieux sont des dieux barbares?

PROMÉTHÉE.

Ne sont-ce pas des barbares parmi lesquels Exécestidès a trouvé un patron [1]?

PISTHÉTÉRUS.

Eh! comment se nomment ces dieux barbares?

PROMÉTHÉE

Comment ils se nomment? On les nomme Triballiens.

PISTHÉTÉRUS.

J'entends : c'est de là sans doute que nous vient cette expression, *Peste de vous* [2].

PROMÉTHÉE.

Rien de plus juste. Présentement je vous donne

[1] M. Brunck a rétabli la vraie leçon de cet endroit; il lit: ὅθεν ὁ πατρῷός ἐστιν Ἐξηκεστίδῃ. Tout citoyen d'Athènes avait Apollon pour πατρῷος : et on ne pouvait être réputé citoyen de cette ville sans cela. Voyez Pollux, VIII, 85, et Petit, *de leg. att.*, pag. 321, et Démosthenis, *orat. contra Eubulid.* Or, Exécestidès, qui était regardé comme un esclave étranger, ne pouvait avoir Apollon pour πατρῷός, mais quelque dieu barbare lui en tenait lieu.

[2] Ceci est omis dans M. Boivin.

avis d'une chose qui est certaine : c'est qu'il va venir ici des ambassadeurs de la part de Jupiter et des Triballiens de la haute Triballie ; ils vous parleront de paix et d'accommodement ; tenez ferme, et ne signez aucun traité avec eux, que Jupiter ne restitue le sceptre aux Oiseaux, et qu'il ne vous donne en mariage une déesse, nommée *Souveraineté*.

PISTHÉTÉRUS.

Qu'est-ce donc que Souveraineté?

PROMÉTHÉE.

Une beauté charmante : c'est d'elle que Jupiter tient la foudre et tous les autres avantages qu'il possède : la politique, le bon ordre, la sagesse, la marine, la calomnie, le questeur et le triobole.

PISTHÉTÉRUS.

Elle est donc, à ce compte, son premier ministre?

PROMÉTHÉE.

Oui ; et si vous l'obtenez de lui, vous voilà maître de toutes choses. C'était pour vous donner cet avis que je suis venu. Vous savez que j'ai toujours eu beaucoup d'affection pour les hommes?

PISTHÉTÉRUS.

Je le sais. C'est à vous seul que nous devons le charbon, qui nous sert à faire des grillades.

PROMÉTHÉE.

Vous savez bien aussi que je hais tous les dieux?

PISTHÉTÉRUS.

Vraiment on sait que vous avez toujours été leur ennemi.

PROMÉTHÉE.

Oui, et un vrai Timon à leur égard. Mais çà, il faut que je m'en retourne promptement. Donnez-moi ce parasol; si Jupiter m'aperçoit du haut des cieux, il croira que je marche à la suite d'une canéphore.

PISTHÉTÉRUS.

Tenez, emportez aussi cette escabelle.

LE CHOEUR.

Les Oiseaux continuent de raconter ce qu'ils ont vu de merveilleux.

Sur les bords limoneux d'une eau dormante et sale,
Habitent loin d'ici grands pieds et petits corps.
C'est là que dans la nuit par de secrets ressorts
Socrate hérissé, l'air sombre, le front pâle,
Des bords de l'Achéron fait revenir les morts.
C'est vers cette affreuse contrée
Que Pisandre adressa ses pas,
Pour y voir son âme égarée,
Et long-temps avant le trépas,
De son triste corps séparée.
Là son bras, armé d'un couteau,
Aux noirs hôtes du Styx offrit en sacrifice
Un épouvantable chameau:

Puis soudain sur ses pas il revint comme Ulysse,
Pour attendre à l'écart, non sans émotion,
Quelque horrible apparition
De phantômes, d'ombres plaintives,
Qui devaient du Cocyte abandonner les rives.
Alors vers le chameau Chærèphon accourut,
Et d'un Oiseau nocturne empruntant la figure,
Par l'étroit soupirail d'une caverne obscure,
Au pâle Pisandre apparut.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Trois Dieux députés vers PISTHÉTÉRUS, NEPTUNE, HERCULE, UN DIEU TRIBALLIEN.

NEPTUNE.

« VOICI Néphélococcygie, le terme de notre ambassade. » Eh! Triballe, à quoi songes-tu? Tu mets ton manteau sur l'épaule gauche. Ne le mettras-tu pas sur l'épaule droite? Quelle misère est ceci donc? Veux-tu ressembler à Læspodias? O liberté républicaine, à quelles extrémités ne nous réduiras-tu point, si tu nous as fait choisir un tel ambassadeur! Arrête-toi donc.

LE TRIBALLE.

Que ne te tais-tu?

NEPTUNE.

Peste de toi. Tu es le dieu le plus grossier que j'aie jamais vu. Çà, Hercule, que ferons-nous?

HERCULE.

Je vous l'ai déjà dit : mon dessein est d'étrangler

l'homme qui a bâti ces murailles, et qui a ôté aux dieux la liberté du commerce.

NEPTUNE.

Mais, mon pauvre Hercule, nous sommes députés pour parler d'accommodement.

HERCULE.

Tant mieux. J'en suis d'autant plus disposé à étrangler celui dont je parle.

SCÈNE II.

NEPTUNE, HERCULE, LE TRIBALLE, PISTHÉTÉRUS.

PISTHÉTÉRUS.

Que quelqu'un me donne un gratoir; qu'on m'apporte du silphium, qu'on me donne du fromage; qu'on souffle ces charbons.

NEPTUNE.

Trois dieux viennent faire la révérence à un mortel.

PISTHÉTÉRUS.

Je ratisse du silphium.

HERCULE.

Quelle viande est-ce là?

PISTHÉTÉRUS.

Ce sont certains Oiseaux, qui ont attenté sur

la liberté de nos républicains, et qui ont paru criminels.

HERCULE.

Quoi! c'est pour cela que vous les parsemez de silphium?

PISTHÉTÉRUS.

Ah! ah! Bonjour, Hercule. Eh! bien, qu'y a-t-il?

HERCULE.

Nous venons ici de la part des dieux, pour vous parler d'accommodement.

PISTHÉTÉRUS.

Il n'y a point d'huile dans la bouteille.

HERCULE.

Et cependant le gibier qu'on fait rôtir veut être arrosé.

NEPTUNE.

Il n'y a rien à gagner pour nous à vous faire la guerre. D'autre part, si vous avez les dieux pour amis, vous aurez toujours de l'eau du ciel dans vos citernes; vous aurez des jours beaux et sereins en tout temps. C'est pour delibérer là-dessus, que nous sommes députés vers vous avec plein pouvoir.

PISTHÉTÉRUS.

Nous n'avons point commencé la guerre, et nous sommes près de conclure la paix, si vous

voulez vous soumettre à certaines conditions, qui ne vous ont pas encore été proposées. Ces conditions sont que Jupiter nous restituera le sceptre. Après cela nous consentirons à un accommodement : et dès à présent j'invite messieurs les ambassadeurs à dîner.

HERCULE.

Pour moi, cela me suffit, et j'y consens.

NEPTUNE.

Quoi, malheureux! tu dépouilleras ton père de la dignité royale? Il faut que tu sois bien sot et bien goulu.

PISTHÉTÉRUS.

En vérité? Vous ne serez pas plus puissans que vous n'êtes, quand les Oiseaux domineront sous les cieux? Aujourd'hui les hommes se parjurent impunément à la faveur des nues sous lesquelles ils se cachent en se perchant. Mais, si vous avez les Oiseaux pour alliés, quand un homme aura juré par le corbeau et par Jupiter, il lui en coûtera du moins un œil; le corbeau fondant sur lui à l'improviste, le lui crêvera à coups de bec.

NEPTUNE.

Par Neptune, c'est fort bien dit.

HERCULE.

J'en juge de même.

PISTHÉTÉRUS.

Et vous, que dites-vous?

LE TRIBALLE.

Nabaisatreu.

PISTHÉTÉRUS.

Vous voyez; il y consent aussi. Apprenez maintenant un autre avantage, que vous tirerez de notre alliance. Si un homme voue un sacrifice à quelqu'un de vous autres dieux, qu'il diffère à s'acquitter de son vœu, et qu'il dise : *Les dieux sont indulgens; ils attendent volontiers*; enfin, s'il n'accomplit point sa promesse, nous saurons bien punir son avarice.

NEPTUNE.

Eh! de quelle manière le punirez-vous?

PISTHÉTÉRUS.

Si cet homme vient à compter son argent, ou à se mettre tranquillement dans son bain, un milan descendra aussitôt, lui enlèvera la valeur de deux brebis, et l'ira porter au dieu offensé.

HERCULE.

Je suis d'avis, encore une fois, que l'on restitue le sceptre aux Oiseaux.

NEPTUNE.

Interrogez à présent le Triballe.

HERCULE.

Hé! Triballe, qu'en dites-vous? Êtes-vous d'avis de..... vous aller pendre?

LE TRIBALLE.

Saunacabactaricrousa.

HERCULE.

Il dit que c'est fort bien parler.

NEPTUNE.

Si vous êtes tous deux de ce sentiment, j'en suis donc aussi.

HERCULE, s'adressant à Pisthétérus.

Écoutez, nous sommes d'accord pour ce qui regarde le sceptre. On vous passe cet article.

PISTHÉTÉRUS.

A propos vraiment, il y a encore une autre chose, à quoi je ne pensais pas : je veux bien laiser Junon à Jupiter; mais il faut qu'on me donne *Souveraineté* en mariage.

NEPTUNE.

Je vois bien que vous n'avez pas envie de faire la paix. Retournons chez nous.

PISTHÉTÉRUS.

Je m'en soucie fort peu. Hé! cuisinier, songez qu'il faut faire une sauce douce.

HERCULE.

Morbleu, Neptune, vous êtes un pauvre homme.
Quoi, nous ferons la guerre pour une seule femme?

NEPTUNE.

Eh! que veux-tu que nous fassions?

HERCULE.

Ce que je veux? Que nous fassions la paix.

NEPTUNE.

Malheureux, il y a une heure qu'on te dupe, et tu ne t'en aperçois pas! Vois comme tu te fais tort à toi-même : si Jupiter vient à mourir après avoir livré aux Oiseaux le pouvoir suprême, te voilà misérable. C'est à toi qu'appartiennent les biens que Jupiter laissera en mourant.

PISTHÉTÉRUS.

Pauvre Hercule, comme on vous en fait accroire! Approchez, que je vous dise deux mots : votre oncle, idiot que vous êtes, se moque de vous; selon la loi, il ne vous appartient pas une obole des biens de votre père, puisque vous n'êtes pas né de légitime mariage, mais que vous êtes bâtard.

HERCULE.

Moi bâtard! Que dites-vous?

PISTHÉTÉRUS.

Oui, par Jupiter vous l'êtes; et, qui plus est,

votre mère était une étrangère. Eh! comment voudriez-vous que Minerve [1] fût considérée comme l'héritière de Jupiter, elle qui n'est qu'une fille, si elle avait des frères légitimes?

HERCULE.

Mais si mon père en mourant me faisait don de ses biens, comme chose que la loi permettrait en faveur des bâtards?

PISTHÉTÉRUS

La loi ne le lui permet pas. Neptune, qui vous donne des espérances présentement, sera le premier à vous disputer la succession, comme étant frère du mort. Vous dirai-je les paroles mêmes de Solon? *Où il y a enfans légitimes, les bâtards*, dit-il, *n'ont lieu; et où il n'y aura enfans légitimes, les plus proches du côté et ligne auront lieu.*

HERCULE.

Je n'aurai donc aucune part à la succession de mon père?

PISTHÉTÉRUS.

Non certes. Dites-moi, je vous prie, votre père

[1] Apollon, Mercure et tous les autres enfans de Jupiter, étaient des enfans naturels, excepté Vulcain, que Jupiter avait en quelque façon désavoué. Mars était fils de Junon seule. Ainsi Minerve pouvait être regardée comme la seule fille légitime, et l'unique héritière de Jupiter. M. Boivin.

vous a-t-il fait inscrire sur le registre de quelque tribu [1]?

HERCULE.

Non vraiment, et je m'en étonnais il y a long-temps.

PISTHÉTÉRUS.

Pourquoi regardez-vous en haut la bouche ouverte, la colère et la menace peintes dans vos yeux? Si vous voulez rester avec nous, je vous promets de vous faire roi, et de vous nourrir de lait de poule.

HERCULE.

Votre demande, touchant la *Souveraineté*, m'a toujours paru juste. Je vous la livre.

PISTHÉTÉRUS.

Et vous, Neptune, que dites-vous?

NEPTUNE.

Je m'y oppose.

PISTHÉTÉRUS.

Tout dépend présentement du Triballe. Çà, Triballe, de quel avis êtes-vous?

[1] Voyez Petit, lib. II, Titul, IV, §. 8. Au sujet de la loi qui enjoignait aux Athéniens de porter leurs enfans aux chefs des curies, pour faire inscrire les noms de ces enfans sur le catalogue des noms des citoyens, cérémonie qui avait lieu le troisième jour des apaturies. Mais les bâtards n'étaient point présentés aux chefs des curies, ni mis au nombre des citoyens.

LE TRIBALLE.

Kalani Korauna, Kai mégala basilissanaû ornithi paradidômi.

HERCULE.

Tu es d'avis qu'on la livre?

NEPTUNE.

Non, non, il ne dit pas cela; à moins qu'il ne parle le langage des hirondelles [1].

PISTHÉTÉRUS.

C'est donc aux hirondelles qu'il est d'avis que la *Souveraineté* soit livrée?

NEPTUNE.

Mais accommodez-vous, et convenez. Pour moi, je me tais, puisque vous le voulez.

HERCULE.

Nous voulons aussi vous accorder tout ce que vous nous demandez; mais il faut que vous veniez au ciel avec nous, afin que l'on vous remette entre les mains la déesse *Souveraineté*, et tout ce qui vous est accordé.

PISTHÉTÉRUS.

Voilà du gibier tué fort à propos pour le festin nuptial.

HERCULE.

Voulez-vous que je reste ici jusqu'à ce que vous

[1] Proverbe, pour marquer un langage inintelligible.

reveniez? Allez-vous-en au ciel : pendant ce temps-là je ferai cuire les viandes.

NEPTUNE.

Tu feras cuire les viandes? O le gourmand! Ne viendras-tu pas avec nous?

HERCULE.

Allons. J'aurais pourtant bien fait ici mes orges.

PISTHÉTÉRUS.

Mais que quelqu'un m'apporte ici un manteau nuptial [1].

INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

Les Oiseaux continuent de raconter les merveilles qu'ils ont vues dans leurs voyages.

Là-bas dans un certain canton [2]
Est une nation étrange.
Ce sont ventres parlans, dont la langue, dit-on,
Plante, sème, laboure, et moissonne, et vendange,
Remplit et la cave et la grange,
Nourrit maître et valets. Faut-il dire leur nom?
On les connoît assez. Ces traîtres, ces impies,
Sont des Philippes, des Gorgies,

[1] Ce vers entier est omis dans M. Boivin.

[2] Satire contre certains orateurs.

Des barbares, la peste et l'horreur des mortels.
C'est pour purger le monde infecté de leurs crimes,
Qu'aujourd'hui sur tous les autels
On coupe la langue aux victimes.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

ACTE VI.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN AVANT-COUREUR, LE CHOEUR.

UN AVANT-COURRIER.

Heureux Oiseaux, trois fois heureux Oiseaux! rien ne manque à votre félicité : votre bonheur ne se peut exprimer. Recevez l'illustre Pisthétérus; recevez ce glorieux monarque dans vos demeures fortunées; il vient, il s'approche; avec moins d'éclat un astre lumineux brille dans sa maison dorée : les rayons du soleil sont moins éclatans. Accompagné d'une jeune nymphe, il tient en ses mains le trait impétueux du grand Jupiter. Une odeur d'ambroisie embaume l'air, et s'exhale jusqu'aux plus hautes régions du ciel : spectacle enchanteur. Les zéphirs roulent sur son chemin un tourbillon de fumée délicieuses; mais le voici lui-même. Ouvrez, muses des bois, ouvrez votre bouche sacrée.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Place, place, troupe importune :
Tendres Oiseaux, venez, accourez tous,

Voltigez avec la fortune
Autour de cet heureux époux.
Oh! le charmant objet! Oh! qu'elle est accomplie!
Que d'appas, que d'attraits!
Grand roi, par cet hymen qui comble tes souhaits,
Tu viens combler de biens Néphélococcygie.

Mais célébrons par des chants hyménéens et nuptiaux, son arrivée et celle de *Souveraineté*, son épouse.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Depuis le jour célèbre, où la reine des Dieux,
Superbement ornée,
Par les sœurs du destin fut au maître des cieux
Avec pompe amenée,
On n'a pas encor vu d'hymen si glorieux;
Hymen, ô hyménée!
Amour entre ses doigts charmans
Du char pompeux tenait les rênes,
Fier d'avoir su former les chaînes
De ces heureux amans,
Et galamment paré de deux ailes dorées,
Présidait aux noces sacrées.
Depuis cet heureux jour,
Amour, le tendre Amour,
N'a point de tels amans uni la destinée;
Hymen, ô hyménée[1]!

[1] Ces quatre derniers vers ne sont pas dans le grec.

SCÈNE II.

PISTHÉTÉRUS, LE CHOEUR.

PISTHÉTÉRUS.

J'entends avec plaisir et vos hymnes et vos chants mélodieux : je suis charmé de vos paroles. Mais çà, vantez aussi ce bruit affreux qui fait trembler la terre ; vantez les tonnerres, les éclairs, les foudres dont je suis armé.

LE CHOEUR.

Rayons dorés, clartés brillantes
Des lumineux éclairs ;
Inévitables traits, flèches étincelantes
Du monarque des airs,
Et vous, bruyans éclats de l'orageux tonnerre,
Notre roi vous tient en ses mains ;
Par vous il fait trembler les timides humains,
Par vous il ébranle la terre.
Tout l'univers est soumis à ses lois ;
Et Jupiter lui cède, avec le diadême,
Cette auguste beauté qui des dieux et des rois
Le rendait l'arbitre suprême.

PISTHÉTÉRUS.

Volez, Oiseaux ; que tardez-vous ?
Volez où l'hymen vous appelle ;
Suivez d'un pas léger et l'épouse et l'époux ;

Volez jusqu'au palais, où le nœud le plus doux
Doit unir ce couple fidèle.
Volez, Oiseaux; que tardez-vous?
Volez où l'hymen vous appelle[1].

LE CHŒUR.

Alalaï, iê paiôn, ô Tênella[2] vainqueur, ô le plus grand des dieux!

[1] Cette répétition n'est pas dans le grec : on y lit en place de ces deux vers : *O brillante épouse, présentez votre main, et prenant nos ailes, élevez-vous avec moi : en m'élevant moi-même, je vous éleverai aussi.*

[2] Ce dernier vers n'est pas dans M. Boivin. Tênella est une onomatopée, c'est-à-dire un son imitatif de la chose dont on parle. Molière a fait usage de cette espèce de figure dans *le Fâcheux*, acte III, scène dernière :

Monsieur, ce sont des masques
Qui portent des *crins-crins* et des tambours de basques.

FIN DES OISEAUX.

LES FÊTES DE CÉRÈS

ET DE PROSERPINE[1],

COMÉDIE D'ARISTOPHANE,

JOUÉE la vingt-unième année de la guerre du Péloponnèse, la première de l'olympiade quatre-vingt-douze[2], sous l'archonte Callias, après Cléocrite, aux fêtes dionysiaques, date fondée sur de simples conjectures tirées des paroles d'Aristophane, faute de préfaces et de scholies. M. Sam. Petit la met trois ans plus tard, à la quatrième année de la même olympiade.

LES Fêtes de Cérès et de Proserpine, duraient cinq jours à Athènes. Il s'y faisait des cérémonies mystérieuses, où il n'était permis qu'aux femmes

[1] Les deux déesses, mère et fille, étaient appelées Thesmophores, *à legibus ferendis;* leurs fêtes se nommaient *Thesmophoria*, et les femmes qui les célébraient *Thesmophoriazouzai*, qui est le titre grec de cette comédie.

[2] OLYMPIADE XCII.

Années.	Archontes.	Noms des pièces jouées.
1.	Callias. . . .	ΘΕΣΜΟΦΟΡΙΑΖΟΥΣΑΙ.
. . . .	. . . .	ΛΥΣΙΣΤΡΑΤΗ.
. . . .	. . . .	. . . .
4.	Dioclès. . . .	ΠΛΥΤΟΣ Α.

d'assister, comme aux Fêtes de la bonne déesse, chez les Romains. L'assemblée se tenait dans le temple, où se passe toute la scène dont nous allons parler.

Il y a deux pièces de ce nom, soit différentes, soit la même retouchée. Un passage cité par Aulu-Gelle [1], comme de la première façon, se trouve dans celle que nous avons; et l'on n'y en trouve point un autre que cite Athénée [2], comme de la seconde : d'où il faut conclure, avec Casaubon, que nous avons la première édition. Comme elle réussit peu, elle ne fit pas un grand tort à Euripide; car c'est à son sujet qu'Aristophane se livre à sa belle humeur. Il se déchaîne encore plus contre le sexe. Nous en dirons peu de chose par cette raison, sans omettre toutefois ce qui peut concerner les quatre articles principaux que nous nous sommes proposés dans le discours sur cette matière.

Le sujet en général est la Fête des deux déesses, qui faisaient l'objet particulier du culte des Athéniennes. Les femmes ennemies d'Euripide prennent cette occasion pour délibérer sur la manière de le perdre. Il veut prévenir sa condamnation, et il met en œuvre cent sortes de stratagêmes. Le

[1] A. Gell. l. XV, c. XX.

[2] Athenæus Casauboni, l. I, c. XXIII.

dessein d'Aristophane est de le faire regarder comme un homme souple et rusé. Euripide vivait alors; mais il était fort vieux, comme il le dit au poëte Agathon, dans le second acte.

ACTE PREMIER.

Mnésilochus, fort fâché de se voir entraîné hors de chez lui avant le jour et en hiver, par l'importunité d'Euripide son parent, lui demande où il le mène; mais Euripide évite de le dire, en usant de subtilités philosophiques. « Il ne faut pas, » dit-il, que vous l'entendiez, puisque vous l'allez » voir. » Mnésilochus se fait répéter cette subtilité. « Il ne faut pas, dites-vous, que j'entende? »

EURIPIDE.

Ce que vous allez voir.

MNÉSILOCHUS.

Ni apparemment que je voie?..

EURIPIDE.

Ce qu'il vous faut écouter.

Mnésilochus conclut qu'il faut n'avoir ni des oreilles ni des yeux. Euripide, en philosophe, lui fait une explication ridicule de la formation de

l'œil et de l'oreille ; ce qui fait dire à son parent : « O les belles choses ! Voilà ce qu'on gagne à avoir » affaire aux philosophes. » Aristophane, comme l'on voit, veut s'égayer aux dépens de la philosophie et des philosophes, d'Euripide surtout, et d'Anaxagoras, son maître, et de Socrate, son ami. Comme le maître et l'ami avaient été taxés ou accusés d'impiété, le poëte comique veut faire penser aux spectateurs, dans cette pièce ainsi que dans *les Grenouilles*, qu'Euripide en était un peu entiché.

Cette scène toute badine consiste dans des jeux pareils à celui qu'on vient de voir, jusqu'à ce qu'Euripide, apercevant le valet du poëte Agathon, chez qui il avait dessein d'aller, prie son parent de s'arrêter devant la porte qu'il lui montre. Le valet, aussi fou que son maître, dit en sortant : « Peuple, gardez un silence religieux ; car le chœur » des Muses est dans le cabinet de mon maître, et » médite de nouveaux chants. O vents, retirez » votre haleine, flots, suspendez votre course. » Il veut dire qu'Agathon fait une tragédie nouvelle. Cela donne lieu à un jeu de théâtre qui rend ridicules Agathon et ses confrères les tragiques.

Euripide et Mnésilochus s'abouchent avec le valet, pour le prier d'avertir Agathon. Le valet dit que son maître ne tardera pas ; qu'aussi-bien en hiver il n'est pas aisé à un poëte de faire des vers,

16..

s'il ne va au soleil : trait contre les poëtes gueux. Euripide expose ici à son parent la raison pour laquelle il l'amène vers Agathon : c'est qu'Euripide a appris que l'assemblée des femmes, qu'il a si souvent drapées dans ses tragédies, doit ce jour-là même, troisième jour des Fêtes de Cérès, lui faire son procès, et peut-être le condamner à mort. C'est pour prévenir ce malheur qu'il vient prier Agathon de se trouver déguisé à cette assemblée; coup de dent cruel contre l'efféminé Agathon, et contre ceux qui se déguisaient pour se trouver à ces mystères, comme on accusa depuis Clodius [1] d'avoir assisté à ceux de la bonne déesse à Rome. Tout roule sur cette folle idée qu'Aristophane met dans la tête d'Euripide.

Agathon paraît, habillé en femme et suivi d'un chœur de Muses, ou de femmes autres que le chœur qu'on verra dans la suite. Il récite des vers en poëte insensé et précieux : c'est l'intermède de l'acte.

ACTE II.

Mnésilochus se moque finement d'Agathon ainsi déguisé. Celui-ci allègue l'exemple d'Ana-

[1] Cicéron pour Milon.

créon, d'Alcée et de Phrynicus, qui ne faisaient, dit-il, de bons vers, que parce qu'ils étaient propres et poupins. « C'est donc pour cela, dit Mnésilochus, que Philoclès [1], le maussade, en fait » de si sots, et le méchant Xénoclès de si méchans, et le froid Théognis [2] de si froids. » C'est sur cela même qu'Agathon prétend justifier ses airs de petit-maître. Euripide soutient qu'il a raison, et que lui-même à son âge en a fait autant. Il vient aussitôt à présenter sa requête, en se servant des vers de quelqu'une de ses tragédies; car la parodie est le grand art d'Aristophane dans cette pièce, et partout. Euripide expose donc à son ami le besoin qu'il a de son secours; mais celui-ci le fait souvenir d'un vers de la tragédie d'*Alceste* [3], où Admète reprochant

[1] Poëte déjà cité.

[2] Renommé pour ses vers à la glace.

[3] Voyez la tragédie d'*Alceste*, acte III, scène VI. Ces parodies ne montrent pas qu'on ait critiqué les vers d'Euripide comme mauvais; au contraire, elles font voir qu'ils avaient fait une très-vive impression. Il y paraît bien, par celui d'*Hippolyte*, ib., acte III, scène II, qui est encore allégué dans cette comédie, *Ma langue a juré, non mon cœur*. Je prie le lecteur de se rappeler ce que nous avons dit dans les réflexions sur *Alceste*, et de faire attention que, si ce qui a choqué les modernes dans cette pièce eût paru choquant aux spectateurs athéniens, Aristhophane, qui n'épargne nullement Euripide, n'eût pas manqué de le relever. Or, c'est ce qu'il n'a jamais fait. Donc, les raisons que j'ai alléguées pour justifier *Alceste*

à son père Phérès la dureté qu'il a eue de laisser mourir Alceste, au lieu d'offrir lui-même aux Parques un reste de jours usés, Phérès répond : « Il vous est doux de voir la lumière, et croyez-» vous qu'il me le soit moins? » Agathon refuse donc nettement de se trouver à la Fête pour défendre son ami.

Euripide abandonné de ce côté-là, a recours à son parent, qui consent à l'aller défendre. Agathon veut bien lui prêter ses ajustemens, et l'on habille Mnésilochus en femme. Il fait jurer Euripide d'accourir à son secours, si l'on vient à le découvrir. Le poëte jure par l'Æther, domicile du roi des dieux, serment philosophique. Aussi paraît-il suspect à Mnésilochus. Euripide, pour le contenter, dit d'un ton un peu piqué : « Hé bien! » je jure par tous les dieux. — Souvenez-vous donc, » reprend Mnésilochus, que votre cœur a juré, » et non pas seulement votre langue. » Allusion à un vers d'Hippolyte. On entend aussitôt les cris des femmes dans le temple de Cérès et de Proserpine. Elles paraissent, et Euripide s'enfuit. Tout le reste de la pièce est supposé se passer dans ce temple, qui s'ouvre pour être vu des spectateurs.

subsistent dans leur entier. Cela me paraît démonstratif; car, pour les vers cités ici, quand même j'accorderais qu'Aristophane les critique, ce qu'il ne fait pas, cela rendrait encore plus forte la preuve que je tire de son silence sur le reste.

Une Athénienne s'avance, suivie d'un chœur de ses pareilles. Elle les anime à célébrer les mystères des deux déesses. Cela s'exécute dans la forme des chœurs grecs, avec les invocations ordinaires. Il est plaisant que celle qui porte la parole fasse faire aux autres des imprécations en cérémonie, « contre ceux qui formeraient quelque » dessein contraire aux intérêts du peuple..... du » peuple-femme, reprend-elle, contre ceux qui » voudraient faire leur paix avec les Perses [1], ou » avec Euripide; contre ceux qui ambitionne- » raient le pouvoir souverain, ou procureraient » au peuple de nouveaux tyrans. »

A ces imprécations singulières, on en mêle d'autres qui regardent plus particulièrement les femmes; par exemple, contre celles qui révéleraient la supposition d'un enfant par une femme, et choses semblables. Il y a trois ou quatre endroits, en cette pièce, qui montrent que la supposition des enfans n'était pas rare à Athènes. Le chœur ratifie ces vœux et ces imprécations.

[1] Ils étaient alors ennemis d'Athènes.

ACTE III.

Celle qui a porté la parole déclare le résultat de l'assemblée du sénat féminin : « Voici le sujet » de la délibération du jour précédent, dit-elle [1] : » Timoclée présidait, Lysilla était secrétaire, Sos- » trata donnait ses conclusions. Qu'on s'assemble » le matin du troisième jour des Fêtes de Cérès, » et que l'on délibère d'abord sur la peine que » mérite Euripide, notre ennemi déclaré. Qui » veut parler? ».

UNE FEMME.

Moi.

UNE AUTRE.

Prenez donc cette couronne [2] avant que de haranguer. Paix, silence. Elle crache comme les orateurs. Elle a l'air de faire une longue harangue.

[1] Formule ordinaire attachée aux décrets publics. On en trouve plusieurs exemples dans Thucydide et Démosthène. Lucien a imité cette plaisanterie d'Aristophane dans son *Conseil des Dieux*.

[2] On verra le même usage dans *les Harangueuses* d'Aristophane. Les orateurs prenaient une couronne. Ces deux scènes de différentes comédies sont des satires contre les harangueurs de ce temps-là.

LA HARANGUEUSE.

Ce n'est point l'ambition qui me fait parler, mesdames, j'en jure par nos déesses; mais uniquement la douleur que je ressens de voir que, depuis plusieurs années, vous êtes l'objet des outrages d'Euripide, ce fils d'une vile herbière; car de quels opprobres ne vous a-t-il pas accablées? Où ne prend-il pas à tâche de vous déchirer? Attend-il même qu'il ait beaucoup de spectateurs? Partout il vous reproche l'adultère, l'amour, le vin, la trahison, la démangeaison de parler. A l'entendre, vous êtes des insensées, et le plus grand mal [1] qui puisse arriver aux hommes.

Elle ajoute que les maris, en revenant du théâtre d'Euripide, maltraitent leurs femmes, et les soupçonnent de toutes les méchancetés imaginables; que de là naissent les défiances, les verroux et les clefs à trois dents à la laconienne, faites pour surprendre. Elle conclut à perdre Euripide par le poison ou autrement. Le chœur donne de grandes louanges à la femme-orateur, et l'élève fort au-dessus de Xénoclès, fils de Carcinus. C'était apparemment un orateur applaudi et critiqué.

Une autre femme se lève pour parler. Elle dit

[1] Allusion à un vers d'*Hippolyte*, Observons qu'Aristophane ne reprend point dans cette pièce les choses qui nous paraissent répréhensibles, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire, si les mœurs et l'usage ne les eussent justifiées à ses yeux.

qu'elle n'a rien à ajouter à ce qu'on allégue, si ce n'est un tort particulier que lui fait Euripide. Comme elle vend les couronnes pour les dieux, elle prétend que ce poëte, par ses impiétés, a décrédité son commerce, en persuadant aux hommes qu'il n'y a point de dieux. Euripide, ami de Socrate, en avait pris les sentimens; mais Socrate, en niant la pluralité des dieux, en reconnaissait un; et il est croyable qu'Euripide pensait et parlait de même. Toutefois, ce qu'il y a de plus cruel contre Euripide et Socrate dans Aristophane, c'est l'accusation d'incrédulité : accusation indirecte qui ne regardait que les dieux du pays; car les Athéniens si libres d'ailleurs et si enclins à l'indépendance, jusqu'à rire des aventures fabuleuses de leurs dieux, n'entendaient pas raillerie sur le culte de ces mêmes dieux honorés dans le pays. Le chœur, ennemi d'Euripide, ne laisse pas tomber cette accusation.

Incontinent Mnésilochus déguisé, prend la parole. « Je ne suis pas surprise, dit-il, de votre » courroux contre un poëte qui vous outrage. Pé» rissent mes enfans, si je ne le haïs autant que » vous! Je crois toutefois que nous devons ba» lancer et comparer nos raisons. Nous sommes » seules, et il n'y a pas à craindre qu'on révèle » nos secrets. Je parlerai donc librement. Pour» quoi, je vous supplie, nous choquons-nous si

» violemment pour deux ou trois bagatelles qu'Eu-
» ripide aura sues, tandis que nous faisons une
» infinité de maux qu'il ne dit pas? »

C'est une satire épouvantable contre le sexe; car la fausse femme s'accuse elle-même de crimes énormes. « Euripide n'a point vu, dit-il, nos infi-
» délités les plus criantes. S'il maltraite Phèdre,
» eh! que nous importe? Il n'a point dévoilé nos
» ruses, ni notre adresse à supposer des enfans. »

Avec ce tour caustique, Mnésilochus dit tant de mal des Athéniennes, qu'elles entrent en fureur. On l'accable d'injures pour avoir osé défendre un poëte, qui a choisi pour sujet de pièces de théâtre des Ménalippes, des Phèdres, femmes détestées, et pas une Pénélope. A quoi Mnésilochus répond: « C'est qu'il n'y a pas une Pénélope aujourd'hui,
» et que nous sommes toutes des Phèdres. » Il ajoute qu'il n'a pas dit la millième partie du mal qu'il pouvait dire; et il continue de plus belle sur ce qu'il a omis, sur les meurtres, les parricides, les poisons, etc. Telle est l'idée qu'Aristophane veut nous donner des Athéniennes.

Clisthène, homme efféminé, se présente pour donner un avis important à l'assemblée; on le reçoit; il déclare qu'un homme déguisé est entré au temple. Mnésilochus se réfugie à l'autel, pour se dérober à la fureur des femmes. Il arrache l'enfant des bras d'une d'entre elles, menaçant de

l'égorger sur l'autel; et il se trouve que ce prétendu enfant est un outre de vin. Embarrassé comment faire savoir à Euripide le danger où il est, il se souvient de la tragédie de *Palamède* [1], où Euripide feint que ce guerrier avait écrit ses aventures sur des morceaux de rames, et qu'il les jetait en mer dans l'espérance que son père Nauplius en trouverait quelqu'un. Pour railler cette fiction, Mnésilochus en voudrait faire autant; « mais où trouver des rames, dit-il? A leur défaut, » brisons ces statues; bois pour bois, ce sera la » même chose. » Il continue la parodie jusqu'au bout avec un air tragi-comique digne d'Arlequin.

Pour le chœur, il fait sa digression ordinaire vers les spectateurs. Le but de sa harangue est de prouver comiquement : 1° Qu'on a tort de médire du sexe; car si nous sommes des pestes publiques, dit-il, pourquoi nous épouser? 2° Que les femmes

[1] Quelques-uns disent qu'Euripide fit cette tragédie après la mort de Socrate, et que certains vers dont on fit l'application à ce philosophe, suivant l'idée du poëte, tirèrent des larmes de toute l'assemblée sur la mort de Socrate. C'est ce qui a engagé M. Sam. Petit à se ranger du parti de ceux qui avancent la mort de Socrate jusqu'à la troisième année de l'olympiade quatre-vingt-douze, sous l'archonte Glaucippus. A l'égard de la date de *Palamède*, il est obligé de corriger ou plutôt de contredire Élien. Sur ce fondement, il recule la comédie des *Fêtes de Cérès* à la quatrième annnée de l'olympiade quatre-vingt-douze; mais ce fondement est trop ruineux pour y insister. Après tout, la chose est peu importante.

valent mieux que les hommes. Ce parallèle est fort satirique à l'égard de ceux qui sont nommés. « Nausimacha, par exemple, l'emporte sur Charminus : rien de plus manifeste. Cléophon est » plus méchant que Salabaccha. Il n'est aucun de » vous qui ose entrer en comparaison de valeur » avec Aristomaque, cette héroïne de Marathon, » ni avec Stratonice. Mettra-t-on au-dessus d'Eubula quelqu'un de ces sénateurs de l'an passé, » qui cédèrent leurs emplois à d'autres? Convenez-en, messieurs, nous valons mieux que vous. » On ne voit point de femme se faire traîner sur » un char à deux chevaux, après avoir volé cinquante talens au trésor public. Si elles dérobent » quelques bagatelles [1] à leurs maris, c'est pour » le rendre le même jour. Mais qui pourrions-nous » montrer parmi vous? des voleurs fieffés, des » turlupins, des débauchés, des dissipateurs, qui » savent bien moins que nous conserver les biens » que leurs pères leur ont laissés : du moins savons-nous garder nos corbeilles, nos navettes, » nos quenouilles, et combien de nos héros ne » gardent pas leurs armes, et jettent leur bouclier » dans l'action »

M. Paulmier [2] explique admirablement bien cet

[1] Un peu de bled.

[2] Exercitation. Palmerii.

endroit, et il en tire avec vraisemblance la date de cette comédie. Ce n'est, dit-il, qu'une énigme [1], qui sous de feints noms de femmes cache des affaires d'État récemment arrivées. Le poëte désigne donc ici la bataille navale que perdit Charminus [2], vers l'île de Simé, avec perte de six trirêmes, contre Antiochus, Lacédémonien, la vingtième année de la guerre du Péloponnèse en hiver, et par conséquent peu de temps, selon les apparences, avant cette comédie; car Charminus mourut l'été suivant à Samos. Or, il n'était pas permis de railler les morts sur le théâtre, comme le remarque un scholiaste sur *la Paix*. Il faut donc que cette pièce ait été jouée du vivant de Charminus, peu de temps avant sa mort. Mais, outre cette raison qui n'est pas sans replique, puisque Aristophane viole quelquefois cette loi d'épargner les morts, il est visible que le poëte, en parlant des sénateurs qui, l'année précédente, cédèrent leurs emplois à d'autres, ne saurait faire allusion qu'aux quatre cents administrateurs de la république [3], qui furent établis la même année, vingtième de la guerre, au préjudice de la démocratie. Aristophane reproche aux Athéniens de l'avoir laissé lâchement abolir.

[1] Ou gryphe.

[2] Thucyd., l. VIII. Voyez les fastes ci-dessus.

[3] Voyez les fastes.

Le chœur finit en se plaignant des hommes sur un article, c'est qu'ils auraient dû assigner des places honorables, dans les fêtes et les cérémonies publiques, aux mères des grands hommes, pour les distinguer d'avec les mères des mauvais citoyens. « Peut-on, souffrir, par exemple, que la mère » d'Hyperbolus [1] vêtue de blanc et les cheveux » flottans, soit assise à côté de la mère de Lama- » chus? » De ce passage on peut conclure deux choses : la première, qu'Hyperbolus vivait encore, et ne fut tué que quelques mois après, dans la sédition de Samos avec Charminus; vraisemblablement Aristophane l'eût épargné après sa mort, suivant la loi; la seconde, qu'Aristophane changeant ici de langage à l'égard de Lamachus qu'il avait drappé dans d'autres pièces, montre que ce grand homme avait alors de belles actions qui parlaient en sa faveur.

ACTE IV.

Ce qui reste n'est ni curieux ni beau, du moins pour nous. Ce ne sont que des parodies et des

[1] Le vendeur de lampes.

tours de souplesse pour rendre Euripide ridicule de tout point. Mnésilochus s'ennuie de ne le pas voir voler à son secours. « C'est qu'il rougit du » froid Palamède [1], dit-il; cherchons quelque autre » tragédie pour l'attirer... Ah ! rien de mieux ima- » giné; contrefaisons Hélène : aussi-bien ai-je un » vêtement conforme au sien. » Il faut remarquer que le chœur n'a laissé Mnésilochus en repos à l'autel qui lui servait d'asile, que jusqu'à ce qu'on eût le temps d'aller au prytanée pour faire venir quelque femme de grand magistrat avec des licteurs.

Mnésilochus, sous le personnage d'Hélène, s'imagine voir le Nil et l'Égypte, comme celle d'Euripide [1], et fait une scène comique et de *coq-à-l'âne*, avec une autre femme qui n'est point au fait de cette nouvelle ruse. Euripide qui survient, entre dans l'esprit de ce jeu. Il demande à être introduit, comme le Ménélas de sa tragédie; autre jeu de même goût pour plaisanter sur la reconnaissance de Ménélas et d'Hélène. « N'est-ce » pas ici, dit-il au chœur, le palais de Protée, » roi d'Égypte? » Une des femmes répond qu'il

[1] En effet, Euripide, dans la dispute pour cette pièce, ne fut nommé que le second, et fut vaincu par Xénoclès : ce qui met Élien de fort mauvaise humeur contre les juges des prix. Élien, *var. hist.* l. I, c. VIII.

[2] Voyez l'*Hélène* d'Euripide.

extravague, et que Protéas est mort depuis dix ans. Ce *quiproquo* ressemble à celui de Martial le poëte, pris pour un Martial, faiseur de gants, par la comtesse d'Escarbagnas [1]. Protéas, fils d'Épicyclès et général athénien, s'était trouvé au combat de Sybote [2], contre ceux de Corinthe et de Corcyre [3]. Dès la première année de la guerre du Péloponnèse il avait assiégé Méthone [4]; il vécut donc dix ou onze ans depuis.

Durant le badinage d'Euripide, déguisé en Ménélas, arrive la femme du magistrat avec un licteur [5]. Cela déconcerte un peu le nouveau Ménélas, qui voulait ramener sa nouvelle Hélène. Il se retire donc ; mais il lui promet de la secourir, bien assuré de ne pas demeurer court en fait de ruses et de stratagêmes.

La prytanienne livre Mnésiloque au licteur, qui le lie, avec ordre de le garder à vue et d'écarter [6] tous ceux qui s'en approcheraient. Le chœur, flatté

[1] Chez Molière.

[2] Sybote, île devant Leucade ou Sainte-Maure, dans la mer Ionienne, près de l'Épire.

[3] Thucyd., l. I.

[4] Méthone, ville du Péloponnèse, sur le bord occidental de la Messénie.

[5] Ces licteurs étaient Scythes. Ils gardaient la ville au nombre de mille, et avaient leurs casernes dans le marché.

[6] A coups d'étrivières.

de l'espoir d'une vengeance signalée, décrit dans un divertissement une partie de sa danse, de ses tours et retours; mais il serait difficile d'en tirer plus de lumières que ce que nous en avons dit au second discours [1]. Ce qu'il y a de remarquable dans ce morceau, c'est un mot sur le jeûne du troisième jour des Fêtes de Cérès; « jeûne que » Pauson même observe, dit le chœur. » Pauson était un homme ruiné, qui méritait apparemment de l'être.

ACTE V.

Le licteur, Scythe de nation, et parlant un grec barbare, menace et insulte Mnésiloque en garde impitoyable. Mais le captif s'avise de contrefaire l'*Andromède* d'Euripide [2], parce qu'il est lié comme elle; et l'on voit Euripide arriver en vrai Persée. La fausse Andromède fait son rôle avec des plaintes comiques, au sujet du Scythe, monstre plus cruel que celui qui se disposait à dévorer la

[1] Second discours à l'article du chœur, tom. I.

[2] L'*Andromède* d'Euripide, tragédie perdue, qu'Aristophane parodie en cette scène.

vraie Andromède. Mais le personnage de Persée ne réussissant pas à Euripide, il prend celui d'Écho, personnage de la même tragédie. « Je suis, dit-il, » Écho la babillarde, qui, l'an passé, dans ce même » lieu [1], servis si bien Euripide. Gémissez donc, » ma fille. »

MNÉSILOQUE.

Et vous, ayez soin de répéter mes gémissemens.

EURIPIDE-ÉCHO.

C'est mon affaire; commencez.

MNÉSILOQUE.

Nuit sacrée, que ta course est longue, et que ton char roule lentement sur le dos de l'Æther étoilé et du vénérable Olympe [2]!

EURIPIDE-ÉCHO.

Olympe.

L'on entrevoit assez le goût de cette parodie, et la malice d'Aristophane à relever l'endroit faible d'*Andromède*. Après un jeu badin, Euripide, redevenu Persée, se montre derechef; mais cet artifice ne réussissant pas plus que les autres, il s'éloigne pour en imaginer un nouveau. L'intervalle est court. Il revient et se présente sans déguisement.

[1] Donc Euripide avait donné son *Andromède* l'année précédente, vingtième de la guerre, et sur le même théâtre.

[2] Ce tour ridicule est dans le goût de la parodie.

Il offre la paix aux dames, promettant de ne plus dire de mal du sexe dans ses vers, à condition qu'on relâchera son parent Mnésiloque : sinon il les menace de révéler tous leurs déportemens à leurs maris, quand ils seront revenus de la guerre. Suivant les conjectures que j'ai exposées sur la date de cette comédie, les Athéniens étaient alors occupés en trois endroits : 1° à se défendre des incursions que faisaient Agis et les Lacédémoniens postés à Décélie, dont ils s'étaient rendus les maîtres; 2° au siége d'une ville de Chios; 3° à une guerre vers l'Hellespont.

Les femmes se laissent gagner, ou feignent de se rendre aux conditions du poëte. Mais il s'agit de tromper le soldat. Euripide en fait son affaire, et sur-le-champ, déguisé en vieille, il trouve le moyen d'écarter le licteur, et de rendre la liberté à Mnésiloque. Du reste, cette pièce paraît avoir été jouée aux fêtes dionysiaques, vers le commencement du printemps, sur la fin de l'hiver, car il y est fait mention d'hiver et d'hirondelle. De plus, la comédie suivante a été certainement représentée aux fêtes lénéennes, sur la fin de l'automne de la même année. Or, les deux n'ont pu être jouées aux mêmes fêtes.

LES FÊTES DE CÉRÈS ET DE PROSERPINE,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

MNÉSILOCHUS.
EURIPIDE.
VALET d'Agathon.
AGATHON.
CHOEUR d'Agathon.
HÉRAUT.
CHOEUR DE FEMMES qui célèbrent les Fêtes de Cérès.
QUELQUES FEMMES.
CLISTHÈNE.
UN PRYTANE.
UN LICTEUR scythe.

La scène est dans le temple de Cérès et de Proserpine.

LES FÊTES DE CÉRÈS
ET DE PROSERPINE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MNÉSILOCHUS, EURIPIDE.

MNÉSILOCHUS.

AUTANT l'on desire en hiver le retour de l'hirondelle, autant je desire, en vérité, voir la fin des courses que je fais depuis le matin. (*Montrant Euripide et entrecoupant ses paroles*). Cet homme a juré ma mort : je suis tout essoufflé ; ma rate est prête à se rompre. (*A Euripide*). Mais auparavant, Euripide, est-il possible de savoir du moins où vous me traînez ainsi sur vos pas?

EURIPIDE.

Laissez donc ; il n'est pas nécessaire qu'on vous

batte les oreilles de tout ce que vos propres yeux vont vous apprendre tout-à-l'heure.

MNÉSILOCHUS.

Comment dites-vous? Répétez?... (*Il répète en traînant ses mots*). Il n'est pas nécessaire qu'on m'entretienne d'une chose?.....

EURIPIDE.

Eh! non. Quand on va vous la mettre sous les yeux.

MNÉSILOCHUS.

..... Ni par conséquent qu'on me fasse voir un objet?.....

EURIPIDE.

Non encore : si vous pouvez le connaître en vous en entretenant.

MNÉSILOCHUS.

Que me dites-vous là? Cependant vous parlez à merveille. Mais, suivant vous, je pourrais me passer de voir et d'entendre.

EURIPIDE.

L'un va sans l'autre : *Ne pas voir* et *ne pas entendre*, sont deux fonctions que la nature a séparées : sachez bien cela.

MNÉSILOCHUS.

Comment séparées?

EURIPIDE.

Voici comme cela s'est fait dès l'origine des choses : quand les élémens furent sortis du chaos, et que les animaux purent se mouvoir par eux-mêmes, la vue leur devint d'une nécessité indispensable ; aussi l'Æther forma d'abord le globe de l'œil à l'instar de celui du soleil, puis il creusa l'oreille, seul *entonnoir de l'entendement* [1].

MNÉSILOCHUS.

Ainsi cet entonnoir fait que je ne vois, ni n'entends. Par Jupiter, je me réjouis en vérité de ce que vous m'apprenez là. Vive la société des *philosophes* [2].

EURIPIDE.

Je vous en apprendrais bien d'autres de cette espèce.

MNÉSILOCHUS.

Plût aux dieux que vous pussiez en outre m'indiquer le moyen de ne plus boiter!

EURIPIDE.

Approchez ici. Tenez : écoutez.

MNÉSILOCHUS.

Me voici.

[1] Mots burlesques qui répondent faiblement au jeu de mots d'Aristophane: Ἀκοὴν δὲ χοάνης.

[2] Αἱ σοφαὶ ξυνουσίαι doit être traduit avec le degré de ridicule qu'on attache quelquefois au mot *philosophe*.

EURIPIDE.

Voyez-vous cette porte?

MNÉSILOCHUS.

Oui, certes, je la vois : je le crois du moins.

EURIPIDE.

Motus, maintenant.

MNÉSILOCHUS, faisant semblant d'écouter la porte.

Allons, soit : *motus* pour la porte.

EURIPIDE.

Écoutez bien.

MNÉSILOCHUS.

J'écoute et respecte les secrets de la porte.

EURIPIDE.

C'est là que demeure le fameux Agathon [1], poëte tragique.

MNÉSILOCHUS.

Quel est cet Agathon?

EURIPIDE.

C'est un Agathon.

MNÉSILOCHUS.

Il est sans doute basané, vigoureux?

EURIPIDE.

Non. Ce n'est pas cela : vous ne l'avez donc jamais vu?

[1] Ἀγάθων, fort, vigoureux.

MNÉSILOCHUS.

Son visage est couvert d'une barbe épaisse?....

EURIPIDE.

Vous ne l'avez donc jamais vu?

MNÉSILOCHUS.

Non, par Jupiter, autant qu'il m'en souvienne.

EURIPIDE.

Vous l'avez cependant vu, mais sans le connaître; (car ce n'était pas son visage qu'il vous montrait [1]). (*Euripide tire Mnésilochus par le bras et l'emmène dans un coin*). Ah! retirons-nous à l'écart. Voilà son certain valet qui sort, portant du feu et des branches de myrthe. Il va, j'imagine, offrir un sacrifice pour l'heureux succès du travail de son maître.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LE VALET D'AGATHON.

LE VALET, emphatiquement.

Que tout le peuple écoute attentivement, et se tienne bouche close. Le sacré chœur des muses est auprès de mon maître, et médite de nouveaux

[1] Ces mots de la parenthèse sont ajoutés pour éviter de rendre par une poliçonnerie le mot βιβίνηκας, præcidisti tu eum.

chants [1]. O vous Æther, divinité toujours calme, retenez l'haleine des vents. Flots azurés de la mer, réprimez vos mugissemens.

MNÉSILOCHUS, à part.

Merveilleux!

EURIPIDE, à Mnésilochus tout bas.

Chut. Pourquoi parlez-vous?

LE VALET, sur le même ton.

Que le sommeil appesantisse l'aile de tous les oiseaux! Que les bêtes sauvages accoutumées à errer dans les forêts ne puissent sortir de leurs réduits!

MNÉSILOCHUS.

Merveilleusement beau [3]!

LE VALET, sans prendre garde.

Car le beau parleur Agathon, notre maître, a dessein de.....

MNÉSILOCHUS, à part.

De faire quelque infamie [3]?

LE VALET.

Qui parle ici?

MNÉSILOCHUS.

L'Æther toujours calme.....

[1] Il veut dire qu'Agathon fait une tragédie. Le P. Brumoy.

[2] Βομβαλοβομβάξ, mot emphatique et plaisant, forgé par Aristophane.

[3] Esser chiavata.

FÊTES. DE CÉRÈS.



Le beau parleur Agathon a dessein de jeter les fondemens d'un Edifice Dramatique.

LE VALET, après un peu de silence.

...A dessein de jeter les fondemens d'un édifice dramatique. Déjà ses vers commencent à prendre une nouvelle tournure: il polit ceux-ci; il lie ceux-là; il invente de nouvelles sentences; il peint tout, ne nomme rien par son nom; et ses vers, comme une cire molle, se moulent à son gré, et prennent la forme qu'il desire.

MNÉSILOCHUS.

Il fait bien pis [1].

LE VALET.

Quel est le rustre qui approche de ce sanctuaire?

MNÉSILOCHUS.

C'est un homme en état de briser cette barrière, et de t'en montrer, ainsi qu'à ton mielleux de maître [2].

LE VALET.

O vieillard! dans votre jeunesse, vous aurez été la terreur des beautés?

EURIPIDE, à Mnésilochus.

Je vous en prie, laissez aller ce garçon. (*Au valet*). Pour toi, hâte-toi d'aller trouver Agathon et de l'amener ici.

[1] Et sbelletta.

[2] Quello ch'è pronto à te, ed a'l poeta che ha bella loquella di corte, che inrotonda, et contorze questa verga à infundere.

LE VALET.

Sans tant de prières, vous allez le voir paraître dans l'instant, puisqu'il commence à composer : car en hiver on ne brille pas à faire des couplets, si l'on ne recoure à la chaleur du soleil.

SCÈNE III.

MNÉSILOCHUS, EURIPIDE.

MNÉSILOCHUS.

Qu'ai-je donc à faire ici?

EURIPIDE.

Attendez, je vous prie : le voilà qui vient. (*A part*). O Jupiter! quelle est ma destinée pour aujourd'hui!

MNÉSILOCHUS, avec vivacité et inquiétude.

Et moi, je vous demande, au nom de Jupiter, ce que signifie tout cela? Que veulent dire vos larmes, vos frayeurs? Vous êtes mon gendre : vous ne devez avoir rien de caché pour moi.

EURIPIDE, d'un air triste et accablé.

Oh! je suis menacé du plus grand malheur.

MNÉSILOCHUS.

Quoi?

EURIPIDE.

Dans ce jour il sera décidé si l'on doit laisser vivre ou condamner à mort Euripide.

MNÉSILOCHUS.

Vous extravaguez ! Tous les tribunaux sont fermés. Le sénat ne s'assemble point. Nous n'en sommes encore qu'au troisième jour ou au milieu de la solennité des Fêtes de Cérès [1].

EURIPIDE.

Et voilà précisément d'où me viennent toutes mes inquiétudes ; car les femmes ont formé des projets contre moi. Leur assemblée d'aujourd'hui dans le temple des déesses, n'a pour but que ma perte.

MNÉSILOCHUS.

Mais, pourquoi cela ?

EURIPIDE.

Parce que je les ai fort maltraitées dans mes tragédies.

MNÉSILOCHUS.

Oh ! par les dieux de la terre et de l'onde, vous l'aurez bien mérité. Mais avez-vous quelque expédient pour vous tirer de là ?

EURIPIDE.

Je voudrais persuader au dramaturge Agathon de se faufiler dans l'assemblée des femmes.

[1] Ce passage est très-clair ; il détermine bien précisément le nombre des jours consacrés aux thesmophories. Le troisième étant le milieu de ces jours, il est évident que cette solennité était de cinq jours.

MNÉSILOCHUS.

Qu'y fera-t-il, je vous demande?

EURIPIDE.

Il y parlera, et fera valoir tout ce qui est en ma faveur.

MNÉSILOCHUS.

Sera-t-il déguisé, ou non?

EURIPIDE.

Déguisé... Il prendra un accoutrement féminin.

MNÉSILOCHUS.

Oh! la belle idée! bien digne de vous; car à vous la palme en fait d'astuce [1].

EURIPIDE.

Paix.

MNÉSILOCHUS.

Qu'y a-t-il?

EURIPIDE.

C'est Agathon qui paraît.

MNÉSILOCHUS.

Faites-moi-le remarquer.

EURIPIDE.

Ne le voyez-vous pas juché en haut de sa machine [2]?

[1] Voyez *les Chevaliers*, v. 277.

[2] Voyez la note du tome XII, page 72.

MNÉSILOCHUS.

Je n'y vois donc goutte ; car je n'aperçois pas trace d'homme ici ; mais bien une Cyrène [1].

EURIPIDE.

Silence : le voilà qui s'apprête à nous donner quelques airs.

MNÉSILOCHUS.

Oui : la marche des fourmis, qu'il va nous chanter avec sa voix grêle.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, AGATHON, LE CHOEUR tragique [2].

AGATHON.

Jeunes filles, prenez la torche consacrée aux déesses infernales ; et, comme au sein de la liberté, joignez la danse à vos cris de joie.

LE CHOEUR.

Dites-moi, pour quelle divinité ces préparatifs? car j'aime honorer les dieux.

AGATHON.

Prends ton essor, ô muse, et célèbre Apollon

[1] Fameuse courtisanne. Voyez *les Grenouilles*, v. 1328.

[2] Ce chœur est à la suite d'Agathon, comme auteur tragique, et est composé des acteurs ordinaires pour ces pièces. Ce chœur-là ne doit pas être confondu avec le chœur de cette pièce, qui n'est composé que des femmes qui célèbrent les thesmophories.

à l'arc rayonnant d'or, qui éleva les murs d'une ville sur les bords du Simoïs.

LE CHOEUR.

Que les échos répètent les airs les plus beaux à la louange d'Apollon : les sons qu'il sut tirer de sa lyre le rendirent vainqueur de tous ses rivaux.

AGATHON.

Que Diane, cette amante des monts ombragés de forêts, obtienne aussi une part à vos éloges.

LE CHOEUR.

Je ne cesserai jamais d'honorer par mes chansons cette heureuse Artémise, auguste postérité de Latone.

AGATHON.

Célébrez aussi Latone elle-même, et les délices des grâces phrygiennes [1] ; ces airs de l'asiade [2] dont le rhythme est tantôt d'accord et tantôt ne l'est pas avec la mesure.

[1] Trait de méchanceté d'Aristophane, qui prête à Agathon du goût pour la musique phrygienne, réprouvée par Platon, comme indigne d'un homme d'État, à cause de ses airs mols, efféminés et voluptueux. Voyez Plutarque, *Reipublicæ gerendæ præcepta*.

[2] C'est-à-dire de la cithare asiade. M. Burette, tom. X des *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*, pag. 273, paraît porté à croire que ce nom donné à la cithare, lui vient de la ville nommée Asia, située au pied du mont Tmolus en Lydie. Ce surnom d'Asiade se trouve dans *le Cyclope* d'Euripide, v. 442. Plutarque donne une autre raison de cette dénomination de la cithare, tom. XII, chap. 12, pag. 179.

LE CHOEUR.

O divine Latone, et vous, ô Cythare, mère des hymnes, je vous honore par des chants mâles et dignes d'être goûtés, qui font, ainsi que les nôtres à l'instant, étinceler le feu dans les yeux des dieux. C'est ainsi qu'il faut chanter les louanges d'Apollon. Je te salue, ô fils de Latone.

MNÉSILOCHUS.

O adorables déesses [1], quelle douce et voluptueuse mélodie, beaucoup plus tendre et plus lascive que tous les baisers! Je n'ai pu l'entendre sans éprouver certain plaisir [2]. (*A Agathon*). O jeune beauté, permets-moi de t'interroger à la façon d'Eschyle dans sa *Lycurgie* [3]. De quel pays est ce jeune efféminé? quelle est sa patrie? son vêtement? que signifie cette confusion de manières? que veut dire cet instrument de musique [4] avec cette robe couleur de saffran? cette lyre avec ces rubans [5]? cette huile athlétique avec ces ceintures? tout cela va mal ensemble! comment allier une épée et un miroir? et vous-même, qui êtes-vous,

[1] Grec: *O adorables génétyllides.*

[2] Che udendola io, sotto à questa sedia m'è venuta la tentazione.

[3] Pièce perdue d'Eschyle.

[4] Βάρϐιτος.

[5] Κεκρυφάλῳ.

ô jeune personne? êtes-vous un homme? mais où en est la preuve [1]? où est le juste-au-corps? où sont ces gros souliers à la laconienne? êtes-vous femme? où est donc votre gorge? que dites-vous? vous vous taisez? au reste, je puis en juger par votre voix, puisque vous voulez en faire un secret.

AGATHON.

Ah! vieillard, vieillard, vous vous livrez à des injures dictées par la jalousie; mais je n'en suis pas affecté. Quant à mon costume, je le rends conforme à mes goûts. Il est à propos qu'un poëte prenne le ton et les manières des sujets qu'il traite. Ainsi, choisit-il des sujets femelles; il faut que de pied en cap le poëte soit femelle.

MNÉSILOCHUS.

Vous montez donc un cheval [2], pour composer *Phèdre ?*

AGATHON.

Quand les sujets sont mâles, on en prend toute l'habitude; et nous faïsons nos efforts pour imiter ce qui n'est point en nous.

MNÉSILOCHUS.

Eh! bien, lorsque vous mettrez en scène des

[1] Ove hai tu il membro virile ?

[2] Dunque sei menato su'l cavallo, et lo cacci, quando fai Fedra ?

satires, venez à moi, je vous serai utile en me présentant derrière vous en vrai Priape.

AGATHON.

Il est peu agréable de voir un poëte rustre et velu. Voyez cet Ibycus, cet Anacréon de Téos et cet Alcée, qui ont su donner des grâces à l'harmonie : ils avaient la démarche molle et la coiffure des Asiatiques, et ils dansaient l'ionienne [1]. Et Phrynichus! vous n'êtes pas sans en avoir entendu parler; il était beau et toujours élégamment vêtu; aussi rien de plus léché que ses poëmes. Il faut que les ouvrages tiennent du goût des auteurs.

MNÉSILOCHUS.

Voilà donc pourquoi le hideux Philoclès compose de tristes vers; le méchant Xénoclès, des méchans; le froid Théognis, des froids?

AGATHON.

C'en est une suite nécessaire. Oh! quand j'ai vu cela, j'ai soigné ma personne avec toute sorte de recherche.

[1] Horace nous peint très-bien ce que l'on doit entendre par la danse ionienne, dans ces vers :

Motus doceri gaudet Ionios
Matura virgo, et fingitur artibus;
    Jàm tunc et incestos amores
        De tenero meditatur ungui.

Lyricor. Carmin. III, 1, 21.

MNÉSILOCHUS.

Au nom des dieux, comment?

EURIPIDE.

Cessez, cessez de tant aboyer. Je n'en usais pas autrement, quand j'ai commencé à composer mes tragédies.

MNÉSILOCHUS.

Certes, je ne suis pas jaloux de votre éducation.

EURIPIDE.

Laissez-moi donc dire le motif qui m'amène.

MNÉSILOCHUS.

Dites.

EURIPIDE.

Agathon, *il est d'un sage de savoir dire beaucoup de choses en peu de mots* [1]. Accablé de nouveaux revers, je viens me jeter à vos genoux.

AGATHON.

En quoi avez-vous donc besoin de moi?

EURIPIDE.

Les femmes, sous prétexte que je ne les épargne pas, ont résolu ma perte aujourd'hui pendant la solennité des Thesmophories.

AGATHON.

De quelle utilité puis-je donc vous être?

[1] Parodie de deux vers de l'*Æolus* d'Euripide, pièce perdue.

EURIPIDE.

De la plus grande ; car si vous voulez aller prendre séance au milieu des femmes, et vous faire passer pour une d'elles, et si vous prenez à tâche de me défendre, vous me sauverez : vous êtes le seul en état de bien parler en ma faveur.

AGATHON.

Et que n'allez-vous vous-même faire valoir vos raisons ?

EURIPIDE.

Je vais vous le dire : d'abord je suis connu; ensuite je suis chauve et barbu. Pour vous, votre figure est belle, blanche et sans poil; vous avez une voix de femme, un air délicat et des plus gracieux.

AGATHON.

Euripide.....

EURIPIDE.

Qu'y a-t-il ?

AGATHON.

N'avez-vous pas dit quelque part : *La lumière du jour vous est précieuse et douce ; pensez-vous qu'elle le soit moins à votre père ?*

EURIPIDE.

Vraiment oui.

AGATHON.

Ne comptez donc pas que j'irai m'exposer pour

vous ; ce serait folie de ma part. C'est à vous à supporter, comme vous pourrez, vos infortunes. Or, il convient de les supporter en les souffrant soi-même, et non pas en s'en débarrassant adroitement.

MNÉSILOCHUS.

En effet, ô impur! tu es devenu un de ces infâmes plutôt en souffrant qu'en parlant.

EURIPIDE.

Quelle raison avez-vous de craindre d'aller là?

AGATHON.

On m'y ferait un plus mauvais parti qu'à vous.

EURIPIDE.

Comment?

AGATHON.

Comment? Parce que j'aurais l'air d'un curieux observateur de leurs mystères nocturnes, et d'un voleur secret de leurs effets.

MNÉSILOCHUS.

D'un observateur? Dites donc d'un prostitué. Oh! parbleu, voilà un délicieux prétexte.

EURIPIDE.

Allons, voyons : ferez-vous ce que je vous demande?

AGATHON.

N'en croyez rien.

EURIPIDE.

O que je suis malheureux! C'en est fait d'Euripide!

MNÉSILOCHUS.

O très-cher ami, ô mon gendre, ne perdez pas courage!

EURIPIDE.

Comment me tirerai-je donc de là?

MNÉSILOCHUS.

Chargez celui-ci d'imprécations, et faites de moi tout ce que vous voudrez.

EURIPIDE.

Eh! bien, puisque vous vous dévouez pour moi, quittez votre habit.

MNÉSILOCHUS.

Le voilà par terre. Que voulez-vous que je fasse?

EURIPIDE.

Il faut raser le poil de votre menton, et brûler celui que vous avez plus bas.

MNÉSILOCHUS.

Faites donc comme vous l'entendez; car autrement je n'aurais jamais dû me dévouer pour vous.

EURIPIDE.

Agathon, vous n'allez jamais sans rasoir : prêtez-nous-en donc un.

AGATHON.

Prenez-le dans cet étui.

EURIPIDE.

Bien obligé. Allons, Mnésilochus, asseyez-vous, enflez votre joue droite.

MNÉSILOCHUS.

Hélas donc!

EURIPIDE.

Qu'avez-vous à crier? Je vous mettrai un bâillon, si vous ne vous taisez.

MNÉSILOCHUS.

Attatai, attatai!

EURIPIDE.

Eh! bien, où courez-vous?

MNÉSILOCHUS.

Au temple des Euménides. Non, par Cérès, je ne me tiendrai pas là pour me faire hacher.

EURIPIDE.

Vous allez vous faire moquer de vous avec votre barbe à moitié faite.

MNÉSILOCHUS.

Je m'en soucie peu.

EURIPIDE.

Au nom des dieux, ne m'abandonnez pas. Approchez ici.

MNÉSILOCHUS.

O que je suis malheureux!

EURIPIDE.

Ne bougez pas. Levez la tête. Où regardez-vous?

MNÉSILOCHUS.

Non, non.

EURIPIDE.

Pourquoi grognez-vous? Tout est fini.

MNÉSILOCHUS.

Quel pauvre homme je suis! Je combattrai donc à la légère?

EURIPIDE.

Soyez calme et tranquille. Vous êtes beau comme le jour. Voulez-vous un miroir?

MNÉSILOCHUS.

Oui, donnez-m'en un, si vous le voulez.

EURIPIDE.

Tenez, regardez-vous.

MNÉSILOCHUS.

En vérité, ce n'est pas moi, c'est Clisthène.

EURIPIDE.

Levez-vous; que je brûle vos poils, et penchez-vous.

MNÉSILOCHUS.

Hélas donc! vous voulez me griller comme un porc.

EURIPIDE.

Que quelqu'un m'apporte une torche ou une lampe. (*On lui apporte ce qu'il demande*). Penchez-vous. Prenez garde [1].

MNÉSILOCHUS.

Oh! parbleu, j'y prendrai garde. Mais vous me brûlez! Hélas donc! de l'eau, de l'eau, voisins, avant que mon derrière ne vienne lui-même à mon secours.

EURIPIDE.

Soyez tranquille.

MNÉSILOCHUS.

Comment le serais-je, quand je me sens brûlé!

EURIPIDE.

Mais vous n'avez plus rien à souffrir. Voilà une grande besogne de faite.

[1] Habi guarda ora della alta coda.

MNÉSILOCHUS.

Oh! oh! je suis tout noir. On ne m'a pas laissé un poil [1].

EURIPIDE.

Peu vous importe : on va vous laver cela avec une éponge.

MNÉSILOCHUS.

Ça ne sera pas fort plaisant pour celui qui lavera mon derrière.

EURIPIDE.

Agathon, puisque vous refusez de me servir en personne, du moins prêtez-moi cette robe et cette ceinture. Vous ne sauriez dire que vous ne les avez pas?

AGATHON.

Ah! prenez-les, et servez-vous-en. Je vous les cède de bon cœur.

MNÉSILOCHUS.

Que prendrai-je donc?

AGATHON.

Cette robe couleur de saffran. Mettez-la.

MNÉSILOCHUS.

Par Vénus, elle exhale une odeur délicieuse de mâle.

[1] Oimè per tal abbrusciamento m'hò fatto brusciar tutto ciò che ho à torno a'l culo.

AGATHON.

Mettez-la vite.

MNÉSILOCHUS.

Donnez la ceinture pour soutenir la gorge.

EURIPIDE.

La voilà.

MNÉSILOCHUS.

Voyons, affublez mes jambes avec les enjolivemens nécessaires.

EURIPIDE.

Il vous faut encore des bandelettes et une mître.

AGATHON.

Voici le petit bonnet dont je me sers la nuit.

EURIPIDE.

Oh! oh! il est fort commode.

MNÉSILOCHUS.

M'ira-t-il bien?

AGATHON.

Oui, très-bien.

EURIPIDE.

Voyons le manteau [1].

AGATHON.

Prenez sur le lit.

[1] φέῤ ἔγκυκλον. Il est évident, observe très-bien M. Brunck, que ἔγκυκλον était un vêtement qui se mettait par-dessus les autres, et que τὸν κροκωτὸν était celui qui se mettait dessous.

EURIPIDE.

Il faut des souliers.

AGATHON.

Prenez les miens.

MNÉSILOCHUS.

Me seront-ils bons?

EURIPIDE.

Pourquoi? Aimez-vous avoir le pied à l'aise?

AGATHON.

Essayez-les. Mais puisque vous avez tout ce qu'il vous faut, qu'on me ramène au plus vite chez moi.

SCÈNE V.

MNÉSILOCHUS, EURIPIDE.

EURIPIDE.

Cet homme a véritablement l'air d'une femme. Tâchez donc, en parlant, d'imiter le plus que vous pourrez le son de voix de ce sexe.

MNÉSILOCHUS.

Je ferai ensorte.

EURIPIDE.

Allez donc.

MNÉSILOCHUS.

Non certes, à moins que vous ne juriez... .

EURIPIDE.

Quoi?

MNÉSILOCHUS.

Que vous prendrez tous les moyens nécessaires pour me sauver, s'il m'arrive quelque disgrâce.

EURIPIDE.

Je jure par l'Éther, trône de Jupiter [1].

MNÉSILOCHUS.

Pourquoi plutôt par l'Éther que par la maison d'Hippocrate [2]?

EURIPIDE.

Eh! bien, je jure par tous les dieux sans exception.

MNÉSILOCHUS.

Souvenez-vous donc bien de ceci : *c'est l'esprit et non la langue seulement qui a juré* [3]. Je ne vise nullement à vous lier la langue par un serment.

(*On entend le cri des femmes : la scène change et l'on voit un temple*).

EURIPIDE.

Entrez vite dans le temple : il paraît que voici le moment de l'assemblée des femmes; pour moi, je me retire.

[1] Vers de la *Mélanippide* d'Euripide.

[2] Voyez tome XIII, page 88.

[3] Autre parodie d'Euripide.

SCÈNE VI.

MNÉSILOCHUS ET SA SERVANTE.

MNÉSILOCHUS.

Viens, ô Thratta, et suis-moi. Regarde donc quelle épaisse fumée font toutes ces torches allumées. Mais, ô éclatantes Thesmophores, permettez que je reste ici sous d'heureux auspices, et que je retourne de même chez moi. Thratta, ôte la corbeille de dessus ta tête, tires-en un gâteau que tu me donneras pour que je le présente aux déesses. O Cérès la bien aimée, déesse universellement honorée, et vous, Proserpine, permettez que je jouisse long-temps de l'avantage de vous offrir des sacrifices; ou qu'au moins aujourd'hui je reste ici dans le plus parfait incognito. Accordez aussi à ma fille un mari bien riche, bien sot, bien ridicule, et qui ne pensera qu'à son argent. Où, où me placerai-je dans un lieu commode pour entendre les orateurs? Pour toi, ô Thratta, retire-toi; il n'est pas permis aux servantes d'entendre ce qui se dit ici.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE FEMME EN HÉRAUT, CHOEUR DE FEMMES, MNESILOCHUS, SEPT HARANGUEUSES.

LA FEMME HÉRAUT.

Silence, silence. Adressez des vœux aux Thesmophores, Cérès et Proserpine, à Pluton, à Calligénie, à la Terre, mère des jeunes gens, à Mercure, aux Grâces, pour que la harangue et cette assemblée-ci aient le plus grand succès possible, soient fort utiles à la ville d'Athènes, et tournent à notre propre avantage. Demandez que celle-là soit couronnée, qui aura le mieux mérité du peuple et de nous, par sa bonne conduite et par ses discours. Demandez aussi des biens pour vous. Voilà quel doit être l'objet de vos vœux. Io pæan, io pæan, io pæan. Réjouissons-nous.

LE CHOEUR.

Nous ne formons pas d'autres vœux, et nous conjurons toute la génération céleste de les recevoir avec plaisir. Venez au milieu de nous, ô Jupiter,

resplendissant de gloire. O dieu , distingué par votre lyre dorée [1], et qui fixez votre séjour dans l'île sacrée de Délos. Et vous, ô vierge [2], supérieure à tout, remarquable par vos yeux bleus et par la riche lance que vous portez. Vous aussi, qu'on peut nommer de mille manières, rejeton [3] de la belle Latone, vierge, la terreur des bêtes féroces. Venez, ô vénérable Neptune, dieu des mers, et quittez le gouffre de Nérée, peuplé de poissons et agité de tempêtes. Joignez-vous encore à nous, ô Nymphes des vallées et des montagnes. Que les sons de la cithare se fassent entendre avec nos prières! O nobles Athéniennes, que la harangue soit conforme à nos vœux!

LA FEMME HÉRAUT.

Adressez vos prières aux dieux et aux déesses de l'Olympe, aux dieux et aux déesses pythiennes, aux dieux et aux déesses déliennes, enfin à toutes les autres divinités. Faites des imprécations contre tous ceux qui formeraient des desseins contraires aux intérêts du peuple-femme, qui voudraient faire leur paix avec Euripide ou avec les Perses; contre ceux qui ambitionneraient le pouvoir souverain, ou qui concourraient à faciliter le retour

[1] Apollon.

[2] Minerve.

[3] Diane.

d'un tyran; contre tout délateur d'une femme qui aurait supposé un enfant; contre toute soubrette qui, après avoir servi les galanteries de sa maîtresse, irait en jaser à l'oreille du mari, ou qui, chargée de quelque message, rapporterait le contraire de ce qu'on lui aurait dit; contre tout débauché qui, séduisant une femme par de belles promesses, n'en tiendrait aucune; contre toute vieille qui allécherait un débauché par des cadeaux; contre toute prostituée qui ouvre la main aux présens d'un étranger, et trahit ainsi son mari : demandez enfin que tout cabaretier ou cabaretière, dont le conge ne contiendra pas la mesure ordinaire, périsse avec toute sa famille; mais suppliez les dieux pour qu'ils comblent de biens tout le reste des citoyens.

LE CHŒUR.

Demandons toutes d'un commun accord, que nos vœux en faveur de la ville et du peuple, soient accomplis, et que nous donnions unanimement, comme il convient, la supériorité à celles dont les conseils mériteront la préférence. Regardons comme ennemies des dieux et de la patrie, toutes celles qui, pour leur propre avantage et au détriment de celui du public, n'ont point de paroles, et qui violent la forme des sermens reçue parmi nous, ou qui veulent introduire de nouvelles

lois et de nouvelles institutions, en abrogeant les anciennes; en un mot, celles qui révéleraient nos secrets à nos ennemis, et qui introduiraient les Perses sur nos terres pour les ravager. O vous, Jupiter, maître absolu de tout, ayez nos vœux pour agréables; faites que tous les dieux nous soient propices, quoique nous ne soyons que des femmes.

LA FEMME-HÉRAUT.

Que toutes entendent le décret qui a été prononcé dans l'assemblée des femmes, présidée par Timoclée; Lysilla écrivait, Sostrata donnait ss conclusions : On s'assemblera le matin du jour qui se trouve précisément au milieu la fête des Thesmophories; c'est un moment où nous avons beaucoup de loisir; on délibérera d'abord sur Euripide, sur la peine qu'on doit lui infliger; car nous n'avons pas d'ennemi plus déclaré. Qui veut haranguer?

UNE FEMME.

Moi.

LA FEMME-HÉRAUT.

Prenez donc cette couronne avant de haranguer. Qu'on se taise, silence, attention; car voilà la harangueuse qui crache, comme font tous les orateurs : elle a l'air d'en avoir long à dire.

PREMIÈRE HARANGUEUSE.

O femmes! je jure, par nos déesses, qu'aucun

motif d'amour-propre ne me fait prendre la parole aujourd'hui parmi vous; mais uniquement la douleur que je ressens de voir que depuis plusieurs années vous êtes l'objet des outrages d'Euripide, ce fils d'une vile herbière; car de quels opprobres ne nous a-t-il pas accablées, ou ne prend-il pas à tâche de nous déchirer, quelque petit nombre qu'il y ait de spectateurs et de personnages dans ses tragédies et dans ses chœurs? Il nous reproche d'être fausses, de courir après les hommes, d'aimer le vin, d'être calomniatrices, bavardes, de n'être bonnes à rien, et de faire le malheur des hommes. Aussi, nos maris, au sortir de ses pièces, rentrent-ils chez eux en nous regardant de travers, et cherchant partout avidement si on aurait recélé quelque jeune homme. Nous n'avons plus nos coudées franches comme ci-devant. Depuis ce poëte, nos maris ont tellement martel en tête, que s'ils nous voient tresser une couronne, ils nous disent que c'est pour un galant; si quelqu'un, en courant par la maison, casse un vase, le mari demande aussitôt : *En l'honneur de qui ce vase est-il cassé? ce n'est pas sans doute pour d'autres, que pour cet étranger de Corinthe*[1]? Une fille souffre-t-elle, son frère lui dit sur-le-champ : Je n'aime pas ce teint pour une fille; une femme est-elle veuve sans enfans,

[1] Parodie de deux vers de la *Sthénobée* d'Euripide.

il ne lui sera pas possible de s'en supposer un; les hommes ne démarrent pas d'auprès d'elle. Autrefois les jeunes filles épousaient des gens sur le retour; mais Euripide nous a tant noircies dans leur esprit, qu'aucun vieux ne veut plus se marier depuis qu'il a entendu ce vers :

Qui vieux prend une femme, épouse son tyran [1].

C'est à cause de lui que nos gardiens nous cèlent, mettent des verroux, et nous nourrissent ces gros chiens Molosses, la terreur des galans. Encore passe pour cela; mais nous n'avons pas même la liberté, comme autrefois, de prendre dans le cellier, de la farine, de l'huile et du vin. Les hommes ont toujours sur eux je ne sais quelles espèces de petites clefs à la Laconienne, faites avec art, et à trois dents [2]. Ci-devant nous avions encore su ouvrir ces portes, en nous procurant, pour trois oboles, une contre-empreinte des cachets qu'ils mettaient en outre sur les serrures [3];

[1] Parodie d'un vers des *Phéniciennes* d'Euripide.

[2] Plaute fait mention de ces clefs à la Laconienne, *Most.* II, 1, 57:

. . . . *Clavem mihi harumce ædium laconicam,*
Jam jube efferri intus: hasce ego ædes occludam hinc foris.

[3] Grec: *En nous procurant un cachet triobolaire.* J'ai cru devoir étendre ce texte, et y ajouter le commentaire propre à en faciliter l'intelligence. On voit donc que les maris, outre la

mais maintenant cet Euripide, la perte des familles, a conseillé aux hommes de ne se servir que de bois pourri pour cachet. C'est pourquoi il paraît urgent que nous avisions à nous défaire de cet homme, d'une manière ou d'une autre, soit par le poison, soit par tout autre expédient. Voilà ce que je déclare hautement : je consignerai le reste avec le greffier sur les tablettes.

LE CHOEUR.

Je n'ai jamais entendu femme disserter avec plus de sagacité et d'éloquence. Tout ce qu'elle dit est à propos ; elle a tout examiné, tout pesé ; elle sait faire valoir ses raisons avec prudence et finesse ; de sorte que, si Xénoclès, le fils de Carcinus, parlait à côté d'elle, vous jugeriez tous, comme je l'imagine, qu'il ne sait ce qu'il dit.

SECONDE HARANGUEUSE.

Je me lève pour ajouter quelques griefs à ceux que l'on vient d'alléguer contre Euripide. Je veux seulement vous parler des torts qu'il a vis-à-vis de

clef à la Laconienne, mettaient encore un cachet sur les serrures. Mais les femmes se faisaient faire un cachet semblable pour trois oboles, et par ce secours pénétraient où elles voulaient. Les maris s'en aperçurent, et eurent la précaution de n'avoir que des cachets de bois pourri qu'ils portèrent avec eux, et dont il n'était pas possible d'imiter l'empreinte, parce qu'elle variait aussi souvent qu'on l'appliquait de fois : et c'est cette dernière précaution dont la harangueuse fait un crime à Euripide.

moi. Mon mari est mort dans l'île de Chypre; il m'a laissé cinq petits enfans, que j'ai bien de la peine à nourrir en faisant des couronnes dans le marché aux myrtes. C'était à peine si j'y gagnais ma vie; maintenant c'est bien pis; je ne vends pas la moitié de ce que je vendais, depuis que cet Euripide a persuadé à tout le monde par ses tragédies, qu'il n'y avait point de dieux [1]. Je dis et répète donc à un chacun, qu'il est essentiel pour plusieurs raisons, que ce tragique soit châtié. Le mal qu'il nous fait, ô femmes, se sent de la manière grossière dont il a été élevé. Mais je vais au marché; car j'ai quelques personnes auxquelles je dois fournir vingt couronnes commandées.

LE CHOEUR.

Je trouve que celle-ci a encore une manière de présenter les choses plus agréables que la première, tant elle a su mettre de piquant dans son accusation où elle n'est point sortie des bornes de l'à-propos, et où elle a réuni la finesse et la prudence. Tout ce qu'elle a dit était à notre portée,

[1] Je n'examine pas, observe très-judicieusement M. Brunck, si Euripide était athée ou non. Mais je puis affirmer avec confiance que si Euripide eût été accusé comme Socrate, d'athéisme, on n'eût pas manqué de faiseurs d'anecdotes et d'histoires, qui eussent publié qu'Aristophane s'était laissé corrompre par l'argent des ennemis d'Euripide, pour l'accuser d'impiété en plein théâtre.

et propre à nous convaincre. Il faut tirer une vengeance éclatante des torts que cet homme lui a faits.

MNÉSILOCHUS, en femme.

Je ne suis nullement surprise, mes chères compagnes, que, d'après de pareilles accusations, vous sentiez votre courroux s'allumer vivement, et votre bile s'échauffer contre Euripide. Oui, périssent mes enfans, si je ne le hais autant que vous; vous devez m'en croire, à moins que vous ne me teniez pour folle. Je crois toutefois que nous devons balancer et comparer nos raisons. Nous sommes seules, et il n'y a pas à craindre qu'on révèle nos secrets. Pourquoi, je vous supplie, nous choquons-nous si violemment pour deux ou trois bagatelles qu'Euripide aura sues, tandis que nous faisons une infinité de maux qu'il ne dit pas? car, pour moi, sans en chercher d'autre, je ne suis pas exempte de nombre de méfaits; mais rien de plus affreux, que ce que je me suis permis, de nuit, après trois jours de mariage, étant couchée avec mon mari. J'avais un galant qui m'avait séduite dès l'âge de sept ans; l'amour l'aveugla au point de venir doucement gratter à la porte avec ses ongles; je compris, sur-le champ, ce que cela voulait dire; je me glisse donc du lit : Où vas-tu, me dit mon mari?...... Où, lui répliquai-je? Des borborismes me tour-

mentent, j'ai la colique; je me lève pour aller aux commodités..... Va, me dit-il; et là-dessus il se met à écraser dans ses mains des fruits de cèdre, de l'anis et de la sauge. Pour moi, j'ai versé de l'eau sur les gonds [1], et me suis réunie à mon galant, qui a fait de moi ce qu'il a voulu en me penchant sur l'autel d'Apollon, où je tenais fortement un laurier. Or, remarquez ceci, jamais Euripide ne nous a reproché de pareilles choses, ni toutes les complaisances que nous avons pour des esclaves et pour des muletiers, au défaut d'autres galans; ni notre méthode de manger de l'ail pour écarter nos maris, qui en revenant de monter la garde, pourraient s'apercevoir du libertinage auquel nous nous serions livrées toute la nuit, avec un autre homme. Vous le voyez, voilà ce qu'il n'a jamais dit. S'il maltraite Phèdre, eh! que nous importe? A-t-il jamais révélé l'astuce de telle femme qui fait admirer à son mari la beauté d'un manteau étendu au soleil, pour faciliter l'évasion du galant? Non, il n'a pas dit mot de cela. J'ai connu moi-même une autre femme qui fit accroire qu'elle était dans les douleurs de l'enfantement pendant dix jours de suite, jusqu'à ce

[1] Plaut. *Curcul.* I, 3.

Placidè egre dereet sonitum prolibe forum et crepitum cardinum,
Ne quod hic agimus herus percipiat fieri, mea Planesium.
Mane, suffundam aquulam.

qu'elle se fût procuré un enfant. Son mari courait par la ville, achetant des drogues pour hâter l'accouchement. Sur ces entrefaites, une vieille apporte, dans une marmite, un enfant qui avait la bouche pleine de miel pour qu'il ne criât pas; la vieille fait un signe; la femme de s'écrier aussitôt : Va, va, mon mari, je me sens sur le point d'accoucher (car le petit enfant donnait du pied dans le fond de la marmite); le mari se retire; on ôte bien vite le miel qui était dans la bouche de l'enfant; il crie aussitôt; la vieille scélérate, qui avait apporté cet enfant, court avec joie au mari, et lui dit : Un lion, un lion vous est né; c'est votre véritable ressemblance en tout, mais surtout pour le sexe, car il est fait comme vous [1]. Ne sommes-nous pas coupables de tous ces forfaits? Pour cela, si. Avons-nous droit, après cela, d'en vouloir à Euripide, qui nous en dit encore moins que nous en faisons?

LE CHOEUR.

Hé! hé! où a-t-on pris cette pièce-là? Quel pays a nourri une pareille effrontée? Je n'imaginais pas qu'il y eût parmi nous une femme assez impudemment audacieuse pour même oser jamais parler publiquement de la sorte. Mais maintenant

[1] Et la bechina tutta simile à la tua : et torta, come la pelle de la capella.

on doit s'attendre à tout ; et j'approuve ce vieux proverbe : Il faut regarder sous toute sorte de pierre de peur qu'il n'en sorte un orateur [1] prêt à mordre. Il n'y a rien de pis en tout que les femmes, une fois qu'elles ont perdu toute pudeur naturelle.

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Par Aglaure [2], ô femmes, il faut que vous perdiez la tête, ou que vous soyez ensorcelées, ou accoutumées à de plus grands outrages, si vous vous laissez injurier à ce point par cette peste-là. Si cependant quelqu'une de vous?.... Sinon, nous-mêmes et nos servantes, nous prendrons, quelque part, de la cendre, et nous l'épilerons [3],

[1] Aristophane substitue ici le mot *orateur*, au mot *scorpion* qui est dans le proverbe rapporté dans les ΑΙΧΜΑΛΩΤΟΙΣ de Sophocle, et énoncé en ses termes :

ἐν παντὶ γάρ τε σκορπίος φρουρεῖ λίθῳ.

[2] Les femmes d'Athènes juraient, dit le scholiaste, par Aglaure et Pandrose sa sœur, filles de Cécrops. On retrouve les noms des trois filles de Cécrops dans ces vers des *Métamorphoses* d'Ovide, II, 777 :

Pars secreta domus ebore et testudine cultos
Tres habuit thalamos, quorum tu, Pandrose, dextrum,
Aglauros lævum, medium possederat Herse.

C'est dans le temple d'Aglaure que les orphelins, après avoir été inscrits sur le registre du lexiarchique, prêtaient serment. Voyez-en la formule dans Sam. Petit, *leg. att*, pag. 231. Voyez sur Aglaure, Hersé et Pandrose, Pausan, *attic.* I, 18.

[3] Grec : *Et andiamole à pelar la natura.*

afin qu'elle apprenne qu'étant femme, désormais elle ne doit plus calomnier les femmes.

MNÉSILOCHUS.

Oh! vous ne m'épilerez pas tout-à-fait [1]. Est-il donc juste de me faire un pareil traitement, parce que j'aurai profité de la liberté qu'inspire la circonstance, et de la permission de parler que nous avons toutes tant que nous sommes, et parce que j'aurai exposé ce qui pouvait rendre Euripide excusable?

TROISIÈME HARANGUEUSE.

N'est-il pas juste que tu sois punie, toi qui seule as eu le front de prendre le parti d'un homme qui nous couvre d'opprobres, qui choisit pour sujet de ses pièces de théâtre, tout ce qu'il peut y avoir de méchantes femmes, des Mélanippes, des Phèdres, et non une Pénélope, parce qu'elle était vertueuse?

MNÉSILOCHUS.

Et j'en sais la raison. Direz-vous qu'il y ait de nos jours une seule Pénélope? Hé! toutes sont des Phèdres.

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Vous entendez, ô femmes, ce que cette perverse ajoute encore sur notre compte.

[1] Nò, nò, la natura, ò donne.

MNÉSILOCHUS.

Mais en vérité, je n'ai pas dit tout ce que je pouvais dire. Puisque vous ne m'en croyez pas, voulez-vous que je vous en dise davantage?

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Tu ne pourrais pas : tu as vomi tout ce que tu avais contre nous.

MNÉSILOCHUS.

Bah! je n'ai pas dit la millième partie de ce que nous faisons. Tenez, par exemple, ai-je parlé de notre art à pomper du vin avec des petites feuilles[1] d'or?....

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Puisses-tu périr!

MNÉSILOCHUS.

...... Ou de ce que pendant les apâturies nous donnons la viande à nos galans, et nous disons que le chat?....

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Que je suis malheureuse! Vous plaisantez.

MNÉSILOCHUS.

Ai-je fait mention de cette femme qui a tué son

[1] Στλεγγίς, espèce de feuille d'or dont les femmes décoraient leur tête. C'est une des trois différentes significations exposées par M. Brunck, sur ce vers 557. Les femmes formaient de cette même feuille d'or une espèce de cornet ou de pompe, avec laquelle elles aspiraient le vin.

mari d'un coup de hache; de cette autre dont les philtres ont jeté le sien dans la folie; et comment Acharnica, depuis peu, a su enterrer sous le bassin de la baignoire.....

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Que la peste te crève!

MNÉSILOCHUS.

.....Son père?

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Nos oreilles se feront-elles à de pareilles choses?

MNÉSILOCHUS.

Ai-je raconté comment, ta servante étant accouchée d'un garçon, tu y as substitué ta petite fille?

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Tu n'auras certainement pas dit cela impunément. Je vais t'arracher les cheveux.

MNÉSILOCHUS.

J'en jure par Jupiter, tu ne me toucheras pas.

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Tiens, vois.

MNÉSILOCHUS.

Tiens, vois aussi.

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Prends mon manteau, Philista.

MNÉSILOCHUS.

Touche-moi seulement ; et, par Diane, je te...

TROISIÈME HARANGUEUSE.

Que feras-tu ?

MNÉSILOCHUS.

Je te ferai rendre tout le gâteau de sésame que tu as mangé.

LE CHŒUR.

Cessez vos injures : voilà une femme qui hâte le pas de ce côté-ci. Ainsi taisez-vous avant qu'elle nous joigne, pour que nous puissions entendre tranquillement ce qu'elle vient nous dire.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLISTHÈNE.

CLISTHÈNE.

O femmes, qui m'êtes chères par la conformité de vos goûts avec les miens, jugez, par le soin que j'ai de me raser, de l'envie que j'ai de vous plaire. Je suis possédé d'un amour effréné pour votre sexe, et je vous suis constamment attaché ; et, comme dans ce moment, j'ai ouï une chose de grande importance à votre sujet, dans le marché où tout à l'heure il en était question, je viens vous en faire part et vous prévenir de prendre

garde qu'il ne vous arrive un grand malheur sans que vous vous en doutiez.

LE CHOEUR.

Qu'est-ce, ô cher enfant? car on doit vous appeler enfant, tant que vous aurez des joues aussi fraîches.

CLISTHÈNE.

On dit qu'Euripide a fait pénétrer ici aujourd'hui un vieillard de ses parens.

LE CHOEUR.

Pourquoi faire? A quel dessein?

CLISTHÈNE.

Pour être au fait de vos discours, de vos projets et de vos résolutions.

LE CHOEUR.

Et comment, au milieu de nous, un homme a-t-il pu n'être pas reconnu?

CLISTHÈNE.

Euripide lui a brûlé et arraché les poils, et l'a déguisé, pour le reste, en femme.

MNÉSILOCHUS.

Le pouvez-vous croire? Quel est l'homme assez fou pour se laisser arracher les poils? O vénérables déesses, je n'en croirai rien.

CLISTHÈNE.

Vous plaisantez. Mais je ne serais pas venu

conter tout cela, si je ne l'avais appris de gens parfaitement instruits.

LE CHOEUR.

Voilà une nouvelle capable de faire frémir. C'est pourquoi, ô femmes, point de délai; mais voyons et cherchons où peut être cet homme, à notre insu. Aidez-nous, Clisthène, dans cette recherche. Nous vous en aurons une double obligation, notre cher ami.

CLISTHÈNE.

Allons, voyons. Eh! bien, vous d'abord, qui êtes-vous?

MNÉSILOCHUS, à part.

Où me mettrai-je?

CLISTHÈNE.

On va vous secouer.

MNÉSILOCHUS, à part.

Que je suis malheureux!

QUATRIÈME FEMME.

Me demandiez-vous qui je suis?

CLISTHÈNE.

Oui.

QUATRIÈME FEMME.

Je suis la femme de Cléonyme.

CLISTHÈNE, au chœur.

La connaissez-vous?

LE CHOEUR.

Nous la connaissons bien, passez à d'autres.

CLISTHÈNE.

Quelle est cette femme qui tient un enfant?

QUATRIÈME FEMME.

C'est vraiment ma nourrice.

MNÉSILOCHUS, à part et se retirant.

Je suis perdu!

CLISTHÈNE.

Hé! hé! Où allez-vous? Restez un peu. Quelle diablerie est ceci?

MNÉSILOCHUS.

Laissez-moi aller pisser.

CLISTHÈNE.

Vous êtes une impertinente: allez donc à vos affaires, et je vous attends ici.

LE CHOEUR.

Attendez, je vous prie, et observez-la bien. Elle est, ô bon ami, la seule que nous ne connaissions pas.

CLISTHÈNE.

Eh! bien donc, finirez-vous de pisser?

MNÉSILOCHUS.

Pauvre malheureuse que je suis! j'éprouve une difficulté d'uriner. Je mangeai hier du cresson.

CLISTHÈNE.

Que voulez-vous avec votre cresson? Çà, çà, venez à moi.

MNÉSILOCHUS.

Pourquoi me tirer ainsi, toute malade que je suis?

CLISTHÈNE.

Dites-moi, quel est votre mari?

MNÉSILOCHUS.

Vous me demandez quel est mon mari? Connaissez-vous un certain habitant de Cothocide?

CLISTHÈNE.

Un certain? Qui? N'est-ce pas celui-là, qui autrefois....

MNÉSILOCHUS.

Oui, celui-là, fils de celui-ci.....

CLISTHÈNE.

Vous plaisantez, ce me semble. Êtes-vous déjà venue ici?

MNÉSILOCHUS.

Eh! parbleu, tous les ans.

CLISTHÈNE.

Quelle est la femme qui demeure avec vous?

MNÉSILOCHUS.

C'est cette.....

CLISTHÈNE.

O dieux! Vous ne dites rien?

CINQUIÈME FEMME.

Approchez ici. Je vais la questionner, comme il faut, sur ce qui s'est passé dans les Thesmophories précédentes. (*A Clisthène*). Éloignez-vous; vous êtes homme; vous ne devez rien savoir de cela. (*A Mnésilochus*). Allons, voyons, dites-moi quelle fut la première cérémonie dont nous nous acquittâmes? Dites donc, quelle fut la première?

MNÉSILOCHUS.

La première? Nous bûmes.

CINQUIÈME FEMME.

Qu'est-ce que nous fîmes ensuite?

MNÉSILOCHUS.

Nous bûmes à nos santés.

CINQUIÈME FEMME.

Vous savez cela par quelque autre. Que fîmes-nous en troisième lieu?

MNÉSILOCHUS.

Xénylla [1] me demanda la coupe, au défaut de pot de chambre.

[1] Les manuscrits, observe M. Brunck, portent ξένυλλ, avec une

CINQUIÈME FEMME.

C'est ne rien dire. Venez ici, ici, Clisthène: voici l'homme dont vous nous parlez.

CLISTHÈNE.

Que ferai-je donc?

CINQUIÈME FEMME.

Dépouillez-le; car il ne sait ce qu'il dit.

MNÉSILOCHUS.

Quoi, vous me dépouillerez, moi, mère de neuf enfans?

CLISTHÈNE.

Otez-moi tout de suite ce porte-gorge [1], ô impudente!

CINQUIÈME FEMME.

Comme elle paraît ferme et roide! Et certes, sa gorge n'est pas comme la nôtre.

MNÉSILOCHUS.

Je suis stérile, je n'ai jamais eu d'enfans.

ligne transversale au-dessus, ce qui dans les manuscrits est la marque distinctive d'un nom propre. D'ailleurs, on trouve le même nom propre dans le même vers cité par Pollux, *Onomastic.* X, 45.

[1] Στρόφιον. Les femmes et les jeunes filles avaient coutume de serrer leur gorge avec des espèces de ceintures:

...... Strophio lactantes vincta papillas.

Catullus, *in epithal. Thetid.* 65.

Voyez aussi Lucien, *in amor.* p. 902, edit. Amstel. et *in dialog. meretric.* XII, 546.

CINQUIÈME FEMME.

Maintenant c'est comme cela? Eh! tout à l'heure vous étiez mère de neuf enfans.

CLISTHÈNE.

Tenez-vous debout, qu'on vous examine [1].

CINQUIÈME FEMME.

Voyez de ce côté-ci : il n'y a pas à s'y tromper [2].

CLISTHÈNE.

Et où donc?

CINQUIÈME FEMME.

Ah! regardez maintenant de l'autre côté.

CLISTHÈNE.

Mais je ne vois rien.

CINQUIÈME FEMME.

Revenez par ici à présent.

CLISTHÈNE.

Vous avez un isthme à passer. Vous allez et revenez pus souvent que les Corinthiens [3].

[1] Dove cacciatu sotto la verga?

[2] Questo gia l'hà abbassato ed è ben grossa, e ben colorita.

[3] Tu tiri et ritiri il membro piu spesso d'i Corintii. Les Corinthiens, pour n'être pas obligés de faire tout le tour du Péloponnèse, traînaient avec des machines, leurs vaisseaux par l'isthme, d'une mer à l'autre.

CINQUIÈME FEMME.

Eh! bien, ce vaurien nous a dit toutes ces injures pour prendre le parti d'Euripide.

MNÉSILOCHUS.

Ah malheureux! à quels désagrémens me suis-je exposé!

CINQUIÈME FEMME.

Que ferons-nous?

CLISTHÈNE.

Ne le perdez pas de vue, de peur qu'il ne s'échappe : je vais dénoncer tout cela aux prytanes.

LE CHOEUR.

Allumons donc maintenant les lampes, quittons nos manteaux, et disposons-nous courageusement à chercher si quelque autre homme ne se serait pas glissé parmi nous; parcourons toute cette espèce de pnyx-ci, regardons sous les tentes et dans toutes les avenues.

DEMI-CHOEUR.

Allons, chères compagnes, partons d'un pied léger, et portons nos regards de tous côtés. Hâtons-nous : il n'y a plus moyen de différer. Il nous faut au plus vite faire notre ronde. Allons, cherchez maintenant, voyez bien partout s'il n'y aurait pas encore quelque traître de caché. Que vos yeux se portent de tous côtés : regardez scrupuleusement

par ici comme par là, si quelque téméraire ne nous reste pas inconnu; non-seulement il sera puni, mais de plus, il apprendra, par son exemple, aux autres, où mènent les outrages, les méfaits et l'impiété; il reconnaîtra hautement qu'il y a des dieux; et toute la postérité saura d'après lui qu'il faut les honorer, et que c'est un bien de pratiquer la vertu, et de ne se rien permettre contre les lois. Et voici ce qui leur arrivera s'ils ne se conforment pas à ces idées : Tout homme qui sera pris en flagrant délit, qui dans ses actions n'aura écouté que sa fureur et sa rage, deviendra pour tous les mortels de tout sexe un exemple de la promptitude avec laquelle les dieux sévissent contre les scélérats et les impies.

LE CHOEUR.

Nous croyons avoir bien tout examiné : nous n'avons pas trouvé d'autre homme de caché.

SIXIÈME FEMME.

Ah! ah! où fuyez-vous? Hélas! hélas! vous ne resterez pas? Que je suis malheureuse! que je suis malheureuse! Il s'est évadé, après m'avoir arraché mon enfant de mon sein.

MNÉSILOCHUS.

Criez tant que vous voudrez; mais, si vous ne me donnez la liberté, jamais cet enfant ne goûtera des morceaux que vous lui avez préparés dans

votre bouche ; je vais lui ouvrir les veines avec ce coutelas, et faire ruisseler son sang sur l'autel.

SIXIÈME FEMME.

O infortunée que je suis! O femmes, ne viendrez-vous donc pas toutes à mon secours, ne jeterons-nous pas les hauts cris pour tirer une vengeance éclatante de ce monstre? souffrirez-vous qu'il me prive ainsi du seul enfant que j'aie?

LE CHOEUR.

Oh! oh! vénérables Parques, quel nouveau forfait s'offre à ma vue! Tout ce qu'il fait, n'est qu'audace et impudence! A quel excès se livre-t-il encore! O chères compagnes, quel excès!

MNÉSILOCHUS.

Comment pourrai-je réprimer votre effronterie sans bornes?

LE CHOEUR.

Ces choses-là ne sont-elles pas horribles, et au-delà de toute expression?

SIXIÈME FEMME.

Il est horrible vraiment de m'avoir enlevé mon enfant.

LE CHOEUR.

Que dire donc à cela? Il se permet tout sans pudeur.

MNÉSILOCHUS.

Je n'en resterai pas là.

SIXIÈME FEMME.

Vous ne retournerez pas d'où vous êtes venu; et il ne vous sera pas aisé de vous échapper d'ici, et d'avoir à vous vanter de vous être tiré d'un mauvais pas : vous allez faire une triste fin.

MNÉSILOCHUS.

Que cela n'arrive pas : je fais des vœux pour l'empêcher.

LE CHŒUR.

Quelle est la divinité qui viendrait au secours d'un homme qui se conduit avec autant d'impiété?

MNÉSILOCHUS.

Vous criez en vain. Vous ne me ferez pas lâcher cette petite.

LE CHŒUR.

Mais, par les déesses, vous ne nous jouerez pas tout à l'heure impunément, ni ne vous permettrez plus vos propos audacieux. Il est juste, qu'à notre tour, nous vous fassions éprouver les plus affreux traitemens. Le sort peut-être, favorisant un mal d'un autre genre, réprimera votre audace. (*A la sixième femme*). Allez, prenez ces femmes avec vous, et apportez du bois pour brûler ce scélérat, et le faire griller au plus vite.

SIXIÈME FEMME.

Allons, Mania, chercher des javelles. (*A Mné-*

silochus). O malheureux, je veux te mettre aujourd'hui en charbons.

MNÉSILOCHUS.

Grillez, brûlez. Pour toi, ma petite, quitte tout de suite ton vêtement à la Crétoise [1]; et, de toutes les femmes, n'accuse que ta mère de ta mort.... Qu'est-ce quec'est que cela? Cette fille n'est plus qu'une outre pleine de vin, à laquelle est ajustée une chaussure à la Persienne. O femmes rusées, ô biberonnes, ingénieuses à vous servir de tout pour boire! Vous faites le plus grand profit des cabaretiers, et notre ruine, à nous : vous perdez nos meubles et nos étoffes que vous travaillez fort mal.

SIXIÈME FEMME.

Apporte toutes tes javelles, Mania.

MNÉSILOCHUS.

Oui, apporte-les. Mais vous, répondez-moi à ceci : vous dites avoir mis cet enfant au monde?

SIXIÈME FEMME.

Et je l'ai porté dix mois dans mon sein.

MNÉSILOCHUS.

Vous l'avez porté?

SIXIÈME FEMME.

Oui, j'en jure par Diane.

[1] Espèce de vêtement fort court, fait d'une étoffe légère, dit Hésychius. Voyez Meursius, *in Creta*, cap. XII.

MNÉSILOCHUS.

Combien en contient-il? Trois cotyles? Dites-moi.

SIXIÈME FEMME.

Que m'avez-vous fait là? Impertinent, vous avez mis tout nu cet enfant, qui est si petit.

MNÉSILOCHUS.

Si petit?

SIXIÈME FEMME.

Et certes, petit.

MNÉSILOCHUS.

Depuis quand est-il né? Depuis trois ou quatre fêtes des coupes [1]?

SIXIÈME FEMME.

Depuis peu, après les dernières dionysiaques. Mais rendez-le.

MNÉSILOCHUS.

Non, j'en jure par cet Apollon.

SIXIÈME FEMME.

Nous t'allons brûler.

[1] La fête des coupes se célébrait le second jour des lénéennes ou des anthestéries. Voyez Meursius, *Græc. feriat.*, au mot: Ανθεστηρία. Elle se célébrait tous les ans. Comme cet enfant, observe très-bien M. Brunck, n'est autre chose qu'une outre de vin, on peut en calculer l'âge par le nombre des lénéennes célébrées depuis qu'il est fait. Nous disons, du vin de trois feuilles, de quatre feuilles. Voyez sur la fête des coupes, tom. XII, pag. 125, 128, 147.

MNÉSILOCHUS.

Brûlez-moi. Pour celui-ci, je l'égorgerai dans l'instant.

SIXIÈME FEMME.

N'en faites rien, je vous prie. Mais faites-moi plutôt qu'à lui le mal que vous voudrez.

MNÉSILOCHUS.

Vous me paraissez aimer les enfans : malgré cela, cette petite sera sacrifiée.

SIXIÈME FEMME.

O dieux, ma fille! Mania, donne-moi un bassin pour que je recueille au moins son sang.

MNÉSILOCHUS.

Placez-le dessous. Je veux bien vous octroyer cette seule grâce.

SIXIÈME FEMME.

Peste de vous. Que vous êtes envieux et malveillant!

MNÉSILOCHUS.

Cette peau est pour le sacrificateur.

SIXIÈME FEMME.

Quoi, pour le sacrificateur?

MNÉSILOCHUS.

Tenez, prenez.

SEPTIÈME FEMME.

O infortunée Mica, qui t'a privée de ta fille? Qui t'a enlevé ta chère fille unique?

SIXIÈME FEMME.

C'est ce monstre. Mais, puisque vous voilà, observez-le, pour que j'aille avec Clisthène, dénoncer aux prytanes les crimes commis par ce scélérat.

MNÉSILOCHUS, à part.

Mais maintenant, quel moyen me reste-t-il de me tirer d'ici sain et sauf? Que ferai-je? Qu'imaginerai-je? L'auteur de cette entreprise, et qui m'a mis dans tout cet embarras, ne paraît encore nulle part. Qui pourrais-je donc lui députer? Ah! la tragédie de *Palamède* me fournit un excellent expédient. J'écrirai comme lui sur de petites rames, que je jetterai au vent. Mais je n'en ai pas ici sous ma main. Où en trouverai-je donc? Où? Qu'y aurait-il, si, à leur défaut, j'écrivais sur ces statues? Cela vaudra bien mieux. Celles-ci sont de bois, les rames sont aussi de bois. O mes mains, prêtez-vous à une action qui va me tirer d'affaire. Allons, petites plaques bien unies, recevez l'empreinte que je vais faire avec ce burin, pour graver l'état de ma position déplorable...... Oh oh! voilà un R mal fait, car où diable va-t-il? Allez maintenant, plaques légères, par-

courez tous les coins de côté et d'autre : il est besoin de célérité.

INTERMÈDE.

LE CHOEUR.

Adressons-nous aux spectateurs, pour chanter nous-mêmes nos louanges, quoiqu'il n'y ait personne qui ne nous reproche de mille manières que nous ne sommes qu'une vraie peste pour les hommes, et que nous attirons sur eux toutes sortes de fléaux : les procès, les querelles, les séditions, les misères humaines et la guerre. Mais, je vous le demande, si nous sommes une peste, pourquoi nous épousez-vous ? oui, si nous sommes véritablement une peste, pourquoi nous interdire de sortir, et défendre qu'aucune de nous mette le nez à la fenêtre? Pourquoi tant de précautions pour garder une peste? S'il arrive qu'une femme soit allée quelque part, et que vous ne la trouviez pas à la maison, vous ne vous possédez en aucune manière; tandis que vous devriez vous réjouir et remercier les dieux de ce que la peste n'est plus chez vous, et a totalement abandonné vos pénates. Qu'une femme, fatiguée de plaisir, se livre un instant au sommeil chez les autres, chacun court après cette peste, et tourne au tour des lits. Re-

gardons-nous à la fenêtre, tout le monde veut voir cette peste ; si quelqu'une se retire honteuse d'être ainsi regardée, c'est alors qu'on desire bien davantage que cette peste mette le nez à la fenêtre pour se faire voir de nouveau. Il est donc clair que nous valons beaucoup mieux que vous ; c'est ce qu'on peut démontrer en comparant les deux sexes. Voyons quel est le pire des deux : nous disons que c'est le vôtre, vous dites que c'est le nôtre. Voyons donc, entrons dans le détail et comparons entre eux chaque homme et chaque femme. Charminus ne vaut pas Nausimacha : les faits parlent ; Cléophon est tout-à-fait pire que Salabaccha. Depuis long-temps, il n'en est aucun parmi vous qui ose se mesurer avec Aristomacha, cette illustre Marathonienne, ni avec Stratonice. Quelqu'un des sénateurs qui abandonnèrent, l'an passé leurs fonctions à d'autres, l'emporte-t-il sur Eubula ? c'est ce que vous ne soutiendrez pas. Nous pouvons donc nous glorifier de valoir mieux que les hommes. On ne voit point de femmes se faire traîner sur un char à deux chevaux, après avoir volé cinquante talens au Trésor public. Si elles dérobent quelques bagatelles à leurs maris, c'est pour le rendre le même jour. Combien en pourrions-nous montrer, parmi vous, coupables de ces déprédations ! Vous aimez d'ailleurs la

bonne chère, et vous êtes des voleurs, des turlupins, des débauchés : il y a plus, c'est que nous conservons mieux que vous l'héritage de nos pères. Nous avons encore notre cylindre pour tendre la trame, nos brassières, nos corbeilles, nos parasols; mais plusieurs de nos hommes n'ont plus ni lance, ni brassières à la maison : et plusieurs autres, dans l'action, se sont débarrassés de leur bouclier.

Nous autres femmes, nous aurions à nous plaindre des hommes sur plusieurs points; mais principalement sur un article qui est de la plus grande importance. N'était-il pas convenable qu'une femme qui avait donné le jour à un citoyen utile, à un Taxiarque, ou à un général, fût comblée d'honneurs, et qu'on lui assignât la première place dans notre fête des assauts d'injures et de fourberies [1]? Il faudrait au contraire que la mère d'un citoyen lâche et inutile, ou d'un triérarque poltron, ou d'un général ignorant, ne parût que la tête rasée, et après celle qui aurait à se glorifier de sa maternité. Est-il juste, en effet, ô citoyens, que la mère d'Hyperbolus, vêtue de blanc et les cheveux flottans, prenne place près de la mère

[1] *Στηνίοισι καὶ σκίροις.* Voyez Suidas et Hésychius. Kuster cite un passage du lexique manuscrit de Photius pour expliquer les sténées, fêtes célébrées par les femmes d'Athènes.

de Lamachus, et ose prêter de l'argent à intérêt? Il faudrait que ceux à qui elle aurait prêté et dont elle exigerait les intérêts, refusassent de les lui payer, et lui emportassent son argent en disant : *Tu mérites bien qu'on te paye des intérêts, après nous avoir donné un si beau fruit.*

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MNÉSILOCHUS, SEPTIÈME FEMME.

MNÉSILOCHUS.

Je suis devenu louche, à force de fixer mes yeux de ce côté en attendant [1]. Euripide ne paraît pas encore. Qu'est-ce qui peut l'arrêter? Il est sans doute impossible qu'il ne rougisse pas du froid Palamède. Par quelle tragédie pourrai-je donc l'attirer? Ah! je la tiens : je vais contrefaire sa nouvelle *Hélène*. Aussi-bien ai-je un vêtement conforme au sien.

SEPTIÈME FEMME.

Que méditez-vous de nouveau? Que cherchez-vous? Il vous en cuira de votre *Hélène*, si vous ne restez tranquille jusqu'à l'arrivée d'un prytane.

[1] Lumbi sedendo, oculi exspectando dolent.

Plaut, *Menech M.*, III, 6.

MNÉSILOCHUS, en Hélène.

Ces rives sont celles du Nil, fleuve majestueux, asile des Nymphes timides, qui tient lieu de la céleste rosée à l'Égypte, où l'on se nourrit de noir syrmaia [1].

SEPTIÈME FEMME.

Par la brillante [2] Hécate, vous êtes remplie de ruses.

MNÉSILOCHUS.

Ma patrie est illustre : Sparte m'a vu naître, et je suis fille de Tyndare [3].

SEPTIÈME FEMME.

O scélérat, c'est là votre père? Dites plutôt Phrynondas [4].

MNÉSILOCHUS.

Hélène est mon nom [5].

SEPTIÈME FEMME.

Comment, vous vous déguisez encore en femme,

[1] Voyez le commencement de l'*Hélène* d'Euripide.

[2] Φωσφόρον.

[3] Paroles encore empruntés du commencement d'*Hélène*.

[4] Le scholiaste cite, d'après Suidas, ce vers de l'ΑΜΦΙΑΡΑΟΣ:
Ὦ μιαρὲ, καὶ Φρύνωνδα, καὶ πονηρὲ σύ.

[4] Paroles de l'*Hélène*.

avant d'avoir été punie de votre premier déguisement?

MNÉSILOCHUS.

Le Scamandre a été teint du sang des héros qui ont combattu dans ma cause.

SEPTIÈME FEMME.

Que ne l'a-t-il été aussi de ton sang!

MNÉSILOCHUS.

Je ne suis point sortie de ces lieux, et mon époux infortuné n'est pas encore de retour[3]..... *Ah! pourquoi suis-je encore en vie*, par la faute des corbeaux..... *Mais quelque espoir flatteur soutient mon courage.* Jupiter, ne permets pas que j'aie espéré en vain.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, EURIPIDE, en Ménélas.

EURIPIDE.

A quel maître appartient ce superbe palais? Peut-on espérer que des malheureux naufragés, triste jouet des tempêtes, y trouveront l'hospitalité?

MNÉSILOCHUS.

Ce palais est celui de Protée.

EURIPIDE.

De quel Protée?

SEPTIÈME FEMME.

Oh! quel affreux menteur. Protée est mort depuis plus de dix ans [1].

EURIPIDE.

En quel pays suis-je transporté?

MNÉSILOCHUS.

Dans l'Égypte.

EURIPIDE.

O malheureux! où les vents m'ont-ils jeté?

SEPTIÈME FEMME.

Mais, bon homme, est-ce que vous croyez ce jongleur, ce scélérat? Vous êtes dans le temple de Cérès.

EURIPIDE.

Le roi que tu m'as nommé, est-il dans ce palais?

[1] Cette femme fait là un quiproquo semblable à celui de la comtesse d'Escarbagnas (scène XVI), qui ne savait pas mieux l'histoire. Cette dernière-ci entendant prononcer, au sujet de vers, le nom de Martial: Quoi, s'écrie-t-elle, Martial fait-il des vers? je pensais qu'il ne fît que des gands. Thucydide fait mention d'un Protée, chef d'une flotte athénienne: il était fils d'Épiclès.

SEPTIÈME FEMME.

Certainement, ô étranger, vous n'êtes point encore revenu de votre peur. On vous a dit que Protée était mort, et vous demandez s'il est chez lui ou non.

EURIPIDE.

Ah, ah, il est mort! Et où repose sa cendre?

MNÉSILOCHUS.

Ce monument, près duquel nous voici, la renferme.

SEPTIÈME FEMME.

Puisses-tu périr misérablement! Oui, tu périras. Quoi, oser dire qu'un autel est un tombeau!

EURIPIDE.

Pourquoi ces vêtemens lugubres? Pourquoi, ô étrangère, vous tenir sur ce triste monument?

MNÉSILOCHUS.

Je me vois forcée de partager la couche nuptiale du fils de Protée, qui recherche ma main.

SEPTIÈME FEMME.

Pourquoi, scélérat, en imposer à cet étranger? Pauvre infortuné, ce maître en fourberie ne s'est glissé parmi nous, que pour nous ravir notre or.

MNÉSILOCHUS.

Criez : versez toute votre bile sur mon individu [1].

EURIPIDE.

O étrangère, quelle est cette vieille qui te déchire par ses propos?

MNÉSILOCHUS.

C'est Théonoë, fille de Protée.

SEPTIÈME FEMME.

Point du tout, j'en jure par les déesses. Je m'appelle Critylle, fille d'Antithée, du Dème des Gargettiens. Pour vous, vous n'êtes qu'un scélérat.

MNÉSILOCHUS.

Dites ce que vous voudrez; *mais je n'épouserai jamais votre frère, et Ménélas, armé sous les murs d'Ilion, retrouvera un jour une épouse fidèle.*

EURIPIDE.

Qu'avez-vous dit, ô femmes? Tournez vos yeux de ce côté.

[1] Aristophane tourne ici en ridicule une tournure familière à Euripide; voy. dans l'*Alceste*, v. 637 :

οὐκ ἦσθ' ἄῤῥ' ὀρθῶς τοῦδε σώματος πατήρ.

MNÉSILOCHUS.

J'ai honte de lever les yeux sur vous, tant ma figure porte l'empreinte des injures que j'ai supportées.

EURIPIDE.

Qu'est-ce que c'est?.... L'étonnement m'ôte la parole..... O dieux, quels traits ont frappé ma vue? O femmes, qui êtes-vous?

MNÉSILOCHUS.

Vous-même, qui êtes-vous? Je n'ai pas moins que vous, sujet d'être étonnée.

EURIPIDE.

Êtes-vous Grecque de naissance, ou cette terre est-elle votre patrie?

MNÉSILOCHUS.

Je suis Grecque. A votre tour, apprenez-moi qui vous êtes?

EURIPIDE.

Plus je considère ces traits, plus je crois voir ceux d'Hélène.

MNÉSILOCHUS.

Est-ce Ménélas que je vois? J'en jugerais par l'odeur d'iphyon [1].

[1] Euripide dit dans son *Hélène*, v. 572 :

ἐγὼ δὲ Μενελάῳ γέ σ'· οὐδ' ἔχω τί φῶ.

EURIPIDE.

Vous voyez devant vous ce mortel infortuné.

MNÉSILOCHUS.

O cher mari, que tu as tardé à te rendre dans les bras de ton épouse! Reconnais-moi, reconnais-moi, et presse-moi dans tes bras. Hâte, hâte, hâte, hâte-toi de me retirer au plus vite de ce lieu.

SEPTIÈME FEMME.

Par les déesses, quiconque voudrait vous enlever, aurait à souffrir des coups que je lui donnerais avec cette torche.

EURIPIDE.

Tu veux m'empêcher de conduire à Sparte ma femme, la fille de Tyndare?

SEPTIÈME FEMME.

Hélas donc! vous ne paraissez pas mal d'accord avec lui, et non moins rusé. Ce n'est pas sans

Vous me semblez être Ménélas; c'est tout ce que je peux dire.

Aristophane a parodié ce vers avec un léger changement; mais l a conservé le même son, et a rappelé le métier de la femme d'Euripide.

ἐγὼ δὲ Μενέλάῳ σ', ὅσα γ' ἐκ τῶν ἰφύων.

ἰφύων, *ceglii* dans l'italien, espèce de plante.

Toute cette partie de scène est parodiée d'*Hélène*.

dessein que vous me disiez tout à l'heure je ne sais quoi de l'Égypte. Mais celui-ci paiera de sa personne. Voilà le prytane et le licteur qui s'avancent.

EURIPIDE.

Ceci est fâcheux. Il faut que je me retire.

MNÉSILOCHUS.

Et moi, pauvre diable, que ferai-je?

EURIPIDE.

Restez tranquille. Tant que je vivrai, je ne trahirai pas votre secret, à moins que je ne trouve plus de ressource dans mon adresse inépuisable.

SEPTIÈME FEMME.

Ce filet n'a rien pris [1].

SCÈNE III.

SEPTIÈME FEMME, MNÉSILOCHUS, UN PRYTANE, UN LICTEUR.

LE PRYTANE.

Est-ce là ce scélérat dont Clisthène nous a parlé? Hé! hé! pourquoi vous cachez-vous? Licteur, mettez-lui un carcan au cou, et garottez-le:

[1] Proverbe qui se dit de ceux qui échouent dans leurs projets.

ensuite tenez-le là dans cette place, et n'en laissez approcher personne; mais ayez un fouet à la main pour frapper quiconque se présentera.

SEPTIÈME FEMME.

Cet ordre est fort à propos. Tout à l'heure peu s'en est fallu que je ne sais quel vieux renard ne l'ait enlevé.

MNÉSILOCHUS.

O prytane, je vous supplie, par la main droite que vous savez si bien présenter quand on vous donne de l'argent, faites-moi, quoique je sois près d'expirer, une légère grâce.

LE PRYTANE.

Quelle grâce?

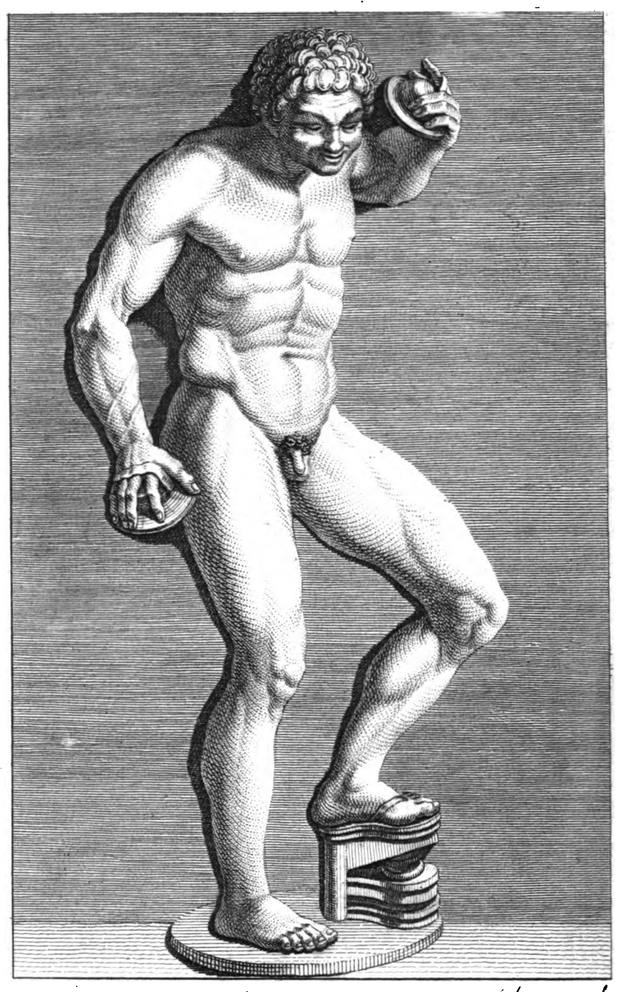
MNÉSILOCHUS.

Ordonnez qu'avant de m'attacher sur l'instrument de mon supplice, le licteur me dépouille de tous mes vêtemens, pour qu'âgé comme je le suis, en servant de pâture aux corbeaux, je ne sois pas, avec ma robe jaune et ma mitre, un sujet de dérision pour eux.

LE PRYTANE.

Mais le sénat a jugé que vous fussiez attaché avec tout votre accoutrement, afin que tout passant s'aperçoive que vous êtes un scélérat.

FÊTES DE CÉRÈS.



Que chacun suive le Rhythme de la Danse.

MNÉSILOCHUS.

Iappapæax! O robe, quel tour tu m'as joué! Il n'y a plus lieu de rien espérer.

INTERMÈDE.

LE CHOEUR.

Livrons-nous maintenant à nos jeux, comme nous avons coutume, quand nous célébrons les vénérables orgies des déesses dans cette solennité, que Pauson même observe en jeûnant : continuellement il supplie les déesses que de pareilles fêtes se succédant les unes aux autres, il puisse souvent se livrer à de semblables abstinences [1]. Commencez à donner, avancez d'un pas léger, agitez-vous en rond, tenez-vous par la main, et que chacune suive le rhythme de la danse. Paraissez en avant avec légèreté. Il faut que le cercle des danseurs fasse sa révolution, et porte ses regards de toutes parts. Que chacune mêle aux danses joyeuses le chant des cantiques à la louange des divinités de l'Olympe. On se trompe fort, si on s'imagine que j'irai, moi femme, déblatérer

[1] Trait malin contre un homme qui s'était laissé ruiner. L'inconduite qui mène à une pareille extrémité ne suppose plus d'honneur dans celui qui s'y livre, il mérite de devenir le sujet des railleries des poëtes comiques, pour servir de leçon aux autres qui pourraient être tentés d'en faire autant.

contre les hommes. Mais il faut, comme une chose tout-à-fait neuve, commencer la danse en rond en frappant en mesure du pied contre terre. Partez et chantez le dieu célèbre par sa lyre, et Diane, cette chaste reine, toujours armée de l'arc dont elle sait atteindre de loin : nous vous saluons, et nous vous demandons la victoire. Que nos chansons célèbrent aussi, comme il convient, Junon, qui préside aux noces, qui partage le plaisir de toutes les danses, et qui garde les portes du mariage [1]. Nous prions Mercure, dieu des pâturages, Pan et les Nymphes chéries, de sourire à nos jeux et de prendre plaisir à nos danses. O gai, élevez-vous lentement deux fois en battant des mains. Frappons la terre en mesure, ô femmes, comme de coutume, et observons fidèlement le jeûne. Tournez maintenant de nouveau d'un autre côté, et que le pied parte en cadence : chantez tout l'air à voix claire. O Bacchus, notre maître couronné de lierre, mettez-vous ici à notre tête. Je chanterai et danserai en votre honneur, ô Évius, ô Bacchus, ô Bromius et fils de Semelé, vous qui aimez les concerts, et qui, avec les Nymphes dans leurs délicieuses chansons, répétez Évius,

[1] Isid. VIII, 11. Junonem dicunt quasi Sanonem, id est januam, id est pro purgationibus fæminarum, eò quòd quasi portas matronarum pandat, id est, nubentium maritis.

Évius, Évoë : l'Écho, cette nymphe de Cithæron, raisonne tout au tour de nous; les montagnes ombragées par d'épais feuillages, et les rochers des forêts retentissent, et le lierre chargé de feuilles s'étend à l'aide de ses attaches.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN LICTEUR, MNÉSILOCHUS.

LE LICTEUR.

Tu vas maintenant jouer ici un triste rôle, en plein air.

MNÉSILOCHUS.

O licteur, je vous supplie.

LE LICTEUR.

Ne me demande rien.

MNÉSILOCHUS.

Ouvrez un peu le carcan.

LE LICTEUR.

Tiens, voilà comme je vais l'ouvrir.

MNÉSILOCHUS.

Ah! je suis mort! Mais vous le serrez de plus en plus.

LE LICTEUR.

Encore plus, si tu veux.

MNÉSILOCHUS.

Atatai, atattatai, puisses-tu périr misérablement!

LE LICTEUR.

Tais-toi, malheureux vieillard. Attends, je vais apporter une natte, pour me reposer en te gardant.

MNÉSILOCHUS, à part.

Voilà les grands avantages que me vaut Euripide. O dieux, Jupiter-Conservateur, j'ai de l'espoir : cet homme-là n'a pas voulu me trahir; mais Persée en se sauvant m'a fait entendre par signe qu'il me fallait jouer le rôle d'Andromède. Me voilà garotté. Il est donc clair qu'il viendra me délivrer; car autrement il ne m'eût pas laissé là.

SCÈNE II.

LES MÊMES, EURIPIDE, en Persée.

EURIPIDE, à part.

O nymphes adorées et chéries [1], que ne puis-je approcher sans être aperçu de ce Scythe! Soyez

[1] Euripide sous le déguisement de Persée, emploie les expressions dont se servait celui-ci quand il voulut délivrer Andromède.

attentive, ô vous [1] qui vous entretenez avec celles qui sont réfugiées dans les antres; soyez-moi favorable, et permettez que j'approche de cette femme.

MNÉSILOCHUS, à part.

Celui-là est sans pitié, qui m'a enchaîné ainsi, moi, le plus misérable des mortels. Je n'en suis pas moins perdu, pour m'être débarrassé d'une vieille dégoûtante; car ce Scythe ne me quitte pas depuis que, sans ressource, sans appui, il m'a exposé, pieds et poings liés, pour servir de nourriture aux corbeaux. Ne voyez-vous pas? Je ne suis point ici avec la corbeille des suffrages au milieu des chœurs, et les filles mes compagnes; mais étroitement garottée [2], je suis la proie de quelque baleine de Glaucète. O femmes, joignez-vous à un Pan, moins enjoué que disposé à me plaindre, et pleurez sur moi, pauvre infortunée, accablée de maux affreux : ô malheureuse, ô malheureuse que je suis! Mais que ce soit par mes parens! que je sois précipitée dans cet abîme par un homme qui était à mes genoux, qui aurait ar-

[1] Le nouveau scholiaste veut qu'il s'agisse ici d'Artemise. Biset dit que les uns dirigent cette invocation à Artemise, d'autres à la nymphe Écho. M. Brunck adopte cette dernière opinion.

[2] Mnésilochus parle tantôt comme homme et tantôt comme Andromède. Le trouble de son discours rend sa position plus comique.

raché des larmes à Pluton ; ai, ai, ai, ai, qui m'a rasé d'abord, puis m'a revêtu de cette robe jaune, et m'a envoyé dans ce temple, parmi des femmes ! O génie impitoyable qui présides à mon sort ! je suis un objet d'exécration. Qui verrait ma position et ne serait pas touché de l'excès de mes misères ? Plaise au ciel que l'étoile incendiaire de l'Æther [1] m'anéantisse entièrement ! Il n'est plus agréable pour moi de voir la lumière immortelle, maintenant que je suis attaché sur l'instrument de mon supplice, que j'ai le cou horriblement pressé, et que je me vois menacé de bientôt passes parmi les morts.

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté EURIPIDE, qui paraît sous la figure d'ÉCHO.

EURIPIDE-ÉCHO.

Bonjour, ma bien-aimée : que les dieux confondent votre père Céphée, qui vous a mise en cet état.

MNÉSILOCHUS.

Et qui êtes-vous, vous qui vous attendrissez sur mon sort ?

[1] Il faut remarquer cette expression imitée des bouffisures tragiques : πυρφόρος αἰθέρος ἀστὴρ ; c'est-à-dire, la foudre.

EURIPIDE.

« Je suis Écho la Babillarde, qui, l'an passé, dans ce même lieu, servis si bien Euripide. » Mais, ô mon amie, il faut que vous vous soumettiez à exciter la pitié par vos gémissemens.

MNÉSILCHUS.

Et vous, à les répéter.

EURIPIDE.

J'en ferai mon affaire, mais commencez.

MNÉSILOCHUS.

Nuit sacrée, que ta course est longue, et que ton char roule lentement sur le dos de l'AEther étoilé et du vénérable Olympe[1] *!*

EURIPIDE.

Olympe.

MNÉSILOCHUS.

Pourquoi, je vous le demande, mon Andromède, suis-je préférablement à toutes les autres, en proie aux maux?

EURIPIDE.

Aux maux.

[1] Ce sont les propres expressions de l'*Andromède* d'Euripide. Ennius, cité par Varron, lib. IV, *de linguâ latinâ*, avait ainsi rendu ces vers :

Quæ cava cœli signitenentibus
Conficis bigis . . . . .

MNÉSILOCHUS.

Malheureux par l'idée de la mort.

EURIPIDE.

De la mort.

MNÉSILOCHUS.

Tu m'assommes, vieille babillarde.

EURIPIDE.

Babillarde.

MNÉSILOCHUS.

Sais-tu que ta présence me déplaît beaucoup?

EURIPIDE.

Beaucoup.

MNÉSILOCHUS.

O mon ami, laissez-moi seul exprimer mes douleurs, et je vous serai obligé : laissez.

EURIPIDE.

Laissez.

MNÉSILOCHUS.

Peste de toi.

EURIPIDE.

De toi.

MNÉSILOCHUS.

Quelle peste est-ce là?

EURIPIDE.

Est-ce là.

MNÉSILOCHUS.

Vous plaisantez.

EURIPIDE.

Plaisantez.

MNÉSILOCHUS.

Pleurez.

EURIPIDE.

Pleurez.

MNÉSILOCHUS.

Lamentez-vous.

EURIPIDE.

Lamentez-vous.

LE LICTEUR.

Hé! hé! qu'avez-vous à babiller?

EURIPIDE.

A babiller.

LE LICTEUR.

Je ferai venir les prytanes.

EURIPIDE.

Prytanes.

LE LICTEUR.

Quel prodige?

EURIPIDE.

Prodige.

LE LICTEUR.

D'où vient cette voix?

EURIPIDE.

Cette voix..

LE LICTEUR.

Parlez-vous?

EURIPIDE.

Parlez-vous?

LE LICTEUR.

Il vous en cuira.

EURIPIDE.

Cuira..

LE LICTEUR.

Vous vous moquez de moi.

EURIPIDE.

De moi.

MNÉSILOCHUS.

Non pas moi certes, mais bien cette femme ici proche.

EURIPIDE.

Proche.

LE LICTEUR.

Où est cette malheureuse? Ah! elle se sauve. Où, où te sauves-tu?

EURIPIDE.

Te sauves-tu?

LE LICTEUR.

Ne l'arrêterez-vous pas?

EURIPIDE.

Vous pas.

LE LICTEUR.

Tu marmottes encore?

EURIPIDE.

Encore?

LE LICTEUR.

Arrêtez la voleuse.

EURIPIDE.

Voleuse.

LE LICTEUR.

O bavarde et diabolique femme [1].

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté EURIPIDE, qui reparaît sous la figure de Persée.

EURIPIDE.

O dieux, dans quel pays barbare je me suis porté avec précipitation? car, tel que vous me voyez, je suis Persée, avec une tête de Gorgone. Je me fraye un chemin au milieu des airs à l'aide de mes pieds ailés.

LE LICTEUR.

Que dites-vous de la gorgone? Vous appelez tête de gorgone, celle d'un scribe?

[1] Aristophane ne fait qu'un seul mot. [illegible]

EURIPIDE.

Précisément.

LE LICTEUR.

Je vous appellerai donc Gorgo.

EURIPIDE.

Ah ! ah ! quel rocher vois-je là ? Quelle est cette fille belle comme une déesse, et enchaînée avec autant de précaution qu'un vaisseau qu'on amarre au port [1] ?

EURIPIDE.

O étranger, soyez touché de mon affreuse position : délivrez-moi de mes chaînes.

LE LICTEUR.

Veux-tu te taire ? Oses-tu, scélérat ? Quoi, tout près d'expirer, tu as encore du babil ?

EURIPIDE.

O jeune fille, je souffre de vous voir ainsi suspendue et enchaînée.

[1] Cette comparaison est familière aux poëtes tragiques. Voyez Euripide lui-même, dans l'*Hercule furieux*, v. 1097. Eschyle s'en était également servi dans un *Prométhée lié*, qui ne nous est point parvenu. Voici comme Cicéron rend ces vers, dans le second livre des *Tusculanes* :

Titanum soboles, socia nostri sanguinis,
Generata cœlo, adspicite religatum asperis
Vinctumque saxis. Navem ut horrisono freto
Noctem paventes timidi adnectunt navitæ ;
Saturnius me sic infixit Jupiter.

LE LICTEUR.

Ce n'est pas une fille, c'est un vieux fripon, et un rusé, un franc scélérat.

EURIPIDE.

Vous radotez, pauvre Scythe. C'est Andromède, fille de Céphée.

LE LICTEUR.

Voyez-vous ceci [1], cela vous paraît-il petit?

EURIPIDE.

Donnez-moi la main, cher Scythe, pour que j'approche de cette fille [2]. Tout homme a son faible : le mien est d'aimer cette fille.

LE LICTEUR.

Je n'irai pas sur vos brisées. Je ne serai point jaloux de vous voir satisfaire votre goût [3].

EURIPIDE.

Et pourquoi, ô Scythe, ne pas me permettre de délivrer ma femme, de ses chaînes, et de me jeter dans ses bras?

LE LICTEUR.

Si vous êtes si curieux des embrassemens d'un

[1] Guardale 'l tanferlone, ti pare forci picciolo?

[2] Hor quà, dà quà la mano, che io toccarò una putta.

[3] ἀτὰρ εἰ τὸ πρωκτὸ θεῦρο περιεςραμμένον,
οὐκ ἐπτόνησά σ αὐτὸ, πυγίζεις ἄγων.

vieillard, vous pouvez vous satisfaire sans le délier [1].

EURIPIDE.

Bah, je vais rompre ses chaînes.

LE LICTEUR.

Vous aurez donc les étrivières.

EURIPIDE.

Je ne le ferai pas moins.

LE LICTEUR.

Ce coutelas te coupera donc la tête?

EURIPIDE, à part.

Haï! haï! Que ferai-je? Que dirai-je? Mais un grossier comme cela n'entendra rien. *Offrez aux esprits bornés des expédiens sages et nouveaux, vous perdrez votre temps* [2]. Mais il faut chercher de quoi faire impression sur ce drôle-là.

LE LICTEUR.

Le fin renard, comme il voudrait me tromper!

MNÉSILOCHUS.

Ressouvenez-vous, Persée, de l'état d'abandon où vous me laissez.

[1] *εἰ σκόδρ ἐπιτυμεῖς τῇ γεροντοπύγισο,*
τῇ σανιδοτρήσας ἐξοπιστοπρώκτισον.

[2] Ce sont les propres expressions d'Euripide dans sa *Médée*, v. 301. M. Prévost a rendu cet endroit un peu différemment, t. VI, p. 20, parce qu'il n'avait pas sous les yeux cette parodie d'Aristophane qui détermine le sens de *δόξεις ἀχρεῖος*.

LE LICTEUR.

Voulez-vous donc des étrivières?

INTERMÈDE.

LE CHOEUR.

Nous avons coutume d'appeler au milieu de nous Pallas, cette jeune vierge qui se plaît aux danses, libre de tout lien conjugal, protectrice de notre ville qu'elle seule gouverne, et qui est connue sous le nom de *Porte-Clef*. Paraissez, ô vous, qui êtes avec raison l'ennemie des tyrans : l'assemblée des femmes vous en convie; venez accompagnée de la Paix, propice aux jeux. Venez aussi, ô vénérables déesses, avec joie et avec des dispositions favorables, dans votre temple, où les hommes n'ont pas la liberté de contempler vos brillantes orgies, et où, au milieu des flambeaux, vous découvrez votre visage immortel. Venez, approchez, nous vous en conjurons, ô très-vénérables Thesmophores. Si jamais, sensibles à nos prières, vous êtes venues au milieu de nous, laissez-vous toucher surtout aujourd'hui; venez, nous vous le demandons en grâce.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

EURIPIDE, LE CHOEUR.

EURIPIDE.

Femmes, si vous voulez dorénavant vivre en paix avec moi, moyennant que je ne dirai jamais aucun mal de vous, vous êtes libres. Je suis prêt à ratifier cette paix.

LE CHOEUR.

Pour quel motif venez-vous enfin nous faire cette proposition?

EURIPIDE.

C'est que mon beau-père est attaché au carcan. Si vous me le rendez, je ne me permettrai pas la moindre expression contre vous : si vous me le refusez, je révélerai à vos maris, quand ils seront revenus de la guerre, toutes vos pratiques secrètes, dans l'intérieur de vos maisons.

LE CHOEUR.

Nous nous rendons volontiers à votre proposition, mais il s'agit de persuader le licteur.

SCÈNE II.

LE CHOEUR, LE LICTEUR, EURIPIDE, en vieille, ÉLAPHION ET TÉRÉDON, personnages muets.

EURIPIDE, à Élaphion, par suite de conversation.

C'est mon affaire : et c'est à vous, ô Élaphion, à ne point oublier de faire tout ce que je vous ai recommandé dans la route. Avancez donc d'abord pour danser, après avoir relevé votre robe. Pour vous, Térédon, jouez-nous la danse persienne.

LE LICTEUR.

Que signifie tout ce train? Qui me met ainsi en goguette?

EURIPIDE.

O licteur, cette fille va s'exercer; car elle va pour danser devant des hommes.

LE LICTEUR.

Qu'elle saute et qu'elle s'exerce : je ne m'y opposerai pas. Qu'elle est vive et légère! C'est une puce sur une toison.

EURIPIDE.

Voyons, jeune fille, ôtez-moi cette robe : asseyez-vous ensuite sur les genoux du Scythe, et présentez vos pieds pour que j'ôte vos souliers.

LE LICTEUR.

Bien, bien; asseyez, asseyez-vous, oui, oui, petite fille. Ah dieux! que sa gorge est belle [1]!

EURIPIDE.

Allons donc vite, un air de flûte. Craignez-vous encore le Scythe?

LE LICTEUR.

Elle est parfaitement bien faite [2].

EURIPIDE.

Celui-là sera bien maladroit qui ne s'en contentera pas [3].

LE LICTEUR.

J'ai cependant tout ce qu'il faut pour cela [4].

EURIPIDE.

C'est bon : mettez votre robe : il est temps de vous retirer.

LE LICTEUR.

Elle ne m'embrassera pas auparavant?

EURIPIDE.

Embrassez-le vraiment.

[1] Oime che dure e sode poppe come un sasso.

[2] Che buon culo,
(Egli il tira fuora e dentro nudo e dritto.)

[3] Piangerai tu se non stai dentro.

[4] εἶιν καλὴ τὸ σχῆμα περὶ τὸ πόστιον.

LE LICTEUR.

Oh! oh! oh! papapapai! Ce baiser est doux comme du miel attique. Pourquoi ne reste-t-elle pas avec moi?

EURIPIDE.

Adieu, licteur; cela n'est pas possible.

LE LICTEUR.

O bonne vieille, faites-moi ce plaisir.

EURIPIDE.

Vous me donnerez donc une drachme?

LE LICTEUR.

Oui, oui, je vous la donnerai.

EURIPIDE.

Voyons votre argent.

LE LICTEUR.

Mais je n'en ai pas : tenez, prenez mon carquois.

EURIPIDE.

Vous me la ramenerez après cela ici.

LE LICTEUR.

Suivez-moi, jeune fille. Vous allez donc, ma bonne, garder ce vieillard. Mais quel est votre nom?

EURIPIDE.

Artémisie.

LE LICTEUR.

Je me ressouviendrai de ce nom. Artomouxie.

SCÈNE III.

EURIPIDE, MNÉSILOCHUS.

EURIPIDE.

O Mercure, dieu des voleurs, voilà qui est parfaitement conduit! Pauvre Scythe, allez bien vite avec la jeune fille : pour moi, je vais mettre celui-ci en liberté..... Prenez-y bien garde, fuyez au plus vite, et sauvez-vous chez vous auprès de votre femme et de vos enfans aussitôt que je vous aurai mis en liberté.

MNÉSILOCHUS.

Je n'aurai rien de plus à cœur, dès que je serai libre.

EURIPIDE.

Vous voilà libre. Vous n'avez rien de mieux à faire maintenant que de fuir; fuyez, avant que le licteur ne vienne et ne puisse vous attraper.

MNÉSILOCHUS.

C'est ce que je fais.

SCÈNE IV.

LE LICTEUR, LE CHOEUR.

LE LICTEUR.

O bonne vieille, que vous avez une jolie petite fille, point repoussante, mais bien douce!.... Hé! hé! où est la vieille? Ah, ah, je suis perdu! Et où est mon vieillard? O chère petite vieille, ô vieille, je ne puis approuver ce que tu fais là, ô petite vieille Artamouxia... La vieille m'a trompé. Va-t-en loin d'ici, ô carquois : on t'appelle, avec raison, subine [1]; c'est par toi que je suis dupé. O dieux! que ferai-je? Où est la vieille? Artamouxia.

LE CHOEUR.

Cherchez-vous une vieille qui avait un instrument de musique [2]?

[1] Verba ἀπότρεχ ὡς τάχιςα σὺ, dicit Scytha, pharetram, quam humi jacentem conspicit, vel pede, vel manu longè projiciens. Sequens versus nec latinè, nec gallicè reddi potest. Pharetram, quam συβίνην appellat Scytha, ἐπώνυμον esse, rectèque sic appellari dicit, vel quia hoc pignore dato meretriculam ἐβίνησε, vel potiùs quia ipse quodammodò καταβεβίνηται. Scilicet annus accepto hoc pignore os ei sublevit, eumque ludibrio habuit, quod verbo καταβινεῖν exprimit. Quod gallicum græco καταβινεῖν verbum respondet, ad eumdem fere modum in proletario sermone adhibetur. (M. Brunck).

[2] πηκτίδας : instrument à vent, comme on peut en juger par le mot dit plus haut à Térédon ; ἐπανάφυσα.

LE LICTEUR.

Oui, oui; l'avez-vous vue?

LE CHOEUR.

Elle a passé par-là; elle était suivie d'un vieillard.

LE LICTEUR.

D'un vieillard à robe jaune?

LE CHOEUR.

Oui. Vous pouvez encore les rattraper, si vous suivez ce chemin.

LE LICTEUR.

O vieille scélérate! Par où s'est-elle sauvée? Artamouxia.

LE CHOEUR.

Prenez ce sentier qui conduit là-haut. Où allez-vous? Ne reviendrez-vous donc point par ici? Vous allez au côté opposé.

LE LICTEUR.

Que je suis malheureux! Pendant ce temps-là, Artamouxia gagne de l'avance.

SCÈNE V.

LE CHOEUR.

Courez maintenant, courez maintenant au diable, sans qu'on vous arrête. Pour nous, c'est assez danser : il est temps que chacune de nous se retire chez elle. Que les Thesmophores nous récompensent de tout ceci par leur bienveillance.

FIN DES FÊTES DE CÉRÈS ET DE PROSERPINE.

LYSISTRATA[1],

COMÉDIE D'ARISTOPHANE,

JOUÉE la vingt-unième année de la guerre du Péloponnèse, la première de l'olympiade quatre-vingt-douze, sous l'archonte Callias, après Cléocrite, aux fêtes lénéennes[2].

COMÉDIE critique pour le fonds et les circonstances. On ne peut ni ne doit en parler beaucoup. Parcourons légèrement quelques scènes. La pièce roule sur la Paix, au moyen d'une fiction du même genre que celle des *Harangueuses*[3]. Lysistrata,

[1] On appelle ici *Lysistrata*, et non pas *Lysistrate*, pour mettre entre deux noms fort différens, la différence qui convient.

[2] Cette date est autant assurée qu'elle peut l'être. On la tire d'un de ces anciens monumens qui expliquent en peu de mots le sujet de la pièce. Celui-ci a vu le jour pour la première fois par les soins de M. Kuster, qui l'a déterré dans un ancien manuscrit. Ces sortes de monumens sont plus croyables que toutes les conjectures des savans. Toutefois MM. Paulmier et Sam. Petit ne s'éloignent pas beaucoup de cette date dans leurs conjectures. Le second fixe la Lysistrata à la quatrième année de l'olympiade quatre-vingt-douze, et le premier à la seconde année de la même olympiade. Le détail fera bien voir qu'elle ne peut en effet avoir été jouée que dans le cours de ces quatre années.

[3] Voyez les *Harangueuses*, dans le volume suivant.

femme d'un des premiers magistrats d'Athènes, s'est mis en tête de contraindre la Grèce à faire la paix; et le moyen qu'elle imagine, c'est d'engager toutes les femmes des villes ennemies à se séparer de leurs maris, jusqu'à ce que le traité soit conclu. Elle avait déjà tramé sa conspiration avec celles d'Athènes de vive voix, et avec les étrangères par messages. Le jour de l'exécution arrive. Tout réussit suivant ses desirs : les Athéniennes s'emparent de la citadelle où étaient les trésors publics, résolues d'empêcher qu'on n'en tire rien pour les frais de la guerre. On assiége la citadelle. Lysistrata se défend en général d'armée. Un de ces magistrats extraordinaires, qu'on créait dans les temps difficiles de la république, et qu'on nommait *proviseurs* [1], ne peut venir à bout de rien gagner sur l'esprit de ces femmes conjurées, ni par menaces, ni par prières. Cependant les ambassadeurs de Sparte arrivent. Les Athéniens, de leur côté, sont contraints de nommer leurs plénipotentiaires; et Lysistrata se rend l'arbitre du sort de la Grèce. Après quelques contestations, le traité est conclu; tout rentre dans l'ordre accoutumé, et le spectacle finit par un festin que donne Lysistrata.

Cette fiction, aussi-bien que celle des *Achar-*

[1] Πρόβουλοι. Voyez Thucyd. l. VIII.

niens, de *la Paix* et des *Harangueuses*, montre avec quelle hardiesse Aristophane osait parler publiquement en plein théâtre des affaires les plus délicates de l'État, plus estimable sans doute s'il n'eût pas dégradé sa liberté comique, par une licence affreuse et par des peintures abominables, propres à le rendre l'horreur et l'exécration de tout lecteur qui aura un peu de modestie et de noblesse dans les sentimens.

La première scène est d'un art digne de la comédie la plus épurée; Lysistrata, avec un air sombre, se promène vers la citadelle, comme si elle roulait de grands projets dans sa tête. Elle attend, avec impatience, les femmes qu'elle a convoquées à ce jour marqué pour exécuter ses desseins. Calonice, en femme plus gaie et moins politique, fait le contraste avec elle; et lui demande d'où vient cette triste rêverie, et pourquoi cette assemblée; l'autre découvre peu à peu ses projets. On voit arriver aussitôt, de différens endroits, plusieurs étrangères, entre autres une illustre Lacédémonienne, nommée Lampito[1]; elle était fille, femme et mère de roi; fille de Léotychidas, femme d'Archidamus, mère d'Agis. Elle est suivie d'une Béotienne, d'une Corinthienne et d'une Scythe. Après une longue délibération et

[1] Platon dans le *premier Alcibiade*, en parle à peu près comme le poëte.

de grands détails pour venir au fait, Lysistrata les engage toutes à jurer qu'elles observeront la loi qu'elle propose. Elle-même prononce la formule du serment, et les autres la répètent à mesure qu'elle est prononcée vers pour vers.

On parle dans cette scène des maris absens. L'une dit que le sien garde Eucratès [1] dans la Thrace, expression qui était passée en proverbe, pour signifier garder avec soin une chose prête à s'échapper. Aristophane laisse entendre par cette figure fine et médisante, qu'il y avait des troupes athéniennes occupées à roder dans la Thrace pour empêcher les Chalcidiens de cette contrée de remuer et d'abandonner le parti de la république, comme ils avaient dessein de le faire après la malheureuse expédition de Sicile; car il faut se souvenir ici de ce qu'on a dit plusieurs fois sur cette expédition; elle pensa perdre Athènes. Après cet échec, ses alliés levèrent le masque, et songèrent à l'abandonner. Aussi, la principale attention de la république fut de tâcher à les retenir par l'espoir ou par la crainte [2].

Une autre femme dit que son mari est depuis

[1] Nous avons déjà vu dans les *Chevaliers* que cet Eucratès, trésorier, s'était tiré d'un mauvais pas en s'évadant. Aristophane tourna son évasion en proverbe.

[2] Voyez cette histoire dans Thucyd. l. VIII, et Plutarque, *Vie de Nicias*. Elle nous mènerait trop loin.

sept mois à Pylos. Pylos, éloignée de vingt lieues de Lacédémone, était en effet le mur de division qui séparait tous les cœurs et tous les intérêts de la Grèce. C'était presque l'unique obstacle à la paix, parce que les Lacédémoniens voulaient ravoir cette ville, quelque prix qu'il en dût coûter; et que les Athéniens s'obstinaient à la garder, quoi qu'il en pût arriver. Elle ne retourna à ses premiers maîtres que la vingt-troisième année de la guerre [1], sous l'archonte Dioclès, c'est-à-dire environ deux ans après la date de cette pièce. On y parle encore de la défection d'Alcibiade. Cette circonstance était toute récente [2].

Lampito fait entendre que tant que les Athéniens auront de l'argent, ils ne voudront jamais la paix. Ils en avaient en effet une assez grande quantité; malgré tout ce que vingt ans de guerre, la malheureuse expédition de Sicile, et les dépenses ordinaires tant des jeux publics, que des spectacles, en avaient dû consommer. Suidas dit sur ce passage qu'il y avait encore mille talens de réserve dans la citadelle. Aussi, les Athéniens, fiers de leurs richesses et de leur pouvoir, soutinrent assez gaîment sept années de cette horrible guerre qui bouleversait la Grèce.

[1] Diodor. l. XIII.

[2] Thucyd. l. VIII, la place au commencement de la vingtième année de la guerre.

Lysistrata répond à l'objection sur l'argent, qu'elle a pourvu à tout, et que bientôt les vieilles Athéniennes s'empareront de la citadelle et du temple de Minerve, pour ôter aux Athéniens la ressource de leur trésor. Aussitôt elle exhorte la Lacédémonienne à confirmer la conspiration par un serment, qui est une parodie de celui des *sept Chefs au siége de Thèbes* dans Eschyle [1]. Elle le cite elle-même. Mais, pour rendre la chose plus comique, on fait apercevoir à Lysistrata que les sept ennemis de Thèbes jurèrent sur une victime immolée dans un bouclier, et qu'un bouclier n'est pas un appareil convenable pour jurer la paix. On se borne donc à une coupe remplie de vin, où l'on jure de ne pas mettre une goutte d'eau, et l'on commence le serment en question.

Dans la scène du chœur, où les vieillards font un bûcher à la porte de la citadelle, afin de contraindre les femmes d'en sortir, il y a quelques sentences d'Euripide parodiées. On y fait de plus mention de la prise de la citadelle par Cléomenès Lacédémonien [2]. Cet événement était arrivé un siècle auparavant. La citadelle était d'abord la ville même : c'est pourquoi on l'appelle *la ville* dans cette scène.

[1] C'est un des plus sublimes morceaux de l'antiquité. Longin l'a cité. Voyez les *Sept Chefs devant Thèbes*, tome I.

[2] Hérodot, l. IV.

Un chœur de femmes accourt au secours de ses compagnes assiégées, portant des vases pleins d'eau pour éteindre le feu. Il se fait un entretien et un combat comique entre l'un et l'autre chœur, les vieillards et les femmes. Les uns combattent avec le feu, et les autres se défendent avec l'eau.

Le magistrat extraordinaire, ou le *proviseur*, arrive à l'improviste fort surpris de ce tumulté de femmes, et de ce bruit de guerre pareil aux folies des fêtes de Bacchus ou d'Adonis. Il parle de l'orateur Démostratus, qui mit en avant le décret pour conclure l'expédition de Sicile, dans un jour destiné à pleurer Adonis, ce qui fut d'un mauvais présage. Il dit qu'il ne faut pas s'étonner que les femmes soient méchantes, puisque les hommes leur donnent eux-mêmes de si méchans exemples. Comme on se met en devoir de briser les portes du temple, Lysistrata sort volontairement, se montre avec intrépidité, et fait tellement face à tous les gardes qu'ils n'osent en approcher. Elle est suivie à l'instant d'une troupe de femmes qui les met en fuite. On entre en explication. Lysistrata déclare qu'elle s'est emparée de la ville et des trésors, « afin que Pisander et ses pareils, les quatre cents » administrateurs toujours prêts à exciter de nou- » veaux troubles, n'aient plus lieu de remuer et » de voler. » Cela est hardi. Ce Pisander était

fort timide[1]. La crainte qu'il avait des armes était passée en proverbe : *Plus timide que Pisander.* Il était d'une taille fort a antageuse, et aussi orgueilleux que craintif. Il portait une triple aigrette, et de fort belles armes, afin de se donner un air de héros, quoiqu'il ne fût rien moins que cela. On l'appelait l'âne Cnidien. Aristophane le raille souvent. Il suffit d'en faire ici la remarque. Pisander s'enfuit[2] l'an vingt-un de la guerre, lorsqu'on eut aboli le gouvernement tyrannique des quatre cents où il avait part.

LYSISTRATA.

Non, nous ne souffrirons plus qu'on pille le trésor public.

LE MAGISTRAT.

Eh! que faites-vous autre chose? Vous l'enlevez.

LYSISTRATA.

Nous en serons les dépositaires.

LE MAGISTRAT.

Vous, les dépositaires?

LYSISTRATA.

Quel inconvénient y trouvez-vous? Les femmes ne gouvernent-elles pas les biens des familles?

LE MAGISTRAT.

La chose est fort différente.

[1] Suidas, d'après Xénophon.

[2] Thucyd. l. VIII.

LYSISTRATA.

En quoi?

LE MAGISTRAT.

Le trésor public est le nerf de la guerre.

LYSISTRATA.

Qu'avons-nous besoin de guerre?

LE MAGISTRAT.

Pour le salut de la république.

LYSISTRATA.

Nous nous chargeons de la sauver par d'autres moyens.

LE MAGISTRAT.

Vous?

LYSISTRATA.

Oui, nous-mêmes.

LE MAGISTRAT.

L'État serait bien à plaindre.

Lysistrata raconte comment, durant le cours de la guerre, des femmes demandant à leurs maris quel était le résultat des délibérations, si l'on ne finirait point la guerre avec Lacédémone, et ce que signifiait le décret qu'on écrivait sur la colonne [1], n'en avaient reçu pour réponse que des

[1] On gravait sur une colonne les traités avec les ennemis. Il s'agit peut-être ici du fameux traité des Athéniens et des Spartiates

regards impérieux, et des ordres de se mêler de leurs affaires; que cependant elles sentaient bien à quel point de décadence le gouvernement était tombé; qu'elles prenaient la liberté de remontrer avec douceur à leurs maris les tristes conséquences de leurs téméraires délibérations; mais que leurs humbles remontrances n'aboutissaient qu'à les irriter et à les aigrir; qu'enfin, à force d'entendre dire par toute l'Attique qu'il n'y avait plus d'hommes dans l'État, ni de têtes pour le gouverner, lasses de leur longanimité poussée à bout, il avait pris envie aux femmes de se saisir du gouvernement, et de sauver la Grèce de ses propres fureurs, malgré qu'elle en eût. « Car enfin, » dit cette nouvelle héroïne, jusqu'à quand souf- » frirons-nous? Si vous daignez écouter nos con- » seils sensés, et demeurer en repos comme nous, » vous serez les maîtres, et nous vous rendrons » l'administration des affaires. »

Le ministre d'État veut répliquer; mais la dame athénienne lui ferme la bouche, et, pour le rendre plus ridicule aussi-bien que tous les administrateurs de la république, elle lui propose de l'habiller en femme, et lui dit qu'il faut qu'il en passe

conclu la dixième année de la guerre du Péloponnèse, ou plutôt de ce qu'on avait écrit sous ce décret par le conseil d'Alcibiade; ce qui ranima la guerre après bien des défiances qui avaient précédé. Thucyd. l. V.

par-là, ou qu'il renonce au gouvernement. Jamais y eut-il aucun État où l'on ait parlé avec cette liberté?

Lysistrata, secondée par le chœur des femmes témoins de son triomphe, redouble ses coups de langue et terrasse le magistrat par la force des raisons, ou, pour mieux dire, des railleries sanglantes. Elle prouve que les femmes sont seules capables de rétablir les affaires: la preuve est burlesque; c'est que les choses étant aussi brouillées qu'on les suppose, le sexe, accoutumé à démêler les écheveaux, saura seul en venir à bout par l'adresse et la patience; qu'il faut commencer d'abord par imiter les femmes dans le travail de leurs laines. Elles les lavent; il faut de même purger l'État de ces hommes ambitieux qui, pour parvenir à la magistrature, commettent d'horribles indignités; il faut ensuite tout réunir, tout rassembler, et contraindre tout à concourir au bien commun. De pareilles métaphores n'appartiennent qu'à Aristophane.

Vers la fin de la comédie, les ambassadeurs de Sparte viennent parler de paix. Lysistrata, au milieu des Lacédémoniens et des Athéniens, qui sont obligés de recourir à elle comme à leur arbitre souveraine, expose les démêlés. Le chœur des femmes l'exhorte à recevoir poliment les Lacédémoniens, et non pas avec hauteur comme l'avaient

fait les Athéniens au sujet de Pylos, du temps de Cléon et depuis. Elle prend la parole, et fait souvenir les Spartiates des services qu'ils avaient reçus d'Athènes, surtout lorsque Cimon [1], fils de Miltiade, alla les secourir avec quatre mille hommes contre les Messéniens. D'un autre côté, elle rappelle aux Athéniens les bons offices que leur a rendus Lacédémone. Elle exhorte les uns et les autres à s'entr'aimer. Tous y consentent; mais les Lacédémoniens redemandent Pylos; et les Athéniens, loin d'accorder cette place, demandent à leur tour Échinus [2], une des villes dans le golfe de Malie, et quelques places du territoire de Mégare : ce qui met fort en colère les députés de Sparte. Lysistrata, sans entrer dans cette discution, leur promet d'accommoder toutes choses, et les invite à un festin. La pièce finit par des cantiques.

[1] Voyez, outre Aristophane, Thucydide, l. I, et Plutarque, *Vie de Cimon*.

[2] Echinus se trouve en quatre endroits : 1° il y a une île de la mer Egée de ce nom; 2° une ville de l'Acarnanie; 3° une ville de la Phthiotide; 4° une ville dans la Pentapole d'Afrique. Il est manifeste que ce n'est pas cette dernière que demandaient les Athéniens, et il y a apparence que c'était la troisième, puisqu'il est dit un moment après, qu'ils demandaient encore des villes dans le golfe de Malie, qui est un golfe de la Phthiotide.

LYSISTRATA,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

PERSONNAGES.

LYSISTRATA.
CALONICE.
MYRRHINE.
LAMPITO.
CHOEUR DE VIEILLARDS.
CHOEUR DE FEMMES.
STRATYLLIS
UN MAGISTRAT.
QUELQUES FEMMES.
CYNÉSIAS.
UN ENFANT.
UN HÉRAUT de Lacédémone.
AMBASSADEURS lacédémoniens.
PREMIER ATHÉNIEN.
QUELQUES GENS du marché.
UN VALET.
SECOND ATHÉNIEN.
QUELQUES PERSONNAGES MUETS.

La scène est dans la citadelle d'Athènes.

LYSISTRATA,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYSISTRATA, seule.

VOYEZ un peu. Si l'on avait invité les femmes à venir au temple de Bacchus, ou de Pan, ou de la Coliade, ou de la Génétyllide, la foule des tambourins ne permettrait pas de se retourner ici; mais aucune ne se presse d'y venir. Voici cependant une voisine qui commence à mettre le nez dehors.

SCÈNE II.

LYSISTRATA, CALONICE.

LYSISTRATA.

Bonjour, Calonice.

CALONICE.

Bonjour aussi, Lysistrata. D'où vous vient cet

air inquiet? Déridez-vous, ma très-chère : ces sourcils froncés ne vous vont pas.

LYSISTRATA.

Le sang, Calonice, me bout dans les veines; notre sexe me fait la plus grande pitié : ces hommes prétendent que nous ne sommes que perversité.

CALONICE.

Nous ne sommes en vérité pas autre chose.

LYSISTRATA.

Les femmes ont ordre de se trouver ici pour délibérer sur une affaire qui n'est pas de peu d'importance : eh bien! elles se reposent, et aucune ne vient.

CALONICE.

Elles viendront, ma bonne amie. Les femmes ne quittent pas si aisément leur ménage. L'une est retenue par son mari; l'autre réveille son domestique; celle-ci couche son enfant; celle-là le baigne; une autre l'apaise en lui mettant de quoi manger dans la bouche.

LYSISTRATA.

Mais elles doivent s'occuper de choses beaucoup plus essentielles.

CALONICE.

Pourquoi donc, ô ma chère Lysistrata, cette

assemblée de femmes ? Est-ce une grande affaire ? Quelle est-elle ?

LYSISTRATA.

Oui, grande.

CALONICE.

Est-elle aussi[1] ?.....

LYSISTRATA.

Oui, parbleu[2].

CALONICE.

Comment se fait-il que nous ne soyons pas toutes accourues ?

LYSISTRATA.

Ce n'est pas cela ; car nous n'eussions pas manqué d'accourir bien vite ; mais c'est une affaire imaginée par moi, et examinée pendant plusieurs nuits sous toutes les faces.

CALONICE.

Cette affaire, ainsi examinée sous toutes les faces, doit être du fin.

LYSISTRATA.

C'est tellement du fin, que le salut de toute la Grèce dépend uniquement des femmes.

[1] Forse anche grosso.

[2] Si, per Giove, grosso.

CALONICE.

Des femmes? Il tenait donc à bien peu de chose [1]?

LYSISTRATA

C'est à tel point qu'il est en notre disposition de sauver la république, ou de ne laisser aucun vestige, ni des Péloponnésiens.....

CALONICE.

Certes, c'est une bonne chose de n'en laisser aucun vestige.

LYSISTRATA.

.... Et de détruire entièrement toute la race des Béotiens.

CALONICE.

Ah! pas toute, s'il vous plaît : épargnez les anguilles [2].

LYSISTRATA.

Je ne dirai rien de semblable, au sujet d'Athènes; et je vous prie de ne pas l'imaginer. Mais, si les Béotiennes et les Péloponésiennes s'assemblent ici avec nous autres Athéniennes, nous sauverons la Grèce par nos efforts réunis.

CALONICE.

Mais qu'est-ce que des femmes pourraient faire

[1] Ce sont les expressions de M. Brunck.

[2] Du lac Copaïs, en Béotie.

de réfléchi et d'éclatant? Quoi, nous, toujours assises, bien fardées, couvertes de colifichets, parées de robes d'un beau jaune, de cimbériques tissues sans coutures [1], et de péribarides [2]?

LYSISTRATA.

Et c'est précisément tout cela qui nous sauvera, comme je m'y attends bien, oui, les petites robes jaunes, les parfums, les péribarides, l'orcanète [3], et les tuniques d'un tissu très-clair.

CALONICE.

Mais comment donc?

LYSISTRATA.

De manière qu'on ne verra de nos jours aucun homme s'armer de sa lance contre un autre...

CALONICE.

Je vais donc, j'en jure par les déesses, me faire teindre une robe en jaune.

LYSISTRATA.

Ni de son bouclier.....

[1] Κιμβερίκ' ὀρθοστάδια, des cimbériques droites. Ces cimbériques sont des tuniques ainsi appelées peut-être du lieu où elles étaient fabriquées. Pline parle des tuniques droites, VIII, 74. J'aime assez l'interprétation de Scaliger sur Festus : ce commentateur entend par *tunicæ rectæ*, ὀρθοστάδιοι χιτῶνες, des tuniques sans couture dont il est parlé dans S.-Jean, évang. XIX, n. 23.

[2] Περιβαρίδες, espèce de chaussure. Pollux, VII, 92.

[3] Ἄγχουσα. Voyez Pline, XXII, 23.

CALONICE.

Ah ! je prendrai la cimbérique.

LYSISTRATA.

Ni de l'épée.

CALONICE.

J'achèterai des péribarides.

LYSISTRATA.

Était-il donc essentiel que les femmes se rendissent à mon invitation ?

CALONICE.

Et certes elles auraient dû y voler depuis longtemps.

LYSISTRATA.

Mais, ô désespoir ! vous ne les reconnaissez que trop pour de vraies Athéniennes, en ce qu'elles font tout plus tard qu'il ne faut. Au reste, on ne voit non plus aucune femme ni des côtes, ni de Salamine.

CALONICE.

Mais je sais qu'elles ont passé toute la matinée en bateau [1].

[1] Ἐπὶ τῶν κελήτων : jeu de mots. κέλης était une chaloupe ou gondole, dans laquelle les femmes de Salamine se faisaient conduire à Athènes : κέλης désigne aussi un cheval de selle, sur la construction et l'usage duquel on peut consulter un passage d'Apulée, cité par Ruhkénius, *ad Jul. Rufinian.*, p. 260. Voyez aussi *les Guêpes*, v. 500. R.-R.

LYSISTRATA.

Les Acharniennes mêmes, que je croyais et que j'espérais qui se rendraient les premières, ne sont pas encore venues.

CALONICE.

Et cependant la femme de Théagène, dans le dessein de venir ici, est allée consulter la statue d'Hécate. Mais en voilà qui arrivent. Bon, en voilà encore d'autres. Tenez, tenez! D'où sont-elles?

LYSISTRATA.

D'Anagyronte [1].

CALONICE.

Pour cela, vous avez raison. Anagyronte paraît avoir été ébranlée [2].

[1] Bourgade de l'Attique de la tribu Érechthéide. Harpocrat. V. Ἀναγυράσιος.

[2] Anagyrus ayant renversé les maisons de ce bourg, on dit depuis proverbialement : J'ébranlerai Anagyronte. D'autres disent qu'il y avait une plante nommée *Anagyrus*, qui croissait dans le territoire d'Anagyronte, et qui était d'une odeur forte et désagréable ; et que de cette plante était venu le proverbe qui s'applique à ceux qui en remuant quelque chose se font beaucoup de mal à eux-mêmes.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTES, MYRRHINE.

MYRRHINE.

Est-ce que nous arrivons trop tard, ô Lysistrata? Quoi? Vous ne dites mot?

LYSISTRATA.

Je ne vous applaudirai pas, ô Myrrhine, de n'arriver qu'à l'instant, quand la circonstance est si importante.

MYRRHINE.

J'ai eu de la peine à trouver, dans l'obscurité, ma ceinture. Mais, si le cas est urgent, parlez, nous voilà.

LYSISTRATA.

Il faut plutôt attendre un peu, que les Béotiennes et les Péloponnésiennes soient arrivées.

MYRRHINE.

C'est encore mieux dit. Et, tenez, voici Lampito qui approche.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LAMPITO.

LYSISTRATA.

Bonjour, Lampito, ô la plus chérie des Lacédémoniennes. Que vous êtes jolie, ô ma douce amie! Quel air vif et animé! Vous étoufferiez un taureau.

LAMPITO.

Je le crois bien : je prends de violens exercices; et je m'élève assez pour me donner du talon dans le derrière [1].

LYSISTRATA.

O la jolie gorge que vous avez!

LAMPITO.

Vous me maniez comme une victime prête à offrir.

[1] Cet endroit-ci nous fera observer que les jeunes filles Lacédémoniennes avaient leurs gymnases séparés et leurs jeux de palestre, comme le témoigne Xénophon, à part, dans sa *République des Lacédémoniens*. Il est question ici de la danse nommée *bibasis*, βίβασις. Voyez Pollux, IV, 102.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTES, UNE BÉOTIENNE, UNE CORINTHIENNE.

LYSISTRATA.

Et cette autre jeune fille, d'où est-elle?

LAMPITO.

C'est une des plus qualifiées de Béotie, qui nous arrive.

LYSISTRATA.

O dieux, oui c'est une Béotienne, avec son joli parterre.

CALONICE.

Et en vérité bien propre, car il n'y a plus de pouliot.

LYSISTRATA.

Quelle est cette autre jeune fille?

LAMPITO.

C'est de bonne race, quoiqu'elle soit Corinthienne.

LYSISTRATA.

Oui, de bonne race, comme on peut l'être dans ce pays.

LAMPITO.

Or maintenant, qui a convoqué cette assemblée de femmes?

LYSISTRATA.

Moi-même.

LAMPITO.

Faites-nous donc part de vos projets.

LYSISTRATA.

Tout à l'heure, ma très-chère.

MYRRHINE.

Voyons donc enfin ce qu'il y a de si important à savoir.

LYSISTRATA.

Vous le saurez à l'instant. Mais afin de vous instruire, je veux vous demander quelque petite chose.

MYRRHINE.

Tout ce que vous voudrez.

LYSISTRATA.

Ne soupirez-vous pas après le retour des pères de vos enfans, détenus à la guerre? car je sais fort bien que le mari de chacune de vous est loin de sa maison.

CALONICE.

Pour le mien, il est, le pauvre homme! depuis cinq mois dans la Thrace à garder Eucratès.

LYSISTRATA.

Le mien est depuis sept mois à Pylos.

LAMPITO.

Le mien n'est pas plus tôt revenu de l'armée, qu'il reprend son bouclier et qu'il y revole.

LYSISTRATA.

Mais il y a pis, c'est qu'il ne nous reste pas la moindre apparence de plaisir. Depuis que les Milésiens nous ont trahis, je n'ai pas même vu la moindre chose qui pût nous tenir lieu de quelque consolation [1]. Voudriez-vous donc, si je peux trouver quelque moyen, concourir avec moi pour mettre fin à la guerre?

MYRRHINE.

Je jure par les déesses que je le veux bien, fallût-il mettre ce manteau en gage, et en boire dès aujourd'hui le prix.

CALONICE.

Il me semble que je suis toute prête à me partager comme une solle [2], et à donner la moitié de moi-même.

LAMPITO.

Pour moi, je gravirais jusque sur le sommet du mont Taygète pour voir la paix.

[1] Il est impossible de traduire exactement ce passage d'Aristophane, ni dans notre langue, ni dans aucune autre. Il faut que le lecteur ait ici recours au texte grec. R.-R.

[2] En Grec : ψῆττα.

LYSISTRATA.

Je vais donc parler : je ne dois plus faire un mystère de mon secret. Eh! bien, mes chères amies, si nous voulons contraindre les hommes à chérir la paix, il faut nous priver......

MYRRHINE.

De quoi? Parlez.

LYSISTRATA.

Le ferez-vous?

MYRRHINE.

Nous le ferons, quand même il s'agirait de la vie.

LYSISTRATA.

Il faut donc nous priver de tout ce qu'ils voudraient nous donner...... Pourquoi me regardez-vous de travers? Où allez-vous? Pourquoi, vous dis-je, vous mordre les lèvres et secouer la tête? D'où vient ce changement de couleur? D'où viennent ces larmes? Le ferez-vous, ou ne le ferez-vous pas? Que dites-vous?

MYRRHINE.

Je ne le ferai pas, que la guerre aille son train.

CALONICE.

Ni moi non plus, en vérité; que la guerre aille son train.

LYSISTRATA.

C'est vous qui dites cela, ma mie solle? Et

tout à l'heure vous nous disiez que vons donneriez la moitié de vous-même.

CALONICE.

Tout autre, tout autre chose qu'il vous plaira. Fallût-il passer au milieu des flammes, je suis toute prête. Oui, plutôt cela, que ce que vous exigez de nous. Il n'y a rien d'égal à cette privation, ma chère Lysistrate.

LYSISTRATA.

Et vous?

LAMPITO.

J'aime mieux aussi passer par les flammes.

LYSISTRATA.

Oh! que tout notre sexe est intempérant! Tout ce que les tragiques disent de nous n'est pas destitué de fondement; car, comme la nacelle, nous ne sommes bonnes qu'à une chose [1]. Mais, ô ma chère Lacédémonienne, secondez mes projets : quand je n'aurais que vous seule dans mon parti, nous pourrions encore réparer tout le mal.

LAMPITO.

Il est difficile en vérité, pour des femmes, de se livrer toutes seules au sommeil. Il faut cepen-

[1] Grec : *Nous ne sommes que Neptune et nacelle.* Expression proverbiale. Voyez Suidas, et Florens sur ce 139e vers.

dant bien s'y résoudre! car il est encore plus instant de faire la paix.

LYSISTRATA.

O vous, la plus chérie et l'unique entre toutes ces femmes.

MYRRHINE.

Or, si nous nous privons le plus strictement possible de la chose dont vous nous parlez (et il est à souhaiter que nous n'y soyons pas réduites), en aurons-nous plus sûrement la paix?

LYSISTRATA.

Pour cela! Beaucoup plus sûrement. En effet, si nous nous tenions chez nous, la peau bien propre, toutes nues et n'aya t que des voiles de fin lin d'Amorgos [1], nos maris nous rechercheraient avec la plus vive ardeur; or, je puis vous assurer qu'ils feraient bien vite la paix, si nous ne répondions pas à leur empressement, et si nous savions nous contenir [2].

LAMPITO.

En effet, Ménélas, autant que je me le rappelle,

[1] Amorgos, une des Sporades, où se trouvait le plus beau lin.

[2] Per ciò che se noi sedessimo in casa sbellettate, e con le vestazuole di seta, andaressemo ignude havendosi fatto pelare il delta, à gli huomini verrebe l'appetito venereo, e desiderariano di chiavare, noi poi non gli andaressemo, ma s'asteneriss imo, farebono tregua tosto ogni modo, che so certo.

laissa tomber de ses mains son épée, dès qu'il aperçut le sein découvert d'Hélène [1].

MYRRHINE.

Que devenir, ô infortunée, si nos maris nous laissent là?

LYSISTRATA.

Il faut, dit Phérécrate, dépouiller le chien écorché [2].

MYRRHINE.

Ces représentations ne sont que des bagatelles. Mais s'ils nous prennent et nous emmènent malgré nous dans leur chambre?

LYSISTRATA.

Résistez, en vous accrochant à la porte.

MYRRHINE.

Et s'ils donnent des coups?

LYSISTRATA.

Prêtez-vous alors, mais de mauvaise grâce. Ils n'ont aucun plaisir à ce qu'ils prennent de force. Il faut les contrarier de toutes façons; ne doutez pas qu'ils ne soient bientôt rendus : un mari ne goûte jamais aucun vrai plaisir, quand sa femme n'y participe pas.

[1] Parodie de l'*Andromaque* d'Euripide, pag. 469.

[2] Di scorticare una cagna scorticata. Voyez les commentateurs sur ce proverbe.

MYRRHINE.

Si c'est là votre opinion c'est aussi la nôtre.

LAMPITO.

Pour nous, nous déterminerons nos maris à se prêter partout et sans détour à la paix. Mais comment amènera-t-on cet amas d'Athéniens à ne pas se délecter?

LYSISTRATA.

N'ayez pas d'inquiétude : nous n'épargnerons rien pour déterminer nos compatriotes.

LAMPITO.

Vous n'y réussirez pas, tant que durera leur ardeur à construire des trirêmes, et qu'ils auront un argent immense dans le temple de Minerve[1].

LYSISTRATA.

Mais, j'ai bien pourvu à cela : nous nous emparerons dès aujourd'hui de la citadelle; car, les plus vieilles sont chargées, tandis que nous délibérons ici sur tout cela, d'exécuter ce projet sous prétexte de sacrifier.

LAMPITO.

Puisse tout cela réussir! voilà de charmans projets.

[1] Les trésoriers avaient en leur garde, dans le temple de Minerve qui était dans la citadelle, la statue de Minerve et de la Victoire, les richesses du temple et le trésor public. Ces trésoriers étaient au nombre de dix, et étaient choisis au sort parmi les citoyens qui jouissaient de cinq cents médimnes de revenu.

LYSISTRATA.

Pourquoi, chère Lampito, ne confirmons-nous pas au plus tôt notre conspiration par un serment, pour qu'elle soit durable?

LAMPITO.

Faites tout de suite le serment, pour que nous le fassions après.

LYSISTRATA.

C'est bien imaginé. Où est la femme Scythe [1]? Où regardez-vous? Posez-vous là devant un bouclier renversé : et qu'on m'apporte la victime.

MYRRHINE.

Par quel serment, Lysistrata, nous lierez-vous donc?

LYSISTRATA.

Par lequel? Nous jurerons sur un bouclier, comme on dit qu'Eschyle l'a fait faire autrefois, près d'une brebis égorgée.....

MYRRHINE.

O ma chère Lysistrata, ne jurez rien en fait de paix, sur un bouclier.

LYSISTRATA.

Quel sera donc notre serment?

[1] A Athènes, les gens pour le service public, les appariteurs de la magistrature, les huissiers, τοξόται, etc., étaient des étrangers, des barbares, la plupart tirés de la Scythie. C'est pour cela que Lysistrata se sert ici du mot générique Σκύθαινα.

MYRRHINE.

Il faut prendre quelque part un cheval blanc[1], et l'immoler ; et c'est sur cette victime que nous ferons notre serment.

LYSISTRATA.

Où trouver un chéval blanc?

MYRRHINE.

Sur quoi jurerons-nous donc?

LYSISTRATA.

Pour cela, je vous le dirai, si vous voulez. Plaçons là une grande coupe noire : immolons dedans une amphore de vin de Thasos, et jurons de n'y jamais mettre d'eau.

LAMPITO.

O dieux, quel serment! je ne puis dire comme je le goûte. Qu'on apporte ici une coupe et une amphore. (*On en apporte de tous côtés*).

LYSISTRATA.

O mes très-chères amies, quelle quantité de vases ! Quel plaisir on va tout-à-l'heure avoir avec cette coupe? Posez-la en cet endroit, et touchez-moi la victime. O divine persuasion, précieux organe de l'amitié, reçois ce sacrifice dans des dispositions favorables pour nous.

[1] Λευκὸν ἵππον opponit Æschyli *tauro*. Sed nolit faceta mulier hoc de quadrupede intelligi : mentulam innuit, quam mox abjuratura est. (M. Brunck).

MYRRHINE.

Le charmant glouglou[1] ! La belle couleur !

LAMPITO.

Eh ! par Castor, quel charmant bouquet !

LYSISTRATA.

O femmes, permettez que je sois la première à jurer !

MYRRHINE.

Non, par Vénus ; à moins que le sort n'en décide.

LYSISTRATA.

Mettez toutes, ô Lampito, la main sur la coupe : et qu'une seule répète en votre nom, tout ce que je vais dire : vous ferez le même serment, et le garderez inviolablement... Plus d'époux, plus de galant.....

MYRRHINE.

Plus d'époux, plus de galant.

LYSISTRATA.

Ne m'approchera, quelques belles disposions qu'il ait..... Répétez.

MYRRHINE.

Ne m'approchera, quelque belles dispositions

[1] Κέκπεσπυτδίζει, du mot πυτίζειν, est dérivé le mot latin *pytisma*.

Qui Lacedæmonium pytismate lubricat orbem.

Juven. *Sat.* XI. 173.

qu'il ait..... Ah ! mes genoux fléchissent, ô Lysistrata.

LYSISTRATA.

Je vivrai chez moi dans la plus grande chasteté.....

MYRRHINE.

Je vivrai chez moi dans la plus grande chasteté.

LYSISTRATA.

Je serai vêtue en jaune, et je me tiendrai toujours propre.....

MYRRHINE.

Je serai vêtue en jaune, et je me tiendrai toujours propre.

LYSISTRATA.

Afin d'allumer les plus vifs desirs dans mon époux.....

MYRRHINE.

Afin d'allumer les plus vifs desirs dans mon époux.

LYSISTRATA.

Jamais je ne me prêterai de bon gré à ses empressemens.....

MYRRHINE.

Jamais je ne me prêterai de bon gré à ses empressemens.

LYSISTRATA.

Et s'il me prend de force.....

MYRRHINE.

Et s'il me prend de force.

LYSISTRATA.

Je ne ferai rien que de mauvaise grâce, et sans y mettre du mien.....

MYRRHINE.

Je ne ferai rien que de mauvaise grâce, et sans y mettre du mien.

LYSISTRATA.

Je ne prendrai point la position qu'il desirera [1].

MYRRHINE.

Je ne prendrai point la position qu'il desirera.

LYSISTRATA.

Je ne m'accroupirai point, à l'instar de la figure de lionne, qu'on met sur les manches de couteaux[2]..

MYRRHINE.

Je ne m'accroupirai point, à l'instar de la figure de lionne qu'on met sur les manches de couteaux.

LYSISTRATA.

Qu'il me soit permis de boire de ce vin, si je ratifie ce serment.....

[1] Non a'l solaro alzarò le scarpe.

[2] Voyez la note 2, page 424 du tome XIII.

MYRRHINE.

Qu'il me soit permis de boire de ce vin, si je ratifie ce serment.

LYSISTRATA.

Si je manque à mes promesses, que cette coupe soit remplie d'eau.

MYRRHINE.

Si je manque à mes promesses, que cette coupe soit remplie d'eau.

LYSISTRATA.

Vous toutes, prenez-vous par serment les mêmes engagemens?

CALONICE.

Oui, par Jupiter.

LYSISTRATA.

Eh bien! je vais sacrifier cette victime. (*Elle boit*).

MYRRHINE.

O ma chère, laissez-m'en un peu, pour que nous vivions dès à présent en bonnes amies.

LAMPITO.

Quel est ce bruit?

LYSISTRATA.

C'est ce dont je vous ai prévenu. Les femmes se sont emparées de la citadelle. Allons, Lampito,

retirez-vous, mettez ordre à ce qui vous regarde; et laissez-nous celles-ci en otage. Pour nous, réunissons-nous aux autres femmes qui sont dans la citadelle, et barricadons-nous-y.

MYRRHINE.

Ne pensez-vous pas que les hommes accourront sur-le-champ contre nous?

LYSISTRATA.

Je m'en soucie fort peu. Toute leur ardeur et toute leur colère ne leur fera pas ouvrir ces portes, s'ils n'acquiescent aux conditions que nous avons proposées.

MYRRHINE.

Non certes, par Vénus : autrement, ce serait en vain qu'on nous appellerait méchantes et opiniâtres.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR DE VIEILLARDS,
LE MÊME, partagé en deux bandes.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Avancez, Dracès : allez en avant tout doucement, quoique vos épaules souffrent un peu du poids de ce verd olivier dont elles sont chargées.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Pour cela, dans le cours d'une longue vie, on voit bien des choses contre son attente! Hélas! qui se fût jamais imaginé, ô Stymmodore, qu'il aurait ouï-dire que des femmes, que nous avons élevées dans nos maisons, ce trop véritable fléau, se seraient emparées du temple sacré, de la citadelle, et en auraient fermé toutes les issues avec des pieux et des barricades.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Hâtons-nous, ô Philurge, d'aller au plus vite à la citadelle. Ramassons autour de toutes celles qui ont formé un pareil complot et qui l'ont exécuté,

des monceaux de bois; n'en formons qu'un bûcher; et, guidés par le même esprit, faisons brûler toutes les femmes, de nos propres mains, mais surtout la femme de Lycon. Non, j'en jure par Cérès, tant que j'aurai un souffle de vie, elles ne se joueront pas ainsi de nous. Cléomène, qui le premier s'est emparé de la citadelle, ne s'en est pas retiré sans encombre. Mais, malgré sa fierté lacédémonienne, il m'a remis ses armes en se retirant et n'a conservé qu'une casaque tout étroite et tout usée : il était sale, mal propre, mal-peigné, et ne s'était baigné depuis six ans. C'est ainsi que j'ai su réduire cet homme-là avec une armée rangée en seize bataillons, tandis que je dormais à la porte : et je ne réprimerais pas aujourd'hui cette étrange audace des femmes odieuses à Euripide et à tous les dieux? Que je n'aie donc plus de trophée élevé dans la Tétrapole. Mais il reste encore tout ce chemin escarpé à faire pour arriver à la citadelle; et il faut nous efforcer de tirer tout d'un trait ces bois, sans baudet : ces deux pièces de bois m'écrasent les épaules. Il faut cependant aller, et souffler le feu, de peur que faute d'attention il ne s'éteigne, et que je n'en trouve plus lorsque je serai arrivé au terme où je tends. Phou, phou. Iou, iou! Quelle fumée! O divin Hercule, comme cette âcre fumée, semblable à un chien enragé, me dévore les yeux! C'est là véritablement du feu

de Lemnos [1] : jamais sans cela elle ne m'eût tant fait de mal aux yeux. Pressez-vous vers la citadelle, et portez du secours à la déesse : en quelle circonstance, ô Lachès, le ferons-nous plutôt qu'en celle-ci? Phou, phou. Iou, iou! Quelle fumée! Ce feu s'entretient et se conserve par une faveur particulière des dieux. Que ne nous déchargeons-nous ici de nos léviers; que ne mettons-nous nos seps de vignes dans le réchaud; que ne les allumons-nous, et que ne les jetons-nous contre la porte? Et si les femmes, quand nous les en sommerons, ne retirent leurs barricades, il nous faut mettre le feu aux portes, et acccabler ces dames de fumée. Déposons notre fardeau. Eh! eh! quelle fumée! Ouais, ouais! Qui, parmi les chefs de la révolution de Samos, nous secourra et mettra la main à nos léviers [2]? Enfin, mon dos n'est plus accablé sous leur poids. C'est à toi maintenant, cher réchaud, à rendre les charbons bien vifs.

[1] Ou parce que, dit le Scholiaste, le feu y était fort vif; ou parce que les femmes y étaient fort libertines; mais plutôt à cause des forges de Vulcain.

[2] C'est avec assez de fondement, que Paulmier conclut de cet endroit que cette pièce fut jouée dans la vingt-unième année de la guerre du Péloponnèse. C'est en effet à cette époque que le pouvoir des quatre cents fut aboli à Samos, que le pouvoir du peuple y fut rétabli, et que Thrasybule et Thrasylle, favorables à la démocratie, furent mis à la tête des affaires. Ainsi le chœur appelle à son secours ces partisans du système républicain et du gouvernement populaire. Voyez Thucyd. l. VIII.

Qu'on m'apporte au plus vite une torche tout allumée. Secondez mes efforts, divine Victoire, et permettez que nous punissions cette impudence des femmes qui sont dans la citadelle, et que nous puissions élever un trophée.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHOEUR DE FEMMES, et ce même dernier chœur partagé en deux bandes.

CHOEUR DE FEMMES.

Il me semble apercevoir un feu des plus vifs, à en juger par les flammes et par la fumée. Hâtons-nous vite.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Vole, vole, Nicodice, avant que Calyca et Critylla soient réduites en cendres. Victimes des lois les plus barbares et de la méchanceté des vieillards, elles sont de toutes parts entourées de flammes.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Hélas! c'est ce que je redoute : ne serai-je pas arrivée trop tard? car j'ai été dès la pointe du jour à la fontaine, où j'ai eu bien de la peine à remplir ma cruche à cause de la foule, de la multitude et du fracas des cruches; enfin, bien ballottée entre les servantes et les esclaves couverts

de l'empreinte des coups de fouet, je me suis tirée subtilement de la presse, et j'accours apporter mon eau au secours des femmes de ma tribu, qui sont dans les flammes; car, j'ai ouï-dire que des impertinens vieillards, avec une charge de ceps pesante de près de trois talens, comme pour chauffer un bain, s'étaient portés vers la citadelle, en criant de la manière la plus effrayante, qu'il fallait brûler la scélérate engeance des femmes. O déesse, que je ne les voie jamais la proie des flammes; mais que plutôt toute la Grèce et nos citoyens soient délivrés par leur moyen, de la guerre et de ses fureurs! C'est dans ce dessein, ô Minerve, brillante par votre casque d'or, déesse tutélaire de cette ville, qu'elles se sont emparées de la citadelle : daignez me prêter une main secourable, si quelque homme les livrait aux flammes, et porter de l'eau avec nous.

SCÈNE III.

LES MÊMES, STRATYLLIS.

STRATYLLIS.

Oh! oh! cessez. Qu'y a-t-il, ô les plus méchans des hommes? Jamais des gens honnêtes et vertueux ne se fussent portés à de pareils excès.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Voilà une chose que nous voyons, et à laquelle

nous ne nous fussions jamais attendus : tout un essaim de femmes qui sort de la citadelle.

CHOEUR DE FEMMES.

Quoi, nous vous faisons peur? Est-ce que notre nombre vous effraie? Mais vous ne voyez pas encore la dix millième partie de ce que nous sommes ici.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

O Phædria, les laisserons-nous se permettre toutes ces fanfaronnades? Quelqu'un de nous n'est-il pas en droit de les frapper jusqu'à briser son bâton?

CHOEUR DE FEMMES.

Mettons aussi nos urnes à terre, pour que rien ne nous embarrasse, en cas qu'on lève la main sur nous.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Si on leur avait deux ou trois fois bien frotté les oreilles comme celles d'un baudet, elles auraient plus de babil.

CHOEUR DE FEMMES.

Eh bien! me voilà. Qu'on me touche : je présenterai mes oreilles de bonne grâce; mais jamais femme ne te touchera [1].

[1] E mai niuna altra cagnar ti pigliar à i testicoli.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Si tu ne te tais, j'épuiserai tout mon reste de forces à te rosser.

CHOEUR DE FEMMES.

Approche donc; et touche Stratyllis seulement du doigt.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Oui; et si je la roue de coups de poings, que me ferez-vous?

CHOEUR DE FEMMES.

Je t'arracherai, sans pitié, le cœur et les entrailles.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Il n'y a pas de poëte plus instruit qu'Euripide. La femme ne le cède en impudence à aucun autre animal.

CHOEUR DE FEMMES.

Prenons toutes nos cruches d'eau, ô Rhodippe.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Pourquoi, ô toi maudite des dieux, es-tu venue ici avec de l'eau?

CHOEUR DE FEMMES.

Et toi, ô vieil échappé de l'Achéron, pourquoi viens-tu avec ce feu? est-ce pour qu'on te fasse griller?

CHOEUR DE VIEILLARDS.

C'est pour faire brûler avec ce bûcher tes compagnes.

CHOEUR DE FEMMES.

Et mon eau, c'est pour éteindre ton feu.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Tu éteindrais mon feu?

CHOEUR DE FEMMES.

L'événement va te l'apprendre.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Tu doutes que je puisse te brûler avec cette torche?

CHOEUR DE FEMMES.

Je te donnerai un bain, si tu es un peu couvert de crasse.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Un bain de toi, vilaine malpropre?

CHOEUR DE FEMMES.

Oui certes, un bain nuptial.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Voyez-vous son impertinence?

CHOEUR DE FEMMES.

Je suis ma maîtresse.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Je vais arrêter ta jactance.

CHOEUR DE FEMMES.

Tu ne veux donc plus siéger dans Héliæe?

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Mettez le feu à ses cheveux.

CHOEUR DE FEMMES.

Fais ton devoir, Achéloë.

CHOEURS DE VIEILLARDS.

Ah, je suis perdu!

CHOEUR DE FEMMES.

Est-ce qu'elle est bouillante?

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Comment bouillante? Ne finirez-vous pas? Que faites-vous?

CHOEUR DE FEMMES.

Je vous arrose, pour que vous reculiez.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Mais je suis tout desséché et chancelant.

CHOEUR DE FEMMES.

Eh bien! puisque vous avez du feu, réchauffez-vous donc vous-mêmes.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN MAGISTRAT.

LE MAGISTRAT.

Le train que font ici les femmes et le bruit des tambours, s'entendent de toutes parts. Il semble qu'on célèbre de continuelles bacchanales, ou les folles lamentations des fêtes d'Adonis. J'en ai été troublé au milieu de la harangue qu'on prononçait dans l'assemblée générale. Démostrate, digne en vérité du dernier supplice, disait qu'il fallait envoyer des vaisseaux en Sicile; et sa femme en dansant s'écrie : Aï, aï, *Adonis*[1]. Ce Démostrate ajoutait qu'il fallait tirer de Zacynthe[2] des soldats pesamment armés; et, sa femme, pleine de vin, répète du haut de sa maison : *Pleurez Adonis;* et pendant ce temps, l'impie et scélérat Cholozyge [3] en abusait indécemment. Voilà cependant les chansons obscènes des femmes.

[1] Ce Démostrate était l'antagoniste de Nicias, dont Aristophane était l'ami. Le poëte venge ce général des mauvais succès de l'expédition de Sicile, en les attribuant à l'impudence de ce Démostrate, qui avait proposé cette expédition, un jour de mauvais augure, consacré à pleurer Adonis. Voyez Plutarque, Vie de Nicias.

[2] L'île de Zacynthus, aujourd'hui Zante, est située en face de la pointe du Péloponnèse la plus avancée vers le couchant.

[3] Il s'agit ici du Démostrate Βουζύγης, appelé ici malicieusement Χολοζύγηυ.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Bah! et si vous saviez leur insolence à notre égard? Non-seulement elles nous ont accablés d'injures, mais elles nous ont inondés avec l'eau de leurs urnes, au point qu'il nous faut secouer nos vêtemens, comme si nous nous étions mis dans l'eau [1].

LE MAGISTRAT.

Vous vous êtes bien attiré ce traitement, j'en jure par Neptune, car nous sommes les premiers à seconder leur perversité, et à leur donner le goût du vice : tout ce qu'elles font ne vient que de là. N'allons-nous pas dans les boutiques, disant à un orfèvre, par exemple : Vous aviez fait un collier pour ma femme; il y avait un gland de fixé dans un chaton; mais hier soir en dansant, il est tombé. Je suis forcé de partir pour Salamine; tâchez de vous échapper un soir à votre loisir, pour aller le lui remettre. Un autre va trouver un jeune cordonnier qui est constitué mieux qu'on ne l'est au berceau, et lui dit : Mon ami, la courroie blesse le petit doigt très-délicat du pied de ma femme. Venez donc à la maison vers midi, et vous la mettrez plus à l'aise. Voici ce qui arrive de tout cela : c'est que, quoique chargé de pourvoir à l'entretien des rameurs enrôlés, les femmes

[1] Come se ne fosse stato pissato adosso.

m'interdisent leurs portes lorsque je me présente pour avoir de l'argent. Mais pourquoi nous tenir sans rien faire? Qu'on me donne les leviers pour que je repousse leur insolence. Eh bien! misérable, qu'est-ce qui t'étonne? Et toi, où regardes-tu? tu ne cherches que des cabarets. Ne me feras-tu pas sauter ces portes avec ces leviers? J'y mettrai la main avec toi.

LYSISTRATA.

Ne faites rien sauter : je me présente de bon gré. A quoi bon ces léviers? Il vous faudrait plutôt une bonne tête.

LE MAGISTRAT.

C'est donc ainsi, ô méchante bête?.... Où est l'archer? Prenez cette femme, et liez-lui les mains derrière le dos.

LYSISTRATA.

Je prends Diane à témoin qu'il lui en cuira, tout homme public qu'il est, s'il me touche du bout du doigt.

LE MAGISTRAT.

Eh bien! as-tu peur? Ne la saisiras-tu pas? Et toi, ne te réuniras-tu pas à lui pour la lier?

LYSISTRATA.

Je jure par Pandrose que, si vous touchez

seulement à cette femme, vous ferez tout sous vous à force d'être foulés aux pieds.

LE MAGISTRAT.

Bon, vous ferez tout sous vous! Où y a-t-il un autre archer? Prenez celle-ci la première, parce qu'elle a commencé à parler.

LYSIITRATA.

Je jure par la déesse dispensatrice de la lumière, que, si tu touches cette femme, seulement du doigt, tu auras besoin aussitôt du guérisseur.

LE MAGISTRAT.

Qu'est-ce que cela? Où est l'archer? Je saurai bien vous empêcher de sortir d'ici.

STRATYLLIS.

Par la Diane de Tauride, si tu approches de cette femme, je t'arracherai les cheveux et te ferai pleurer amèrement.

LE MAGISTRAT.

Oh que je suis malheureux! L'archer m'a laissé là! mais il ne convient nullement de céder à des femmes. O Scythes, rangeons-nous en bataille, et allons à leur rencontre.

LYSISTRATA.

O par les déesses, vous allez donc apprendre qu'il y a dans cette enceinte, quatre bataillons de femmes guerrières et bien armées.

LE MAGISTRAT.

Scythes, liez-leur-moi les mains.

LYSISTRATA.

Accourez ici au plus vite, ô mes compagnes, vendeuses de graines, d'œufs et d'herbes; et vous, ô cabaretières, qui vendez de l'ail et du pain, ne viendrez-vous pas, ne frapperez-vous pas, ne chasserez-vous pas, n'accablerez-vous pas d'injures ces gens-ci? Ne montrerez-vous pas votre impudence ordinaire?....... Ah! cessez, retirez-vous, ne les dépouillez pas.

LE MAGISTRAT.

Ah dieux! quelle rencontre fatale pour mes archers!

LYSISTRATA.

Mais, quelle était donc votre idée? Avez-vous pensé n'avoir affaire qu'à des servantes? ou croyez-vous que les femmes n'ont pas de cœur?

LE MAGISTRAT.

Elles n'en ont bien que trop, morbleu, surtout quand le cabaret n'est pas loin.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

O inspecteur général de ce pays, que de paroles perdües! Pourquoi entrer en pourparler avec ces espèces-là? Ignorez-vous dans quel bain elles nous ont trempé, et cela sans lessive?

CHOEUR DE FEMMES.

Mais, mon ami, il ne faut pas se permettre légèrement de toucher aux autres : si vous vous y exposez, vos yeux seront bientôt pochés : moi, j'aime à rester tranquille, comme une jeune fille ; je ne cherche à nuire à personne : je ne changerais pas un fétu de place, pourvu qu'on ne vienne pas me tracasser et m'agacer comme un essaim de guêpes.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

O Jupiter ! que faire à une telle engeance? On ne doit pas souffrir tout cela. Mais voyons, cherchez avec moi la cause de cet excès : quel était leur dessein en s'emparant de la ville de Cranaüs, de la citadelle inaccessible élevée sur un roc, et du temple sacré? Questionnez, soyez un peu crédule, et mettez en jeu tous vos moyens. Il serait honteux de rester, par notre négligence, dans l'incertitude sur tout cela.

LE MAGISTRAT.

Oui, certes je veux d'abord savoir ceci d'elles. Pourquoi vous êtes-vous barricadées dans la citadelle?

LYSISTRATA.

C'est afin de mettre le trésor public en sûreté, et de vous ôter tout moyen de guerroyer.

LE MAGISTRAT.

Nous nous faisons donc la guerre à cause du trésor public?

LYSISTRATA.

Et tout est bouleversé à cause de cela. Pisander en effet et ceux qui aspirent aux premières charges, sont toujours prêts à exciter de nouveaux troubles, pour avoir plus lieu de voler. Qu'ils fassent maintenant tout ce qui leur plaira : ils ne tireront rien désormais du trésor.

LE MAGISTRAT.

Que ferez-vous donc?

LYSISTRATA.

Vous le demandez? Nous en serons les gardiennes.

LE MAGISTRAT.

Vous, les gardiennes?

LYSISTRATA.

Que trouvez-vous en cela de merveilleux? N'est-ce pas nous qui administrons tout l'intérieur de nos maisons?

LE MAGISTRAT.

Ce n'est plus la même chose.

LYSISTRATA.

Comment, plus la même chose?

LE MAGISTRAT.

C'est qu'on est obligé de faire la guerre avec l'argent du trésor public.

LYSISTRATA.

Mais premièrement, il n'est pas nécessaire de guerroyer.

LE MAGISTRAT.

Quel autre moyen de nous mettre à l'abri de toute insulte?

LYSISTRATA.

Nous serons votre sauve-garde.

LE MAGISTRAT.

Vous?

LYSISTRATA.

Oui, nous.

LE MAGISTRAT.

C'est pitoyable.

LYSISTRATA.

Eh bien! bon gré, malgré, nous serons votre sauve-garde.

LE MAGISTRAT.

C'est affreux.

LYSISTRATA.

Vous vous fâchez? il faut bien en passer par là.

LE MAGISTRAT.

Par Cérès, c'est insupportable.

LYSISTRATA.

Le point essentiel, mon ami, est de se sauver.

LE MAGISTRAT.

Et si je ne le veux pas?

LYSISTRATA.

Raison de plus, précisément à cause de cela.

LE MAGISTRAT.

Mais d'où vous est venue l'idée de vous mêler de la guerre et de la paix?

LYSISTRATA.

Nous vous le dirons.

LE MAGISTRAT.

Dites donc vite, pour qu'il ne vous en cuise pas.

LYSISTRATA.

Ecoutez donc, et tâchez de modérer vos gestes.

LE MAGISTRAT.

Je ne puis pas. La colère où je suis, fait que j'ai peine à me posséder.

LYSISTRATA.

Il vous en cuira donc bien davantage.

LE MAGISTRAT.

Appliquez-vous ce mauvais présage [1], ma petite vieille, et répondez-moi précisément.

[1] Grec: *Croassez cela sur votre tête, ma petite vieille....* Mé-

LYSISTRATA.

Je vais vous satisfaire. Ci-devant et dans tout le cours de la guerre, nous vous avons laissé, sans tracasserie, et par un effet de notre douceur, faire tout ce que vous vouliez; et vous ne nous permettiez pas même de souffler : cela n'était pas de notre goût. Nous jugions cependant fort bien ce que vous faisiez, et souvent nous vous avons vu prendre dans nos maisons de mauvais partis sur des affaires importantes : alors, rongées intérieurement de soucis, nous vous demandions cependant avec un air riant : Qu'avez-vous résolu aujourd'hui de faire afficher sur la colonne au sujet des traités? Mon mari répondit aussitôt : Est-ce que cela vous regarde, ne vous tairez-vous pas? Et je me taisais.

UNE FEMME.

Pour moi, je ne me serais pas tue.

LE MAGISTRAT.

Mais il vous en eût coûté, si vous ne vous fussiez pas tue.

LYSISTRATA.

Aussi savais-je me taire. Mais, un beau jour, je

taphore prise du croassement des corneilles, qui était un signe de mauvais augure. Virgile emploie la même image, *Æneid. XI*, 399:

. . . . . . Capiti cane talia demens
Dardanio, rebusque tuis . . . . . .

voyais prendre le parti le plus détestable, je dis : Mon ami, comment se fait-il que vous vous comportiez si follement? On me répliqua sur-le-champ en me regardant de travers : Si vous n'ourdissez votre trame, vous vous en ressentirez long-temps [1]. *La guerre est le partage des hommes* [2].

LE MAGISTRAT.

Il avait parbleu bien raison.

LYSISTRATA.

Comment, maraut, il avait raison? Il ne nous sera pas permis de vous avertir lorsque vous prenez des délibérations absurdes? Et cependant, lasses de vous entendre répéter dans tous les coins des rues, qu'il n'y avait plus d'hommes dans l'État, qu'il n'y en avait en vérité pas un seul, il a pris envie aux femmes de se réunir pour sauver la Grèce. A quoi aurait servi plus de longanimité? Si vous daignez écouter nos conseils sensés et demeurer en repos comme nous, nous pourrons vous rendre l'administration des affaires.

[1] Grec: *Vôtre tête s'en ressentira long-temps*. C'est ce que dit Horace à Varus, *ode V*, 8, 74:

O multa fleturum caput.

[2] Ce sont les expressions d'Homère, *Iliad. VI*, vers la fin M. de Rochefort rend ainsi cette expression d'Hector à Andromaque:

. . . . . . Qu'un plus ferme courage
Vous rappelle aux travaux qui sont votre partage;
Le mien est le combat.

LE MAGISTRAT.

Vous nous rendriez l'administration des affaires? Oh ! celui-là est trop fort, et ne passera pas.

LYSISTRATA.

Tais-toi.

LE MAGISTRAT.

O méchante bête, prétends-tu me faire taire? Toi, surtout, avec ton voile sur la tête? Que je meure plutôt.

LYSISTRATA.

Mais si ce voile t'offusque, reçois celui-là de moi; couvre-t-en la tête, et tais-toi. Prends encore ce panier, mets-toi à filer : tu vivras de fèves, et *la guerre sera le partage des femmes.*

CHOEUR DE FEMMES.

O femmes, laissez là maintenant vos cruches, pour qu'à notre tour nous puissions être utiles à nos amies. Jamais nous ne nous fatiguerons de sauter; nos genoux ne faibliront jamais sous nous. Notre courage nous dicte de nous exposer aux mêmes dangers que ces femmes pleines de caractère, de grâces, d'audace, de sagesse et de patriotisme républicain réuni à la prudence. O descendantes des femmes les plus courageuses, et de mamans dont le tact seul enflammait, présentez-vous avec ardeur, et ne mollissez pas : le vent nous est encore favorable.

LYSISTRATA.

Oui, si le charmant Cupidon et Vénus la Cyprienne, vous font sentir les feux de l'amour dans votre sein et ailleurs[1] : si d'un autre côté ils excitent des desirs agréables dans les hommes, au point d'en faire d'ardens Priapes, j'espère qu'un jour les Grecs nous appelleront toutes *Lysimaques*[2].

LE MAGISTRAT.

Pour quel exploit?

LYSISTRATA.

Si nous empêchons que, revêtus de leurs armes, ils circulent et fassent les fous dans le marché.

UNE FEMME.

Sans doute, par Vénus Paphienne.

LYSISTRATA.

Car on les voit à présent, armés de pied en cap, comme des corybantes, parcourir le marché aux marmites et aux légumes.

LE MAGISTRAT.

Et parbleu, rien de plus vrai. C'est le fait d'un bon militaire.

LYSISTRATA.

Pour cela! C'est une chose ridicule de voir quel-

[1] E ne le cosse.

[2] Ce mot grec signifie littéralement : *Qui fait cesser les combats;* c'était en effet le titre le plus convenable aux compagnes de Lysistrata. R.-R.

qu'un avec un bouclier décoré d'une tête de Gorgone, acheter de petits poissons [1].

UNE FEMME.

Et, par Jupiter, moi-même j'ai vu un phylarchonte [2] avec sa crinière, qui, monté sur son coursier, cachait dans son casque d'airain un œuf qu'il dérobait à une vieille femme. Un autre Thrace faisant mouvoir son bouclier et son javelot, comme un autre Térée, effrayait une vendeuse de figues, et dévorait ainsi les plus mûres.

LE MAGISTRAT.

Mais comment pourrez-vous, au milieu de tant de confusion, rétablir l'ordre et la paix dans ce pays?

LYSISTRATA.

Très-facilement.

LE MAGISTRAT.

Comment? Dites.

LYSISTRATA.

Comme quand notre fil est embrouillé: nous le prenons par bouts et le retirons de dessus le fuseau, de côté et d'autre. Nous détruirons également la mésintelligence, si l'on nous le permet,

[1] Κορακίνους.

[2] Φυλαρχοῦντ', chef de cavalerie d'une tribu.

en l'affoiblissant par des ambassades de côté et d'autre.

LE MAGISTRAT.

Vous verrez, bonnes femmes, que de la laine, du fil et des fuseaux, videront de grands intérêts.

LYSISTRATA.

Et vous, si vous aviez tant soit peu de bon sens, vous feriez, pour gouverner la république, ce que font les femmes dans le travail de leurs laines.

LE MAGISTRAT.

Voyons donc, que font-elles?

LYSISTRATA.

Il fallait d'abord commencer par chasser de la ville, à coups de verges, tous les mauvais sujets, et par séparer cette engeance, de même que nous décrassons notre laine en la trempant : et quant à ceux qui se réunissent comme en un flocon, et s'entr'aident pour parvenir aux charges, c'était de les tenir loin les uns des autres, et de leur tondre la tête. Il fallait ensuite les jeter tous dans une corbeille pour le bien commun, en y mêlant les émigrans[1], ainsi que vos hôtes et vos amis, et tout

[1] Μετοίκους. C'est ainsi qu'on désignait ceux qui, sans être étrangers, venaient s'établir d'une ville dans une autre de l'Attique. Ces émigrans étaient obligés de payer tous les ans le μετοίκιον. Isée dans son *Plaidoyer contre Elpagoras et Démophane*, évalue le μετοίκιον pour les hommes à douze drachmes, et pour les femmes

homme qui devait au trésor public; et, par Jupiter, même les villes qui sont habitées par des colons tirés d'ici, vous deviez savoir qu'il fallait nous les faire passer séparément et par pelotons. De tout ce mélange, il fallait tirer un fil, n'en faire qu'un seul, et former un gros peloton, avec lequel on eût tissu une tunique pour le peuple.

LE MAGISTRAT.

N'est-il pas outrageant que des femmes qui ne prennent aucune part aux fatigues de la guerre, veuillent vous travailler tout cela comme de la laine?

LYSISTRATA.

Mais, ô détestable homme, nous supportons plus de la moitié du fardeau de la guerre, nous qui avons mis avec peine nos enfans au jour, et les avons vus partir chargés d'armes [1].

à six. Ceux qui ne pouvaient satisfaire à cette espèce de capitation, étaient vendus comme esclaves. Voilà sans doute une loi un peu sévère, mais capable d'arrêter la mendicité dans sa source, en prévenant les suites funestes du vagabondage et du désordre des mœurs.

[1] Παῖδας ὁπλίτας. Paulmier remarque ici, avec raison, qu'Aristophane veut faire entendre ici la défaite des Athéniens en Sicile ; défaite qui causa tant de larmes aux Athéniens. Mais admirons avec le même critique, l'adresse du poëte qui ne laisse point reposer le spectateur sur ce souvenir affligeant : il fait interrompre Lysistrata par le magistrat, et rappelle aussitôt le rire, qui est la seule âme de la Comédie.

LE MAGISTRAT.

Taisez-vous. Ne rappelez pas nos pertes.

LYSISTRATA.

De plus, si nous voulons nous divertir, et jouir de notre jeunesse, il faut que nous couchions seules, à cause de la guerre. Mais passons sur ce qui nous regarde : je suis d'ailleurs désolée pour ces jeunes filles qui vieillissent dans leur lit.

LE MAGISTRAT.

Eh quoi! les hommes ne vieillissent-ils pas aussi?

LYSISTRATA.

Oh! certes, ce que vous dites là est bien différent. Un homme qui a blanchi pendant une longue absence, épouse bien vite à son retour une jeune fille; au lieu que la saison d'une femme est de courte durée : si elle n'en profite, personne ne veut plus l'épouser, et elle n'est bonne qu'à tirer des horoscopes.

LE MAGISTRAT.

Mais quelqu'un peut encore être en état de....

LYSISTRATA.

Qu'est-ce que vous faites là? Vous ne crêverez pas? Vous êtes un fruit mûr pour la mort; achetez une bière; je vais vous préparer un gâteau emmiellé; prenez cette petite couronne, et ceignez-vous la tête.

UNE FEMME.

Recevez de moi ces bandelettes.

UNE AUTRE FEMME.

Prenez-moi cette couronne [1].

LYSISTRATA.

Que vous manque-t-il? Que desirez-vous? A la barque : Caron vous y appelle. Vous l'empêchez d'aller au large.

LE MAGISTRAT.

N'est-il pas cruel d'éprouver pareil traitement? Oui, j'en jure, je vais aller trouver mes collégues avec cet accoutrement, et me présenter ainsi à eux.

LYSISTRATA.

Vous plaignez-vous de n'être point encore exposé [2]? Mais, dans trois jours d'ici, vous recevrez de notre part de grand matin les trois choses nécessaires pour votre départ [3].

[1] Voilà le détail des provisions dont on chargeait les morts.

[2] De n'être point mis sur la porte, comme le dit Perse, *Satyre* III, v. 103 :

Hinc tuba, candelæ: tandemque beatulus alto
Compositus lecto, crassisque lutatus amomis,
In portam rigidos calces extendit.

[3] Allusion à l'usage adopté à l'égard des gens cóndamnés à mort, auxquels on proposait une épée, une corde et de la ciguë.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Il n'est plus temps de rester dans l'inaction pour quiconque est libre de faire autrement. Mais disposons-nous, ô chers compagnons, pour cette grande affaire-ci : elle me paraît nous présager un nombre de révolutions considérables : il me semble surtout entrevoir la tyrannie d'Hippias ; et je crains fort que quelques Lacédémoniens ne se soient rassemblés chez Clisthène, et ne déterminent, par quelque artifice, ces femmes détestées des dieux, à s'emparer du trésor et de la paye qui me faisait vivre. Il est affreux que des citoyens reçoivent des leçons de ces êtres-là, et qu'elles aient, toutes femmes qu'elles sont, parlé du bouclier d'airain, et disserté avec nous sur la paix à faire avec les Lacédémoniens, auxquels on ne doit pas plus se fier qu'à un loup qui a la gueule béante. Oui, ô mes amis, leur projet est de s'assurer la souveraineté. Mais jamais elles ne me gouverneront ; je serai toujours sur mes gardes, et dorénavant je porterai un glaive caché dans une branche de myrthe : dans le marché, je me tiendrai bien armé près d'Aristogiton. Je serai près de lui dans cette posture, et lui-même m'inspire de frapper la mâchoire de cette vieille exécrée des dieux.

CHOEUR DE FEMMES.

Pour vous, de retour chez vous, vos mères

mêmes ne vous reconnaîtront pas. Allons, mes bonnes vieilles femmes, mettons d'abord tout ceci à terre ; car nous avons, ô citoyens, à vous exposer des choses utiles pour cette ville, et elle le mérite bien : elle m'a élevé dans les plaisirs et avec distinction. Dès l'âge de sept ans, j'ai porté les sacrifices dans la fête de Minerve [1] ; ensuite j'ai été chargée de broyer l'orge sacrée; puis à dix ans, revêtue d'une robe jaune flottante, j'ai été consacrée dans les Braurονies, à Diane [2]. J'ai fait les fonctions de Canéphore, quand j'ai été grande fille, et j'avais une guirlande de figues. Ne puis-je après cela donner de bons conseils à ma ville? et, quoique je ne sois qu'une femme, loin d'ici toute jalousie, si j'offre des partis préférables à tous ceux du moment. D'ailleurs, je dois partager le tribut, puisque je réunis les hommes ensemble : pour vous, tristes vieillards, vous n'y avez aucun droit; car vous avez consommé tout ce qu'on appelle la cotisation des anciens, fruit du butin fait sur les Mèdes, et maintenant vous ne contribuez plus à votre tour : il y a plus, c'est qu'il est à craindre que vous nous ruiniez sans ressource. Pouvez-vous à présent souffler? Or, si

[1] Ἠῤῥηφόρουν. Voyez Meursius, *græc. fer.* *in* Ἀῤῥηφόρια.

[2] Ἀρχηγέτι. Ce mot désigne Diane, honorée à Brauron, et protectrice de ce bourg. Voyez Meursius, *in* Βραυρώνια.

quelqu'un me tracasse, je lui frotterai le bec avec ce cothurne tout malpropre.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

N'est-ce pas là un grand affront? Et cette crise me paraît devoir aller encore plus loin; mais il faut que tout homme bien constitué [1] concoure à détourner ce malheur. Mettons bas notre tunique [2]. Tout homme doit sentir son homme, et ne doit pas s'envelopper. Allons, braves Lupipèdes [3], nous tous, qui, lorsque nous valions encore quelque chose, avons combattu à Lipsydrion [4], il faut dans ce moment, oui dans ce moment, reprendre notre première vigueur, redresser tout notre corps, et déposer le vieil homme. Si quelqu'un de nous a l'air de lâcher pied, le moins du monde, devant ces femmes, elles ne se donneront pas un instant de repos; on les verra construire des vaisseaux, à l'instar d'Artémise [5], elles s'efforceront de combattre sur mer, et de diriger

[1] Bene coleatus.

[2] Ἐξωμίδ'..

[3] Epithète donnée aux Alcméonides.

[4] Montagne de l'Attique.

[2] Il s'agit ici de la belle action d'Artémise, reine de Carie, qui s'empara dans un port de la Carie des vaisseaux des Rhodiens, et surprit l'île de Rhódes avec ces mêmes vaisseaux. Voyez Vitruve, l. II.

leurs coups contre nous. Si elles prennent une fois du goût pour l'équitation, j'efface les chevaliers de l'état militaire [1]; car la femme aime particulièrement le cheval : elle s'y tient très-ferme, et, quelque vite qu'il aille, elle ne tombe pas aisément. Voyez ces Amazones, que Miçon représente se battant à cheval contre des hommes; mais il faut leur mettre à toutes un carcan au col.

CHOEUR DE FEMMES.

Oui, j'en jure, si vous m'échauffez, je donnerai tout son essor à ma colère contre vous [2], je m'arrangerai, dès aujourd'hui, de manière à ce que vous réclamiez le secours de vos compatriotes, tant vous serez mal menés [3]. Et nous aussi, ô femmes, quittons au plus vite nos vêtemens, et qu'on s'aperçoive de notre fureur opiniâtre. Que quelqu'un de vous s'approche maintenant, et je me charge de lui faire passer le goût de l'ail et des fèves noires. Si vous dites un seul mot de travers, car je suis dans une belle colère, je serai pour vous ce que fut le scarabée à la ponte de l'aigle.

[1] Térence a la même tournure. *Eun.* II, 3 :

O faciem pulchram ! Deleo omnes dehinc ex animo mulieres.

[2] Grec : *Je lâcherai mon porc contre vous*. C'est un proverbe.

[3] Le grec a πεκτούμενον, ce qui est dans le goût de l'expression fort triviale de ceux qui disent : Je l'ai bien peigné,.. en parlant de quelqu'un qu'on a *rossé*, suivant l'expression du peuple.

UNE FEMME.

Je ne vous craindrai jamais un instant, tant que respireront Lampito et Ismène, cette brave et chère Thébaine. Vous feriez jusqu'à sept décrets de suite, que vous n'en seriez pas moins incapables de tout, parce que, ô infâmes, vous êtes en abomination à tout le monde et à vos voisins. Hier, dans le dessein de célébrer une fête joyeuse en l'honneur d'Hécate, j'ai voulu faire venir du voisinage, une femelle chérie de mes enfans, fille honnête et aimable, une anguille de Béotie; et on me l'a refusée tout net, à cause de vos décrets. Mais, malgré cela, vous ne cesserez jamais d'en faire de pareils, tant qu'on ne vous prendra point par les pieds pour vous jeter dans un précipice.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR DE FEMMES, LYSISTRATA.

CHOEUR DE FEMMES.

O vous, l'âme de cette assemblée et de mes projets, d'où vous vient cet air triste avec lequel vous venez à nous?

LYSISTRATA.

La conduite des méchantes femmes, et en général le caractère féminin, me donnent de la torture, et me mettent toute sans dessus dessous.

CHOEUR DE FEMMES.

Que dites-vous? Que dites-vous?

LYSISTRATA.

La vérité, la vérité.

CHOEUR DE FEMMES.

Qu'y a-t-il de fâcheux? Dites-nous-le, à nous, vos amies.

LYSISTRATA.

Mais il est honteux de le dire, et difficile de le taire [1].

CHOEUR DE FEMMES.

Ne me cachez pas ce qui peut vous être arrivé de fâcheux.

LYSISTRATA.

Nous brûlons [2], pour le dire en un seul mot.

CHOEUR DE FEMMES.

O Jupiter!

LYSISTRATA.

Que voulez-vous à Jupiter? Ceci n'est que trop vrai. Je ne puis plus du tout les priver d'hommes: elles désertent. La première que j'ai prise, se dérobait par l'issue qui conduit à l'antre du dieu Pan [3]. Une autre descendait à l'aide d'une poulie; celle-ci préparait son évasion; celle-là, portée par un moineau, allait hier se précipiter dans la maison d'Orsilochus, lorsque je l'ai arrêtée par ses cheveux. Toutes ont de belles raisons pour aller chez elles. Tenez, en voilà une qui accourt.

[1] Parodie d'Eschyle, *Prométhée enchaîné*, v. 192, t. I, p. 308.

[2] Βινητιῶμεν.

[3] C'est l'antre du dieu Pan, qui était sous les roches appelées μακρὰς, au nord de la citadelle. C'est là que Creüse, renfermée par Apollon, mit Ion au monde au bout de neuf mois.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UNE FEMME.

LYSISTRATA.

Hé! hé! où allez-vous?

UNE FEMME.

Je veux aller chez moi : j'ai à la maison de la laine de Milet qui doit être rongée par les insectes.

LYSISTRATA.

Par quels insectes? Ne vous retirez pas.

UNE FEMME.

Mais je serai promptement de retour, j'en jure par les déesses, pourvu que j'étende sur le lit.....

LYSISTRATA.

Il n'y a rien à étendre, et ne vous absentez pas.

UNE FEMME.

Laisserai-je donc gâter ma laine?

LYSISTRATA.

Sans doute, si l'on ne peut faire autrement.

SCÈNE III.

LE CHOEUR, LYSISTRATA, IIe FEMME.

SECONDE FEMME.

Que je suis malheureuse! que je suis malheureuse! mon lin que j'ai laissé chez moi sans être préparé!

LYSISTRATA.

Et d'une autre, qui sort pour son lin point encore préparé. Rentrez vite.

SECONDE FEMME.

Oh! je jure par la Lune, que je reviendrai aussitôt que je l'aurai préparé.

LYSISTRATA.

Non, vous ne le préparerez pas. Vous n'auriez pas plus tôt commencé, qu'une autre en voudrait faire autant.

SCÈNE IV.

CHOEUR DE FEMMES, LYSISTRATA, IIIe FEMME.

TROISIÈME FEMME.

O divine Lucine, retardez le moment de mes couches jusqu'à ce que je me sois rendue dans un lieu profane!

LYSISTRATA.

Quelle plaisanterie faites-vous là?

TROISIÈME FEMME.

Je vais, je vais accoucher.

LYSISTRATA.

Vous n'étiez pas enceinte hier?

TROISIÈME FEMME.

Et je le suis aujourd'hui. Laissez-moi, ô Lysistrata, aller trouver au plus vite l'accoucheur chez moi.

LYSISTRATA.

Quel conte nous faites-vous là? Qu'avez-vous là de dur?

TROISIÈME FEMME.

Un garçon.

LYSISTRATA.

Ce n'est certes pas vrai. Vous me paraissez avoir quelque chose de creux : c'est de l'airain. Je le saurai sans délai. O imbécille! vous avez un casque consacré à Pallas, et vous vous dites grosse!

TROISIÈME FEMME.

Oui, par tous les dieux, je suis grosse.

LYSISTRATA.

Pourquoi emportez-vous donc ce casque?

TROISIÈME FEMME.

C'était dans le dessein de me nicher dedans,

comme une colombe, si j'eusse été obligée d'accoucher dans la citadelle.

LYSISTRATA.

Que dites-vous? Vous cherchez des prétextes : la chose est claire [1]. Vous n'attendrez pas dans ce casque jusqu'au cinquième jour [2] après vos couches?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTES, UNE IVe FEMME.

QUATRIÈME FEMME.

Je ne puis dormir dans la citadelle, depuis que j'ai vu le serpent qui en est le gardien [3].

[1] Ce sont là les propres expressions du savant M. Brunck, qui traduit ainsi ce vers.

[2] Ἀμφιδρόμια, jusqu'au jour de l'amphidromie. C'était ainsi qu'on appelait le cinquième jour d'après la naisance d'un enfant, parce que, dans ce jour, celles qui avaient présidé aux couches, couraient, l'enfant sur les bras, autour d'un feu. C'était une espèce de purification pour les uns et pour les autres. Les parens assistaient à cette cérémonie, et apportaient des présens.

[3] Les Athéniens disaient qu'un serpent monstrueux gardait leur citadelle. Voyez Hérodote, l. VIII.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UNE Ve FEMME.

CINQUIÈME FEMME.

Je ne puis plus y tenir : les cris[1] continuels des chevêches m'empêchent de fermer l'œil.

LYSISTRATA.

O malheureuses, laissez là tous vos vains subterfuges. C'est à vos maris que vous en voulez. Croyez-vous que nous ne leur fassions pas faute ? Je le sais assez, ils passent de mauvaises nuits ; mais, ô chères amies, tenez bon, et patientez encore un peu. Un oracle nous a déclaré que

[1] Κακκαβιζουσῶν, tutubantium. A juger de cet oiseau par la manière dont Aristophane en exprime le cri, on doit reconnaître celui que Plaute veut désigner dans les *Menæchmes*, IV, II, 90, où on lit :

MENÆCHMUS surreptus.

Egon' dedi ?

PENICULUS.

Tu, tu istic, inquam. Vin' afferri noctuam,
Quæ, *tu*, *tu*, usque dicat tibi ? Nam nos, jàm nos defessi sumus.

Aristophane se sert ici du mot γλαύξ, l'italien de celui de civette, et le latin de celui de *noctua*. Je traduis par le mot de chevêche ou petite chouette, parce que les habitudes et le cri de cet oiseau conviennent parfaitement avec ce que dit ici Aristophane. Je conviens d'ailleurs que le mot γλαύξ ne doit se donner qu'au seul chat-huant, comme le prouve très-bien M. de Buffon, tome II, des *Oiseaux*, pages 111 et suiv. édit. in-12.

nous aurions l'avantage, s'il ne s'élevait aucune division entre nous, et voici l'oracle.

CHOEUR DE FEMMES.

Voyons ce qu'il dit.

LYSISTRATA.

Silence donc. Quand les timides hirondelles se rassembleront en un même lieu pour fuir les huppes, et renonceront au culte phallique, alors on verra la fin des maux, et Jupiter foudroyant donnera le dessus à ce qui avait le dessous.

CHOEUR DE FEMMES.

Nous aurons le dessus?

LYSISTRATA.

Si les hirondelles se divisent, et se retirent du temple sacré, aucun oiseau ne passera pour être plus intempérant.

CHOEUR DE FEMMES.

Cet oracle est en vérité fort clair : ô dieux! *ne* nous laissons donc plus décourager : mais rentrons. O très-chères, il serait trop honteux pour nous de ne pas accomplir l'oracle.

SCÈNE VII.

CHOEUR DE FEMMES, CHOEUR DE VIEILLARDS.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Je veux vous conter une fable, dont autrefois on entretenait mon enfance. La voici : Il y avait un jeune homme appelé Mélanion ; pour éviter de se marier, il s'enfonça dans des déserts, et vivait sur les montagnes ; il allait à la chasse des lièvres, faisait des filets, et avait un chien avec lui ; il ne remit plus le pied chez lui, par antipathie pour les femmes qu'il détestait. Pour nous autres, partisans de la tempérance, nous ne les détestons pas moins que Mélanion.

UN VIEILLARD.

Petite vieille, je veux t'embrasser.....

UNE FEMME.

Tu ne veux donc plus avoir recours à l'ognon[1] ?

LE VIEILLARD.

..... Et me mettre en devoir de te donner des coups de pied.

LA FEMME.

L'ami, tu as bien de la barbe[2].

[1] Le grec porte : *Tu ne mangeras donc plus d'oignon ?* C'est un proverbe, pour dire que l'on pleurera bien sans manger d'ognon.

[2] C'est-à-dire, je t'arracherai ta barbe touffue.

LE VIEILLARD.

Et Myronide, redouté de tous ses ennemis, était également velu de ce côté-là, et avait le derrière tout noir : tel était aussi Phormion.

CHŒUR DE FEMMES.

Je veux vous faire un conte pour servir de pendant à celui de Mélanion : Un certain Timon était affreux; son visage hérissé de poils était inabordable; c'était un véritable enfant des Furies. Ce Timon, plein de haine contre la perversité des hommes, s'en éloigna en faisant les plus horribles imprécations. Voilà comme, en revanche, celui-ci ne pouvait souffrir ces méchans hommes; mais il aimait passionnément les femmes.

UNE FEMME.

Voulez-vous donc que je vous donne sur la mâchoire?

UN VIEILLARD.

Je n'ai pas peur.

LA FEMME.

Je vous donnerai des coups dans la jambe.

LE VIEILLARD.

Vous le ferez voir [1].

[1] Tu mi mostrarai la filippa.

L'A FEMME.

Eh bien ! toute vieille que je suis, vous n'y verrez rien : tout a été enlevé avec la lumière d'une lampe.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYSISTRATA, DEUX FEMMES, MYRRHINE.

LYSISTRATA.

Iou, iou, ô femmes! accourez promptement toutes ici.

UNE FEMME.

Qu'y a-t-il? Dites-moi, quel est ce cri?

LYSISTRATA.

Un homme, un homme que je vois venir tout furieux. Les orgies de Vénus le mettent hors de lui.

SECONDE FEMME.

O déesse, reine de Cypre, de Cythère et de Paphos, continuez, sans vous détourner, la route où vous vous êtes engagée.

PREMIÈRE FEMME.

Où est-il, quel qu'il soit?

LYSISTRATA.

Près de Cérès [1].

PREMIÈRE FEMME.

Oui, par Jupiter, voilà quelqu'un. Et qui est-ce?

LYSISTRATA.

Regardez. Quelqu'une de vous le connaît-elle?

MYRRHINE.

Certes, je le connais : c'est mon mari Cynésias.

LYSISTRATA.

C'est à vous de le faire griller de dépit, de lui donner le change, de paraître l'aimer sans l'aimer, de lui accorder tout, hormis ce dont la coupe est témoin.

MYRRHINE.

Tranquillisez-vous, je ferai tout cela.

LYSISTRATA.

Mais je vais rester avec vous : je vous aiderai à le tromper et à achever son martyre. Pour vous autres, retirez-vous.

[1] Χλόης : c'était le nom d'un temple consacré à Cérès dans la ville, près de la citadelle. Voyez Meursius, *Græc. fer in* χλόεια. M. Poinsinet traduit : Je gagerais qu'il va chez Chloë. C'est une légère bévue, entre mille autres plus considérables : et ce sont là les moindres reproches qu'on puisse faire à cette prétendue traduction.



SCÈNE II.

MYRRHINE, sans paraître d'abord; LYSISTRATA, CYNÉSIAS, UN ENFANT.

CYNÉSIAS.

Que je suis malheureux! De quelle espèce de frénésie et d'ardeur suis-je donc tourmenté? C'es t comme si j'étais sur une roue!

LYSISTRATA.

Quel est celui qui se tient là en deçà des sentinelles?

CYNÉSIAS.

Moi.

LYSISTRATA.

Un homme!

CYNÉSIAS.

Sans doute, un homme.

LYSISTRATA.

Ne vous retirerez-vous donc pas d'ici?

CYNÉSIAS.

Et vous, qui êtes-vous pour me repousser ainsi?

LYSISTRATA.

La sentinelle de jour.

CYNÉSIAS.

Au nom des dieux, je vous en conjure, appelez-moi Myrrhine.

LYSISTRATA.

Bon, suis-je donc ici pour vous appeler Myrrhine? Et vous, qui êtes-vous?

CYNÉSIAS.

Je suis son mari, Cynésias le Pæonide.

LYSISTRATA.

O bonjour, mon très-cher : votre nom n'est point inconnu, ni ignoré parmi nous : votre femme vous nomme sans cesse. Qu'elle prenne un œuf ou une pomme : ceci, dit-elle, est pour Cynésias.

CYNÉSIAS.

O bons dieux!

LYSISTRATA.

Oui, j'en jure par Vénus, si l'on vient à parler de maris, votre femme s'écrie aussitôt : Tout le reste n'est que fadaise au prix de Cynésias.

CYNÉSIAS.

Allons, faites-la donc venir.

LYSISTRATA.

Quoi? Me donnerez-vous quelque chose?

CYNÉSIAS.

Oh! certainement oui, et tout de suite si vous

voulez. Voilà ce que j'ai : je vous donne, comme vous voyez, ce que j'ai.

LYSISTRATA.

Je cours, et vais vous la faire venir.

SCÈNE III.

MYRRHINE, CYNÉSIAS, UN PETIT ENFANT, MANÈS, domestique.

CYNÉSIAS, à part.

Au plus vite donc. La vie m'est tout-à-fait à charge, depuis que je ne la vois plus à la maison; je crains d'y rentrer; tout m'y paraît triste; et rien de ce que je mange ne me fait plaisir, car je souffre.

MYRRHINE, à part.

Je l'aime, oui je l'aime : mais il ne veut pas de mon amour. Ainsi ne m'engagez pas à l'aller trouver.

CYNÉSIAS.

O ma très-chère petite Myrrhinette, pourquoi en user ainsi? Venez ici.

MYRRHINE.

Non certes, je n'irai pas.

CYNÉSIAS.

Quoi, ô Myrrhine, même lorsque je vous appelle?

MYRRHINE.

Vous m'appelez sans avoir besoin de moi.

CYNÉSIAS.

Moi, sans besoin? et je n'y puis plus tenir.

MYRRHINE.

Je m'en vais.

CYNÉSIAS.

Non, je vous en prie : au moins écoutez la voix de votre petit enfant. Eh bien donc! n'appelles-tu pas ta mère?

UN ENFANT.

Maman, maman, maman!

CYNÉSIAS.

Eh bien! que faites-vous? N'avez-vous pas pitié de cet enfant, qui n'a été lavé depuis six jours, et qui est privé de tetter?

MYRRHINE.

Oui, il me fait pitié. Mais son père est un paresseux.

CYNÉSIAS.

Venez donc, ô méchante, pour l'amour de l'enfant.

MYRRHINE.

Ah! voilà ce que c'est que d'être mère! Il faut paraître : car, que faire?

CYNÉSIAS.

Elle me semble beaucoup plus jeune, et avoir un regard plus tendre; et, c'est précisément parce qu'elle se montre si peu traitable, et qu'elle me rebute, que je sens pour elle le desir le plus vif.

MYRRHINE.

O très-cher petit enfant d'un mauvais père, viens que je t'embrasse, toi, le plus chéri de ta maman.

CYNÉSIAS.

Pourquoi donc, mauvaise, en user ainsi, et vous réunir aux autres femmes? Vous êtes cause de mes peines, et de vos ennuis.

MYRRHINE.

Ne me touchez pas.

CYNÉSIAS.

Vous allez donc laisser perdre tout ce que nous avons en commun à la maison.

MYRRHINE.

Je m'en soucie fort peu.

CYNÉSIAS.

Vous souciez-vous donc peu de ce que les poules détruisent tout votre tissu?

MYRRHINE.

Oui, par Jupiter.

CYNÉSIAS.

Vous n'avez pas célébré depuis tant de temps les orgies de Vénus ! Ne reviendrez-vous pas ?

MYRRHINE.

Non certes ; à moins que vous ne fassiez la paix entre vous, et que vous ne cessiez de guerroyer.

CYNÉSIAS.

Eh bien ! je ferai encore cela, suivant tes desirs.

MYRRHINE.

Eh bien ! je retournerai chez moi, suivant tes desirs ; mais maintenant je serai parjure.

CYNÉSIAS.

Au moins restons ioi quelque temps seuls.

MYRRHINE.

Point du tout ; quoique je ne puisse dire que je ne vous aime pas.

CYNÉSIAS.

Vous m'aimez ? Pourquoi donc, ô Myrrhine, ne pas rester avec moi ?

MYRRHINE.

Quoi, nigaud, en présence de cet enfant ?

CYNÉSIAS.

Hé non pas. Allons, Manès, porte cet enfant à la maison.

SCÈNE IV.

MYRRHINE, CYNÉSIAS.

CYNÉSIAS.

Ton fils ne nous gêne plus : eh bien ! ma mie?

MYRRHINE.

Mais, ô infâme, où veux-tu que nous nous mettions pour cela?

CYNÉSIAS.

Nous serons très-bien dans l'antre de Pan.

MYRRHINE.

Mais comment pourrai-je rentrer dans la citadelle avec ma pureté?

CYNÉSIAS.

C'est très-aisé : tu te laveras dans la Clepsydre [1].

MYRRHINE.

J'irai donc ainsi, ô malheureux, contre mes sermens?

CYNÉSIAS.

Que le mal m'arrive. Ne sois pas inquiète de ton serment.

MYRRHINE.

Eh bien! je vais apporter un petit lit.

[1] Fontaine de la ville d'Athènes, qui coulait de la citadelle. Voyez Hésychius.

CYNÉSIAS.

Non, non : il nous suffira d'être par terre.

MYRRHINE.

Oh ! j'en jure par Apollon, non je ne souffrirai pas, malgré tes vifs empressemens, que tu t'étendes par terre.

CYNÉSIAS, à part.

Ma femme m'aime : c'est assez clair.

MYRRHINE.

Allons, vite, couche-toi, et je vais me déshabiller. Mais, peste [1] ! j'ai oublié d'apporter une natte.

[1] Τὸ δεῖνα. Est ἐπιφώνημα, seu interjectio affectum animi significans, sive mirantis, sive dolentis, sive indignantis, nec alio verbo meliùs reddi potest, quàm Comicis Latinis frequentissimo, *perii*. Plaut. *Truc*. III, 2, 21 :

Perii ! rabonem ? Quam esse dicam hanc belluam ?

Terent. *Eun*. II, 3, 69 :

Perii ! Numquàmne etiam me illam vidisse ?

Alia Comicis Latinis non minùs frequenti interjectione usus sum, *malum*, in *Acharn*. 1149. τὸ δεῖνα aliud quid significat ; nempe κατ' εὐφημισμὸν, ut ait scholiastes, τὸ αἰδοῖον. Scilicet idem olim quod hodie contigit, ut proletarius sermo animi affectus quosdam significaret vocabulis è re vereneâ sumptis. Italorum etiam politissimi vocem *cazzo*, qua primaria sua significatione non utuntur, nisi indecore εὐθυῤῥημονοῦντες, frequenter pro interjectione adhibent, planè idem significante quod Comici τὸ δεῖνα, et Latinorum *perii*. Nostrûm autem quis sibi in totâ vitâ adeò temperavit, ut illi nunquàm exciderit :

Ce mot des Français révéré,



CYNÉSIAS.

Quelle natte? Je n'en ai pas besoin.

MYRRHINE.

Oh! par Diane, il serait honteux de coucher sur des sangles.

CYNÉSIAS.

Viens que je t'embrasse.

MYRRHINE.

Tiens.

CYNÉSIAS.

Papaiax! Reviens donc au plus vite ici.

MYRRHINE.

Voilà une natte; couche-toi; je vais me déshabiller; mais, peste, tu n'as pas d'oreiller.

CYNÉSIAS.

Je n'en ai pas besoin.

MYRRHINE.

Mais il m'en faut.

CYNÉSIAS.

Pour cela! c'est un Hercule que vous recevez chez vous [1].

Mot énergique au plaisir consacré,
Mot que souvent le profane vulgaire
Indignement prononce en sa colère?

[1] Profecto penis iste, uti Hercules hospitio excipitur. C'est un

MYRRHINE.

Allons, soulève-toi.

CYNÉSIAS.

J'ai tout ce qu'il me faut.

MYRRHINE.

Tout, dis-tu?

CYNÉSIAS.

Allons donc, mon trésor.

MYRRHINE.

Voilà que je défais mon porte-gorge; ressouviens-toi bien de ne pas me manquer de parole au sujet de la paix que tu m'as promis de faire.

CYNÉSIAS.

Que je meure plutôt, j'en jure.

MYRRHINE.

Mais tu n'as pas de couverture.

CYNÉSIAS.

Et parbleu ce n'est pas nécessaire : je veux te presser dans mes bras.

MYRRHINE.

Paix, paix : tu te satisferas. Je reviens à l'instant.

CYNÉSIAS.

Cette femme me fera périr avec ses couvertures.

proverbe des Athéniens qui, pour peindre un glouton, un homme incapable de se prêter à la lenteur des préparatifs, disaient. Ἡρακλῆς ξενίζεται. Voy. Suidas, à ce mot.

MYRRHINE.

Tenez-vous droit.

CYNÉSIAS.

Voilà long-temps que je le fais.

MYRRHINE.

Veux-tu que je te parfume?

CYNÉSIAS.

Non, par Apollon, non certes.

MYRRHINE.

Il faut, par Vénus, bon gré, malgré, que vous vous parfumiez.

CYNÉSIAS.

O plût au grand Jupiter, que cette liqueur fût répandue !

MYRRHINE.

Présente ta main, prends-en, et frotte-t-en.

CYNÉSIAS.

Ce parfum, par Apollon, n'est nullement agréable, à moins qu'il ne donne de l'odeur en le frottant : il ne sent rien de ce que je veux faire.

MYRRHINE.

Ah! que je suis bête! j'ai apporté de l'onguent de Rhodes.

CYNÉSIAS.

Il est bon : donne-moi donc de celui-ci, ô imbécille.

MYRRHINE.

Tu plaisantes.

CYNÉSIAS.

Que les dieux confondent le premier qui a préparé des parfums!

MYRRHINE.

Prends ce vase de parfums [1].

CYNÉSIAS.

J'en ai un autre. Mais, ô mauvaise, couche-toi donc, et ne m'apporte plus rien.

MYRRHINE.

Je vais le faire, j'en jure par Artémise. Tiens, je quitte mes souliers. Mais, mon ami, arrange-toi pour prendre quelque parti relatif à la paix qu'il faut faire.

CYNÉSIAS.

Je m'en occuperai. (*Myrrhine se retire*).

SCÈNE V.

CYNÉSIAS, CHOEUR DE VIEILLARDS.

CYNÉSIAS.

Ma femme m'a confondu, accablé, de mille manières, mais surtout en m'abandonnant dans

[1] Λαβὲ τόνδε τὸν ἀλάβαστρον.

l'état le plus affreux. Ah dieux! que ferai-je? à qui m'adresserai-je, n'ayant plus l'espoir de jouir de la plus belle? comment élèverai-je celle-ci? où est ce cynalopex? cherche-moi une nourrice [1].

CHOEUR DE VIEILLARDS.

O pauvre malheureux, vous êtes dans les tourmens les plus affreux et dans les angoises les plus violentes : vous me faites compassion. Hélas! hélas! quels reins pourraient y tenir? quelle vigueur? quels muscles [2]? quelle articulation? quelle organisation [3]?

CYNÉSIAS.

O Jupiter! quelles horribles convulsions!

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Voilà les services que vous a rendus cette méchante et détestable femme.

CYNÉSIAS.

Dites plutôt, cette chère et très-douce femme.

[1] Coriaceum penem erectum manu tenens et ostendens Cynesias, tanquam si puellula esset partu recenti edita, quærit: *Quomodo istam educabo? Ubi cynalopex? Loca mihi mercede nutricem.* Intelligebant ex alumni visu spectatores, et ex notissimo lenonis cognomine, Philostratus, cujus meminit Comicus, *Equit.* 1069, quânam nutrice opus esset. (M. Brunck).

[2] Che testicoli?

[3] Che diretta coda, et che non si muove la mattina?

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Quoi, très-douce? méchante, méchante donc. O Jupiter, Jupiter, enlève-la comme un amas de poussière en la faisant tourner et pirouetter par un violent tourbillon de vent; lâche-la ensuite; que son propre poids la précipite à terre, et qu'elle tombe sur son mari [1].

[1] Deindè in mentulam incidat et infigatur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN HÉRAUT LACÉDÉMONIEN, UN MAGISTRAT D'ATHÈNES.

LE HÉRAUT.

Où sont les sénateurs athéniens, ou plutôt où sont les magistrats? J'ai à communiquer quelque chose de nouveau.

LE MAGISTRAT.

Êtes-vous un homme, ou un satire [1]?

LE HÉRAUT.

Mon petit homme, je suis un héraut : j'en jure par les Gémeaux. Je viens de Sparte pour parler de paix.

LE MAGISTRAT.

Vous êtes donc venu portant votre hache sous le bras?

[1] Κονίσσαλος. C'était le dieu Priape des Lampsacéniens. Strab. XIII.

LE HÉRAUT.

Non pas moi, certes.

LE MAGISTRAT.

Pourquoi vous agitez-vous? Pourquoi retirez-vous votre manteau? Vous seriez-vous écorché dans la route?

LE HÉRAUT.

Par Castor, voilà un sot homme.

LE MAGISTRAT.

Mais, ô impudent, vous ressemblez à un Priape.

LE HÉRAUT.

Non pas moi, en vérité. Ne plaisantez pas.

LE MAGISTRAT.

Mais qu'avez-vous là?

LE HÉRAUT.

C'est une verge laconienne.

LE MAGISTRAT.

Laissons là cette verge laconienne; mais dites-moi la vérité, comme si je la savais déjà : comment vont les affaires à Lacédémone?

LE HÉRAUT.

A Lacédémone, tout est en l'air : tous les alliés sont aussi en l'air. Il leur faut une Pellène.

LE MAGISTRAT.

D'où vous est venu ce fléau? Serait-ce de Pan?

LE HÉRAUT.

Non. Lampito en est seule la première cause : puis les autres femmes spartiates ensemble, qui, d'un commun accord, excluent leurs maris de leurs couches.

LE MAGISTRAT.

En quel état êtes-vous donc?

LE HÉRAUT.

Nous souffrons; nous marchons dans les rues tout courbés, comme si nous portions des lanternes, et les femmes ne nous permettent pas même de les toucher avant que nous ayons tous consenti à donner la paix à la Grèce.

LE MAGISTRAT.

Ah! de toutes parts, les femmes ont pris ce parti. J'entends maintenant. Allez vite dire chez vous qu'ils envoyent ici des plénipotentiaires pour traiter de la paix ; pour moi, je vais engager le sénat à en envoyer d'ici, en leur montrant dans quel état je suis [1].

LE HÉRAUT.

Je vais me dépêcher ; votre idée est parfaite.

[1] Mostrandoli questo membro.

SCÈNE II.

CHOEUR DE FEMMES, CHOEUR DE VIEILLARDS.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Il n'y a point d'être plus indomptable que la femme : ni le feu, ni l'audacieuse panthère, ne le sont plus qu'elle.

CHOEUR DE FEMMES.

Dites-moi : vous savez cela ; et vous faites la guerre, tandis, malheureux, que vous pourriez trouver en moi une amie sûre?

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Non, en vérité, je ne cesserai de haïr les femmes.

CHOEUR DE FEMMES.

Vous cesserez quand vous voudrez ; mais je ne souffrirai pas que vous soyez ainsi tout nu. Je ne vois que trop combien vous prêtez à rire. Je vais m'approcher et vous mettre cette tunique.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

C'est en vérité fort bien fait à vous : je l'avais précédemment ôtée, de colère.

CHOEUR DE FEMMES.

D'abord, vous avez là l'air d'un homme : ensuite vous ne prêtez plus à rire : et, si vous ne m'a-

viez injuriée, j'aurais pris cette petite bête qui est dans votre œil, et je l'aurais tuée.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

C'est précisément ce qui me tourmentait, ce petit insecte. Retirez-le, et montrez-le-moi, quand vous l'aurez. Voilà, parbleu, long-temps qu'il me déchire l'œil.

CHOEUR DE FEMMES.

Je vous rendrai ce service, quoique vous ne soyez qu'un grogneur. O Jupiter! quel énorme moucheron vous avez là. Ne le voyez-vous pas? Ce moucheron ne vient-il pas de Tricorythe?

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Ah! dieux, que vous m'avez fait de bien! Depuis long-temps cet insecte me rongeait l'œil, comme s'il eût creusé un puits : c'est ce qui me fait pleurer si abondamment depuis qu'il est retiré.

CHOEUR DE FEMMES.

Mais je vous essuirai, tout méchant que vous êtes, et je vous embrasserai.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Ne m'embrassez pas.

CHOEUR DE FEMMES.

Bon gré, malgré.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Ne vous donnez pas la peine d'approcher. Comme vous êtes d'un naturel patelin! et que ce vieux proverbe est bien fondé : *Ni avec les plus mauvaises, ni sans les plus mauvaises* [1].

CHOEUR DE FEMMES.

Mais maintenant je conviens avec vous, que dorénavant vous ne me ferez, ni je ne vous ferai aucune espèce de mal : réunissons-nous en conséquence, et chantons un cantique ensemble. Nous nous sommes arrangées, ô mes amis, pour ne pas nous permettre la moindre expression offensante contre aucun des citoyens : nous voulons au contraire dire et faire tout le bien possible; il y a bien assez de mal. Quiconque, soit homme ou femme, a besoin d'argent, de deux ou trois mines, peut se faire connaître; il y en a chez nous en quantité, et nous en avons plusieurs sacs; et, si la paix vient à se faire, ceux qui prendront aujourd'hui de notre argent, ne le rendront jamais. Nous devons recevoir quelques étrangers de Ca-

[1] On trouve la même idée dans ces vers de Susarion, vieux poëte comique : ils sont rapportés par Benthley, *Dissertat Phalarid. de Origine Comœdliæ* :

κακὸν γυναῖκες· ἀλλ᾽ ὅμως, ὦ δημόται,
οὐκ ἔστιν οἰκεῖν οἰκίαν ἄνευ κακοῦ.
καὶ γὰρ τὸ γῆμαι, καὶ τὸ μὴ γῆμαι κακόν.

rystos [1] : ce sont de bons et honnêtes gens. Nous avons un peu de bouillie, et nous avions un petit porc, que nous avons sacrifié ; ainsi vous aurez de la viande tendre et d'un goût agréable. Venez donc aujourd'hui chez nous. Disposez-vous, en vous lavant vous et vos enfans, pour ce moment-là ; ensuite vous entrerez sans parler à personne ; mais allez droit, et sans vous déconcerter, comme si vous étiez chez vous. Peut-être la porte sera-t-elle fermée.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Voilà les ambassadeurs de Sparte qui arrivent. Leurs vêtemens bouffent en avant de leurs cuisses d'une manière étrange [2].

[1] Maintenant Carysto, à l'extrémité méridionale de l'Eubée. D'Anville.

[2] Χοιροκομεῖον, comme si c'était un panier à porc.... Quand on réfléchit sur la maladie de tous les maris d'Athènes et de Lacédémone depuis la délibération prise par les femmes, on conçoit tout de suite ce que veut dire le poëte, qui, suivant le grand art de la Poësie, cherche plutôt à peindre qu'à accumuler des vers. En conséquence il se sert du mot χοιροκομεῖον, qui signifie ces espèces de cages ou paniers, dont il a été question dans les *Guépes*, tom. XII, page 484. C'était une espèce de claie pliante dont les deux extrémités se rapprochaient et se fixaient à un même endroit du mur. L'espace en rond renfermé dans l'enceinte de cette claie était l'endroit où l'on engraissait les cochons. Or, les ambassadeurs spartiates paraissaient avoir une claie de cette espèce autour de leurs cuisses, parce que, dit Suidas, ils avaient ἐγκεκολπωμένα τὰ ἱμάτια, à cause de τὴν τοῦ αἰδοίου τάσιν.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

ACTE VI.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR DE VIEILLARDS, LES AMBASSADEURS DE SPARTE.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Nous vous saluons d'abord, ô Lacédémoniens. Dites-nous maintenant dans quel état vous êtes.

UN DES AMBASSADEURS.

Qu'avons-nous besoin de nous expliquer fort au long? vous voyez assez dans quel état nous sommes.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Babai! le mal acquiert une intensité affreuse: il va toujours de pis en pis.

UN DES AMBASSADEURS.

Aucune expression ne peut rendre cela: et qu'en est-il besoin? Allons, qu'on nous envoie quelqu'un pour faire la paix avec nous, à quelles conditions il voudra.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Pour cela ! Je regarde ces étrangers comme de jeunes lutteurs qui ne peuvent souffrir sur eux aucun vêtement : de manière que cette maladie a quelque chose des exercices athlétiques.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN I[er] ATHÉNIEN, sans prendre garde aux Lacédémoniens.

PREMIER ATHÉNIEN.

Qui nous indiquera où est Lysistrata ? car voilà l'état où notre sexe est réduit.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Bon, et vous aussi avez cette maladie ? Est-ce que vous êtes sujet aux spasmes dès le matin ?

PREMIER ATHÉNIEN.

Ah dieux ! nous ne pouvons y tenir, quand cela nous prend. Et, si quelqu'un ne conclud promptement la paix entre nous, il nous sera impossible de ne pas avoir recours à Clisthène [1].

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Si vous faites bien, vous prendrez vos vêtemens, pour ne pas tomber sous la main de ces mutileurs d'hermès [2].

[1] Non si teneremo che chiavaremo Clistene.

[2] Qui τῶν Ἑρμῶν τὰ αἰδοῖα ἐκόπησαν. Voy. Thucydide, VII, 27.

PREMIER ATHÉNIEN.

Ah! parbleu, c'est bien vu.

UN DES AMBASSADEURS.

Par la double divinité, tout-à-fait bien. Allons revêtons-nous.

PREMIER ATHÉNIEN, aperçevant les Lacédémoniens.

Bonjour, ô Lacédémoniens. Voilà un fâcheux accident qui nous arrive là.

UN DES AMBASSADEURS.

O Polycharidès, c'eût été bien cruel, si ces gens-là nous avaient vus dans cet état.

PREMIER ATHÉNIEN.

Allons, ô Lacédémoniens, dites franchement: pourquoi êtes-vous venus ici?

UN DES AMBASSADEURS.

Pour avoir la paix.

PREMIER ATHÉNIEN.

C'est bien dit: et nous, pour la même raison, que n'appelons-nous donc Lysistrata, qui peut seule nous réconcilier?

UN DES AMBASSADEURS.

Et Lysistratus aussi, si vous voulez; car vous avez bien raison.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

Mais il ne semble pas nécessaire que vous l'appeliez. Tenez, la voici; elle nous a entendus.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LYSISTRATA.

PREMIER ATHÉNIEN.

Bonjour, la plus courageuse de toutes les femmes : voici le moment de déployer votre pouvoir, votre honnêteté, votre affabilité, votre majesté, votre douceur, tout votre art. Les chefs de la Grèce, épris de vos charmes, se livrent à vous, et d'un commun accord se reposent sur vous de tous leurs différens.

LYSISTRATA.

Ce n'est pas une chose bien difficile, si l'on vous trouve fortement animés du desir d'avoir vos femmes, et si vous ne cherchez pas à vous consoler mutuellement; mais je vais le savoir. Où est la paix? Amenez-moi d'abord les Lacédémoniens ici : et, pour cela, prenez-les par la main, mais sans contrainte, sans hauteur, ni d'un air peu gracieux, comme nos maris ont coutume, mais d'une manière tout-à-fait caressante, comme il sied à des femmes. Si quelqu'un ne vous offre pas sa main, prenez-le par ailleurs [1]. Vous aussi, amenez-moi ces Athéniens, et prenez-les par où ils voudront. Vous, Lacédémoniens, tenez-vous

[1] Mentula prehensum due.

là près de moi : et vous, de ce côté-ci, et écoutez-moi bien. Je ne suis qu'une femme, mais j'ai du sens; d'abord j'ai reçu de la nature un jugement exquis, et de plus, je n'ai pas mal profité de plusieurs leçons que j'ai reçues de mon père et des anciens. Je veux vous faire des reproches communs aux uns et aux autres, et j'y suis bien fondée : quoiqu'on vous voie à Olympie, à Pylos, à Delphes (combien citerais-je d'autres lieux, si je voulais m'étendre davantage?) arroser les autels de la même eau lustrale, comme autant de parens; malgré cela, vous allez chercher des troupes chez les Barbares, pour ruiner les Grecs et leurs villes [1]. C'est là tout ce que j'avais à vous dire en commun.

[1] M. Brunck lit ainsi ces deux vers :

ἐχθρῶν παρόντων βαρβάρων, στρατεύμασιν
Ἕλληνας ἄνδρας καὶ πόλεις ἀπόλλυτε.

Vous ruinez les Grecs et leurs villes avec des armées destructives, quoique nous ayons sur les bras assez de barbares pour ennemis.

Mais j'ai suivi une autre leçon. Je porte la virgule qui est dans le premier vers après στρατεύμασιν, ce qui me donne le sens que présente la traduction, en cela conforme à la version italienne, où l'on lit: Con l'essercito de nemici presenti barbari havete morti et rovinati gli huomini Greci et le citta. Cette leçon d'ailleurs, comme l'observe le savant M. Paulmier, cadre parfaitement avec l'histoire, où, dès la vingtième année de la guerre du Péloponnèse, on voit les Perses stipendiés par les Lacédémoniens. Thucydid. lib. VIII. Et l'année précédente les Athéniens avaient pris à leur solde des Thraces Machærophores qui détruisirent Mycalessus.

PREMIER ATHÉNIEN.

Mais, je me meurs de spasme.

LYSISTRATA.

Pour vous, maintenant, ô Lacédémoniens, car je veux vous parler en particulier, avez-vous oublié comme le Lacédémonien Péricléidas vint se prosterner aux pieds des autels, pâle, couvert d'un manteau de pourpre, pour supplier les Athéniens de lui accorder des troupes auxiliaires; car vous étiez alors inquiétés par les Messéniens et par la colère d'un dieu [1]? Mais Cimon, à la tête de quatre mille hommes bien armés, partit pour Lacédémone qu'il sauva. Après de tels bienfaits reçus des Athéniens, vous ravagez un pays qui a si bien mérité de vous?

PREMIER ATHÉNIEN.

Oui, par Jupiter, ô Lysistrata, ils sont injustes.

UN DES AMBASSADEURS.

Nous sommes injustes? Soit; mais il n'est pas possible au moins d'être mieux fait que celui-là [2].

[1] C'est-à-dire par un tremblement de terre. Plutarque cite ce vers d'Aristophane, dans la vie de Cimon. Voyez l'édition d'Amyot, chez Cussac. Le chapitre XXIX servira de commentaire à cet endroit-ci qui d'ailleurs ajoute des détails omis par l'historien.

[2] ..... Ἀλλ' ὁ πρωκτὸς ἄφατος καὶ καλός. Sensus est : injurios nos

LYSISTRATA.

Croyez-vous, Athéniens, que je veuille vous absoudre? Ne vous rappelez-vous donc plus comment, en revanche, les Lacédémoniens, lorsque vous portiez la catonacé [1], vinrent à votre secours, tuèrent nombre de Thessaliens et plusieurs des amis et des alliés d'Hippias; qu'en cette occasion ils furent les seuls à vous secourir, et que, vous ayant réintégrés dans votre liberté, ils procurèrent au peuple son manteau, au lieu de la catonacé?

UN DES AMBASSADEURS.

Je n'ai pas encore vu de plus belle femme.

PREMIER ATHÉNIEN.

Et moi, jamais de plus brillans appas.

LYSISTRATA.

Eh bien! puisque vous avez fait les uns pour les autres tant et de si belles choses, pourquoi guerroyez-vous, et ne cessez-vous pas de vous faire du mal? Pourquoi ne vous réconciliez-vous pas? Voyons, qu'est-ce qui empêche?

esse dicitis, sed scitote, si duriores conditiones pacis proponatis, nos valedicturos mulieribus, et ad venerem masculam defecturos, ut remedium τῆς στύσεως habeamus..... Hæc Laco breviter, ut solent Lacones, loquitur. (Paulmier).

[1] Κατωνάκας, c'était une sorte d'habillement destiné aux esclaves seulement, d'une étoffe grossière, qui n'allait qu'aux genoux, et qui était bordé par le bas d'une lisière de peau de mouton avec la toison. Voyez Hésychius, *v.* Κατωνάκη.

UN DES AMBASSADEURS.

Nous y consentons, si l'on veut nous rendre ce qui est le prétexte ordinaire de nos dissensions.

LYSISTRATA.

Quel est-il, mon cher ami?

UN DES AMBASSADEURS.

C'est Pylos; nous le répétons et nous le desirons depuis assez long-temps.

PREMIER ATHÉNIEN.

Non, par Neptune, jamais vous ne l'aurez.

LYSISTRATA.

O mes amis! cédez-le.

PREMIER ATHÉNIEN.

Que ferons-nous après cela?

LYSISTRATA.

Demandez une autre forteresse pour celle-là.

PREMIER ATHÉNIEN.

Morbleu! donnez-nous donc d'abord Échinus, et le golfe de Malie qui la baigne, et les longues fortifications de Mégare.

UN DES AMBASSADEURS.

Non, certes, pas tout cela, ô mon doux ami.

LYSISTRATA.

Laissez, n'insistez pas sur les fortifications.

PREMIER ATHÉNIEN.

Mais je suis pressé de me déshabiller, pour labourer tout nu.

UN DES AMBASSADEURS.

Et certes, il faut conduire le fumier auparavant.

LYSISTRATA.

Dès que la paix sera convenue entre vous, vous ferez cela. Mais voyez si vous êtes d'accord sur les moyens de la consolider, et allez trouver vos alliés pour les leur communiquer.

PREMIER ATHÉNIEN.

Et quels alliés entendez-vous? Nous sommes dans un état de tension horrible. Est-ce que tous nos alliés ne conviendront pas avec nous qu'il faut remédier à une maladie semblable?

UN DES AMBASSADEURS.

Tous les miens en disent certainement autant.

PREMIER ATHÉNIEN.

Et en vérité, jusqu'aux Carystiens mêmes.

LYSISTRATA.

Bien dit. Maintenant purifiez-vous, afin que nous autres femmes nous puissions vous recevoir dans la citadelle à un festin où nous vous offrirons de ce que nous avons dans des boîtes. Vous vous y engagerez par des promesses et par des sermens

réciproques, ensuite chacun prendra sa femme et se retirera chez lui.

PREMIER ATHÉNIEN.

Allons donc au plus vite.

UN DES AMBASSADEURS.

Menez-moi où vous voudrez.

PREMIER ATHÉNIEN.

Oui, parbleu, et à la hâte.

SCÈNE IV.

CHOEUR DE VIEILLARDS, CHOEUR DE FEMMES.

CHOEUR DE FEMMES.

Je veux vous donner à tous et de bon cœur, manteaux, tuniques, voiles fins [1], vases d'or, et tout ce qui est en ma disposition. Vous le porterez à vos enfans; la fille de quelqu'un de vous sera peut-être un jour canéphore. Je vous permets à tous de prendre chez moi tous mes bijoux : il n'y a rien de si bien celé que vous ne puissiez l'ouvrir, pour enlever ce qui sera renfermé. Mais, quelques recherches qu'on fasse, on n'y trouvera rien, à moins que quelqu'un de vous n'y voie plus clair que moi. S'il y en a qui n'ait point de provisions pour alimenter ses esclaves, et toute sa petite et

[1] Στρωμάτων δὲ ποικίλων, καὶ χλανιδίων, καὶ ξυστίδων.

nombreuse famille, on trouvera chez moi des graines toutes broyées; et il y a même un pain d'un chœnix, qui est prodigieux. Que tout pauvre qui le voudra, aille donc en ma maison avec des sacs et des besaces, pour y recevoir des graines. Manès les servira exactement. Mais cependant que personne, je l'annonce, ne se présente à ma porte; et qu'on prenne garde au chien.

SCÈNE V.

UN VALET, UN HOMME DU MARCHÉ.

L'HOMME DU MARCHÉ.

Ouvrez la porte [1].

LE VALET.

Ne voulez-vous pas vous retirer? Pourquoi vous tenez-vous là? Voulez-vous que je vous donne de cette torche enflammée par la figure? Ce poste est incommode.

L'HOMME DU MARCHÉ.

Je ne me retirerai pas.

LE VALET.

Mais, s'il est absolument nécessaire de tenir bon là pour vous plaire, nous y tiendrons.

[1] On voit dans cette scène des oisifs et des marchands forains qui veulent se faire ouvrir la porte du festin où ils voudraient être admis.

L'HOMME DU MARCHÉ.

Nous y tiendrons aussi avec vous.

LE VALET.

Ne te retireras-tu pas? Tes cheveux vont s'en sentir, je te vais faire pleurer. Ne te retireras-tu pas pour que les Lacédémoniens bien repus de toutes choses s'en aillent tranquillement chez eux?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN SECOND ATHÉNIEN.

SECOND ATHÉNIEN.

Non, en vérité, je n'ai jamais vu un tel festin. Les Lacédémoniens y étaient de la plus belle folie: pour nous, une pointe de vin nous a rendus des plus sages.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHOEUR DE VIEILLARDS.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

C'est fort bien dit, car nous radotons à jeûn. Si les Athéniens veulent m'en croire, nous nous enivrerons pour remplir nos différentes missions. En effet, si quelquefois nous allons à Lacédémone sans avoir bu, nous n'y voyons que des sujets de

tracasserie; nous n'entendons pas ce qu'ils disent et nous interprétons de travers ce qu'ils nous taisent. Aujourd'hui tout nous est agréable : tellement que si quelqu'un chantait la scholie de Télamon au lieu de celle de Clitagoras, nous le louerions, et nous nous parjurerions en outre.

LE VALET.

Mais voici tous ces messieurs qui reviennent ici. Ne vous retirerez-vous pas, fripon?

L'HOMME DU MARCHÉ.

Eh! parbleu, oui; voilà les convives qui sortent dehors.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LES AMBASSADEURS DES LACÉDÉMONIENS, suivis de leur joueur de flûte, UN IIe ATHÉNIEN.

UN DES AMBASSADEURS.

Allons, Polychardès[1], prends ta musette pour que je danse et que je chante gaîment en notre honneur et en l'honneur des Lacédémoniens.

[1] Le précédent traducteur a rendu ce nom propre de cette manière : *Enfant de la joie;* c'est aussi l'avis de M. Brunck, qui se reproche d'avoir créé un personnage d'après une expression familière aux Lacédémoniens. R.-R.

SECOND ATHÉNIEN.

Et au nom des dieux, que ne prenez-vous votre musette [1]? je n'ai pas de plus grand plaisir que de vous voir sauter.

UN DES AMBASSADEURS.

O Mnémosyne, ranimes le feu de cette jeunesse et de ma muse qui connaît nos brillans hauts-faits et ceuxdes Athéniens; lorsque, près d'Artémisium, ils fondirent comme des dieux sur les vaisseaux ennemis, et défirent les Mèdes. Pour nous, Léonidas nous menait comme autant de sangliers qui ont aiguisé leurs défenses : une écume abondante blanchissait le tour de notre bouche, et nous découlait jusque sur les cuisses; car le nombre des Perses n'était pas au-dessous de celui des grains de sable. O Diane, reine des forêts, et la terreur des animaux, soyez présente, ô chaste déesse, à notre alliance, afin que vous preniez intérêt à maintenir long-temps notre union; et que, la paix étant faite, la délicieuse amitié règne dorénavant entre nous, et que nous n'entendions plus parler de ces fourberies de renard. Oui, ô vierge, ardente pour la chasse, venez à nous!

[1] Je me sers ici et plus haut du mot *musette*, sans prétendre déterminer la vraie signification des mots φυσαλλίδες, φυσητήρια.

LYSISTRATA.

Allons, toutes choses étant bien terminées, emmenez ces femmes, ô Lacédémoniens ; et vous celles-ci, ô Athéniens. Que la femme reste chez son mari, et le mari chez sa femme ; et prenez garde, par la suite, qu'après avoir formé des chœurs en l'honneur des dieux, à cause de notre heureux succès, nous ne fassions de nouvelles fautes.

CHOEUR D'ATHÉNIENS.

Faites paraître le chœur, amenez les Grâces ; invitez en outre Diane et les deux chefs qui président à ses fêtes ; invitez Nysius, dont les yeux étincellent au milieu des Mænades ; invitez Jupiter, ardent comme le feu, et invitez son auguste et heureuse épouse : invitez enfin les dieux, qui n'oublieront pas que c'est en leur présence que nous avons juré loyalement cette paix consolidée par la déesse Cypris. Alalai, io pæan, élevez-vous en l'air, io ! comme des gens qui reviennent de la victoire, io ! Evoi, evoi. Evai, evai.

Voyons, ô Lacédémoniens, votre nouvelle chanson, après celle que je viens de faire.

CHOEUR DE LACÉDÉMONIENS.

Muse lacédémonienne, abandonne de nouveau le délicieux Taygète, pour venir célébrer, au milieu de nous, le dieu d'Amyclæ, digne de

tous les honneurs, Minerve au visage basané, et les vaillans Tyndarides qui s'exercent près de l'Eurotas. Eia, allons ferme, faites voltiger votre léger manteau en l'honneur de Sparte, qui aime les chœurs des dieux et le mouvement des pieds. De jeunes filles bondissent, comme de jeunes coursiers, sur les bords de l'Eurotas; en frappant la terre, elles accélèrent leur vélocité, et agitent leurs cheveux comme autant de bacchantes qui se plaisent à faire mouvoir leurs thyrses. La chaste et belle fille de Léda est à leur tête : c'est elle qui mène le chœur. Allons, d'une main légère, attachez avec une bandelette vos cheveux flottans, et frappez la terre; frappez-la comme une biche : battez en même temps la cadence nécessaire dans les danses, et célébrez la belliqueuse Minerve, la plus courageuse des déesses.

FIN DE LYSISTRATA.

RÉFLEXIONS

SUR LA PAIX, LES OISEAUX, LES FÊTES DE CÉRÈS ET LYSISTRATA.

Trois de ces pièces ont pour objet de faire connaître le prix de la paix, de l'union et de l'ordre : *la Paix*, *les Oiseaux* et *Lysistrata*, ne tendent qu'à ce but. Aristophane y revient souvent. Les maux de la guerre affligeaient son cœur, enflammaient son imagination qui semble n'avoir jamais de traits assez forts, pour déterminer les Grecs à ne pas s'acharner à leur commune perte. Riche de son propre fonds, il ne craint point de revenir continuellement sur le même sujet : on a vu comme il sait le parer, l'embellir et le varier au gré de ce peuple :

Animal étrange,
Dont, au moindre sujet, le cerveau se dérange,
Dont l'œil toujours se fixe à des objets nouveaux,
Qui sur le goût enfin sans cesse prend le change.
Trop heureux cependant, quand d'un mot de louange,
Il veut bien payer nos travaux.

C'est dans la vue de satisfaire ce goût insatiable

du peuple pour tout ce qui a un air de nouveauté et d'originalité, qu'Aristophane met à profit l'idée d'Ésope dans la fable de l'Aigle et de l'Escarbot, pour présenter Trygée (dans *la Paix*) montant au haut de l'Olympe, afin d'obtenir de Jupiter cette paix, si nécessaire à tous les corps politiques de la Grèce. Voilà pourquoi il nous fait des tableaux si grotesques de la monture de Trygée, et des goûts de cet insecte, ainsi que de ses mœurs et de sa stupidité : voilà pourquoi il nous peint si heureusement Mercure, avec son penchant au vol et à la gourmandise. C'est également à cette nécessité de se faire goûter du peuple, que nous devons l'attitude qu'il donne à la Guerre; et l'art qu'il a de faire voir, d'un côté, les soins, les peines et la bonne foi des uns pour rappeler la Paix, et de l'autre les menées, les trames et la mauvaise foi de ceux qui veulent la retenir captive. C'est dans la même vue qu'il nous représente, sous les traits les plus gracieux, la Paix et ses deux compagnes Opora et Théoria, et la joie des citoyens à la vue de ces divinités. En un mot, c'est par cet unique motif qu'il met tant de sel, tant de plaisanteries fines et mordantes en nous décrivant le sacrifice offert à la Paix, et la manière dont se fait le choix de la victime, et dont on exclut du sacrifice quiconque y est attiré plutôt par le besoin de se procurer quelques alimens, que par

l'amour de la paix. Un dessein aussi louable, un plan aussi parfaitement exécuté, méritaient que le peuple *payât d'un mot de louange* de si utiles travaux. Aristophane sollicite lui-même cette récompense, et on le voit dans l'Intermède du premier Acte, faire l'éloge du goût qu'il a montré dès sa plus tendre jeunesse, et du genre de comique qu'il a cultivé; on le voit desirer qu'on se rappelle sa figure, ses traits, et que son nom passe de bouche en bouche dans les assemblées, dans les festins,

> Trop heureux cependant, quand d'un mot de louange
> On veut bien payer nos travaux.

Ce noble desir se manifeste partout dans les écrits d'Aristophane; mais on le remarque principalement dans les soins qu'il se donne pour forcer ses concitoyens à combler ses vœux. L'amour-propre n'est vraiment louable qu'autant qu'il saisit tous les moyens de développer et de faire briller le génie. Aussi Aristophane ne négligeait-il aucun de ces moyens. Toutes ses pièces ont toujours le bien public pour but; et toutes sont les sceaux de réprobation pour les gens corrompus qu'il y attaque, parce que son style soigné réunit tous les suffrages, et laisse l'empreinte la plus profonde du ridicule, en même temps qu'il enchante par la plus délicieuse harmonie et par le charme de la poésie : tout autant de choses négligées par nos

jeunes poëtes qui font des vers, une tirade, mais non une pièce.

C'est au même motif, au zèle du bien public, que nous devons *les Oiseaux*, pièce dont le plan et l'exécution ne sont pas moins bizarres et invraisemblables que l'idée en paraît extravagante. Mais, cet apologue, car les comédies d'Aristophane sont presque toutes calquées d'après ce genre et en ont la marche simple et amusante, au milieu des invraisemblances les plus étonnantes, cet apologue, dis-je, a un but très-marqué et présente une leçon on ne peut mieux adaptée aux circonstances. Il s'agit de faire connaître le caractère litigieux et processif des Athéniens, de faire voir comme ce caractère influe sur la tranquillité intérieure et extérieure de cette république, et c'est ce qu'Aristophane met dans le plus grand jour, en décochant les traits les plus piquans du ridicule contre les citoyens turbulens, ennemis de l'ordre et de la paix. M. de Fontenelle ne voyait pas le mot pour rire dans cette pièce, parce qu'il n'en avait pas saisi le but moral, orné de toutes les grâces du style qu'on chercherait en vain dans les anciens auteurs, et même dans quelques autres pièces d'Aristophane. Le même académicien trouvait fort froide cette comédie des *Oiseaux*, parce qu'il l'avait plutôt lue qu'étudiée; et, qu'Aristophane, souvent, ne peut être

goûté que par un homme moins disposé à rire qu'à s'instruire, à méditer et à réfléchir. *Les Oiseaux* surtout sont de ce genre, quoiqu'on y trouve fréquemment des saillies et des bons mots propres à dérider les personnes les plus austères et les plus gravess. Enfin, M. de Fontenelle n'y voit d'autre objet que de railler les dieux; mais les dieux n'y tombent sous les traits du poëte, que parce que leurs prêtres et leurs sacrificateurs, jaloux d'encens, de victimes et de sacrifices, se plaisent à entretenir, au nom de leurs dieux, la discorde parmi les mortels, et privent ceux-ci de cette paix si desirable pour tout bon citoyen. Aussi, *les Oiseaux*, à la fin du premier Acte, dans le grand Intermède, seconde partie, disent-ils : « Nous » n'irons pas, à l'instar de Jupiter, nous refugier » au haut de la voûte des cieux; moins fiers, » nous vivrons au milieu de vous, et nous vous » comblerons, vous, vos enfans et vos neveux, » de toutes sortes de biens réunis à la santé. »

Les deux autres pièces étaient plus dans le genre, dans le goût et dans le ton ordinaire de l'académicien, et infiniment plus à sa portée. C'est ce qui fait que nous n'en parlerons que d'après lui.

« *La Fête de Cérès* est fort bonne. Il y a de » la satire sur les mœurs en général, sur deux » ou trois personnes en particulier, sur quelques » pièces d'Euripide; et, outre cela, le jeu de

» théâtre m'en paraît aussi agréable que d'aucune » autre comédie d'Aristophane. Tout ce que dit » Mnésiloque (Mnésilochus) déguisé en femme, » pour justifier le mal que son gendre Euripide » a dit de tout le sexe, est fort plaisant, et très- » satirique dans les mœurs de ce siècle-là ; l'apo- » logie des femmes contre les hommes a quelque » chose de bien joli..... On ne saurait mieux se » moquer des mœurs efféminées d'Agathon, le » faiseur de tragédies, qu'en le faisant prier d'*aller* » à la Fête de Cérès, déguisé en femme, parce » qu'on le prendra aisément pour une d'entre » elles. Il s'en défend fort bien par ce vers d'Eu- » ripide, que Phères dit à Admète :

ΧΑΙΡΕΙΣ ΟΡΩΝ ΦΩΣ ΠΑΤΕΡΑ. Δ'ΟΥ ΧΑΙΡΕΙΝ ΔΟΚΕΙΣ.

» Mais il est plaisant que, sur son refus, Mnésilo- » que lui emprunte du moins son équipage pour » se déguiser lui-même en femme. Toute cette » cérémonie, qui se faisait sur le théâtre, de- » vait être fort bouffonne. Il est encore bien ima- » giné que ce soit Clisthène qui apporte aux fem- » mes la nouvelle qu'il y a un homme déguisé » parmi elles, parce que ce Clisthène était fort » efféminé, et par conséquent s'intéressait aux » affaires des femmes ; je crois que ces rôles de » Ménélas et de Persée, qu'Euripide joue pour » tirer Mnésiloque d'affaire, et auxquels Mnési-

» loque répond comme Hélène et comme Andro-
» mède, devaient faire un effet aussi plaisant que
» quand les Italiens, parmi nous, contrefont
» des pièces sérieuses. Ce ridicule-là, qui le plus
» souvent n'est point fondé sur la chose, et qui
» ne dépend que du ton et de l'action, ne laisse
» pas d'être un ridicule. Ce satellite scythe qui
» parle un mauvais grec, est la même chose que
» nos Suisses qui baragouinent. Il y a dans cette
» pièce de beaux chœurs sur Cérès et Proserpine;
» tout cela, sans doute, se chantait, et faisait une
» diversité fort agréable. Toutes ces comédies res-
» semblaient au *Malade imaginaire* et au *Bour-*
» *geois Gentilhomme* : elles étaient mêlées de
» chants et de danses; et dans l'état où nous les
» voyons, elles ont bien perdu de leurs agrémens.»

« *Lysistrata* est une idée très-folle. Rien n'est
» plus plaisant que de faire terminer la guerre du
» Péloponnèse par des femmes, tant athéniennes
» que lacédémoniennes, qui ont conjuré de ne
» point coucher avec leurs maris, s'ils ne se ré-
» solvent à faire la paix. Je ne sache point de
» pièce si pleine d'ordures, ni plus propre à faire
» voir combien les anciens étaient libres. A peine
» puis-je croire qu'on ait joué la scène où Cinésie
» (Cinésias) prie Marrine (Myrrhine), sa femme,
» de lui accorder ce qu'elle lui doit. On ne se
» peut rien imaginer de plus gaillard. C'est quel-

» que chose de fort bon que la peine qu'ont toutes
» ces femmes à faire le serment que Lysistrata
» exige d'elles ; que les efforts qu'elles font pour
» lui échapper dans la citadelle d'Athènes, où
» elles se sont cantonnées contre les hommes, et
» cet ambassadeur lacédémonien qui vient dire
» que tout Sparte..... et n'en peut plus, et qu'il
» faut absolument faire la paix : mais je trouve
» tout le combat des vieillards et des femmes
» assez froid. »

FIN DES RÉFLEXIONS ET DU XIV[e] VOLUME.

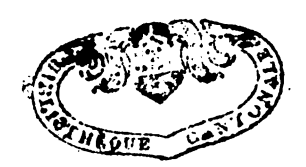


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE XIV[e] VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

AVIS AU RELIEUR.




H. CORNAMUSAZ
RELIEUR
LAUSANNE

